

2 vol ens .

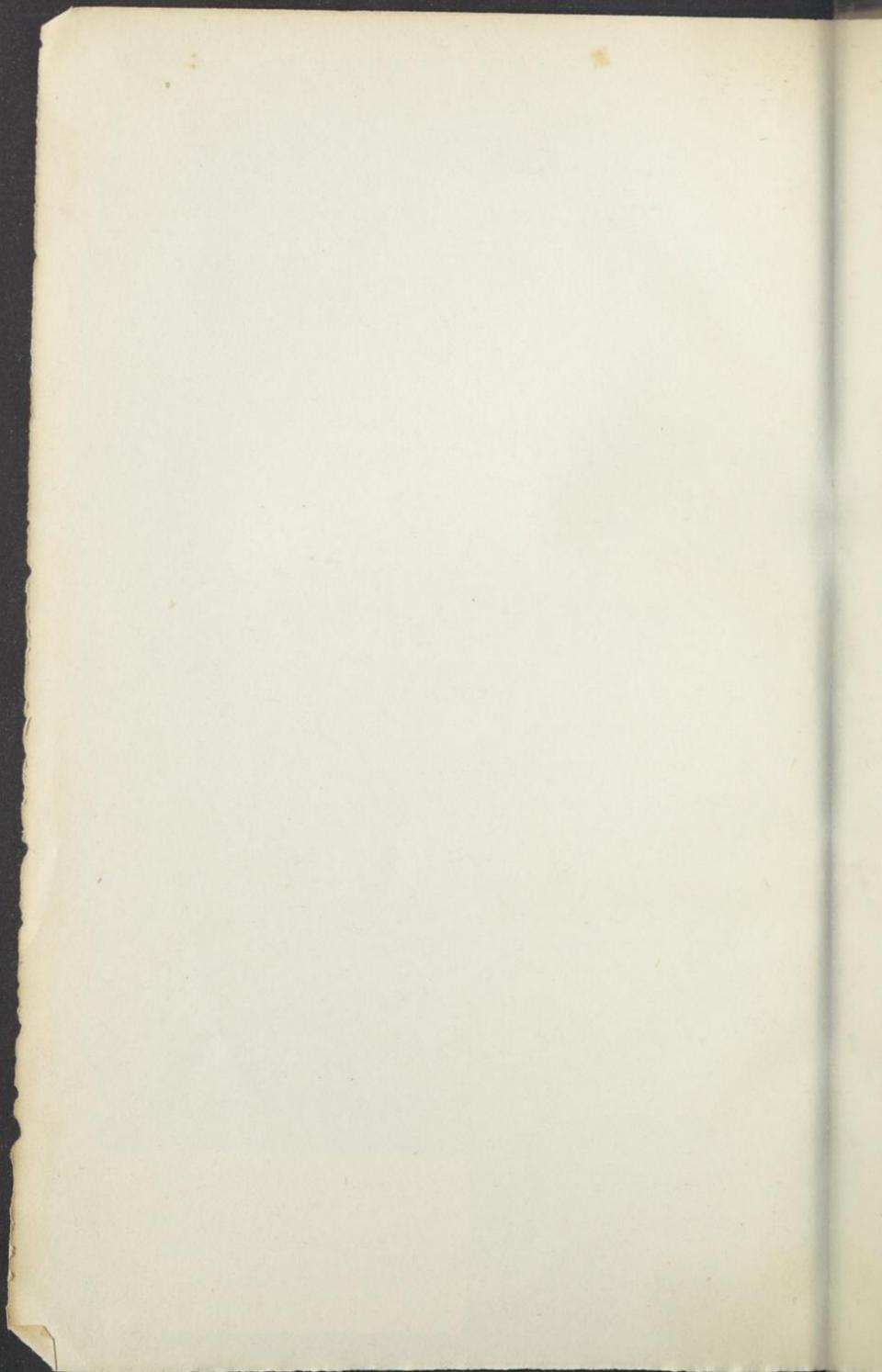
40 -

GE Bibliothèque de Genève



1061870228

ARC
22.10.07



PROFANE
CROQUIS

REUNION HOMME DE LETTRES

ALBUM

D'UN HOMME DE LETTRES

PAR M. DE LAUNAY

DESSIN

PAR M. DE LAUNAY

PARIS

MARTEAU & CO

1851

To 4528/2
1851

ALBUM
Imprimerie J.-G. Fick, à Genève.

UN HOMME DE LETTRES

PORTRAITS
ET
CROQUIS

ALBUM D'UN HOMME DE LETTRES

PUBLIÉ PAR

GUSTAVE REVILLIOD

Album, livre sur lequel les voyageurs
consignent leurs observations.

LITTRÉ.

DEUXIÈME PARTIE

GENÈVE
LIBRAIRIE DESROGIS (J. SANDOZ)
PARIS
SANDOZ & THUILLIER

—
1883

To 1528/2
Exclu

PORTAITS

CROQUIS

ALBUM D'UN HOMME DE LETTRES

1880

GUSTAVE REVELLOD

Album d'un homme de lettres
Gustave Revello
Paris

98/380

DEUXIÈME PARTIE

GENÈVE

Librairie H. Sarrasin

PARIS

SAZDOS & THOMAS

1880

To 1228/2
1880

TABLE

	Pages
SOIXANTE JOURS EN DAHABIEH.....	1
LE CHALET DE PASSY (<i>Jules Janin</i>).....	73
UN PEINTRE HUMORISTIQUE SUISSE (<i>Martin Disteli</i>).....	85
UNE FEMME POLITIQUE SUISSE AU XVII ^e SIÈCLE (<i>C.-F. de Wattenwyl</i>).....	107
UN PEINTRE PAYSAGISTE ET LITTÉRATEUR (<i>Eugène Fromentin</i>).....	159
UNE FEMME POÈTE AU XIX ^e SIÈCLE (<i>Marceline Desbordes-Valmore</i>).....	173
POÉSIES D'UNE PAYSANNE DES GRISONS (<i>Nina Camenisch</i>).....	225
M. LEGOUVÉ A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.....	235
LE CHATEAU DE PONT-DE-VEYLE.....	243
MANDRIN.....	255
LA BIBLE A L'EXPOSITION DE LONDRES.....	289
AURÈLE ROBERT.....	295
AUGUSTIN THIERRY.....	353
LES TROIS COURONNES.....	359
DEUX PORTRAITS.....	363
GYULA ET JULISKA, OU MAGYARE ET BOHÉMIEN	367



TABLE

176	SOCIÉTÉ JOURNÉE DE DANEMARK.....
73	LE CHATEAU DE PAVÉE (Jules Lohse).....
85	LE PREMIER NÉOCLASSICISME (Maurice Lévy).....
107	LE MOUVEMENT ROMANTIQUE EN SUISSE (Maurice Lévy).....
150	LE MOUVEMENT ROMANTIQUE EN SUISSE (Maurice Lévy).....
173	LE MOUVEMENT ROMANTIQUE EN SUISSE (Maurice Lévy).....
228	LE MOUVEMENT ROMANTIQUE EN SUISSE (Maurice Lévy).....
238	M. LANGE ET L'ART DE LA SCULPTURE.....
248	LE CHATEAU DE L'ÉTOILE.....
255	MATHIEU.....
282	LA BIBLE À L'ÉPOQUE DE L'ÉPIQUE.....
295	ARTISTE ROMAIN.....
305	ARTISTE ROMAIN.....
309	LES TROIS GÉNÉRALISÉS.....
323	LEUX FORTIFIES.....
327	LEUX FORTIFIES.....



SOIXANTE JOURS EN DAHABIEH

Nam qua Pellæi gens fortunata Canopi
Accollit effuso stagnantem flumine Nilum,
Et circum pietis vehitur sua rura phaselis;
Quaque pharetratæ vicinia Persidis urget,
Et viridem Ægyptum nigra fecundat arena,
Et diversa ruens septem discurrit in ora
Usque coloratis annis devexus ab Indis

(VIRGILE, *Géorg.*, liv. IV.)

SOIXANTE DIXES EN D'ARRIÈRE

Non pas l'été pour l'été
Aussi elle s'en va
Et c'est pour elle
Qu'on dit qu'elle
Et c'est pour elle
Et c'est pour elle
Et c'est pour elle

(1700, 1700, 1700)



SOIXANTE JOURS EN DAHABIEH

LETTRES A UN AMI

Sur le Nil, 18 janvier 1881.

Vous avez été bien étonné, je pense, quand vous avez appris ma fugue soudaine vers ce pays d'Orient qui était resté le pays de mes rêves, et que je retrouve au bout de onze ans à peu près tel que je l'avais laissé.

Donc, le 21 décembre dernier, absolument en *cattimini*, à peu près comme un larron qui se met en route pendant la nuit noire, je pris le chemin de fer sans dire gare à personne, sans faire un seul de ces adieux que je déteste, sans laisser le moindre pleur ni le moindre cri qui pût déceler ma fuite, et le lendemain j'étais à Marseille, lançant à la horde des vendeurs de tableaux suspects, de médailles sans valeur, de merveilles sans nom, aux collecteurs importuns qui n'assiégent que trop souvent ma porte, un dernier adieu : « Quêteurs, collecteurs, quémандeurs, vous tous, chauds amis de ma bourse, encore une semaine et la mer sera entre nous. »

Je m'embarquai sur le paquebot des messageries, moins grand que le messager des Indes, le *Chinois*, comme on l'appelle à Marseille, mais tout aussi con-

fortable et moins cher. J'eus le plaisir de rencontrer à bord bonne compagnie; à Naples notamment, où nous fîmes escale pendant quatre heures, nous vîmes monter un ecclésiastique de grande tournure, à la barbe blanche flottante, aux bas violets; c'était Mgr Thauvel, l'évêque nouvellement nommé en Ethiopie, où il avait résidé déjà seize ans et où il allait prendre possession de son siège. N'admirez-vous pas la puissance morale de cette vieille Rome qui, sans douter un instant d'elle-même, son autorité croulant de toutes parts en Europe, vieux corps décrépit jonchant le sol, tourne les yeux vers de nouveaux continents et s'apprête, l'Afrique à peine ouverte par les explorateurs, à en aller soudain prendre possession. Le vieil arbre, abattu au lieu où il a pris naissance, veut montrer au monde qu'il le tient encore enlacé dans les nombreux filaments de ses racines; c'est là un phénomène de longévité assurément rare. Quant à Monseigneur, c'est un homme aux grandes manières, plein de distinction; je me suis entretenu avec lui de son diocèse, où il était déjà lors de la catastrophe du roi Théodoros; il m'a donné sur ses futures ouailles, chrétiens des plus étranges, si même on peut leur donner ce nom, des détails aussi curieux qu'inédits.

Parti de Marseille le jeudi à midi, ce fut le mercredi suivant, après la traversée la plus heureuse, la plus bénigne, une traversée de dames, comme l'appelait le vieux loup de mer, commandant du *Tage*, que j'aperçus les minarets d'abord, puis les palmiers d'Alexandrie, après onze ans!! Onze ans; que d'événements dans ces quelques années pouvant peser si fort dans la vie d'un homme, qui, en revanche, pèsent si peu dans la main de Dieu. Vous pouvez juger des sentiments que j'éprouvai à cette seconde arrivée à

Alexandrie, laquelle ressemblait si peu à la première. Heureusement que j'abordais dans un pays immobile de sa nature, où je retrouvai instantanément les mêmes lieux, les mêmes choses, les mêmes gens poussant les mêmes cris, si bien que, nouvel Epiménide, je pus vraiment me figurer m'être réveillé d'un long sommeil.

Ce qui m'a fait un sensible plaisir, c'est de voir l'Égypte dans un tout autre état que je ne l'avais craint, d'après les récits qui nous sont parvenus en Europe; je voyais la mendicité partout, la misère et le malheur peints sur les visages; il n'en est rien, la mendicité est moindre qu'il y a onze ans, quand Ismaïl pacha jetait son manteau de pourpre sur les plaies vives; une récolte, l'an dernier, exceptionnellement riche a ramené plus ou moins l'abondance dans le pays, qui se relève et cicatrise les blessures saignantes des mauvais jours.

Le nouveau khédive, qui a trente ans, est d'une figure peu significative, mais empreinte d'un air de bonté; si le père était un vieillard rusé et prodigue, le ciel, par antithèse, a fait un fils économe, qui a su se choisir un ministère à qui il laisse le soin de gouverner et qui inspire la confiance; avec cela, le pays respire et fera tout à l'heure respirer beaucoup plus à leur aise ses créanciers.

Toutefois, de même qu'il n'y a « nuage si noir qui n'ait sa frange d'argent, » il n'y a non plus pas de nuage argenté qui ne passe devant le soleil et ne jette son ombre sur la terre. Tewfick-Pacha, le jeune khédive, est soumis à l'influence de sa mère qui, en qualité de femme, est sous celle des *ulémas*; aussi ai-je vu ces jours derniers des indigènes, hommes de progrès, assez effrayés, surtout grandement navrés de

voir dans la direction du gouvernement une recrudescence très sensible de l'influence mahométane ; de là vous pouvez conclure qu'en Orient comme en Occident les femmes qui veulent se mêler de politique ne font volontiers qu'une fort chétive besogne ; et que d'autre part on peut, ici comme en Europe, accepter pour juste la comparaison de Bonivard, faisant de l'Etat un baudet portant sac sur chaque flanc, lequel, quand il est trop chargé, entraîne son compagnon, et ainsi vont les deux sacs, tantôt haussant, tantôt baissant l'un après l'autre, suivant les circonstances et les mains de ceux qui les emplissent de ballots politiques ou autres.

Je passe sur mon séjour au Caire : quinze jours employés à revoir tout ce que j'avais déjà vu et connu et à me préparer au voyage du Haut-Nil.

Deux voies m'étaient ouvertes : la nouvelle, celle d'un bateau à vapeur qui part le mardi de chaque semaine ; l'ancienne, celle d'un bateau du pays ; j'ai préféré cette dernière.

Le bateau à vapeur est une entreprise de la société Cook, qui a acheté de la succession de l'ancien khédive une douzaine de bateaux à vapeur plus ou moins hors de service, où elle *encoque*, comme des harengs dans une caisse, toute espèce de gens, lettrés et autres. On *fait* tout le Haut-Nil en trois semaines, montre à la main, pour le prix de 1300 francs ; c'est plus expéditif et meilleur marché ; mais voir Thèbes aux cent portes, Edfou, Assouan en pareille cohue m'eût fort peu tenté. C'est pourquoi j'ai préféré jeter aux flots du Nil une bonne poignée de cet or que les voleurs percent et dérobent, et j'ai loué une *dahabieh* ; j'espère maintenant pouvoir un jour dire avec l'âne de Lafontaine, que j'ai fort goûté cette façon d'aller.

Vous savez ce que c'est qu'une dahabieh, habitation flottante à peu près de la grandeur d'une de nos barques ; la mienne, la *Sirène*, présente une construction un peu différente, qui se rapproche des gondoles de Venise, avec cette différence que les dahabiehs s'élèvent davantage au-dessus de l'eau et, peintes en blanc, ne cadrent pas mal avec le ciel d'Egypte ; elles ne ressemblent donc pas à un cercueil flottant comme les gondoles. C'est tout un petit monde qu'une dahabieh, avec salon, chambres à coucher, un restaurateur et ses aides, plus de douze à seize hommes d'équipage, quelquefois davantage, selon la grandeur du bâtiment. Pour moi, je me suis mis en route flanqué d'un des bons cuisiniers du Caire, aidé d'un de ses fils comme marmiton.

Mon équipage est de quatorze hommes, tous du Haut-Nil, des environs d'Assouan, de ce beau bronze cuivré, tenant le milieu entre le bronze antique et le florentin ; superbes hommes, admirablement taillés, charmants garçons, prêts à soutenir celui qu'ils appellent le pacha, pour lui éviter jusqu'au moindre faux pas.

Mais, et c'est ici que vous retrouvez, j'ose le dire, l'artiste : je me suis laissé aller à engager, pour m'accompagner dans mon voyage du Haut-Nil, un des premiers musiciens du Caire, quelque peu poète aussi, Mohamed Cherbini, qui a une belle robe de soie rayée, une robe de chambre arabe, deux guitares de prix ; sa fonction spéciale est de chanter, tout le long de la route, les hauts faits de l'ancien ambassadeur de Suisse, et comme les hauts faits dudit ambassadeur ne valent pas, à beaucoup près, ceux d'Antar, il lui chantera souvent de préférence ces derniers.

Me voici donc, comme Pierre de Savoie, le petit

Charlemagne, qui vivait plus souvent sur sa barque que dans son château et qui avait, pour charmer sa vieillesse, deux ménestrels attirés.

Mardi, 18 janvier 1881.

L'homme propose et Dieu dispose. Il y a huit jours que je commençai de vous écrire, un pied sur la dahabieh où je venais de passer ma première nuit; jeudi à 2 heures il s'éleva un vent violent, un vent d'orage; nous partîmes triomphants, toutes voiles dehors, le pavillon suisse flottant, la banderole genevoise fouettant l'air du haut du mât. Mohamed le virtuose prit sa guitare, entama un air de bravoure; le Caire dessinait ses minarets et ses palmiers sur un ciel absolument sombre; c'était en vérité fort beau. Malheureusement, les coups de théâtre — ceci en était un — ne sont pas de durée; à 9 heures, après avoir fait quatre ou cinq lieues en fort peu de temps, le vent était absolument tombé, et lui absent, force était de nous atterrir le long du Nil; c'était là notre première étape.

Dès lors, plus de vent, ou un vent contraire, ce qui force l'équipage à nous remorquer à la corde, soit à la maille, comme font les bateliers de notre lac pour les barques. C'est là l'inconvénient du voyage en dahabieh, qu'on y dépend absolument des caprices du vent, d'où il suit que tantôt on marche avec une vitesse désordonnée, tantôt avec une lenteur que j'appellerais désespérante si elle ne nous permettait de jouir en plein du spectacle que nous offrent les rives du Nil, et d'étudier dans ses détails la vie arabe, ce qu'on ne peut faire ni en bateau à vapeur ni en chemin de fer.

Vous jugez que, tirés à la corde, le chemin que nous faisons par jour n'est pas long ; cela me remet en mémoire la voiture de Nyon, dont le cocher disait à Gabriel Cramer, fils de Philibert Cramer, l'éditeur : « M. Cramer, allons, montez, on vous emmènera chez vous *sans conséquences*. » — « Merci, mon ami, aujourd'hui je suis un peu pressé ; nous verrons un autre jour. »

Voici la vie qui se mène à bord d'une dahabieh, quand le vent souffle contraire ou ne souffle pas : à 5 heures réveil, la lune caressant de ses doux rayons la surface tranquille du Nil, que d'innombrables troupes d'oies et de canards troublent en laissant leur sillon sur l'onde ; ces hôtes emplumés du vieux fleuve saluent de leurs cris le lever du soleil, en même temps que les cailles le saluent de leurs chants au milieu des sainfoins. Les matelots de l'équipage lavent dans le fleuve leurs pieds, leurs bras et leur visage, puis s'en vont se choisir sur le sable du rivage une place où ils étendent leur manteau, et là font leur prière, tour à tour se levant, s'agenouillant, frappant le sol du front en regardant la Mecque. Ces devoirs religieux remplis, devoirs auxquels ne manque jamais un bon Musulman, l'équipage reprend ses fonctions, c'est-à-dire la corde qui l'unit au bateau, et doucement, lentement, nous nous en allons en glissant sur ce Nil merveilleux, témoin de tant de grandes actions, témoin mystérieux et muet de tant de crimes.

La journée se passe pour moi à admirer l'aspect des rives, à la fois uniforme et varié, comme le paysage de notre lac ; les teintes de l'horizon changent presque à chaque heure de la journée, tantôt d'une finesse allant jusque dans les tons les plus délicats, tantôt d'un brillant et d'une richesse de couleurs dont nous

n'avons aucune idée dans la zone intermédiaire que nous habitons. C'est surtout le soir que la chose est sensible, car si le matin a pour lui la délicatesse, le soir a l'éclat. C'est volontiers le moment que je choisis, alors que la dahabieh est atterrie, pour sortir et me promener sur les berges de sables qui partout longent le Nil. Du côté du désert, le regard passe d'abord sur des cultures splendides de sainfoins, où moutons, buffles, vaches, dromadaires paissent sous la garde de fellahs, au chant des cailles, des alouettes et au doux coassement des grenouilles des bois ; de l'autre côté du Nil, le soleil, dépouillé de ses rayons, plonge comme un globe de feu au-dessous de l'horizon, sur lequel se profilent dans le ciel le plus lumineux les bois de palmiers, les villages de fellahs, parfois un humble minaret ; tableau aussi fugitif qu'il est enchanteur, car ici la chute du jour est singulièrement rapide, un quart d'heure suffit pour que de la lumière on tombe dans les ténèbres.

Je regagne la barque où je trouve la tente dressée sur le pont pour la nuit ; les gens de l'équipage, assis en rond autour du foyer où ils viennent de prendre leur maigre souper du soir, — souper de lentilles et de piments, — commencent leur concert, éclairé par une belle lanterne persane aux verres jaunes et bleus, que j'ai achetée au Caire et qu'on suspend à une perche au centre de la tente. Le plus musicien de la troupe prend un tambourin aux plaques sonores, un autre un tambour arabe, sorte de pot garni d'une peau de poisson, un autre des petites cymbales sur lesquelles il frappe à coups redoublés, puis on joue, puis on chante des chansons arabes ; presque toujours l'amour, surtout l'amour trompé, en fait les frais et toutes les fois qu'une mordante épigramme vient à l'adresse de

l'infidélité des belles, les chanteurs s'arrêtent et de bruyants applaudissements arabes, qui se traduisent par des ah ! ah ! ah ! répétés, y répondent. De temps en temps Mohamed donne à l'humble orchestre l'appui de sa guitare ; ce sont alors des soirs de fête et j'entends de mon lit le concert se prolonger souvent jusqu'à 10 heures du soir, où l'équipage, encore chantant malgré les travaux de la journée, s'en va prendre quelque repos en vue des durs travaux du lendemain.

Hier au soir, vous auriez vu le pacha, — c'est moi, s'il vous plaît, — enveloppé dans un manteau arabe galonné d'or, son tarbouche sur la tête, présidant gravement assis la musique. Que n'avez-vous pu voir toutes ces faces noires, enturbannées de blanc, éclairées par la lanterne, notamment celle du cuisinier moricaud, plus sombre que les autres, qui, accroupi, soufflait le feu de son foyer ; Rembrandt y aurait trouvé le sujet d'un tableau merveilleux.

Telle est la vie qu'on mène à bord d'une dahabieh, elle est monotone sans doute, quoique point sans charmes.

Quand vous parviendra cette lettre ? voilà ce que je ne puis dire. Quand serai-je à même de la jeter dans une poste quelconque qui vous la porte ? voilà ce que je ne puis pas dire davantage ; force m'est donc de répéter, avec ceux qui m'entourent : « Allah Khérim ! » Dieu est grand, ce sera à sa volonté.

Adieu donc et jusqu'au revoir, soit à une lettre prochaine, vu que si, dans ma soi-disant misanthropie, je m'applaudis de vivre loin des hommes et de penser qu'aussi longtemps que possible ils me demeureront étrangers, mes amis, ceux que mon cœur aime, ne sont point du nombre ; au contraire, mon cœur vole

incessamment à eux, et l'idée de les retrouver et de les revoir sera ma consolation à mon retour.

Sur le Nil, 10 février 1881.

Me voici encore sur ce vieux Nil, toujours associé à cet amant ou ami, peu importe le nom, éminemment inconstant qu'on nomme le vent, lequel tantôt me comble de ses faveurs, si bien qu'il me semble déjà toucher au but de mon voyage, tantôt me tourne dédaigneusement le dos, forçant mon bateau, avec sa longue voile, à s'atterrir le long de quelque banc de sable, où je n'ai pour distraction qu'à le parcourir de long en large, suivant les traces des oies, des canards, des grues et des hérons qui l'ont parcouru avant moi. Tels sont les charmes, les distractions, les inconvénients d'un voyage sur le Nil.

Ma première lettre a été mise à la poste dans une petite station du chemin de fer nommée Bebay, vers laquelle je m'acheminai un beau dimanche matin. Quinze jours après je débarquai à Louqsor, ce village devenu à jamais célèbre par le grand fils qu'il a envoyé à Paris. Je venais de faire une centaine de lieues sans presque sortir de ma barque, d'où je sautai à terre et m'enfuis avec quelque chose du plaisir qu'a un oiseau à s'envoler de sa cage, encore qu'elle soit dorée.

Louqsor est un assez pauvre village arabe étagé sur la rive, veuf aujourd'hui d'un de ses obélisques, l'autre ayant quitté son frère pour s'en aller vous savez où. Mon premier soin, à mon débarquement, fut de me rendre à la poste, puis à côté, chez le consul anglais, vieillard au turban très blanc, au teint très noir, à l'air très intelligent, qu'aucun étranger, à

quelque nationalité qu'il appartienne, ne manque de visiter. Mustapha, — car tel est le nom du consul, — me reçut à merveille, me présenta à son fils aîné Achmet, — noir comme son père, dont l'éducation anglaise a été faite par lady Duff Gordon, — me fit présenter un chibouk que je refusai et une tasse d'un délicieux café que j'acceptai. Le consul Mustapha parle quelques mots de français, assez bien anglais et italien. C'est dans le pays une personnalité connue; il a été fort lié jadis avec quelques sommités anglaises, notamment avec un des Napier qui, dans ces temps, devait commander à Malte, et de plus avec Mehemet Ali, et il a eu l'insigne honneur et la fortune inouïe d'éviter à son pays une guerre. Voici comme..... Je ne sais quel différend séparait dans ce temps l'Angleterre et l'Egypte, les causes en étaient d'une gravité très haute; l'Angleterre était représentée en Egypte par un colonel Hodges, homme au tempérament bouillant, aux manières probablement rudes, qui posa à Mehemet Ali ses conditions dans des termes tels, d'un ton si menaçant, que le pacha ne crut pas pouvoir s'y soumettre. « Mieux la guerre ! » cria-t-il d'un ton d'amertume à l'envoyé anglais. « C'est votre dernier mot ? » — « Le dernier ! » — « Adieu, vous entendrez parler de l'Angleterre ! »

Le consul Mustapha avait été témoin de l'entretien, il comprit ce que le départ du colonel Hodges contenait de périls pour l'Egypte; dès lors il ne quitta plus une minute ce terrible homme qu'on nommait Mehemet Ali, il lui représenta ce que sa conduite avait d'imprudent; le matin suivant, quand la nuit eut porté conseil, il arracha au pacha irrité le désaveu de ses paroles, le lui fit écrire, signer, s'empara du précieux papier, courut à Alexandrie, se jeta sur le

premier bateau en partance et eut le bonheur d'atteindre Malte avant que l'ordre fût arrivé de Londres de mettre la flotte sous voiles pour l'Égypte; Napier averti donna contre-ordre, la paix était gardée entre les deux pays. L'Angleterre renvoya en Égypte, pour traiter, le colonel Hodges, ce qui était une offense pour le pacha. Mehemet Ali se contenta de lui dire : « Colonel Hodges, si j'avais le sang aussi bouillant que vous, surtout la tête aussi près du bonnet, je serais encore dans une chaumière de la Roumèlie et non pas sur le trône d'Égypte. » Au bout d'un quart d'heure de conversation sur les affaires d'Europe, au sujet desquelles je ne pus guère renseigner mon interlocuteur, car voici près de deux mois que je n'ai lu aucun journal, puis sur les antiquités qui entourent Louqsor et qui en font une des places les plus remarquables du monde, le consul Mustapha me congédia en me disant : « J'espère qu'on aura le plaisir de vous revoir ce soir, nous avons une fantasia. »

Il était 2 heures, et malgré ce qui eût été chez nous un soleil de juillet, je m'acheminai vers Karnak, distant de Louqsor d'une bonne demi-lieue; c'était là en quelque sorte l'objectif de mon voyage, et je vous assure que le cœur me battait en approchant de ce lieu dont l'image s'était si souvent présentée à mon esprit, dont la réalité devait surpasser si hautement tout ce que je pouvais avoir rêvé.

Ampère a comparé les ruines de Karnak à la partie de Paris située sur la rive gauche de la Seine. Karnak est situé sur la rive droite du Nil, et sauf que l'espace qu'occupent les ruines de Thèbes de ce côté de la rivière est à peu près aussi grand que le Champ de Mars et qu'on y arrive par un arc de triomphe, la comparaison est plus fantaisiste que réelle; elle ne

servirait d'ailleurs qu'à diminuer la merveille que l'antiquité nous a laissée.

A mesure qu'on avance dans le sable dépouillé de végétation qui entoure Karnak, on commence à apercevoir dans le lointain l'arc de triomphe qui, du reste, est moins un arc qu'un trapèze à la mode égyptienne et formait une des portes de la ville; puis on ne tarde pas à apercevoir, à moitié ensevelies dans le sable, les deux haies de sphinx qui, éloignés seulement de deux mètres l'un de l'autre, s'étendaient jusqu'à une demi-lieue de Thèbes et y conduisaient le voyageur; ils sont en granit gris; bien peu sont encore intacts, la plupart ont perdu leur tête abattue par les mains des barbares qui, depuis quatre mille ans, païens, arabes ou chrétiens, se sont évertués à les mutiler; pourtant, si vous voyiez ce qui a bravé jusqu'à nous leurs méchants efforts! Quatre avenues semblables conduisent dans Thèbes et subsistent encore; il devait y en avoir plusieurs autres; l'une s'étendait jusqu'au Nil, reliant Karnak avec la ville qui est en face de la rive gauche du fleuve, dont je vous parlerai plus tard.

Jugez, mon cher ami, ce que devait être une capitale dans laquelle on entrait d'une façon si imposante par des avenues monumentales. Que nous sommes petits, nous autres, avec nos habits étriqués, nos chapeaux tubes, même avec nos percements du Mont-Cenis et du St-Gothard!

On entre dans Karnak par cet arc de triomphe, haut pas tout à fait comme celui des Champs-Élysées, mais peu s'en faut, couvert jusqu'à un pouce près d'hieroglyphes entaillés dans le marbre, contenant, disent les savants, l'histoire du monarque qui l'a fait élever. — Ceci n'était que l'introduction à son palais;

nous y voici, ce devait être une série de carrés se succédant et s'enchâssant, entourant des espaces vides qui formaient les cours et occupaient un terrain égal à celui qu'occupent les Tuileries moins le Louvre, et qui donnent l'idée d'un temple où le souverain recevait l'adoration de ses peuples ou offrait lui-même ses adorations aux dieux, plutôt qu'il ne lui servait de logement. L'entrée du palais des Pharaons ou Faroun, comme on les nomme en arabe et comme était, je crois, leur nom, a assez souffert des injures des hommes et du temps; ce ne sont que piliers énormes, couverts d'inscriptions, encore debout, mais à demi brisés, monolithes monstrueux gisant à terre, pans de murailles chargés d'images de rois et d'animaux emblématiques tels qu'ibis, chacals, singes, serpents, mais dépouillés de leur couverture. Toutefois nous voici dans le salon de Pharaon; ici, impossible de ne pas rester muet et en contemplation sous l'empire de ces sentiments qu'on n'éprouve chez nous que devant ces merveilles, œuvres de Dieu, qu'il n'y a plus à répandre ici et là au sein de notre admirable nature; par une exception, la première dans ma vie, c'est devant une œuvre sortie de la main des hommes que je me suis senti l'âme saisie et vibrant sous un même sentiment, et que je me suis expliqué l'armée française arrivant, il y a quatre-vingts ans, à Thèbes, s'arrêtant d'abord muette en face de ces œuvres incroyables, puis éclatant soudain en unanimes applaudissements. — Les photographies donnent de tout ce que je vous dis une idée, mais une idée faible; imaginez-vous, si vous le pouvez, une salle dont le plafond est soutenu par cent trente-cinq colonnes encore debout: il y en avait cent quarante, grosses comme la colonne de la place Vendôme, hautes de soixante-

quinze pieds, entièrement couvertes d'hiéroglyphes autrefois peints et dorés ainsi que les plafonds, et tâchez de reconstituer par la pensée une pareille magnificence ; il y avait de quoi interloquer Joseph, la première fois qu'il fut reçu par Pharaon dans un salon pareil.

Je vous parle du palais des anciens rois d'Egypte comme peut vous en parler un simple mortel ignorant des choses qu'il vient de visiter. Que vous en dira un savant ? Pourtant nous étions conduits, dans ces vénérables débris, monolithes couchés ou debout, qui faisaient penser à une nouvelle guerre des Titans contre le ciel, par un Arabe qui, une longue pipe à la main, se promenait d'un air de pacha, nous faisant passer incontinent de la XI^{me} à la XII^{me}, à la XVIII^{me}, à la XX^{me} dynastie des Rhamsès triomphant et fustigeant les prisonniers, à Sésostris offrant ses sacrifices aux dieux, avec une telle désinvolture que je ne puis m'empêcher de lui dire : « Monsieur, je suis persuadé que, sans en avoir l'air, vous êtes un descendant de Rhamsès le Grand, et vous connaissez l'histoire de vos ancêtres sur le bout du doigt ; jamais personne mieux que vous ne prit, ne reprit, ne laissa pour le reprendre un pareil fil, ne dévida de meilleure grâce un écheveau si embrouillé ; impossible de faire les honneurs du palais de ses aïeux avec plus de savoir et de savoir-vivre ; si après cela vous me faites l'honneur d'accepter mon *bakchich*, c'est là un détail infime sur lequel j'aime mieux ne pas insister. » Comme les Arabes sont presque tous gens d'esprit, mon guide rit beaucoup de mon idée qui eut l'air de lui plaire assez, me fit l'honneur, sans qu'on le pressât, d'accepter mon *bakchich* ; il était, je l'appris plus tard, tout uniment le gendre de Mustapha, le consul anglais.

Le soir, à 8 heures, un homme armé d'une lanterne vint me chercher à bord de la dahabieh, et grim pant comme je pus un tertre de sable qui s'éboula it sous mes pieds, je me rendis chez le consul, qui habite sur le haut de la colline une maison ornée d'une belle rangée de pylônes.

C'est là que devait avoir lieu cette fantasia à laquelle on m'avait convié. Que votre imagination toutefois ne vous représente ni chevaux, ni ces cavaliers hardis jouant avec leurs armes, tels que les offre l'Algérie; ces jeux guerriers, qui ne cadrent point avec l'Egypte, auraient cadré encore moins avec cette heure tardive où les seules étoiles brillaient au ciel.

A mon arrivée, on me reçut dans un salon d'assez modeste apparence, meublé à l'européenne, où l'on se mit à allumer des bougies, pendant que le portier m'en faisait les honneurs; puis les fils du consul, le consul lui-même et ses invités étant successivement arrivés, nous passâmes tous dans une pièce adjacente, dont le plancher était simplement de terre battue, à moitié recouvert de tapis; le plafond, aux poutres saillantes, avait été passé à la chaux, les murailles étaient garnies de divans sur lesquels prenait place qui voulait et de quelques fauteuils à balançoires (*roaking chairs*) réservés aux invités à qui l'on voulait faire honneur et qui représentaient ce que nous appelons des fauteuils de première galerie; sur quoi commença la soirée arabe, nommée par le consul fantasia, c'est-à-dire une danse d'almées. Elles étaient toutes là au fond de la salle, assises sur un tapis, les yeux teints de henné, dans des robes simulant un brocart rouge, jaune, vert ou bleu, couvertes de chaînes et de bijoux loués pour la circonstance, laides, vulgaires, repoussantes d'aspect et de manières. Elles

se levèrent deux à deux au son d'une flûte arabe, d'une *tarabouka*, sorte de tambour fait en terre cuite avec la peau d'un poisson, et de deux cymbales. Je ne sais si les danses qu'elles exécutèrent rappellent d'aucune façon les danses antiques, j'en ne le pense pas, car elles furent sans grâce ; s'animant à mesure que la musique les y excitait, leurs bonds devinrent d'une indécence telle qu'il me serait impossible de vous les décrire autrement qu'en latin, lequel brave l'honnêteté des mots. Le spectacle ne m'était pas inconnu, je l'avais vu autrefois à Alger, peut-être plus accentué encore ; il en est de même dans tous les pays musulmans, où le peuple, hommes et femmes, prennent un plaisir extrême à ce genre de divertissement, sans que personne s'en montre autrement effarouché. La raison en est simple : la division absolue des sexes l'explique, les femmes n'ont point à rougir devant des femmes comme les hommes n'ont point à rougir devant des hommes ; le sentiment de la pudeur est absolument différent chez les Orientaux de ce qu'il est chez nous. Chose singulière et à noter, car elle est caractéristique de l'Orient, dans cette soirée donnée par le consul, soi-disant pour moi et pour quelques autres étrangers, entraînait en quelque sorte qui voulait ; les matelots de notre dahabieh vinrent et prirent place sur les divans ; seulement, comme ils se permirent des propos légers avec les almées, le portier, chargé de la police de la salle, prit la chose en mauvaise part et, pour leur punition, les relégua derrière l'orchestre, ce qui reviendrait à dire, dans un de nos théâtres, les aurait fait monter du parterre au paradis.

Après une heure ou deux de danses plus curieuses que gracieuses, l'assemblée réclama avec insistance que la principale des almées, la plus habile de la

troupe, produisit son tour de force, ce qui ne manque jamais d'enlever les applaudissements des Arabes, la danse de la bouteille. La danseuse se leva, s'avança en faisant sonner les castagnettes de métal qu'elle tenait aux doigts et vint s'incliner devant le fils du consul; celui-ci posa sur sa chevelure noire une bouteille avec une bougie allumée.

L'orchestre reprit alors avec un feu, une vivacité, un entrain qu'il n'avait point encore eus; à quoi la danseuse répondit par ses contorsions, par ses bras levés en l'air d'une manière violente et frénétique, sautant, gambadant, faisant appel à toutes les passions les plus brutales et les moins voilées, finissant par se rouler à terre et toujours la bouteille en équilibre sur la tête, suivant les mouvements du corps, quelque désordonnés qu'ils fussent, sans que la bougie s'éteignît, sans qu'elle fût ébranlée, sans même que la cire brûlante s'en répandît sur la chevelure de l'exécutive. Ce jeu, que j'appellerai plus que barbare, dura environ un quart d'heure, au bout duquel la danseuse, étendant ses deux bras en manière de salut vers l'assemblée, se retira au milieu des applaudissements.

Les derniers accords de la musique bizarre qui avait accompagné les almées dans leurs danses échelées retentissaient encore, quand le consul amena par la main un artiste aveugle, à la figure nettement accentuée, qui prit place, non sans un certain embarras causé par son infirmité, étendit son pied nu devant lui et saisit son violon à deux cordes, nommé une rhébab, et en joua avec une sûreté qui décela tout de suite pour moi le grand artiste et me fit songer à Homère chantant devant les bergers. On nomme en arabe rhébab un violon à deux cordes, dont le corps n'est guère plus gros qu'une pomme et qui se joue

avec un archet ; vous jugez de ce qu'un musicien ordinaire peut tirer d'un instrument pareil. Rouéga (prononcez le *g* comme le *j* espagnol) n'eut pas plus tôt pris sa rhébab, qu'avec une sûreté de doigts incomparable il passa son archet sur les cordes. Dieu, quel son étrange, douloureux et profond à la fois ! Vous dire ce que fut sa musique me serait impossible : un mélange incohérent, mais sublime de tout ce que l'artiste avait jamais vu ou senti ; sous ses doigts merveilleux, on croyait entendre la voix du désert, les orages qui viennent le troubler, au milieu desquels retentissait soudain la ritournelle d'une danse arabe ; passant, avec une rapidité dont rien ne saurait donner l'idée, du ton le plus sérieux et le plus grave au ton le plus mélancolique et le plus doux, pour arriver à une mesure joyeuse comme un air de danse ; c'était de temps en temps le frémissement causé par un drame de Shakespeare, pour tomber l'instant d'après dans les notes plaintives d'une élégie de Lamartine, ou dans les tons bouffons d'une noce de village. Pendant ce temps, l'artiste, comme s'il eût vécu dans un monde enchanté, promenait sur l'assistance ses yeux fermés au jour, mais que n'en éclairait pas moins le feu de son âme. Je fus tellement frappé d'une apparition pareille, que je ne pus m'empêcher de baptiser soudain Rouéga le Paganini arabe, et j'espère que la dénomination lui restera, car il en est digne ; pauvre Paganini, hélas ! qui n'a jamais quitté Louqsor, pas même pour aller jusqu'au Caire, qui joue dans les noces arabes des environs, dans les fantasias que donnent les consuls et qu'un humble bakchich satisfait pleinement.

Le lendemain du jour de mon arrivée à Louqsor, je traversai le Nil et nous prîmes sur l'autre rive des

ânes pour nous rendre aux tombeaux des rois, situés à deux lieues de là, au sein d'une montagne convertie en nécropole pour les rois d'Égypte. Rien de plus fatigant que cette course, rien de désolé comme la vallée ; pas une herbe n'y pousse, pas un chant d'oiseau ne s'y fait entendre ; il semble vraiment que ce soit là que le monde finit et que commence l'empire de la mort. Les tombes royales, creusées dans le granit, s'étendent en un souterrain à plusieurs embranchements, hautes et larges au moins de dix mètres, jusque dans le centre de la montagne ; toutes les parois, y compris le caveau du milieu, qui contenait le sarcophage de granit et le cercueil du défunt, sont couvertes jusque dans leurs moindres recoins d'hiéroglyphes qui ont en partie conservé leurs couleurs. Je ne crois pas qu'en aucun temps, ni en aucun pays, la vanité d'un homme désirant éterniser ses restes ait imposé aux autres un travail si effrayant. — Du lieu de sépulture du monarque, nous passâmes à celui de ses sujets, où les momies sont encore en assez grand nombre ; on en a néanmoins brûlé par milliers, en guise de bois, pour faire cuire les aliments des Arabes. Quelques-unes, éparées autour de nous, les membres arrachés et dispersés, répandaient une odeur nauséabonde. Vanité des vanités : autant d'êtres semblables à nous ; ils avaient aimé, souffert comme nous ; ils avaient pu croire leurs pauvres corps immortels, et finir de la sorte ! En revenant à Louqsor, je passai au pied de la statue de Memnon, qui s'élève dans le milieu d'un champ de luzerne en fleurs ; depuis l'empereur Adrien, qui fut le dernier à entendre sa voix, elle est muette comme le bocage chez nous en novembre, mais imposante toujours et gracieuse dans sa haute stature ; elle a soixante-dix pieds.

J'approche d'Assouan, où j'espère arriver demain et où je mettrai cette lettre à la poste ; vous la recevrez donc de ce qui fut au temps jadis le lieu d'exil de Juvénal, le pays des crocodiles et des autruches ; il est encore la frontière extrême de l'Égypte.

Sur le Nil, près d'Edfou, 18 février 1881.

Vous m'avez laissé au moment où je venais de quitter Louqsor et où j'implorais les faveurs de cet être insaisissable et léger qu'on nomme le vent, pour qu'il daignât pousser mon esquif à l'encontre des flots du Nil ; il ne devait que trop écouter ma requête, car, presque aussitôt l'invocation sortie de ma bouche, Eole s'empressa d'ouvrir son outre et souleva les flots, si bien qu'ils semblaient plutôt ceux de la mer en courroux que ceux d'un fleuve ; la *Sirène* ne glissait plus comme un poisson, mais avec ses deux longues ailes volait comme une hirondelle, tant et si bien que le réis, — ce qui veut dire le capitaine du bateau, — jugeant ou voulant me faire croire qu'il y avait péril en la demeure, estima qu'on devait atterrir le long d'une côte de sable et attendre que la bourrasque eût passé, ce qui aurait sans doute lieu vers le soir. Force fut de se soumettre à ce nouvel arrêt, expliqué pour moi quand je sus que, derrière la côte, se trouvait le village dont le réis est originaire, de même que presque tout son équipage, et parmi ces braves gens nul qui n'eût un enfant, une mère, un père, une sœur qu'il ne désirât revoir. Je me soumis donc de bonne grâce à l'obligation nouvelle que m'imposait le vent et je visitai le village du réis, misérable et poudreux comme le sont presque tous les villages de fellahs, mais qu'embellissait la joie de tous ces pauvres gens re-

trouvant les leurs après six mois d'absence. Leurs parents les accompagnèrent au retour sur le sable du rivage, où le réis passa une bonne partie de la journée assis à côté de sa mère, sa tête tendrement appuyée sur l'épaule de la vieille paysanne en cheveux gris. — Je vous ai parlé du pilote de notre petit navire, jeune Arabe de vingt-six ans, qu'à cause de ses beaux grands yeux noirs, de ses mains si fines et de ses jolis petits pieds qui le font ressembler à un des rois d'Égypte, j'ai pris en vive affection; je la lui ai témoignée par quelques gracieusetés, il me le rend. Son village est situé à quelques heures de celui du réis, et dès le soir où le vent se calma et où nous pûmes reprendre notre route, il me fit exprimer, par l'entremise du drogman, le plaisir qu'il aurait à me présenter ses enfants : son gamin de quatre ans et sa fille qui en a sept; il ne me parla pas de sa femme, je ne lui en dis mot, car, bien que les fellahs soient un peu moins susceptibles que les Arabes des villes et que leurs femmes aillent à visage découvert, il n'est jamais bienséant de leur parler de la plus belle moitié du genre humain.

Dès que le jour parut et que le bateau put appareiller, Moussa, Moïse le pilote — est-il un nom mieux en situation pour un pilote du Nil — ôta son turban de service, le remplaça par un autre blanc comme la neige, et passa sur ses vêtements une grande robe en lustrine noire qui le fit ressembler à un de ces sacrificeurs comme on en voit dans les tableaux du Pérugin. Ainsi attifé, il se tint les yeux constamment attachés sur le rivage, dévorant l'espace du regard. Vers 9 heures, il me montra du doigt les palmiers; je compris que c'était là que devait se trouver le village; je vis, comme nous approchions, un éclair de joie passer sur son visage et dans ses yeux, et j'aper-

çus alors au bord du Nil un nègre portant sur sa hanche un enfant d'apparence anémique, comme le sont presque tous les petits fellahs; c'était le fils de Moussa qu'on apportait à son père; le porteur était un nègre du Congo, le plus noir, le plus horrible qui se puisse imaginer, une vraie figure d'orang-outang. « C'est lui qui est chargé de soigner l'enfant? dis-je à l'interprète. — Oui. — Moussa le paie pour cela? que lui donne-t-il? — Rien que sa nourriture. — En quoi consiste-t-elle? — En un peu de pain arabe et de l'herbe, » — la première pousse du trèfle, dont les Arabes sont très friands. Une singulière bonne, me direz-vous, et facile à nourrir. La dahabieh s'arrêta; on me conduisit au village, pauvre et malpropre comme tous les autres, où les enfants couraient nus, le ventre gros, les yeux garnis de mouches. Moussa ne voulut point me tenir quitte que je n'eusse accepté quelques-unes des dattes du palmier qui ombrageait sa chaumière; douce ofrande du pauvre que j'accueillis avec émotion.

Cependant le bateau avait repris sa marche, sa voile était enflée par le vent le plus paisible et le plus doux, un zéphir qui ridait à peine la surface de l'eau; à l'horizon on apercevait le minaret d'Assouan et plus près les énormes blocs de granit qui ferment son port et en rendent difficile l'accès, même dangereux pendant la nuit, quand elle est obscure. Mohamed Scherbiny, l'artiste, prépara sa guitare; les matelots, tous revêtus de leurs habits les plus galants, turbans blancs, jaquettes éclatantes, s'assirent en rond sur le pont; la taralouka, le tambourin aux plaques sonores, les cymbales commencèrent de se faire entendre, mêlés à des éclats de voix auxquels répondait la guitare par des petits sons finets qui rappelaient les rigodons et les menuets de nos grand'mères. Ce fut en plein

concert arabe que la *Sirène*, par une belle journée de février, entra dans le port d'Assouan; le 12, à midi, elle atterrissait au bord de la butte de sable qui tient lieu de quai et porte jusque dans le Nil les terrains sur lesquels la ville est bâtie.

Assouan est dans une position charmante; le fleuve, retenu à ses pieds comme en une enceinte, forme un lac et, le matin en m'éveillant, n'étaient la lumière du ciel qui est plus éclatante, les palmiers qui se mirent dans l'eau, et les blocs de granit, j'aurais pu me croire au bord d'un des lacs de la patrie.

Du pont du bateau nous avons pu lire l'enseigne de la poste; aussi eûmes-nous de la peine à attendre que la barque eût pris terre pour courir chercher des nouvelles, lesquelles, grâce au ciel, n'avaient rien perdu pour attendre, puisqu'elles étaient bonnes, et nous nous rendîmes de la poste au bazar qui en est proche.

Assouan est la dernière limite de l'Égypte, mais déjà la Nubie, sa voisine, déborde; on s'en aperçoit à l'arrivée par les Arabes qui de loin agitent, pour vous tenter, de gros bouquets de plumes d'autruche. Le bazar n'est pas grand, ni particulièrement propre, mais nulle part la couleur de l'extrême midi ne se montre mieux qu'ici; ce ne sont que produits, ouvrages ou costumes de la Nubie et du Soudan, filigranes délicats venus de Khartoum, bracelets gravés pris dans des dents d'éléphant, courbaches en peau d'hippopotame, boucliers en peau d'éléphant, flèches barbelées, lances, cornes en ivoire pour appeler les nègres dans le désert, ceintures nubiennes, œufs et plumes d'autruche; figures noires et caractérisées, costumes délabrés et étranges, chevelures bizarrement tressées et frisées, rien n'y manque, comme au dehors ne

manque aucun des types qui peuplent l'ouest de l'Afrique, venus à pied ou à dos de dromadaire, à travers le désert. Du reste, que les acheteurs qui viennent à Assouan avec l'intention d'y faire des emplettes se défassent de leurs illusions, tout y est plus cher qu'au Caire, même qu'à Paris.

J'avais été retenu dans le moyen Nil par l'absence du vent plus que je ne comptais ; aussi, malgré moi, la prudence — ma dahabieh n'est louée que pour deux mois — me conseilla de ne donner que trois jours à Assouan, temps suffisant pour en visiter les environs ; donc le lendemain, le dimanche 13 février, les ânes étant prêts avec leurs belles selles en velours cramoisi, leurs petits palefreniers au teint de bistre et aux robes flottantes les tenant déjà par la bride, nous nous mîmes en route pour nous rendre à l'île de Philæ.

En sortant d'Assouan on traverse son cimetière, situé au milieu de terrains granitiques, et rien de désolé comme cet asile de la mort au sein de sables infertiles, avec ses tombes abandonnées, à demi détruites, ses pierres funéraires gisant éparses parmi les granits, dans des terrains brûlés par le soleil. En un coin si reculé du cimetière qu'il a l'air d'être en dehors, se trouve un tombeau de plus grandes dimensions, de meilleure apparence que les autres ; je m'arrêtai non sans un mélancolique intérêt à y lire l'inscription suivante en anglais : « A la mémoire de Daniel Cave, de Cave Hills Gloucestershire, qui s'est noyé aux cataractes du Nil, le 30 janvier 1861, à l'âge de 25 ans. » A côté, en arabe : « Au nom d'Allah, qui est le Dieu de tout le monde, Mahomet Assine a fait le tombeau et Mahomet Ibrahim a retiré le corps des cataractes. »

J'appris du drogman qui avait connu Daniel Cave au Caire, que le jeune imprudent, à son retour d'un voyage en Nubie, visita une seconde fois les premières cataractes, et sentant son amour-propre piqué de voir les Barbarins exécuter leur tour de force, qu'ils font moyennant une piastre ou deux, de se jeter dans le Nil au plus fort du courant pour en ressortir au loin, il voulut absolument les imiter pour leur montrer ce que sait faire un enfant d'Albion. En vain son ami et le drogman s'évertuèrent à l'en dissuader; à bout d'arguments, ils lui dirent : « Vous n'avez plus qu'une chose à faire, votre testament. » Il l'écrivit le sourire sur les lèvres, puis s'élança dans le fleuve qui ne le rendit que trois jours après; il fallut qu'on lui arrachât son cadavre avec de grandes difficultés. Etrange destinée : naître dans la brumeuse Albion et laisser ses restes sous le soleil brûlant d'Assouan ! Mais quelle leçon de tolérance ne nous donnent pas ici des Arabes, à nous autres chrétiens qui nous vantons de posséder seuls la charité et qui nous déchirons chaque fois que l'occasion s'en présente, qui nous brûlerions même encore les uns les autres, comme au temps jadis, si de sages lois ne nous en empêchaient; des mahométans retirent des eaux et enterrent pieusement, au nom du Dieu de tous les hommes, le descendant de ceux qui leur ont fait la guerre, de ceux qui ont trop souvent réduit, sans raison, leurs ancêtres à un dur esclavage.

Au sortir du cimetière, on entre dans le désert, un désert de sable siliceux, jaune, infertile, sans aucun rapport avec le sable bleu, fin, déposé chaque année par le Nil; la route, un sentier marqué par les pas des ânes et des dromadaires, n'était point difficile à parcourir, la surface en étant plus résistante que le sable

de la rivière, et au bout d'une course d'environ une heure sous un soleil brûlant, apparut à l'ombre de ses palmiers et de ses sycomores, entouré de ses cultures, le village arabe qui fait face à l'île de Phylæ, dernière limite du pays avant la Nubie ; les teints y sont déjà plus sombres, les yeux plus noirs et les hommes sont peut-être moins vêtus encore que dans le reste de l'Égypte ; les femmes se montrent toutes parées de ces colliers en verroterie aux vives couleurs, l'une des prédilections de la race nègre, mais dont ces créatures si pauvres n'hésitent pas à se défaire pour quelques piastres en faveur du voyageur. — Au village de Chellal, nous trouvâmes une barque prête à nous emmener à Philæ, la voile passablement délabrée se tendit au vent, les cinq rameurs entonnèrent leur chant monotone, nous franchîmes ce qu'on appelle la porte des cataractes et nous abordâmes à Philæ.

Philæ est une île située dans un coude du Nil, dont les murailles grandement rongées par la dent du temps, et les colonnes surmontées de gracieux chapiteaux en feuilles de lotus se détachent, au milieu des palmiers, sur les cultures du rivage ; un escalier, si absolument dégradé qu'à peine il en mérite le nom, conduit au temple. Philæ a été souvent décrit, si souvent que l'humble auteur de ces lignes ne sait comment s'y prendre pour recommencer ce que tant d'autres ont fait avant lui avec plus de succès ; il ne sait d'ailleurs dans quelle catégorie de voyageurs il doit se placer ; il n'entend rien — depuis longtemps il a fait sa confession à cet égard — pas plus aux hiéroglyphes qu'aux figures de rois, de reines, aux signes cabalistiques qui, de toutes parts, couvrent colonnes, plafonds, chapiteaux. La seule chose dont il puisse juger

avec compétence, c'est la position charmante qu'occupe le temple sur une île baignée par les eaux du fleuve, d'où s'élève une fraîcheur qui pendant les mois de l'été doit être délicieuse. — Quant au temple lui-même, si quelques beaux restes en demeurent, il est dans son ensemble en un état qui annonce la ruine; les monolithes qui formaient les plafonds gisent sur le sol, les pans de murs éventrés livrent passage aux curieux: ce qui fut l'habitation la plus voluptueuse des grands de ce monde, puisque tout y rappelle les Ptolémées et la dernière, la plus illustre de cette race de rois, la reine Cléopâtre, n'est aujourd'hui qu'un lieu encore enchanté, mais abandonné et désert, le lieu où nichent le passereau et la colombe; c'est la véritable tombe de celle qui fut la plus grande courtisane de son temps, dont Horace parle avec une légèreté coupable, parce qu'il était un ami d'Auguste, quand elle eut le courage de racheter toutes les fautes de sa vie par sa mort, ne voulant pas survivre à la ruine, à l'asservissement de son pays.

Pendant que je parcourais le temple de Philæ, le charme que j'éprouvais était troublé à chaque instant par cette manie des touristes, contre laquelle s'élève avec tant de raison Ampère, de barbouiller toutes les murailles au crayon, à la pointe, au charbon; ils n'en épargnent aucune, les sots qui croient, en ajoutant leurs tristes noms vulgaires et inconnus au souvenir de la grande reine, se grandir aux yeux de la postérité; cette illusion ne serait que ridicule si elle n'avait le tort de défigurer les plus beaux monuments, d'en anéantir même ce qu'il en demeure; ainsi le guide nous montra une figure dont l'ex-impératrice des Français a fait enlever et dont elle a emporté la tête; elle aurait pu s'épargner ce méfait.

Parmi ces barbouillages informes, une seule inscription a trouvé grâce à mes yeux ; je me suis arrêté à la lire, non sans une émotion que vous comprendrez sans peine, encore que je n'appartienne ni de près, ni de loin à la France. Ecrite en caractères fort peu gros, dans un lieu médiocrement en vue, elle n'enlève rien à l'harmonie du monument et n'arrête pas le regard désagréablement comme tant d'autres. La voici avec son orthographe :

L'an VI de la république
le XIII messidor
une armée française commandée
par Bonaparte est descendue
à Alexandrie.

L'armée ayant mis vingt jours
après les Mameluks en fuite
aux pyramides.

Dessaix commandant la
première division les a
poursuivis au delà des
cataractes où il est arrivé
le XVIII ventose de l'an VII.

—
Les généraux de brigade
Davust, Triant et Balliard
Don Belot chef de l'état major
La Tournerie comdt d'artillerie
Eppeler chef de la 21^e légère
Le XVIII ventose an VII de la république
soit
le 31 mars an de J. C. 1799.
gravé par Cartex sculpteur

Quel poème dans ces quelques lignes ! J'ai eu la curiosité, depuis que je suis sur les lieux, de relire le récit de l'expédition de Napoléon en Egypte ; au bout

de quatre-vingts ans, elle est encore présente à la mémoire des indigènes qui, prompts à se soumettre à ce qui leur impose, ne parlent encore qu'avec respect de celui qu'ils appellent le sultan Kébir ; jamais Napoléon ne m'a paru, plus qu'en Egypte, original par ses conceptions, gigantesque dans ses projets, imposant par son génie ; il sut s'assimiler tout de suite les défauts et les qualités du peuple qu'il venait soumettre, sachant se rendre dissimulé et cruel comme les souverains qu'il aspirait à remplacer ; il partit d'Egypte comme du monde d'ici-bas, un de ces hommes marqués par la Providence, destinés à faire couler le sang et les larmes, dont on ne sait en fin de compte si l'on doit le plus les admirer ou les haïr.

Nous étions de retour à 3 heures déjà, après une course faite sans fatigue et pleine de souvenirs charmants.

Le lendemain, je me fis conduire à l'île d'Eléphantine ; il était 2 heures, Assouan passe pour un des lieux les plus chauds de la terre, et bien que nous ne fussions encore qu'en février, le soleil était brûlant. — L'île d'Eléphantine n'est qu'un amas de ruines informes et ne présenterait vraiment aucun intérêt, si elle n'était exclusivement peuplée de Nubiens dans leurs costumes, ce qui veut dire qu'ils sont remarquables par la noirceur de leur peau qui leur en tient lieu ; on y jouit aussi de très beaux aspects sur le Nil.

A peine avions-nous mis le pied sur le sable du rivage, que nous fûmes entourés par une foule de petits drôles aux yeux noirs, à l'air égrillard, qui nous offrirent des antiquités sans valeur, nous demandant intrépidement le bakchich ; parmi eux, deux ou trois jeunes filles qui ne portaient pour tout vêtement que la ceinture nubienne ; ce ne fut pas sans difficulté

que nous nous frayâmes, au travers des débris qui s'éroulaient sous nos pieds, le chemin du haut de la colline, pour visiter les restes informes d'un ancien temple et le nilomètre destiné à mesurer les variations du fleuve dans ses crues et restauré, il y a peu d'années, sous l'influence du dernier khédivé. Nous y lûmes l'inscription suivante : « Après mille ans d'abandon et d'oubli, ce nilomètre a été complètement débarrassé, les anciennes divisions sont respectées, une nouvelle coudée est adoptée et remise à l'usage public en 1870 de Jésus-Christ, sous le souverain régénérateur de l'Égypte, le khédivé Ismaël, par un de ses fidèles serviteurs l'astronome Mahmoud bey. » — En sortant du nilomètre, nous gravîmes la colline d'où, comme je vous l'ai dit, la vue s'étend, d'une part, sur les montagnes libyques et leurs masses de granit, de l'autre, sur le Nil qui serpente entre les plaines et les monts et va se perdre au loin parmi les palmiers : ce sont là des perspectives charmantes. — Le fleuve emportait sous nos yeux une dahabieh les voiles ouvertes, le pavillon tricolore flottant au vent, emmenant le consul de France à Khartoum, sa destination, derniers confins du monde civilisé ; la dahabieh venait d'être pendant deux jours notre voisine sur le fleuve ; la croix helvétique et le drapeau tricolore, ces insignes de deux peuples que des événements récents ont si fort liés par tout ce que la reconnaissance peut avoir de plus touchant, s'étaient civilement inclinés l'un vers l'autre en signe d'amitié. Il est pour trois ans dans ce climat, l'un des plus insalubres du monde : en reviendra-t-il jamais ? Reviendra-t-il les rivages de l'Europe que j'espère saluer bientôt ? Vous comprendrez les sentiments qui, involontairement, m'émurent quand j'aperçus encore une

fois de loin le bateau qui remontait le courant du fleuve.

Il est parfois des haltes dans la vie, des moments d'un calme inattendu et d'incomparable douceur au milieu des soucis et des douleurs que chaque jour elle nous impose ; de même, il est dans les voyages des moments qu'on n'attendait pas, et où le lieu où l'on arrive inconnu une heure auparavant, vous demeurera désormais gravé dans le souvenir, tout entouré d'une auréole de calme et de doux bonheur ; c'est une halte dans la vie, un oubli momentané de ce qu'elle a d'amer ; tel sera pour moi Assouan, asile de deux jours gracieux et paisibles qui m'a rappelé la patrie.

Dans ce monde périssable, les heures, qu'elles soient douces ou cruelles, ont leur terme ; le moment était venu de quitter Assouan, de lui dire un adieu sans doute éternel. Déjà la dahabieh est prête, sa grande voile est pliée et horizontale, comme c'est l'habitude quand on descend le Nil, la petite seule est encore ouverte ; les rameurs, penchés sur leurs avirons, font ressembler mon bateau à une trirème romaine ; déjà Osman, le chanteur, assis sur le bord de la barque, a entamé sa chanson destinée à encourager ses compagnons dans leur labeur ; il compare son amie à une fleur, elle a un visage qui ressemble à la lune, un œil brillant comme une étoile, une voix douce comme le bêlement de la gazelle, et les autres lui répondent par un bruyant *Allah eh*, leur refrain, ou par des *Ah lih* répétés qui sont les applaudissements des Arabes. La barque s'ébranle, elle prend le fil de l'eau, les rameurs l'entraînent, déjà le rivage qui porte Assouan s'éloigne, bientôt l'œil n'aperçoit plus que quelques-unes de ses maisons, le minaret de sa mosquée se distingue seul encore, puis lui aussi ne tarde

pas à disparaître. C'est le moment de dire à Assouan encore une fois adieu, un adieu sans retour.

Sur le Nil, près de Siout, 28 février 1881.

J'allais reprendre la plume lorsqu'elle m'a été soudain arrachée de la main par la tempête la plus violente à laquelle il m'ait été donné d'assister depuis que je suis sur le Nil :

Horrida tempestas cælum contraxit (HORACE),

une tempête qui pour une heure a semblé me fermer le ciel. C'était hier matin 27 février, la barque voguait doucement, sa voile enflée par un vent léger et favorable, mais le ciel était couvert de sombres nuages, qui s'amassèrent peu à peu au-dessus des monts de la chaîne libyque ; l'air était lourd et chargé de cette électricité qui précède l'orage. La masse noire qui couvrait les montagnes se sillonna de quelques éclairs, on entendit le tonnerre gronder au loin, de faibles gouttes de pluie tachèrent ici et là, autour de la barque, la surface du Nil calme encore comme un miroir, mais qui ne tarda pas à se soulever avec fureur sous la violence des vents qui avaient l'air de lui arriver à la fois de tous les points de l'horizon. Seul, le spectacle de la mer ou celui de notre lac dans son plus grand courroux peut donner une idée du spectacle que nous eûmes sous les yeux ; nos matelots, marinières fort habiles quand il s'agit du Nil, tirèrent hâtivement, non sans de grands efforts, la barque en un lieu du rivage où, un peu à l'abri du vent, elle n'en était pas moins secouée ; ils l'amarrèrent solidement. Les têtes des palmiers se tordaient sous l'effort de la

tempête, et le sable soulevé en masses immenses remplissait l'air et créait autour de nous une obscurité qui me reporta par la pensée aux ténèbres d'Égypte. Cela dura environ une heure, le sable emporté au loin se dissipa, je fus alors témoin d'un phénomène qui se reproduit quelquefois dans le désert et auquel l'imagination des Juifs a donné la forme d'un miracle : sous l'influence du vent, il s'éleva une colonne de sable qui monta comme une trombe de la terre vers le ciel, et par un effet d'optique, sombre du côté qui s'offrait à ma vue, semblait lumineuse du côté frappé par les rayons pâles d'un soleil s'échappant d'un ciel d'orage. Cette colonne, poussée par le vent, marcha l'espace d'une demi-lieue, puis s'abîma dans les flots du Nil qu'elle rencontra devant elle ; on dit que dans le désert de semblables colonnes sont souvent transportées fort loin.

Il y a vingt-quatre heures de tout cela, le vent, après nous avoir incessamment ballottés, semble se calmer ; on m'annonce que vers midi, pour peu qu'il y mette quelque complaisance, il se calmera tout à fait ; notre barque va reprendre sa route et moi je reprendrai mon récit.

Vous m'avez laissé au départ d'Assouan. La barque démarrait ; la femme, la mère, les enfants de notre charmant pilote Moussa étaient sur la rive ; la mère, bonne femme fellah, en voyant ce fils qu'elle aimait, prit d'une main le bout de la longue robe en cotonnade bleue qui la couvrait de la tête aux pieds, en étendit le pan devant elle, où, suivant un usage qui doit dériver des temps antiques, elle prit des poignées de sel et d'un orge consacré qu'elle jeta dans l'eau, pour apaiser les fureurs du dieu et concilier toutes ses faveurs à son bien-aimé.

Depuis Assouan, la navigation du Nil m'était connue. La barque s'arrêta proche d'Edfou, dont le temple, avec ses deux grands pylones qui ressemblent aux tours tronquées d'une de nos cathédrales, s'annonce au loin à la vue. Nous descendîmes à terre pour la visiter. — Je vous épargne une description que vous trouverez dans tous les livres; le temple était autrefois situé au milieu d'un village arabe qui l'encombrait de ses masures en pisé. Ampère le vit dans cet état; le khédive Ismaïl le fit déblayer, et n'eût-il fait qu'offrir aux voyageurs le temple d'Edfou, le mieux connu de toute l'Égypte, son nom mériterait de rester en honneur dans la science, d'autant que les frais de déblaiement durent être considérables. Le temple date, disent les savants, de la dernière période des dynasties égyptiennes, c'est-à-dire du règne de deux ou trois des Ptolémées, chose qui se peut lire dans les hiéroglyphes profondément incrustés jusque dans le moindre recoin de ses colonnes, de ses murailles, de ses corniches et de ses plafonds, de même qu'à la grossièreté de ces mêmes hiéroglyphes et des ornements qui les entourent, quand on les compare à ceux de Karnak. Dieu me garde de contester aucune de leurs assertions à messieurs les savants, mais ce qui rend le temple d'Edfou digne d'être visité, c'est sa conservation et son économie générale qui peut servir à donner une idée des rites de la religion des anciens Égyptiens.

Nous couchâmes à Esneh, petite ville arabe, siège d'un gouverneur ou moudir et connue par la légèreté de ses mœurs, un édit de Méhémet Ali y ayant au temps jadis relégué les femmes de mauvaise vie. C'était un beau dimanche matin : quand nous nous réveillâmes, les Arabes s'agitaient sur la rive, les innombra-

bles pigeons qui peuplent Esneh comme Edfou tournoyaient au-dessus de la ville; et quoiqu'il ne fût que 8 heures et que les boutiques du bazar ne dussent être qu'à peine ouvertes, nous descendîmes à terre pour la visiter. Esneh a son temple, et bien que vaste, il est noir et profondément enterré, puisqu'on n'y arrive que par une volée de quarante marches d'escalier; il m'a paru peu intéressant. J'avais obtenu de la complaisance de l'aide de camp du vice-roi une lettre d'introduction pour le gouverneur ou moudir d'Esneh, Osman pacha; je me fis conduire à son bureau où, malgré l'heure matinale, il était déjà. Je trouvai une maison arabe de bonne apparence, gardée par quatre soldats, et quand l'on m'eut introduit, je me trouvai au milieu d'une cour entourée d'une foule de petites chambres encombrées d'une quantité d'Arabes, presque tous jeunes gens, occupés à écrire ce qui me parut être des rapports. « Ce sont les bureaux du moudir, me dit mon interprète, et ces jeunes gens qui écrivent se préparent à devenir fonctionnaires un jour. » — O Egypte fortunée, me dis-je en moi-même, tu sais donc, toi aussi, élever tes enfants à vivre aux dépens du budget, tu les prépares même à cet art dès leur jeune âge.

Je trouvai le moudir dans une grande salle carrée, assis seul avec son aide de camp sur un divan, où il me pria de m'asseoir, et à peine il eut parcouru la lettre que je lui présentai, qu'il me fit le plus gracieux accueil, ordonnant au barbarin qui attendait ses ordres de nous apporter immédiatement le café. — Osman pacha est un homme d'une soixantaine d'années, au visage blanc, — car il est turc, né à Constantinople, — à l'air fin et doux, fort aimé des gens de sa province, de ses administrés, mais redouté des mau-

vais sujets dont il a des petits moyens à lui de se débarrasser ; cela m'a rappelé le pacha de Scribe : « Il vous fait couper la tête, mais après cela, c'est le meilleur homme du monde. »

Osman pacha, général en faveur sous les khédives qui ont précédé Ismaïl, a été envoyé par eux dans le Soudan, où il a passé neuf ans. Je fus sur le point de faire demander au moudir : « Excellence, comment peut-on avoir passé neuf ans au Soudan ? — et comment peut-on en être revenu ? » Pourtant, à en juger par la manière dont elle en parlait, S. E. ne paraissait point avoir gardé trop mauvais souvenir de ces lointains séjours.

Ma visite au moudir fut courte, comme toute visite de ce genre, car après cinq minutes, pendant lesquelles S. E. et moi nous échangeâmes les compliments d'usage, je me retirai, S. E. m'assurant qu'elle n'oublierait jamais l'air de mon visage, moi m'efforçant de répondre par la phrase la plus orientale et la plus poétique à une déclaration si flatteuse.

Je n'étais pas depuis une heure de retour dans ma maison flottante, qu'on m'annonça que le moudir venait me rendre ma visite. On l'introduisit, et il n'était pas assis sur le canapé de mon salon que mon interprète me fit comprendre que son S. E. serait heureuse si je voulais bien la retenir à déjeuner ; la chose était facile moyennant que mon hôte voulût bien accepter la table d'un voyageur, ce que le moudir daigna faire de la meilleure grâce, et comme le déjeuner, nécessitant quelques apprêts, ne pouvait être encore servi, nous passâmes sur le pont de la dahabieh.

Ici se place le second acte : à peine assis, on m'annonce qu'on va introduire l'orchestre de S. E., et je vois monter quatre danseuses et quatre musiciens qui,

après nous avoir respectueusement baisé la main, vont prendre place à l'arrière du bateau, les danseuses en avant sur des chaises, les musiciens derrière, assis à l'orientale, un jeune musicien en turban blanc avec une rhébab ou violon à deux cordes, un vieillard à barbe blanche maniant les cymbales, deux autres armés de la tarabouka et du tambourin.

Les quatre exécutantes étaient quatre femmes de grande taille, au teint bistré, sinon belles, au moins de types accusés et non vulgaires ; trois étaient vêtues de robes de damas, de soie brochée : la première, nacarât, couleur du soleil ; la seconde, jaune, avec un mouchoir jaune sur la tête, couleur de la lune ; la troisième, bleue, couleur du temps ; la quatrième avait une robe en mousseline pas mal déchirée aux entourures, infiniment printanière. Soudain la rhébab, les cymbales, le tambourin font retentir l'air de leurs accords, les exécutantes se lèvent, se portent en avant, en arrière, se poursuivent, se fuient dans des poses moins abandonnées que celles que j'avais vues chez le consul, mais que nos théâtres ne comportent guère, accompagnant leurs gestes, assurément discutables au point de vue de la modestie, de chants tantôt langoureux, tantôt plus accentués, avec des roulements d'yeux qui faisaient pour un moment complètement disparaître la prunelle pour ne montrer que le blanc, ce qui est infiniment désagréable à voir, mais chez une chanteuse arabe c'est le signe consacré pour montrer le comble de l'émotion. — Je remarquai qu'une de ces dames avait une petite clef attachée à une des tresses noires de sa chevelure : était-ce la clef de sa chambre ou celle de son cœur ? peut-être toutes les deux dans la même ; je vous laisse à en décider.

Pourtant deux heures venaient de s'écouler, le ré-

pertoire de ces dames commençait à s'épuiser ; on annonça que le déjeuner était servi, musiciens et danseuses levèrent la séance. Mais ici se plaça pour moi le quart d'heure de Rabelais ; en Orient point de fantasia sans bakchich, et en dernier résultat ce fut moi qui payai la fantasia que venait de me donner S. E. le gouverneur d'Esneh.

Avant de quitter Esneh, que je vous conte une circonstance qui me causa une assez grande émotion : c'était en remontant le Nil, un vent violent qui nous avait poussés la veille, nous porta jusqu'au-dessus d'Esneh, où nous prîmes terre ; pendant la nuit, le vent étant tombé, il s'éleva, comme il arrive quelquefois sur le Nil, au matin, une brume assez épaisse pour empêcher de distinguer d'une rive l'autre rive du fleuve ; je montai sur le pont de la dahabieh et venais de regarder ma montre, laquelle se trouvait marquer 10 heures, — c'était même, s'il m'en souvient bien, un dimanche, — je contemplais devant moi l'eau du fleuve, quand soudain j'entends au lointain une cloche ; depuis deux mois je n'avais entendu une chose pareille ; j'écoute encore, j'entends toujours, c'était la cloche d'un couvent cophte ; il y en a plusieurs dans le voisinage d'Edfou. Rousseau raconte qu'il n'a jamais pu, quand il se promenait dans la campagne, entendre sans être ému le son des cloches ; à moi quels furent mes sentiments à l'ouïe de cet humble son, si loin de mes pénates :

O voix du sol natal ! cloche de mon village,
Par quelle main cachée arrives-tu vers moi ?
O mon pays, une âme aimante, à ton rivage,
A ces accents divins penserait-elle à moi ?

Je fus près d'éclater en sanglots.

D'Esneh la *Sirène* a repris le courant du fleuve et

sa proue, dirigée vers le nord, nous a reportés en deux jours à Louqsor, que j'avais visité deux semaines auparavant et où, ayant fait atterrir la mienne entre quatre dahabiehs nouvelles arrivées, je passai deux jours pour visiter les temples de Medinet-Abou, que je n'avais pas vus à mon premier passage. — A Louqsor, qui présente un lieu de repos charmant dans la Haute-Egypte, avec un hôtel confortable et les commodités qu'on peut trouver au Caire, je retrouvai mes connaissances d'un jour, amis pour l'avenir, consuls d'Angleterre, de France et d'Allemagne; Mustapha Abou me fit le plus cordial accueil. Les temples de Medinet-Ali faisaient partie intégrante de la ville de Thèbes, dont la plus belle partie, Karnak, occupe la rive droite du Nil, tandis que Medinet-Abou occupe l'autre.

Tandis que nous passions le fleuve, nos rameurs entonnèrent leur chant arabe en cadence avec le mouvement des rames, et dix minutes après nous étions sur l'autre rive où, l'eau étant fort basse, force fut à nos braves gens de prendre deux à deux chacun de nous dans leurs bras et de nous transporter à peu près comme on voit, dans le tableau de David, les Romains enlever les Sabines, jusque sur le sec, où des aliborons harnachés de selles d'un magnifique velours cramoisi nous reçurent; autour de nous se pressait une horde de petites porteuses d'eau arabes qui, les pieds nus, l'œil ouvert, le gargoulet de terre poreuse et plein d'eau filtrée sur la tête, la main toujours tendue, sont les compagnes inséparables de tout voyageur. Nos baudets nous aidèrent à franchir un bras du Nil qu'on ne pouvait plus passer en bac, tant l'eau depuis une semaine avait baissé, et prenant au travers de champs de blé d'une verdure

éclatante, où les barbes des épis se balançaient déjà au vent, nous nous dirigeâmes vers les colosses qui montrent de loin à tout le pays leur imposante stature. — Memnon me reçut, hélas ! toujours muet ; il est vrai que l'aurore était depuis longtemps levée ; je ne l'en admirai pas moins. — J'en fis plusieurs fois le tour. Mon jeune compagnon se donna le plaisir de grimper sur son socle et, par quelques mots qu'il parvint à lire sans les comprendre et qu'il me jeta au hasard, je vis que c'était sur le pied du colosse que se lit l'inscription de l'empereur Adrien et de l'impératrice Sabine, sa femme, assurant que de leur temps la statue n'était point muette et leur avait fait l'honneur de chanter pour eux sa chanson merveilleuse : « Sabine Augusta, femme de l'empereur César Auguste, a entendu deux fois Memnon, pendant la première heure. » — Puis un certain Pétronianus, qui tient, dit-il, de son père le nom de Dilius, plus poète que l'impératrice Sabine :

Italien de naissance, dit-il, je t'honore par ces vers élégiaques en faisant au dieu, qui me parle, un présent poétique. Mais en retour, ô roi, accorde-moi une longue vie. Beaucoup viennent en ce lieu pour savoir si Memnon conserve une voix dans la partie du corps qui lui reste. Quant à lui, assis sur son trône, privé de sa tête, il résonne en soupirant pour se plaindre à sa mère de l'outrage de Cambyse ; et lorsque le brillant soleil lance ses rayons, il annonce le jour aux mortels ici présents.

Plus loin Gemella :

Ta mère, dit-il, la déesse aux doigts de rose, ô célèbre Memnon, t'a rendu vocal pour moi qui désirais t'entendre. La douzième année de l'illustre Antonin, le mois de pachôn comptant treize jours, deux fois, ô être divin, j'ai entendu ta voix, lorsque le soleil quittait les flots majestueux de l'Océan. Jadis le fils de Saturne, Jupiter, te fit roi de l'Orient ; maintenant tu n'es plus qu'une

Pierre, et c'est d'une pierre que sort ta voix. Gemella a écrit ces vers à son tour, étant venu ici avec sa chère épouse Ruffa et ses enfants.

Voilà qui vaut mieux que les barbouillages dont les touristes souillent et défigurent les monuments d'Égypte. On dit que c'est à de maladroites réparations ordonnées par l'empereur Adrien que Memnon doit d'avoir définitivement perdu sa voix.

Les monuments de Medinet-Abou ou plutôt ce qu'il en reste, car ils sont malheureusement ou ravagés ou de tous les côtés singulièrement obstrués par les décombres, n'en demeurent pas moins des plus remarquables dans le voisinage de Louqsor.

Le temple de Ramsès III, plus vulgairement connu en Europe sous le nom de Sésostris, contemporain de Moïse, est, ainsi que le dit avec raison Mariette pacha dans son excellent guide, par son ensemble, par son importance historique, par son style (incomparablement supérieur à celui des temples d'Edfou et de Dendérah), par la variété des tableaux dont il est décoré, un des monuments égyptiens dont la visite laisse la plus agréable et en même temps la plus forte impression.

Il se compose de deux parties séparées par une cour. La première est ce qu'on appelle le *palais*. C'est celle qu'on trouve d'abord en pénétrant dans l'édifice par sa porte d'entrée. Vient ensuite le *temple* proprement dit, qui s'annonce par un majestueux pylône.

Le palais a tous les caractères d'une habitation royale. Deux grandes tours carrées, dont les quatre murs sont symétriquement inclinés vers un centre commun, en forment le corps de logis principal. Les détails d'architecture méritent d'être étudiés; à l'extérieur, les fenêtres se présentent entourées d'orne-

ments spéciaux d'une grande originalité. Aux étages supérieurs on voit que des consoles, supportées par des prisonniers couchés sur le ventre, étaient destinées à supporter les extrémités du velarium qui devait s'étendre au-dessus du passage d'entrée et protéger du soleil la façade orientale. Mais c'est principalement dans les chambres intérieures que se montre le caractère privé de l'édifice. Là, Ramsès III est réellement chez lui, au milieu de sa famille. Une de ses filles lui apporte des fleurs; il joue aux dames avec une autre; il reçoit des fruits d'une troisième qu'il caresse en signe de remerciement.

Nous venons de voir Ramsès roi et père de famille, nous le verrons dans les constructions qui suivent roi et prince guerrier au milieu des prisonniers qu'il a faits, des nombreuses nations qu'il a soumises, car Ramsès III n'eut pas seulement à combattre les Kouschites et les Libyens, à eux se joignirent des peuples venus de l'Asie occidentale qui formèrent contre l'Egypte une coalition formidable, que Ramsès eut la gloire de vaincre. Sept des peuples soumis par les armes égyptiennes sont aux pieds de Ramsès.

Le temple de Médinet-Abou, car ce fut un temple, au moins autant qu'un palais, fut construit et décoré tout entier par Ramsès III, et le premier pylône forme à lui seul une monographie. De grandes stèles, datées de l'an 11 et de l'an 12, mentionnent les expéditions glorieuses entreprises par Ramsès contre les Libyens, les Maschouasch et les autres peuples accourus des rivages de la Méditerranée et des montagnes de l'Asie occidentale pour se liguier contre la puissance égyptienne. Sur la façade du pylône se trouve un tableau qui représente le roi frappant de sa masse d'armes un groupe de prisonniers agenouillés. Ammon-Armachis

lui présente la hache de combat et le dieu, à cette occasion, adresse au roi un discours si remarquable par la poésie dont il est empreint, si voisin du langage des anciennes Ecritures, que je demande la liberté de vous le reproduire :

Mon fils, issu de mes entrailles, toi que j'aime, seigneur des deux mondes, Ramsès III, maître du glaive sur la Terre entière : les Petti de Nubie sont étendus sous tes pieds.

Je t'amène les chefs des contrées méridionales qui t'apportent leurs enfants chargés sur leur dos et tous les produits précieux de leur pays. Laisse la vie à qui tu voudras parmi eux, tue ceux que bon te semblera.

Je tourne ma face vers le nord et je te comble de merveilles : je t'amène *To-tescher* (la Terre rouge) sous tes pieds ; brise dans tes doigts les insensés ; renverse les *Herouschaou* avec ton glaive victorieux. Je fais arriver à toi des nations qui ne connaissaient pas l'Egypte, avec leurs valises remplies d'or, d'argent, de lapis vrais et de toutes sortes de pierreries ; le choix de ce que produit le *To-nuter* est devant ta belle face.

Je tourne ma face vers l'Orient et je te comble de merveilles ; je les lie tous ensemble dans ta main ; je réunis pour toi tous les produits de Pount ; tous leurs produits en *kama*, en *assa* précieux, en toute espèce de plantes odoriférantes, sont en ta présence.

Je me tourne vers l'Occident et je te comble de merveilles ; ravage le pays du Yahennou ; qu'ils viennent à toi courbés en adoration, ou tombent en courant à tes cris terribles.

Comme je sortais du palais de Ramsès-le-grand, je trouvai assis au milieu des décombres de cette demeure royale, jadis si somptueuse, un pauvre Arabe, le turban sordide, le manteau troué par l'usage, qui m'offrit humblement une tête de momie. C'était une tête de femme si bien conservée, qu'à coup sûr un contemporain l'eût reconnue ; elle sembla me regarder avec ses grands yeux caves, veufs de leurs prunelles ; l'Arabe tourna cette tête qui reposait devant lui pour

me montrer les tresses brunes qu'après quatre mille ans elle possédait encore. J'avais donc là sous les yeux la tête d'une créature humaine qui avait vécu, senti, aimé, souffert et, qui sait ? ces yeux vides avaient contemplé dans leur temps le grand roi Sésostris.

Il était l'heure de regagner Louqsor, où nous attendait le déjeuner, avant de remettre à la voile si le vent le voulait bien ; encore un coup d'œil en passant au Ramesséum, de loin au palais de Gournah, enfin au colosse de Memnon et à son frère, et nous reprîmes au travers des champs de blé, puis sur le sable le long du Nil, le chemin de la dahabieh.

Vers 4 heures, nous quittons Louqsor, le pavillon des consuls s'abattait devant la Croix helvétique qui s'inclina à son tour ; des coups de revolver partirent du balcon du consul de France, ils nous disaient de leur tonnante voix : « Bon voyage, » et mon cœur de répondre : « Adieu, Louqsor ! te reverrai-je jamais ? Vous tous que je laisse derrière moi, repensez quelquefois au voyageur. »

Nous étions à la nuit tombante à Karnak ; les derniers rayons d'un soleil couchant, d'un de ces soleils qu'on ne peut voir que sur le Nil, éclairaient les murailles et les pylônes qui se montraient comme empourprés de rayons lumineux survivant à leur gloire, éclairant leur déclin.

Nous sommes partis au matin, nous dirigeant vers le temple de Dendérah, le dernier que je suis destiné à visiter avant de rentrer au Caire. Nous voguons vers Siout et Abou Fêda, qui passe pour être encore le pays des crocodiles ; je croyais les crocodiles effrayés par les bateaux à vapeur, réfugiés au loin, devenus sur le Bas-Nil légendaires comme les ours

dans nos montagnes ; il n'en est pas tout à fait ainsi ; ils se retirent seulement, au passage des bateaux à vapeur, dans leurs trous pour se reposer. J'en ai vu un à Assouan qu'on avait pris, un jour avant notre passage, près d'Esneh ; c'était le mari, on surveillait sa femme. Que n'étais-je là pour vérifier le dire de Bonivard, parlant du pape Clément VII : « Le pape, dit notre malin chroniqueur, jectoit larmes de crocodile devant que de devorer les gens, bien est vray qui les mangeoit à la sauce clémentine ¹. »

Quant aux larmes de crocodile, assez de gens s'entendent à en répandre en Europe pour qu'il ne soit pas besoin de venir jusqu'en Egypte afin d'être témoin d'un pareil phénomène.

Sur le Nil, en face de Beni-Soueff, 8 mars 1881.

Vous m'avez laissé me dirigeant vers le temple de Dendérah. Il est situé à environ deux kilomètres du fleuve, dans la campagne, au sein de cultures vertes ;

¹ La citation, faite de mémoire, n'est pas entièrement conforme au texte original. Voici ce que dit Bonivard (*Advis et devis*, pape Clément VII) :

« Clement frere de Leon, duquel nous avons parlé cy devant, fut esleu apres Adrien VII de ce nom et voulut ainsy estre appelé Clement, prenant bon nom pour exercer mauvais faict plus aysement à la couverte, car pour ce qu'il havoit esté paravant inhumain, cruel et vindicatif, il voulut monstre qu'il seroit tout le contraire, muant de nom come de faict, et pour de ce mieux monstre, il fit delivrer un cardinal de Volterra, qui estoit son ennemi, de la prison en laquelle Adrien l'havoit mis, le cardinal pleurant à deux genoux et luy cria mercy et luy lermoiant, luy pardonna ; mais c'estoient larmes de cocodrile qui mange l'home, mays il pleure devant que le manger, car le paouvre cardinal ne vesquit pas longtems apres et, disoit-on, il mourut pour trop havoit mangé de sause clementine. »

nous prîmes à travers champs, ou plutôt nous suivîmes les conduits à sec d'une *chadouf*; on nomme chadoufs des puits artificiels creusés sur les bords du Nil, où quatre ou six Arabes, drapés ou peu s'en faut, pour tout vêtement, de leur beau teint cuivré, laids de figure, mais admirables de facture, puisent d'une aube à l'autre dans des peaux de chèvre une eau qui, montant du premier au second et au troisième réservoir, ira fertiliser les champs. Les travailleurs infatigables accompagnent leur incessant labeur d'un chant monotone, surtout peu varié, dont personne n'a pu me donner la signification, mais qui suffit à soutenir leurs forces.

Le temple de Dendérah, dit Mariette pacha, est un des temples les mieux conservés et les plus importants de l'Égypte. Comme le livre de Mariette n'est pas dans toutes les mains, comme d'ailleurs je ne saurais me placer sous une direction plus savante, vous permettrez que ce soit avec cet illustre guide que nous pénétrions ensemble dans Dendérah qui, ainsi que tous les temples égyptiens, s'élève au centre d'une vaste enceinte. Celle-ci est construite en briques crues et est si haute, et si épaisse, que quand les deux portes qui y donnaient accès étaient fermées, on ne devait rien voir ni rien entendre de ce qui s'y passait. Quant à l'histoire de Dendérah, commencé sous Ptolémée II, il était achevé de construire sous Tibère et d'être décoré sous Néron. L'érection du temple de Dendérah fut contemporaine de la vie du Christ.

Il n'est, dit plus loin Mariette, personne qui ne soit frappé de la profusion de tentes, de tableaux, de bas-reliefs dont il est couvert. On en a mis jusque sur les plafonds, sur les portes, sur les fenêtres, sur les soubassements, sur les parois des escaliers. Une re-

marque à faire, c'est que la composition des centaines de tableaux qui décorent l'édifice est identique. Le roi fondateur se présente à une des divinités du temple; il récite devant elle une prière; il sollicite d'elle une faveur qui lui est toujours accordée. Tel est le véritable sujet; quant à moi, je dirai: profusion n'est pas perfection, et en comparant, dans ma mémoire, les hiéroglyphes et les ornements de Dendérah avec ceux de Karnak, j'en ai vu la différence et suis arrivé à penser que Dendérah est à Karnak ce que le gothique fleuri ou de la décadence est à celui de nos belles cathédrales du grand style. Mais pénétrons dans le temple. La première salle qui s'offre à nous est un immense vestibule, sorte de façade monumentale soutenue par vingt-quatre colonnes, toutes couvertes d'hiéroglyphes; cela va sans dire. Ouverte à la grande lumière, dit Mariette, et à tous les bruits extérieurs, elle est sans rapport direct avec le temple proprement dit. Deux petites portes sont ménagées sur les côtés. Elles servent au passage des prêtres et à l'entrée des offrandes, qui jouaient le premier rôle dans le service intérieur du temple. Quant à la grande porte, le roi seul a le droit de la franchir. Le roi s'y présente vêtu de la longue robe, les sandales aux pieds, le bâton de la marche à la main. Avant de pénétrer dans le temple, il faut que les dieux l'aient reconnu comme roi de la Haute et Basse-Egypte, et c'est aux cérémonies de cette consécration que les premiers tableaux à droite et à gauche de la porte d'entrée sont destinés. On y voit le roi sortant de son palais et se présentant à la porte du temple. A droite, c'est-à-dire du côté du sud, il est nommé roi de la Haute-Egypte. A son arrivée, Thot et Horus lui versent sur la tête les emblèmes de la purification. Les déesses Ouati et Savan

le coiffent de la belle couronne. D'autres divinités prennent le roi par la main et le conduisent en présence de la déesse. Le vestibule du temple n'est donc qu'un lieu de passage, où le roi se prépare aux cérémonies qu'il célébrera dans l'intérieur de l'édifice.

Cependant nous avançons, nous continuons notre marche, et nous nous trouvons cette fois dans une suite de chambres disposées perpendiculairement au grand couloir du centre, lesquelles nous représentent le temple proprement dit ; ici tout est fermé, tout est sombre, tout est silencieux. C'est dans dix de ces chambres que les prêtres s'assemblent et qu'on fait les préparatifs des fêtes. Une sorte de calendrier, gravé sur les murs d'une des salles, nous dira de quelle nature étaient ces fêtes ; elles consistaient surtout en processions qui circulaient dans le temple, montaient sur les terrasses et en redescendaient pour parcourir, selon les rites prescrits, les diverses parties de l'enceinte extérieure. C'est d'une de ces salles qu'avait lieu le départ des processions ; les autres ne servaient qu'à la préparation des offrandes destinées à figurer dans les fêtes, et à la conservation ou au dépôt des emblèmes qu'on portait en cérémonie pendant les processions.

Les salles qui suivent étaient les annexes de la première : on y trouvait des autels devant lesquels on récitait, en passant, certaines prières ; l'une de ces salles était le lieu de dépôt des quatre barques qui jouaient un des rôles principaux dans les processions. Au repos, ces barques étaient posées sur des coffres ; quand il fallait les sortir du temple, on les ajustait sur des barres de bois qui servaient à les transporter. Au centre de chacune d'elles était un édicule toujours fermé, où l'on plaçait l'emblème de la divinité à la-

quelle la barque était consacrée. Pour surcroît de précaution, un épais voile blanc était jeté sur cet édicule, qui échappait ainsi à tous les regards.

Continuant notre promenade dans le temple de Dendérah, nous arrivons au laboratoire où l'on préparait les huiles et les essences avec lesquelles on allait parfumer le temple et les statues des dieux. C'est le lieu où l'on réunit et où l'on consacre les produits de la terre qui vont figurer dans les cérémonies, les offrandes qui arrivent de la Basse et de la Haute-Egypte, des pains, des boissons qui couleront en libations. Plus loin se trouve le trésor du temple, et chacun des tableaux qui décorent l'intérieur de la chambre nous montre le roi consacrant et offrant à la divinité des sistres, des pectoraux, des miroirs, des ustensiles de toutes sortes travaillés en or, en argent, en lapis; à côté est le lieu de dépôt des vêtements dont on *habille les statues des dieux*. Des coffrets soigneusement fermés contenaient ces vêtements.

Nous continuons d'avancer; le troisième groupe de salles se compose de ce que nous appellerons la chapelle et la cour, des deux escaliers du nord et du sud, enfin d'un petit temple à douze colonnes situé sur les terrasses.

La fête principale, celle qu'on célébrait au premier jour de l'an et qui avait pour objet l'apparition de l'étoile Sirius, était tellement importante qu'on lui avait consacré à Dendérah un petit temple enchâssé dans le grand. La fête du nouvel-an consistait en processions dont on voit les détails sur les deux escaliers, elle devait être d'une pompe extraordinaire; instituée par le grand Sésostris dans les temples de Thèbes, elle fut conservée par ses successeurs les Lagides à Dendérah.

Le roi, dit Champollion, sort de son palais, porté dans un *naos*, espèce de châsse richement décorée, soutenue par douze *oeris* ou chefs militaires, la tête ornée de plumes d'autruche. Le monarque, décoré de toutes les marques de sa royale puissance, est assis sur un trône élégant que les images d'or de la justice et de la vérité couvrent de leurs ailes; le sphinx, emblème de la sagesse unie à la force, et le lion, symbole du courage, sont debout près du trône, qu'ils semblent protéger. Des officiers agitent autour du *naos* les flabellum et les éventails ordinaires; de jeunes enfants de la caste sacerdotale marchent auprès du roi, portant son sceptre, l'étui et son arc et ses autres insignes.

Neuf princes de la famille royale, de hauts fonctionnaires de la caste sacerdotale et des chefs militaires suivent le *naos* à pied, rangés sur deux lignes; des guerriers portent les socles et les gradins du *naos*; la marche est fermée par un peloton de soldats. Des groupes très variés précèdent le Pharaon: un corps de musique, où l'on remarque la flûte, la trompette, le tambour, et des choristes forment la tête du cortège; viennent ensuite les parents et les familiers du roi, parmi lesquels on compte plusieurs pontifes; enfin le fils aîné du roi, le chef de l'armée après lui, brûle l'encens devant la face de son père.

Le roi arrive au temple, s'approche de l'autel, répand des libations et brûle l'encens; vingt-deux prêtres portent sur un riche palanquin la statue du dieu qui s'avance au milieu des flabellum, des éventails et des rameaux de fleurs. Le roi à pied, coiffé d'un simple diadème de la région inférieure, précède le dieu et suit immédiatement le taureau blanc, symbole vivant. Un prêtre encense l'animal sacré; la reine,

épouse du roi, se montre comme simple spectatrice de la pompe religieuse ; et, tandis que l'un des pontifes lit à haute voix l'invocation prescrite lorsque la statue du dieu franchit le seuil de son temple, dix-neuf prêtres s'avancent portant les diverses enseignes sacrées, les vases, les tables de proposition et tous les ustensiles du culte ; sept autres prêtres ouvrent le cortège religieux, soutenant sur leurs épaules des statuettes ; ce sont les images des rois ancêtres et prédécesseurs, assistant au triomphe de leur descendant.

Puis vient la scène des quatre oiseaux-génies, enfants d'Osiris et protecteurs des quatre points cardinaux. Le grand-prêtre leur donne la volée, afin qu'ils aillent annoncer au midi, au nord, à l'occident et à l'orient que, à l'exemple du dieu Horus, le souverain de l'Egypte vient de mettre sur sa tête la couronne, emblème de la domination sur les régions supérieures et inférieures. Puis le roi, coiffé du *pschent* ou double couronne d'Egypte, remercie le dieu dans son temple ; le monarque, précédé de tout le corps sacerdotal et de la musique sacrée, est accompagné par les officiers de sa maison. On le voit dans les bas-reliefs de Thèbes couper avec une faucille d'or une gerbe de blé et, coiffé de son casque militaire comme à sa sortie du palais, prendre congé, par une libation, du dieu rentré dans son sanctuaire. La reine est encore témoin de ces deux dernières cérémonies ; le prêtre invoque les dieux ; un hiérogrammate lit une longue prière ; auprès du Pharaon sont encore le taureau blanc et les images des rois ancêtres dressées sur une même base.

Le temple de Dendérah n'était pas, comme les églises chrétiennes, un lieu où les fidèles se rassemblent pour dire la prière. On n'y trouvait ni chambres

d'habitation pour les prêtres, ni lieux d'initiation, ni traces de divinations ou d'oracles, et rien ne peut laisser supposer que, en dehors du roi ou des prêtres, une partie quelconque du public y ait jamais été admise. Mais le temple est un lieu de dépôt, de préparation, de consécration. On y célébrait quelques fêtes à l'intérieur, on s'y assemblait pour les processions, on y emmagasinait les objets du culte, et si tout y est sombre, dit M. Mariette, si, dans ces lieux où rien n'indique qu'on ait jamais fait usage de flambeaux ou d'aucun mode d'illumination, des ténèbres à peu près complètes règnent, ce n'est pas pour augmenter par l'obscurité le mystère des cérémonies, c'est pour mettre en usage le seul moyen possible alors de préserver les objets précieux, les vêtements divins, des insectes, des mouches, de la poussière du dehors, du soleil et de la chaleur elle-même. Quant aux fêtes principales dont le temple était le centre et le noyau, elles consistaient surtout en processions qui se répandaient au dehors, à la pleine clarté du soleil, jusqu'aux limites de la grande enceinte. En somme, le temple n'était pas tout entier dans ses murailles de pierre; ses vraies limites étaient plutôt celles de l'enceinte. Dans le temple proprement dit, on logeait les dieux, on les habillait, on les préparait pour la fête; le temple était une sorte de sacristie, où personne que le roi ou les prêtres n'entrait.

Quand nous eûmes fait le tour du temple, l'Arabe qui nous gardait nous ayant conduits jusqu'à un trou fort étroit et fort noir qui était dans la muraille, alluma les trois bougies qu'il tenait à la main, nous en donna à chacun une et nous engagea à nous glisser comme nous pourrions par l'ouverture béante devant nous, entreprise ardue et difficile. Ce trou, car il n'est

guère possible de lui octroyer une autre dénomination, donne accès dans ce qu'on appelle la crypte, sorte de corridor de deux pieds de largeur, absolument noir, dont les murailles sont comme le reste du temple couvertes d'hiéroglyphes très bien conservés; c'est dans ces corridors secrets, étroits et longs, ménagés dans l'épaisseur des fondations et des murailles du temple, véritables cachettes sans porte, ni fenêtres, ni ouvertures d'aucune sorte, que, suivant Mariette, on déposait les statues des divinités en or, en argent, en lapis, en bois, des sistres, des colliers, des emblèmes de toute sorte, et, à certains jours de fête, on venait les y prendre pour les porter en cérémonie dans les processions. Hors le temps pendant lequel ces objets servaient à l'embellissement du culte, les cryptes étaient si bien fermées que, des chambres intérieures du temple, on n'en pouvait même soupçonner la présence.

Des cryptes, c'est-à-dire du lieu le plus bas du temple, nous nous rendîmes dans le lieu le plus élevé, sur les terrasses, où se trouve un petit temple à douze colonnes, lieu de rendez-vous des processions; c'est là que se trouvait aussi jadis le célèbre zodiaque qui a émigré de Dendérah pour faire l'ornement de la Bibliothèque de Paris, curiosité qui ne lui appartient que par immigration, mais dont elle se glorifie à bon droit. — Des terrasses de Dendérah, qui domine la contrée avec ses riches cultures et son Nil qui se dessine comme un ruban à l'horizon, on jouit d'une vue fort agréable.

Tout semblait visité à Dendérah; toutefois notre guide ne voulut point nous tenir quittes: une fois redescendus sur le palier, il nous fit faire le tour du temple, afin de nous montrer sur sa petite face, celle

qui regarde le midi, la figure colossale de la reine Cléopâtre ayant devant elle, tenant un instrument symbolique, non Antoine son amant, comme le disait complaisamment le guide, mais son fils Cæsarion Auguste, qu'elle espérait voir lui succéder sur le trône d'Égypte, et qui disparut après la mort de sa mère sans laisser de traces. Malheureusement Cléopâtre et Cæsarion ont, comme la plupart des figures dans les temples d'Égypte, extrêmement souffert des mutilations qu'a cru devoir leur imposer le fanatisme iconoclaste des Arabes.

Tel est le temple de Dendérah, dont je viens de m'efforcer de vous donner une idée très superficielle et bien incomplète, je dois le confesser ; considéré dans le dogme qu'il représente, il est empreint, selon Mariette, d'un esprit philosophique dont l'intérêt n'échappera à personne.

La déesse principale du temple était Hathor, l'Aphrodite ou la Vénus des traditions classiques. Dans son rôle principal, Hathor est la pupille du Soleil, et par là les Égyptiens faisaient d'Hathor la déesse de la Beauté, qu'ils plaçaient principalement dans les yeux. Puis venaient les titres de déesse à la belle face, de belle déesse, de déesse de l'amour. En même temps, Hathor était représentée comme la personnification de l'harmonie générale du monde, qui n'existe et qui ne dure que par le concours harmonieux de toutes ses parties. Aussi était-elle pour les Égyptiens la divine mère, celle qui fait germer les plantes, celle qui produit le pain, celle qui donne la vie aux mortels, celle qui porte la fécondité et l'abondance dans toutes les parties du monde, l'amour n'étant fécond qu'à condition d'être harmonieux. L'un des caractères les plus fréquents sous lesquels les ins-

criptions de Dendérah nous montrent Hathor est aussi celui qui l'attache à toutes les idées de rajeunissement, d'épanouissement, de résurrection, et on en trouve les preuves jusque dans les motifs de décoration choisis pour les frises et les soubassements, où les fleurs qui poussent, les tiges qui se croisent et s'entrelacent, les scarabées qui alternent avec le phénix, nous représentent à chaque pas l'éternelle jeunesse et l'éternelle beauté de la nature. C'est même comme symbole de ces idées de renouvellement qu'Hathor est appelée très fréquemment, dans le temple de la déesse, Sothis ou Sirius. Hathor est ainsi l'étoile qui fixe et gouverne le retour périodique, qui annonce la crue des fleuves ; elle est l'étoile dont l'apparition à l'horizon oriental en même temps que le soleil levant annonce le renouvellement de la nature. Comme l'Aphrodite des Grecs, Hathor n'est pas seulement la déesse de la beauté physique, l'Hathor égyptienne est l'image de cette harmonie générale nécessaire à l'entretien et à la vie du monde ; ce que les Egyptiens ont voulu résumer en elle, c'est la notion et la personnification du Beau, mais dans leur idée elle était aussi la déesse du Vrai.

On achevait de décorer Dendérah lorsque Jésus-Christ enseignait dans la Judée. Cette ornementation a symbolisé le dernier épanouissement de ce gouvernement mi-partie civil, mi-partie religieux, qui, par une exception unique peut-être dans les annales de l'humanité, régla si longtemps les destinées de l'Égypte, faisant sa force et sa fortune ; de même la chapelle de Brou, dans la ville de Bourg, notre voisine, fut comme le dernier épanouissement du christianisme uni à la féodalité. Seulement l'union des deux éléments fut infiniment plus longue pour l'E-

gypte que pour l'Europe, puisqu'elle traversa plus de trente dynasties ; grâce à une pondération meilleure, les empiétements de la caste sacerdotale en Egypte durent être plus difficiles, et les abus, résultat presque inévitable de ce système, s'introduisirent plus tard. Cette union, si parfaite et si sage en apparence, fut-elle toujours exempte de nuages ? Malgré le caractère du peuple égyptien, son amour de la stabilité, il est permis d'en douter. Champollion cite un roi contemporain de Philadelphie, nommé Ergamène, qui, craignant d'être conduit à Canosse comme l'empereur Henri IV par Hildebrand, l'ordre des prêtres ne lui demandant rien moins que son trône et sa vie, prit les devants, se mit à la tête de ses troupes, marcha contre le Temple d'Or, situé sur une hauteur presque inaccessible, s'en empara, fit mettre à mort tous les prêtres et établit, par son triomphe, le gouvernement civil unique qui dura quelque temps après lui en Ethiopie. Des monuments encore subsistants portent le nom de ce roi courageux et prouvent en même temps qu'en réduisant l'ordre sacerdotal au service des temples et du culte public, il n'oublia pas ses devoirs envers les dieux du pays.

Cet état de choses dura peu : l'ordre des prêtres, par ruse et souplesse, ne tarda pas à reprendre son empire ; après la mort de Cléopâtre, quand l'Egypte devint en quelque sorte une province romaine, il était assez puissant pour que l'empereur crût de bonne politique de pactiser avec lui et, Romain à Rome, de se faire Egyptien en Egypte ; on continua sous son règne de réparer les temples de chaque nome, en Nubie comme en Egypte ; et le nom d'Auguste, qualifié d'*empereur César*, se lit sur un grand nombre d'édifices religieux. Ses successeurs suivirent

son exemple ; une inscription copiée dans le voisinage du sphynx des pyramides donne à Néron, au nom de l'Égypte, le titre de nouvel Agathomédon, *le bon génie*.

Dix-huit siècles plus tard on vit Bonaparte caresser de la voix les ulémas, s'asseoir à côté d'eux dans la mosquée et leur déclarer en dodelinant de la tête qu'il n'avait jamais vraiment goûté que le mahométisme, faire figurer dans les fêtes le bonnet rouge et le croissant côte à côte avec des trophées d'armes, et les tables de la déclaration des droits de l'homme à côté d'exemplaires du Coran.

Decipitur mundus, écrivait Humboldt désillusionné de toutes choses, au bout de sa longue carrière, à son ami Varnhagen, et le savant vieillard, qui s'était employé comme tant d'autres en son temps à tromper le monde, ne se doutait que trop jusqu'à quel point, dans un épanchement de l'amitié, il avait dit vrai.

Le Caire, 20 mars 1881.

Au sortir du vieux temple, dernier venu des monuments dont peut s'enorgueillir l'Égypte, souvenir de la race des Lagides, nous allâmes jusqu'à Siout, assez jolie petite ville arabe, tête du chemin de fer, lequel reliera un jour le Caire avec Assouan et portera sans doute un coup mortel à cette navigation si pittoresque du Nil. Siout, sur la rive gauche, comme Keneh, sa voisine sur la rive droite, est remarquable par sa position commerciale. Keneh proche de Cosséir est la jonction du Nil à la mer Rouge, Siout est le point de jonction du Nil avec le Soudan, c'est là que débarquent une grande partie des caravanes apportant au pays d'Égypte les produits de l'intérieur, des

armes, de l'ivoire et.... des esclaves, car quelque louables efforts que fasse, depuis l'avènement du nouveau khédivé, le gouvernement pour abolir cet affreux trafic, il existe toujours, clandestinement, cela va sans dire, et existera tant qu'il y aura des mahométans. C'est à Siout qu'on prépare les noirs à garder les harems et ce sont des *chrétiens*, des Coptes, qui se chargent de la besogne.

La dahabieh passa sans s'arrêter devant Béni-Hassan ; le ciel menaçait, il semblait gros d'orage. Les tombeaux sont loin de la rive, force fut de les laisser de côté, comme plus tard je dus laisser de côté Abydos, dont les restes horriblement mutilés ne présentent plus un grand intérêt; la date fatale à laquelle il fallait rendre la dahabieh ou palais enchanté sur lequel depuis deux mois je hantais le Nil était là; force était de se hâter. — Je m'arrêtai quelques heures à Minieh, pour y visiter les usines de sucre, création de Méhémet Ali, du grand pacha, comme on l'appelle encore dans ses anciens Etats, car du premier coup d'œil ce puissant esprit avait vu que là était une des sources futures de la fortune de l'Egypte. Dès lors, commander des machines en Angleterre et en France, faire venir de ces deux pays des ingénieurs, engager ses sujets à planter des cannes à sucre, élever des établissements, les voir marcher et les surveiller, fut pour l'administrateur, ignorant de toute méthode et de toute école jusqu'à ne savoir ni lire ni écrire, mais homme de génie, fut en quelque sorte l'affaire d'un jour. Présentement des usines semblables à celles de Minieh couvrent les bords du Nil, et de toutes parts l'on voit des dromadaires chargés leur apporter la précieuse canne. A Minieh, à mon passage, le travail était suspendu, je ne pus voir les ma-

chines en action, elles me parurent grandes, belles et puissantes.

Notre retour au Caire approchait, la *Sirène* passa devant la montagne de Déir el Baharah, sur laquelle il y a un couvent cophte dont les moines, des cordonniers, ont un autre métier pas mal étrange : du haut de leur grand mont, sans cesse en vedette, épiaient tous les bateaux comme les seigneurs du moyen âge guettaient les marchands qui passaient à la portée de leur château, ils se jettent soudain dans le fleuve, grimpent à bord, demandent un bakchich, mettent dans leur bouche ce qu'une charité assez mal entendue veut bien leur donner, puis, nouveaux animaux aquatiques, se replongent dans le fleuve et s'en retournent par la même voie d'où ils sont venus. C'est un beau dimanche matin que je vis trois de ces industriels, adorateurs de Dieu d'un nouveau genre, s'attacher à ma dahabieh, grimper sur le pont, n'ayant pour tout costume chacun qu'un turban fort crasseux, s'emparer des deux ou trois piastres que je leur donnai, les enfermer dans leur bouche, puis s'élancer soudain dans les flots du Nil. On dit que ces moines cophtes emploient toutes les aumônes qu'ils recueillent à boire du raki.

Peu d'heures après avoir passé la montagne de Déir el Baharah, je pus apercevoir la pyramide de Meydoum ou du menteur ; le lendemain ce furent les pyramides de Dashour qui apparurent à l'horizon, puis se montrèrent les sommets de celles de Saqqarah ; le terme de mon voyage était proche.

Saqqarah est si près du Caire qu'à peine on peut le compter pour faire partie d'un voyage dans le Haut-Nil ; un chemin de fer aujourd'hui y conduit, et de la capitale une journée suffit à l'excursion, —

aussi il n'y a guère de voyageur en Egypte qui ne l'ait faite. Saqqarah, en effet, offre un grand intérêt, il contient une nécropole, la plus importante, la plus ancienne et, dit Mariette, en même temps la plus moderne des nécropoles de Memphis (le Caire), la résidence des rois pasteurs. Elle s'étend le long de la lisière des sables du désert sur une longueur d'environ 7000 mètres et une largeur de 500 à 1500. La nécropole offre le spectacle d'un bouleversement complet. Des puits sans nombre s'ouvrent sous les pas du voyageur. Des murailles de briques démantelées, des buttes de sable mêlées de pierres et de granit arrêtent à chaque instant sa marche. Çà et là des linges de momies que le vent transporte au loin, des ossements humains que le soleil a desséchés et blanchis avertissent qu'on est dans la région des morts. Les nombreuses pyramides dont la nécropole est couverte arrêtent les regards. Au centre s'élève, comme le noyau, une pyramide singulièrement bâtie; elle a six degrés et si, comme le dit la tradition, le roi Aménophis la fit bâtir, il s'ensuivrait qu'elle remonte à la première dynastie et qu'elle est le plus ancien monument de l'Egypte et du monde. A Saqqarah, le Sérapéum est fort connu par un passage de Strabon; Apis, cette image vivante d'Osiris descendu sur la terre, était un taureau qui, vivant, avait son temple à Memphis et s'appelait l'*Apiéum*; le *Sérapéum* était son tombeau. Une allée de sphynx y conduisait, deux pylônes le précédaient, il était environné d'une enceinte; aujourd'hui l'édifice extérieur n'est plus qu'une plaine de sables mêlés d'éclats de pierre incroyablement bouleversés; les tombeaux lui ont survécu, ils sont petits, mais des plus intéressants de l'Egypte, ayant appartenu à plusieurs

dynasties. Venez avec moi et visitons, en compagnie de Mariette pacha, les tombes de *Ti* et de *Phtah-hotep*, elles passent pour les plus remarquables.

Volontiers les tombes de l'ancien empire d'Égypte s'annoncent à l'extérieur par un édicule qui a la forme d'une *mastaba*; on nomme ainsi des pyramides tronquées près de leur base, qui de loin se présentent sous la forme d'immenses couvercles de sarcophage.

La *mastaba* se compose de trois parties : d'un *serdab* ou sorte de corridor étroit caché dans l'épaisseur de la maçonnerie, d'un puits qui a son embouchure dans l'une des chambres et descend verticalement dans le sol; d'un caveau creusé dans le sol où repose la momie. Nous allons voir quel usage attribuaient les Égyptiens à ces appartements de la mort qui, chose remarquable, étaient aussi peu funéraires que possible.

Dans la première chambre du tombeau de *Ti*, ce sont des tableaux très bien conservés qui vont nous le dire. Nous trouvons le défunt chez lui : des femmes de la maison exécutent des danses, les musiciens jouent de leurs instruments, les chanteurs les accompagnent en battant la mesure avec les mains. Le défunt chasse dans les marais, il est debout sur une barque en roseaux de papyrus, d'une main il tient des *appelants*, de l'autre il lance sur les oiseaux aquatiques répandus dans les longs roseaux un bâton recourbé qui part en tournoyant. Dans l'eau, sur laquelle vogue la barque, sont blottis des hippopotames et des crocodiles; des serviteurs cherchent à les prendre. Un curieux épisode est le combat de deux de ces amphibies, le crocodile est vaincu. A côté, un serviteur de la maison prend un hippopotame avec une sorte de crochet, ce qui rappelle immédiatement

les deux versets de Job : « Attires-tu le léviathan avec un hameçon ? Et avec une corde lieras-tu sa langue ? Lui mets-tu un roseau dans la narine et avec un crochet lui perceras-tu la mâchoire ? »

Une autre scène, non la moins originale que nous offrent les tableaux, est celle de la chasse aux oiseaux aquatiques ; plus loin nous trouvons de délicieuses représentations de la vie des champs. Des vaches traversent un gué. Des veaux paissent dans une prairie. Des serviteurs conduisent un troupeau de chèvres, plus loin on récolte le blé, on l'assemble en gerbes qu'on charge sur des ânes. Devant chacune de ces scènes le défunt est assis, ou bien debout, le bâton de commandement en main. Ici il assiste à la mise sur le chantier des barques, là il surveille la confection des meubles de sa maison ; autre part de grands navires aux voiles étendues, des barques montées par des rameurs, sillonnent pour lui les eaux du Nil. En un mot, tout, dans ces tableaux, montre la réalisation du premier souhait formé en faveur du défunt par l'inscription qui sert d'enseigne au tombeau. Ti mène sur la terre une vie vraiment heureuse, celle que pouvait imaginer un peuple aussi entièrement voué aux travaux agricoles que le peuple égyptien. Il est au milieu des siens. Ses serviteurs l'entourent. Il atteint, comme dit l'inscription, une « vieillesse heureuse et longue. »

Dans le second appartement, — c'est le moins étendu, — le défunt, debout sur une barque, assiste au transport de sa propre momie dans la nécropole, et à la rareté de ces représentations on sent que l'ordonnateur du tombeau s'est senti pressé de passer vite à d'autres tableaux.

Nous voici dans le troisième appartement. Les

chambres que nous venons de parcourir étaient ouvertes à tous venants et dans certains jours de fête les parents du mort s'y assemblaient; or, dit Mariette, une coutume universellement suivie obligeait ses parents à apporter dans le tombeau des offrandes de toutes sortes : pains, liquides, végétaux, membres d'animaux immolés au dehors. C'est ce qu'une inscription appelle les *dons funéraires*.

Les tableaux relatifs à l'apport des dons funéraires sont nombreux. Les deux parois de la petite chambre conduisant à la tombe de Ti représentent des scènes de ce genre : des serviteurs apportent sur leur tête, sur leurs épaules, sur leurs mains étendues, des victuailles, des fleurs, des plateaux chargés de vases. Sur une des parois on a représenté l'abattage des bœufs destinés à fournir une partie importante des dons funéraires. Dans l'intérieur de la tombe on voit une file de femmes conduisant des animaux et portant des couffes sur la tête. Ce sont les propriétés du défunt ainsi symbolisées, qui toutes concourent à l'accomplissement de la cérémonie ayant pour but l'apport des objets destinés à figurer en nature dans la chambre intérieure du tombeau. Nous trouvons dans le tombeau de *Phtah-hotep* plusieurs scènes de ce genre : le défunt est assis; devant lui s'avance une véritable procession de serviteurs apportant des dons. En tête marchent les prêtres récitant les hymnes sacrés; derrière eux des serviteurs sont censés disposer sur une table, où elles s'amoncellent en tas, les offrandes destinées à la cérémonie. *Phtah-hotep* lui-même accueille les dons et on le voit porter à la bouche un vase contenant une des substances qui figurent dans l'apport des dons funéraires.

Vous voyez qu'on peut dire avec Diodore : « Les

Egyptiens appellent leurs habitations hôtelleries, vu le peu de temps qu'ils y séjournent, tandis qu'ils nomment les tombeaux des demeures éternelles. » C'est le sens de leurs monuments, au moins de ceux de Saqqarah : la maison, la ferme, les bestiaux, les champs, la moisson, tout y est, rien n'y est oublié, mais seul le tombeau, par sa solide construction, est « la demeure éternelle. » Quant à l'âme, quant à cette vie d'outre-tombe dont les Egyptiens ont fait la base de leur croyance, elle est ici partout absente, il faut la chercher ailleurs, dans une portion du monument où nul ne pénètre, où elle doit rester éternellement cachée, — il s'agit ici du caveau funéraire, perdu sous terre dans le fond d'un puits, l'entrée même en est dérobée à tous les regards. Là gît la momie, là règne le *Rituel*. Le défunt a franchi le seuil redoutable, à lui appartient désormais ce monde mystérieux où règnent seulement les dieux des purs esprits.

Je vous ai entretenu peut-être un peu longuement de Saqqarah, c'était le dernier grand reste des monuments égyptiens d'un autre âge que je devais trouver sur ma route ; j'ai pensé que le sujet en valait la peine. Il était 9 heures du matin, la *Sirène* se trouvait atterrie proche du village d'Hélouan, juste au-dessous du château de la princesse mère du khédive Ismaïl. Je sautai à terre et m'étant fait informer du chemin, — il n'était pas difficile à trouver puisque le désert tout entier m'était ouvert et que je voyais des toits et des bâtiments émerger du sable à une lieue devant moi, — je me mis en route pour les bains d'Hélouan. Après une marche plus ou moins pénible dans une plaine d'une aridité sans pareille, au travers d'un sable qui de temps en temps résistait, mais où de temps en temps le pied s'enfonçait jus-

qu'à la cheville, sous un soleil qui m'envoyait des rayons brûlants, quelle fut ma surprise de déboucher tout à coup dans un établissement de bains mi-oriental mi-européen, où la première chose qui frappa mes yeux fut celle d'un landau sorti de l'atelier d'un de nos premiers carrossiers de Genève, conduit par un cocher en tarbouche, cela va sans dire, mais en culotte de peau et en bottes à revers, accompagné, il est vrai, d'un saïs brodé sur toutes les coutures, le plus égyptien du monde ; ce landau avait conduit au bain une des princesses de la famille khédiviale.

Le bain d'Hélouan, qui aspire à mériter un jour le nom de Bade-Bade du désert, titre que je ne veux pas lui refuser, est l'établissement le plus original du monde, une création du docteur Reil, homme d'un grand mérite, et de l'ancien khédivé Ismail pacha, souverain d'une initiative souvent fort heureuse. Cet établissement leur fera toujours, à tous les deux, le plus grand honneur.

Il y a trente ans, bien que la source thermale d'Hélouan ne fût pas absolument ignorée, on ne s'en embarrassait nullement, on ne la connaissait que par ces quelques paroles de deux historiens arabes se rapportant au village son voisin : « On rapporte, dit l'un, que le village d'Hélouan doit son nom à Hélouan, fils de Babylone, fils d'Amron, fils d'Em-el-Keiss, roi d'Egypte, fils de Saba, fils de Fachoub, fils de Jahoud, fils de Kahatan. Hélouan résida en Syrie comme chef de l'avant-garde de Braha. » — Et l'autre, l'historien Abd-el-Hahem : « Quand la peste éclata à Fostad (le vieux Caire), Abdelasis, fils de Marouan, quitta la ville et s'établit à Hélouan, dans le désert, en un lieu nommé Abouker-kourah, où il fit découvrir une source qu'il conduisit au bois de

dattiers qu'il planta proche d'Hélouan. » — Certes jusqu'ici jamais gloire plus modeste, si gloire il y avait ; il était réservé au docteur Reil, après que la source d'Hélouan avait complètement échappé aux savants qui accompagnèrent l'expédition française en Egypte, de la retrouver, de l'analyser, de la mettre en lumière et, avec l'aide du khédivé, — ce qui eut lieu vers l'année 1868, — d'y fonder un bain.

L'eau d'Hélouan contient du soufre, du fer dans une assez forte proportion, du chlorure de magnésie et du nitre ; sa chaleur est de vingt-trois degrés, son goût m'a rappelé l'eau de Schinznach et celle de Saint-Gervais ; on la dit bonne contre les rhumatismes et aussi pour guérir des perturbations anciennes, graves et profondes dans les personnes humaines, affections malheureusement trop répandues aujourd'hui ; je laisse ce sujet à ceux qui en savent plus long que moi.

Quant à l'établissement lui-même, rien de singulier comme sa position : imaginez-vous le désert, s'il est possible de s'imaginer le désert quand on ne l'a pas vu ; au milieu une série de bâtiments grands et petits, élégants, bariolés de mille couleurs, entourés de jardins coquets avec des platebandes fleuries, mais peu d'arbres et de proportions exigües, vu qu'ils sont très jeunes ; ces maisons sont séparées par de larges rues où circulent des valets de toutes les couleurs, depuis le noir le plus foncé au blanc européen le plus clair, en costumes et en livrées de tous les pays. L'hôtel principal est tenu par un Allemand, nommé M. Emmanuel Heltzel ; sur sa porte on lit : « Soyez les bienvenus hôtes au bain du désert, » et voici sa carte pour leur faire l'énumération de tous les agréments dont ils jouiront ; je vous la transcris

textuellement et si vous souriez à sa lecture, je suis sûr que l'hôte ne m'en voudra pas de vous l'avoir transmise :

Les Bains *sulfureuses* sont en face du Grand Hôtel.
Lait d'anesses, *de chameaux.*
 GRAND HÔTEL DES BAINS A HÉLOUAN,
 près le Caire.

« Ce splendide hôtel, entouré de jardins et vue sur les Pyramides de Saqqara et Darchour, offre à messieurs les voyageurs tous les comforts possibles : cuisine française, salon de lecture, bibliothèque, billard, piano, *jeu aux quilles*, *journaux* européens et du pays en cinq langues ; voitures, baudets et chameaux pour faire des *excursions* au désert ou à la chasse des hyènes, gazelles, capricornes etc. »

A 1 heure j'étais de retour et à bord de la *Sirène* qui, profitant d'un petit vent favorable, m'entraîna vers le Caire avec cette douceur laquelle semble entraîner la barque des illusions perdues de notre illustre Gleyre ; mes illusions, à moi, n'étaient pas perdues pour le pays curieux que je venais de voir, au contraire : il avait dépassé mon attente, mais je venais d'enterrer deux mois charmants que je ne reverrai jamais.

Encore une heure et l'on aperçut sur la gauche les sommets des pyramides de Giseh et sur la droite la mosquée de la citadelle avec ses deux hauts minarets, et comme le soleil se couchait, dorant de ses derniers rayons la ville du Caire, la dahabieh se laissant doucement porter par le courant du grand fleuve, entraît au port au son de la guitare de mon compagnon M. Mohamed Cherbini, auquel l'équipage, penché sur ses avirons, répondait en chœur

par une chanson dont le refrain avait été improvisé en mon honneur :

Il n'y a qu'un pacha sur le Nil,
C'est le pacha de la *Sirène*.

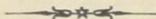
Je passai encore cette nuit-là à bord, puis vint le lendemain, jour triste, c'était le jour des adieux. Adieu, *Sirène* charmante, qui as porté deux mois le vieux poète et ses rêves dans tes flancs, qui lui as fait entendre la grande voix du désert et celle de la tempête, et, loin de l'entraîner au plus profond des eaux, l'as sauvé de leur fureur.

Adieu, réis infortuné dont les jours sont comptés sur la terre; adieu, Moussa, pilote aimable autant qu'habile, tu vas reprendre ton chemin sur ce Nil avec lequel tu sembles marié; adieu, Assanine, l'artiste consommé qui m'a fait si bien vivre; adieu, Mohamed, joli petit Cupidon, bronze florentin, que les matelots berçaient dans la voile tendue et qui souriait à l'abîme; adieu, Ali, Achmet, Hassan, Osman, Nejeli (Michel) etc., adieu, vous tous, noirs fils d'Assouan; notre traversée sur le Nil est achevée, le pacha va quitter la *Sirène* qu'il aimait pour reprendre le chemin de ses foyers; bientôt il ne sera plus qu'un point dans votre mémoire. Qu'Allah, qui est le Dieu des chrétiens et des mahométans, nous garde tous!

Je retrouvai mon logement à l'hôtel Shephard; le surlendemain de mon retour, je me rendis au musée de Boulaq pour y revoir la statue de ces rois dont nous venions d'admirer les temples et les palais; hélas! la première chose que j'aperçus en rentrant, ce fut un tombeau, dans la forme des tombeaux des rois d'Egypte, mais de fraîche date; je lus dessus : « *Mariette pacha*, né en 1821, mort en 1881. » C'était le

grand savant qui avait succombé pendant que j'étais sur le Nil, désirant que sa dernière demeure fût en face de ces monuments dont la découverte avait fait son renom. J'entrai dans le musée : il n'y avait qu'une femme en deuil ; elle sortit quand elle m'aperçut, je venais de troubler son repos ; elle s'éloigna en versant des larmes. C'était la sœur de Mariette pacha qui venait de parcourir une fois encore le champ de gloire de son frère.

(Journal de Genève.)



LE CHALET DE PASSY.

RECEIVED BY THE

LE

CHALET DE PASSY.

Lecteur, qui que tu sois, Français ou étranger, — car il y a des noms qui ont le privilège de ne connaître ni nationalité, ni frontière, — s'il t'arrive de porter tes pas jusque sur cette colline couverte de maisons de campagne et de verdure qui tend un de ses bras au Bois de Boulogne et au parc d'Auteuil, tandis qu'elle voit se dérouler à ses pieds le Champ-de-Mars, témoin de la Fédération, et s'il t'arrive de suivre la rue de la Pompe, tu y verras une porte en fer, modeste à côté de ses voisines, basse et peu visible au milieu du feuillage qui l'encadre ; elle porte en son centre un chiffre glorieux dans sa simplicité : J. J., chiffre que les nouveaux propriétaires auront le bon goût de respecter, nous l'espérons. Lecteur, s'il t'advient de passer devant cette demeure discrète, jette-lui un regard d'admiration et d'envie, comme on en jette sur la demeure d'un des esprits lettrés de son siècle, d'un homme sage, comme le regard que tu pourrais jeter à Tibur sur ce qu'il reste de la maison d'Horace, car c'est là, devant toi, sur cette colline de Passy, que résida pendant les quinze dernières années de sa vie un esprit comme il ne s'en trouve guère, un cœur aimable

et joyeux, un causeur intarissable, mieux que tout cela, un homme heureux, le prince de la critique, Jules Janin.

Pour celui qui écrit ces lignes, il ne sait trop s'il lui arrivera jamais de repasser par la rue de la Pompe; s'il devait y être contraint aujourd'hui que le silence s'est fait dans ces lieux, que le chalet n'a plus son ancien maître, que les causeries ont cessé et qu'il ne retrouverait plus la joviale figure du critique pour le recevoir à l'ombre de ses arbres ou dans sa bibliothèque, au sein de ses trésors, avec sa cordiale hospitalité, il n'y repasserait que le cœur profondément mari et serré.

Mes relations avec Jules Janin datent de l'époque où il habitait la rue de Vaugirard, en face du jardin du Luxembourg, dans ce quartier éloigné et paisible qui a le don de captiver et de retenir bon nombre des travailleurs et des hommes de lettres de Paris. Mon amour des vieux livres, mes efforts pour rendre quelque peu vivantes, à une génération qui ne les connaissait plus, les éditions de nos grands imprimeurs, avaient porté mon humble nom jusqu'à l'oreille du critique; ayant eu l'occasion d'examiner les produits de la presse genevoise, il avait désiré entrer en relation avec leur éditeur; et, lors d'un voyage que je fis à Paris, je fus à la fois surpris et charmé de recevoir, un beau matin, le billet que voici:

« Cher Monsieur !

« Il est écrit : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits », moi je vous reconnais à vos livres, à vos bonnes grâces pour moi. Je suis donc bien content que vous soyez à Paris, et si vous voulez me faire un grand

plaisir, vous viendrez dîner, à 6 heures, dimanche prochain, dans mon grenier. Vous verrez ce que j'aime ici-bas de toute ma tendresse, à savoir ma jeune femme et mes vieux livres.

« C'est un goutteux qui vous écrit, d'une main libérée, et si le pied était en effet celui d'Achille appelé *au pied léger*, dès hier déjà, à coup sûr, j'aurais eu l'honneur de vous porter cette amicale invitation. »

A cette invitation, on peut le croire, je n'y manquai pas. Jules Janin me fit les honneurs de sa bibliothèque, où brillaient les Bauzonnet, les Capé, les Pâdeloup, ayant vêtu de leurs manteaux les plus précieux les Alde, les Estienne, les de Tournes. Mme Janin, si belle encore, fit, elle, les honneurs d'un repas assaisonné des propos du maître et servi par Sophie, la cuisinière, la ménagère, le valet de chambre, le maître Jacques de l'amphytrion, la fidèle Sophie, si bien connue de tous ceux qui ont eu la bonne fortune de fréquenter Vaugirard et le chalet de Passy.

Déjà alors je vis le portrait de cette vieille dame à la figure colorée, ridée, franche et sympathique, encadrée dans son bonnet de mousseline avec larges tuyaux, portrait que Jules Janin ne voyait jamais sans lui jeter un regard de tendresse. C'était celui de sa bonne vieille tante, qui avait soutenu, encouragé son neveu dans ses travaux ; lui, en revanche, avec le premier argent gagné par sa plume, à la sueur de son front, il courut chez l'artiste du temps en grand renom, chez Eugène Dévéria, et lui commanda cette chère image, qu'il ne cessa jusqu'à sa mort d'avoir sous les yeux, et pour laquelle, d'une main tremblante d'émotion, il improvisa les vers suivants :

Voici donc le portrait de ma seconde mère,
 Ma tante, ange gardien qui mourut centenaire.
 O toi, qui dans cent ans trouveras quelque jour,
 Sur les quais, sur les ponts, au coin du carrefour,
 Livrée à tous les vents de bise et d'agonie,
 Cette image à bon droit honorée et bénie,
 Accepte, ami passant, par grâce et par raison,
 Ce cadre, qui sera l'honneur de ta maison.
 Ainsi, dans ton respect et ta reconnaissance,
 D'un honnête écrivain j'aurai la récompense.

Le dîner achevé, au moment où j'allais me retirer :
 « Vous êtes Suisse, me dit Janin, je me suis décidé
 à quitter Paris pour Passy, où votre compatriote,
 M. Seiler (le même qui, lors de la première exposi-
 tion universelle, avait construit un certain nombre de
 chalets qui furent remarquables), s'est chargé de m'y
 bâtir un chalet ; je désire savoir s'il est bien dans les
 conditions des chalets alpestres. »

Nous fûmes à Passy le dimanche suivant. Jules
 Janin fit péniblement, vu son embonpoint et sa goutte
 le tour de son nouveau domaine ; il n'était pourtant,
 guère plus grand que la maison de Socrate. Je le
 rassurai sur le caractère de son chalet ; seulement plus
 tard, en le voyant garni de meubles élégants, artis-
 tement sculptés, peuplé de livres rares, orné de por-
 celaines de Saxe et d'objets de prix, je pensai à part
 moi que le caractère alpestre n'y était peut-être plus
 autant ; et ceci, le grand critique s'en doutait, je l'ima-
 gine ; en tous cas, il n'avait pas besoin de moi pour
 l'apprendre. Jules Janin trouva à Passy son Tibur ;
 là, vêtu de sa vareuse rouge, comme nous le repré-
 sente son biographe, il aimait à relire incessamment
 Horace, à l'ombre des arbres, en écoutant chanter le
 merle et la fauvette ; c'était le chevet de sa vieillesse,

qu'Agrippa d'Aubigné vint chercher à Genève, dans son château du Crêt.

A Paris, Janin était poursuivi par le flot des oisifs et des solliciteurs ; ce flot ne put le suivre qu'incomplet dans sa nouvelle retraite ; en revanche, les vieux amis demeurèrent fidèles, et quels amis ! Lamartine, Victor Hugo, avant que son respect pour la liberté l'eût exilé de longues années à Guernesey. « Voilà, disait le maître du logis, où hier est venu s'asseoir Thiers. »

Avant Thiers, c'était Rachel qui avait occupé la place, laquelle elle céda à son émule, cette vaillante Ristori, qui devait conduire sa barque à travers tous les écueils jusqu'au bout du monde. Je laisse à penser, alors, quels entretiens ! que de propos joyeux, profonds, légers, piquants, sur les arts, sur la littérature, échappés, acceptés, rendus comme à la volée, et telle était la verve du magicien commandant au logis que souvent, au milieu de la conversation la plus animée, il n'en corrigeait pas moins son feuilleton du lundi ou dictait quelque petit billet destiné à s'en aller courir le monde, témoin le suivant :

« Cher maître !

« Une enfant à moi, M^{me} Adélaïde Ristori, sans plus dire, s'en va chercher la faveur de votre sérénissime et poétique république. A coup sûr, Genève aura pour Chimène les yeux de Rodrigue, mais je vous demande un peu de votre bonne grâce et de votre amitié pour cette excellente artiste, aussi grande par le cœur que par le génie, et que vous aimerez aussitôt que vous lui aurez parlé !

« Cette épître n'étant à autre fin, je vous serre la

main de tout mon cœur, car je vous aime parfaitement. — Tout à vous.

« Passy, 28 juillet. »

Jules Janin souffrit de bonne heure d'un embonpoint devenu très vite excessif, et de douleurs de goutte qui le retenaient quelquefois de longs mois prisonnier. Scarron le cul-de-jatte se moquait de ses maux, Janin se moquait de sa goutte, il en riait, peu manqua qu'il ne lui ait consacré un des feuilletons du lundi, espérant en avoir ainsi le dernier avec elle, comme de la pièce d'un auteur banal. « Ne vous ennuyez-vous jamais ? » disait-on certain jour à Janin captif. — « Comment s'ennuyerait-on quand on a des amis comme ceux que j'ai ? » Et il montrait Bossuet, Labruyère, la marquise de Sévigné. « Allons, disait-il à son secrétaire, faisons une petite visite à nos maîtres éternels et saluons-les avec respect. » Sur quoi le bibliophile, tout heureux de se sentir le propriétaire de tel bel exemplaire, s'en va le feuilletant avec admiration, le savourant en tous sens, et ce faisant y trouve l'oubli de ses maux. C'est alors qu'il s'écrie :

« O chefs-d'œuvre ! beautés ! grâces ! consolations ! sagesse ! O livres, nos amis, nos guides, nos conseils, nos gloires, nos confesseurs ! On les étudie, on les aime, on les honore. . . . Et de même que les anciens posaient dans un coin de leur chambre un petit autel paré de verdure, et sur cet autel domestique un dieu familier, le vrai bibliophile ornara sa maison de ces belles choses. . . . »

Jules Janin avait longtemps souhaité être de l'Académie française ; s'asseoir sur le fauteuil où s'était assis avant lui quelqu'un de ces grands modèles qu'il admi-

rait, lui semblait au bout de sa carrière le suprême honneur. On le lui fit attendre ; Voltaire n'avait-il pas attendu jusqu'à cinquante-six ans d'entrer dans le temple sacré. Jules Janin espéra un moment succéder au comte Alfred de Vigny, son espérance fut trompée ; de là quelques-unes des pages les plus étincelantes qui soient sorties de sa plume : discours de réception à la porte de l'Académie française. « La porte crie, elle tourne sur ses gonds, ils sont d'or ; la porte de diamant tombe, se referme sur le pays des songes ; je me réveille..... »

La porte magique ne devait pas être éternellement close ; elle s'ouvrit le 7 avril 1870. Jules Janin allait prendre place sur le fauteuil où s'étaient assis Fénelon, du Belloy, Casimir Delavigne, et par une coquetterie du sort, comme s'il avait voulu le dédommager de sa longue attente, il fut appelé à succéder à Sainte-Beuve, son condisciple au Collège Royal.

Jules Janin prit possession du fauteuil académique le 9 novembre 1871 ; il fut accueilli avec une grande sympathie ; c'est la seule fois qu'il siégea à l'Académie française, où ses infirmités l'empêchèrent de reparaitre ; c'est la seule fois qu'il revêtit l'habit à palmes et qu'il ceignit l'épée traditionnelle.

Celui qui écrit ces lignes le revit deux ans plus tard cloué sur son fauteuil ; c'est à peine s'il pouvait remuer un bras, une main ; la joyeuse humeur du vieux Gaulois résistait seule à tant de maux.

Jules Janin mourut le 15 juin 1874, à 6 heures du soir ; il venait de causer deux heures avec son secrétaire Piedagnel, quand il s'éteignit subitement entre les bras de son fidèle serviteur, François Salembier. Sa dernière parole fut adressée à sa femme : « Je n'entends plus les oiseaux du jardin. » — « Etendu sur

son lit funèbre, nous dit son biographe, il semblait endormi. Un vague sourire demeurait sur ses lèvres pâlies, et les boucles de ses cheveux argentés s'éparpillaient sur l'oreiller, comme au moment de son réveil. Celui qui s'était si longtemps efforcé de sourire à la vie semblait encore sourire à la mort. »

Les funérailles du critique eurent lieu dans l'église de Passy; le cercueil ayant été transporté dans le jardin du presbytère et couvert de fleurs, de roses, de pensées, d'immortelles et de verdure, MM. Cuvillier-Fleury, pour l'Académie française, et Ratisbonne au milieu d'une assistance où les lettres, la diplomatie, les arts, le barreau, l'armée, la marine et jusqu'à l'ancienne royauté étaient représentés, firent d'éloquents discours.

« Ici, dit M. Ratisbonne, ce n'est pas l'écrivain éblouissant et original, celui qui est destiné à tenir sa place dans les lettres françaises que nous pleurons; c'est l'homme, c'est le Jules Janin que ses amis seuls ont pu apprécier, ce cœur où n'est jamais entré une goutte de fiel, si bon, si cordial, si sympathique, si simple, et je dirai si ingénu et si candide. C'est fini; nous ne presserons plus ta main ouverte, maître et ami chéri! Nous n'aurons plus la caresse de ton beau et bienveillant regard! Nous ne l'entendrons plus s'élever de tes lèvres, ton rire frais et sonore! Il s'est évanoui avec ta chanson, comme un chant d'oiseau de ton jardin. Mais ta chanson, à toi, laissera une trace. Elle plane au-dessus de ce cercueil où repose ton pauvre corps endolori, pendant que ton âme d'enfant et de poète est remontée aux étoiles! »

Jules Janin repose à Evreux, pays de la famille de Mme Janin, dans un caveau d'un style riche et sévère qu'orne son buste, par Adam Salomon. Deux

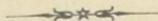
ans s'étaient écoulés, que sa femme, succombant à une maladie longue et cruelle, y reprenait sa place à ses côtés. Aujourd'hui, livres précieux, tableaux de maîtres, porcelaines rares, mille riens curieux sont tombés sous le marteau de l'huissier, devenus la proie du dernier enchérisseur, et le chalet ne tardera pas à voir arriver un nouveau maître.

Qu'êtes-vous devenus Alde, Estienne, de Tournes, Elzévir ; qu'êtes-vous devenus Catulle, Tibulle, Properce, Virgile, Horace en tes vingt-cinq éditions, Marot, Coquillart, Villon ; qu'êtes-vous devenues les *Quinze joyes du mariage*, et vous les *Marguerites de la Marguerite*, dues à l'amitié de la bonne reine Marie-Amélie ; qu'êtes-vous devenus Lamartine, Musset, Hugo, tous illustrés des mains de vos auteurs ; livres chers à qui vous possédait, sa consolation et sa joie, êtes-vous tombés en des mains tendres à sa mémoire, en des mains pieuses et fidèles ? Tout finit par des enchères, avait dit un jour Jules Janin dans sa joyeuse philosophie.

Maintenant quelle sera pour nous la moralité de cette histoire, car il est bon de la vie de tout homme de tirer une moralité, comme Perrault la tirait de ses contes merveilleux ? Jules Janin avait lu de bonne heure dans ce Lafontaine, dont il connaissait toutes les fables comme il en connaissait toutes les éditions, que ni l'or ni les grandeurs ne nous rendent heureux, et que la fortune a l'habitude de faire payer ce qu'on croit qu'elle donne. Il se tourna du côté des lettres, il les aima, les cultiva avec zèle, avec constance, avec succès ; elles lui rendirent au centuple en gloire, en satisfaction intérieure, en tranquillité d'esprit, ce qu'il avait fait pour elles ; elles en firent un homme heureux, puis, le jour de sa mort venu, un ami, un com-

pagnon de ses joies et de ses peines a écrit un livre aimable et charmant pour nous raconter sa vie. Spéculateurs sans conscience, financiers sans entrailles, aventuriers sans nom, oisifs du grand monde que le critique a si souvent frappés au front de sa marotte aux grelots sonores, lequel de vous pourrait en dire autant ?

(Union libérale.)



UN

PEINTRE HUMORISTIQUE SUISSE.

LEZAR HUNGRISTON ZORSE

UN
PEINTRE HUMORISTIQUE

SUISSE.

ALFRED HARTMANN, *Neujahrsblatt des Solothurnischen
Kunstvereins* (1861).

Il y a vingt ans environ que florissait, à quelques centaines de pas des tilleuls ombrageant les vieux remparts de Soleure, certain gentil cabaret, où pendant la belle saison les bourgeois de la ville aimaient à prolonger leurs causeries. C'est vers ce cabaret que se dirige un homme à la mise modeste, ou plutôt, tranchons le mot, d'une apparence un peu vagabonde. Son gilet est étroitement boutonné ; sa cravate noire ne laisse pas apercevoir le moindre vestige d'une chemise ; sa casquette verte à soufflet recouvre un front élevé et osseux ; une moustache, qui descend rejoindre une barbiche d'un blond ardent, donne à ce promeneur je ne sais quelle tournure militaire ; l'œil, d'un bleu pâle, est timide, mais perçant, il se dirige en bas plutôt qu'en haut, tandis qu'autour de la bouche certain pli vient par moment accuser l'humeur railleuse du passant.

Si nous demandions le nom de ce personnage à ce paysan qui mène sa charrue, il répondrait : « C'est *Disteli la moustache* ; » tandis que le grand garçon qui fouette les bœufs dirait : « C'est le colonel Disteli ! Je suis caporal dans son bataillon. » A la même question un étudiant ne manquerait pas de s'écrier d'un ton surpris : « Comment ! vous ne connaissez pas le fameux peintre Disteli ? »

Disteli passe son chemin d'un air rêveur, poursuivant des yeux l'oiseau qui vole à son nid, ou bien il saisit par ses longues pattes une sauterelle, à laquelle cependant il se garde de faire le moindre mal ; au contraire, il s'efforce d'entamer avec l'insecte un dialogue, et comme la pauvre bête n'entend et ne répond guère, au bout d'un moment il l'insère dans un vieil étui de lunettes. Un mendiant se tient sur le bord de la route. Disteli se retourne, regarde si nul œil indiscret ne l'aperçoit, glisse à la hâte dans la main du pauvre une grosse aumône et coupe court aux remerciements par un juron des mieux accentués.

Voici notre promeneur arrivé ; il s'assied à la place qu'il aime, un vin frais coule dans son verre ; il tire un petit cahier de sa poche et croque en quelques traits la figure caractéristique du mendiant. — Disteli ne craint pas l'enfance. Il aime les marmots, à sa manière ! Aussi tous les bambins de la maison, garçons et filles, de faire cercle autour de lui. Disteli sort son étui de lunettes, en exhibe délicatement le prisonnier, le montre aux enfants grimpés sur ses genoux, et entreprend de leur faire Dieu sait quel conte bleu dont le pauvre insecte est le héros. « A présent un bon batz à celui qui avalera la bête, » telle est la conclusion inévitable de l'histoire. Et personne ne se souciant d'accomplir ce haut fait, Disteli s'en charge ;

la sauterelle passe dans sa bouche : un coup de dent, un coup de langue, tout est dit.

De nouveaux hôtes arrivent, les conversations s'engagent. Les questions à l'ordre du jour sont mises sur le tapis ; on raconte les nouvelles de la ville, les anecdotes les plus récentes, les plus piquantes. Le peintre se mêle rarement à ces entretiens, et s'il y prend part, ce n'est que pour lancer une phrase courte et brusquement articulée. Quelqu'un se hasarde-t-il à exposer ses théories sur l'art de gouverner, de se battre, ou même de peindre, Disteli ne se fait pas prier et jette au nez de l'imprudent son dicton favori : « *Blaguer* est aisé, exécuter est difficile. » Si, malgré cette rebuffade, un soi-disant connaisseur se permet encore de critiquer les œuvres du peintre, Disteli, sans plus tarder, lui ferme la bouche en répétant ces simples et fières paroles gravées à Berne sur la cathédrale : « Faites-en autant ! »

La plupart des buveurs sont partis, il ne reste autour de l'artiste qu'un petit noyau d'amis ; on n'en est déjà plus au premier verre. Disteli la moustache sent son cœur qui commence à s'échauffer ; il possède le don de découvrir à première vue le trait original, plaisant, dont la nature se plaît à gratifier presque tous les mortels. Donc, Disteli prend à partie les originaux connus et inconnus, bourgeois, épiciers, maîtres d'école, jusqu'à ses amis intimes, et tout en causant il promène son malin crayon sur les pages de son calepin. Encore un instant, et nous verrons surgir, ici le chanoine, dont la panse arrondie déborde si fort la chaire, là M. le major avec ses longs éperons attachés à des souliers lacés ; il a perdu les étriers et s'efforce de persuader à sa monture récalcitrante de faire des courbettes devant le bataillon.

Il faut l'avouer : pendant des semaines entières, des mois même, on n'aurait pas rencontré le peintre une seule fois dans son atelier ; mais c'était justement dans ces soi-disant flâneries interminables que ses cahiers se garnissaient d'esquisses charmantes. Or, ces dessins jetés lestement, hardiment au hasard de la pensée sont ce que notre artiste a produit de meilleur. Une méthode péniblement acquise demeura toujours étrangère à Disteli, lui fut même en horreur ; ce qu'il lui fallait, c'était l'inspiration du moment.

Quand, en 1844, la mort eut de sa faux impitoyable tranché les jours du peintre, sa succession passa sous le marteau des enchères. D'objets de valeur, il ne s'en trouva point, Disteli n'ayant jamais songé à amasser des trésors, du moins de ceux que les voleurs percent et dérobent ; mais ce qu'il laissait de précieux, c'était son œuvre, bon nombre d'albums, de cahiers d'esquisses, véritable mine d'humeur vive, joviale, satirique, où sur chaque feuillet l'artiste avait fait passer toutes les fantaisies de son imagination féconde. Cette collection courait le risque d'être dispersée à tous les vents ; l'éditeur du *Calendrier* fit acte de piété en même temps que de patriotisme en achetant l'œuvre de Disteli tout entier ; il a plus tard, avec un désintéressement qui l'honore, abandonné son trésor à la Société des beaux-arts de Soleure.

Celui qui écrit ces lignes a parcouru feuille après feuille à maintes reprises les albums de Disteli, il a suivi pas à pas la vie de l'homme aussi bien que celle de l'artiste. Il va recommencer une fois de plus cette pérégrination et prie le lecteur de l'accompagner.

La première page de l'album nous arrête : nous y voyons, tracé de la main d'un enfant, un hussard et

nous lisons au-dessous, de l'écriture de l'artiste : « Premier dessin de Martin Disteli, conservé par l'auteur. »

Disteli vint au monde le 1^{er} mai 1802.

Les années de son enfance s'écoulèrent dans ces temps de guerre où Français, Russes et Autrichiens inondaient nos vallées de leurs nombreuses cohortes ; nul doute qu'alors plus d'un régiment traversa Olten, trompettes en tête ; l'enfant eut l'occasion de voir les soldats au passage.

Disteli était encore en bas âge lorsqu'il eut le malheur de perdre sa mère. Son père, filateur de soie, prenait plus de souci de son négoce que de ses enfants, dont il abandonna le soin aux servantes et aux valets. Libre de toute entrave, le jeune Martin put croître comme aurait cru un jeune saule dans la prairie ; sa nature indépendante et sauvage se développa sans obstacle dans la plénitude de ses forces natives.

Une série de paysages et de scènes de mœurs, croqués sur un cahier ordinaire ou simplement sur des comptes d'auberge, nous conduit jusqu'à l'université d'Iéna, où Martin se rendit pour se livrer à l'étude du droit, après avoir passé par les gymnases de Soleure, de Lucerne et de Fribourg en Brisgau.

Que la jeunesse apprenne à bien battre des ailes,
La haine ni l'amour ne pourront rien contre elle,

écrivait dans ce temps Disteli sur son carnet. Il s'est montré toute sa vie l'homme de sa devise.

On se souvient que, vers 1820, les associations universitaires, l'*ecclesia pressa*, comptaient en Allemagne et particulièrement à Iéna des adeptes fervents, fervents jusqu'au martyre. Faut-il s'étonner que Disteli se soit senti brûler d'enthousiasme pour le drapeau

noir, rouge et or, ce symbole des aspirations idéales ? Il ne tarda pas à expier sa ferveur imprudente dans le *carcer*, et ce fut entre les murs dénudés de la prison universitaire d'Iéna que le jeune homme trouva sa vocation. Il entra juriste médiocre au cachot, il en ressortit caricaturiste consommé.

Profitant de ses loisirs forcés, Disteli jeta au hasard des dessins sur les murailles grises de son nouveau domicile ; son encrier fut sa palette, sa plume avec ses barbes son pinceau, et il se servit de son couteau pour gratter la chaux et faire les clairs. Une des fresques du prisonnier représente l'enlèvement des Sabines, sujet pour lequel les doctes professeurs et les nymphes des tavernes fournirent les modèles. Plus loin, c'est Marius pleurant sur les ruines de Carthage ; le héros se trouve être certaine vieille perruque savante, qui fume sa pipe, gravement assise sur des verres cassés et des tessons de bouteilles. La grotesque originalité de ces compositions attira tout d'abord l'attention des étudiants et plus tard celle du souverain. Le duc Charles-Auguste, l'ami de Gœthe, ordonna qu'on prît toutes les précautions nécessaires pour que les dessins fussent conservés ; le cachot fut abandonné, et les étudiants eurent à expier ailleurs leurs péchés académiques. Aujourd'hui encore, les fresques de l'ancienne prison rapportent, dit-on, à celui qui les montre de nombreux pour-boire.

L'album de Disteli contient une suite de portraits de camarades d'étude, dessins faits au crayon ou à l'aquarelle, presque tous assez grossièrement exécutés. Sur les feuillets du cahier d'Iéna, la redingote à brandebourgs rappelle le temps où tout bon étudiant tenait à honneur de ne se montrer que l'habit mal brossé et la manche percée au coude. Toute sa vie,

notre artiste ne devait être que trop fidèle à ce souvenir de sa jeunesse.

Un méchant frac sur le dos, deux ou trois *groschen* dans la poche, un cahier de papier à la main, point de passeport ni de valise, tel était l'équipage de Disteli quand un beau matin il dit adieu à la ville d'Iéna. Plus tard, dans son album des sauterelles, il tira parti d'une façon bouffonne de ses embarras d'alors, aussi bien que de sa tournure : la police comparut devant le public sous la figure d'un gros cerf-volant aux longues cornes, chargé de traquer les conspirateurs amis des réformes ; à ceux-ci, il ne reste d'autre ressource que de jeter loin le plus mince des bagages et de mettre leur salut dans deux longues jambes, pour gagner le large et la montagne.

L'escarcelle de Martin, quand il quitta Iéna, n'était guère garnie, ce qui ne l'empêcha pas de faire comme le fabuliste, de prendre le plus long pour revenir chez lui. Devant retourner à Soleure, il n'imagina rien de mieux que de passer par l'île de Rügen. Cette campagne, entreprise et exécutée envers et contre toutes les polices d'une bonne douzaine d'Etats de la Confédération germanique, resta pour Disteli, qui n'eut rien tant en horreur que la police et ses vexations, la véritable joie de son âme. Quelques dessins que nous trouvons dans l'album rappellent ce voyage : ce sont des têtes de bourgmestres copiées à la hâte, mais d'une main ferme, dans quelque vieil hôtel de ville. Ces dessins prouvent qu'au milieu de sa campagne aventureuse le peintre n'oubliait pas son art et qu'il consacrait son attention tout particulièrement à l'école hollandaise.

Ce fut vers 1830 que Martin Disteli revit sa ville natale. Il était parti fils d'un commerçant aisé, à son

retour il trouva son père réduit à la misère par des spéculations malheureuses. La belle maison patrimoniale, où Martin avait vu s'écouler son enfance, se vendit, et la seule chose qu'on parvint à sauver du naufrage fut une vieille chaumière au toit moussu, où le père et les fils se retirèrent.

Disteli avait été obligé de se tirer d'affaire par lui-même. Le droit ? il l'avait trop négligé à Iéna pour qu'il y trouvât un gagne-pain ; l'art ? mais le jeune homme, dans son insouciant orgueil, n'en avait jamais fait qu'un amusement ; point d'études suivies jusqu'alors. Il sentit qu'avec ses dispositions et ses talents, il n'était encore qu'un amateur, rien de plus ; il n'en fut pas moins prompt à prendre une résolution : ce fut au crayon et au pinceau qu'il demanda ses moyens d'existence.

Dans l'album de l'artiste nous retrouvons, correspondant à ces temps de gêne, des portraits, un maître tailleur, un gantier, des garçons de métier, des apprentis aux cols roides, aux gilets jaunes bariolés, aux cheveux soigneusement peignés en arrière, aquarelles mal payées, exécutées à la hâte, qui donnaient à Disteli le pain de la journée. A cette époque le peintre ne dédaigna pas de descendre jusqu'aux enseignes de magasins et de cabarets.

Continuons notre voyage. Voici qu'à nos regards charmés se présente une tête de femme. Examinons-la bien, car nous la verrons reparaître cent fois et plus, dans les compositions, dans les esquisses, partout. On assure que ces traits sont ceux de la femme de Disteli. Le peintre sans le sou ni maille rencontra un beau matin sur le grand chemin de la vie une paysanne ; elle n'était pas plus riche que lui, mais elle était jolie, il l'épousa ; union qui ne fut guère

heureuse ! Comment s'étonner que le génie imprévoyant et fantasque de Disteli n'ait jamais pu se plier même au joug léger du mariage ? Ce joug, du reste, l'artiste n'eut pas à le porter longtemps ; la femme ne tarda pas à mourir, son enfant ne lui survécut guère, et le mari se retrouva seul et indépendant. Le peintre négligea-t-il, comme on le prétend, cette compagne, si éloignée de lui dans le domaine de l'intelligence, mais qu'il avait choisie, — nous n'oserions l'affirmer ; toujours est-il que la jeune épouse dut laisser dans le cœur de l'artiste une impression durable, car longtemps après, dès que Disteli avait à peindre une tête idéale, c'étaient tout d'abord les traits de sa femme qui se présentaient à son crayon.

Disteli avait pour devise : « La vie est un train de guerre, » et ce fut alors à la peinture des combats qu'il se livra avec prédilection ; pendant les premières années de son séjour à Olten, loin de borner son talent aux seuls portraits et aux enseignes de cabarets, il peignit les batailles des Suisses les plus connues ; exécutées à l'aquatinta, elles ornent encore aujourd'hui la chambre de plus d'un bon patriote. La fougue étonnante du peintre se retrouve dans ces productions guerrières où les héros, nos aïeux, fortement musclés, affectent des poses presque impossibles. Ce fut aussi dans ce temps que Disteli composa, pour l'almanach *la Rose des Alpes*, quelques petits tableaux de genre dont les sujets sont empruntés aux annales du pays. Jusqu'à sa mort Disteli aima d'un amour extrême l'histoire de sa patrie, qu'il lisait et relisait sans cesse. L'étude de nos vieux chroniqueurs inspira les scènes de la guerre des paysans, des guerres de Bourgogne et de Souabe, qu'il mit plus tard au jour. Peintre de batailles ou d'histoire, l'artiste, nous en sommes con-

vaincu, serait arrivé à de grands résultats, si son existence décousue et sans repos ne l'avait empêché d'élaborer ses sujets avec calme. C'est bien ici le cas de déplorer la richesse même de l'imagination de Disteli, et la surabondance des dons qu'il avait reçus de la nature.

On sait que, vers la fin de la restauration, le poète suisse Frœhlich, vidant son carquois, décocha sous forme de fables une volée d'épigrammes des mieux acérées. Cette petite guerre réjouit fort notre Disteli, il y prit lui-même une part active en dessinant, pour la seconde édition des fables de Frœhlich, dix illustrations charmantes. Les premiers essais du peintre de mettre les animaux en scène sont peu nombreux dans l'album, en revanche nous retrouvons plus loin des preuves irrécusables de son talent en ce genre et nous sommes tenté de croire que c'est dans le domaine de la fable animée que Disteli, comme Grandville, a le mieux déployé son génie. Parmi les pages les plus précieuses, remarquons les croquis des sauterelles, reproduits plus tard, d'une façon posthume et assez maladroite, dans l'*Almanach de Disteli*. Le peintre, sans aucun doute, a voulu se mettre en scène lui-même sous une forme humoristique : il fait parcourir à une sauterelle toutes les phases de la vie. Nous voyons l'insecte aux longs pieds aller à l'école, en être chassé, se rendre à l'université, y faire tapage. Ensuite il devient démagogue, il conspire, il prend les armes pour défendre la patrie, et pendant la bataille se réfugie derrière un caillou ; puis, le danger passé, il se pavane avec le ruban signe de l'honneur, tandis qu'un camarade à la jambe de bois mange tristement le pain de la charité. Plus loin viennent les amours de la sauterelle, son mariage et, l'hiver

approchant, sa conversion et son entrée au couvent des bourdons, où elle se décide à finir ses jours dans la pénitence. Ici l'artiste montre une connaissance profonde de la nature humaine, en même temps qu'un art inimitable ; nul ne s'entend mieux à poser les petits habitants des hautes herbes comme à leur prêter toutes les passions des hommes. Que de fois un public ignorant et vulgaire ne se sera-t-il pas courroucé contre l'artiste qu'il voyait bayant aux corneilles, des heures et des journées, étendu sur le gazon à l'ombre d'un arbre ? Aujourd'hui ses esquisses nous le prouvent, il cherchait, il étudiait ses modèles.

Après les sauterelles habitantes des prairies, viennent les grenouilles habitantes des marais ; celles-ci ne sont guère moins humaines que leurs sœurs des champs. En 1836 déjà, le journal le *Morgenstern* avait publié sur une grande page la « mangeuse de souris » et nous trouvons dans l'album une série des plus heureuses compositions représentant l'histoire de la chaste Susanne transportée dans le royaume du peuple aquatique.

A côté des sauterelles et des grenouilles, il paraît que les lièvres possédaient l'affection de l'artiste, sans doute parce qu'eux aussi sont pourvus de longues jambes. L'album nous montre des lièvres dans des situations les plus diverses : duellistes, lieutenants aux gardes, miliciens, prédicateurs, bons apôtres réconciliant le chien avec le chat. L'une des meilleures charges de Disteli, celle peut-être où il nous montre le mieux la richesse de sa verve plaisante, est celle des chasseurs poursuivis par les lièvres. Que le Roman du Renard, traité par Goethe avec la supériorité du génie, ait séduit un artiste de cette trempe, cela n'est point étonnant. Il est vrai que pour représenter le

lion tenant cour plénière, il fallait des études autrement difficiles que pour reproduire des sauterelles, des grenouilles ou des lièvres. Disteli n'en devait pas moins tenter hardiment l'aventure, et plusieurs esquisses, les unes légèrement, capricieusement jetées, les autres plus grandes et mieux étudiées, font regretter amèrement que l'artiste ait été rappelé de cette terre avant d'avoir achevé sa tâche. Selon nous, le Reinecke de Disteli aurait pu se placer sans crainte en face de l'œuvre célèbre de Kaulbach : d'une perfection moins achevée, le Renard suisse aurait surpassé son concurrent allemand par l'esprit et la fraîcheur de l'imagination. Plus fine chez Kaulbach, la satire chez Disteli est plus hardie et plus mordante.

Nous n'aurons pas besoin d'insister beaucoup pour faire comprendre que si quelqu'un salua avec joie la révolution de juillet, ce fut Martin Disteli. Pour lui l'ordre établi, la loi traditionnelle, n'étaient qu'une gêne insupportable, et il leur faisait une guerre ouverte ; il ne manqua jamais une occasion de frauder la gabelle, de rire des lois sur la chasse, de se moquer des règlements sur l'heure de fermeture des auberges. Peu de temps après les journées de juillet, éclata la guerre civile entre Bâle-Ville et Bâle-Campagne. Notre artiste nourrissait une vieille et profonde rancune contre les gros banquiers de la ville de Bâle : à tort ou à raison, il leur attribuait la ruine de son père. Il prit sa carabine et partit avec les corps-francs au secours de Bâle-Campagne. Une expédition pareille, où chacun était son propre général, convenait à notre homme qui, retournant sa devise, prit pour motto : « La guerre est le train de la vie. » Les hauts faits du hardi corps-franc lui valurent plus tard le

droit de cité à Bâle-Campagne. La paix conclue, Disteli posa la carabine, mais n'en continua pas moins les hostilités contre les représentants de l'ancien ordre de choses, en se servant de son crayon, arme des plus redoutables, bien qu'il la tînt de la main gauche (c'était une singularité de notre peintre).

A la suite d'un changement de gouvernement, le vieux collègue de Soleure subit une métamorphose et Disteli fut chargé, en 1834, d'y enseigner le dessin. Il quitta donc Olten, sa ville natale, et fixa ses pénates dans la capitale du canton. Qui aurait pu prévoir qu'il se trouverait dans Disteli la moindre fibre du pédagogue, et que l'artiste insouciant et rêveur serait capable de tenir en bride une jeunesse indisciplinée ? Disteli sut discerner parmi ses élèves ceux dont le génie pouvait avoir quelque parenté lointaine avec le sien ; il les soutint, les encouragea puissamment de l'exemple et de la parole ; quant aux autres, il ne s'en occupa guère. Du reste, on rapporte que le maître, incapable de renier longtemps son naturel, n'éprouvait jamais joie plus folle que lorsque les enfants placés sous ses ordres lui avaient joué quelque bon tour.

Dans ce temps-là fut fondé le journal le *Morgenstern*, pour lequel Disteli livra six feuilles tirées sur pierre. Charles-Martel et le combat d'Arminius appartiennent à ses meilleures créations comme tableaux de batailles. Nous avons mentionné plus haut les chasseurs poursuivis par les lièvres et le roi des grenouilles. Dans les deux autres planches Disteli a fait figurer des amis et des connaissances rendus d'une manière frappante.

Disteli ne craignit pas non plus d'aborder un genre auquel il semblait devoir rester toujours étranger, la

peinture d'église. Un matin notre artiste s'étant mis à raconter au chanoine Hirt de Schœnenwerth comme quoi il avait manqué recevoir à Arbourg une volée de coups de bâton, pour s'être avisé de défendre devant des réformés la doctrine catholique, le vieux bonhomme fut pris d'un tel fou rire qu'il en pensa mourir d'apoplexie ; nous aussi, nous sentons le sourire prêt à venir sur nos lèvres en pensant à cet ennemi de la gent cléricale s'occupant à peindre des saints. Toutefois, de sa part, il n'y eut là ni hypocrisie ni dérision ; les images des saints allaient à sa religion. Il existe trois tableaux de Disteli dans l'église de Kappel en Buchsgau ; il les peignit à l'âge de trente ans. Le dernier de ses grands ouvrages, qu'il laissa inachevé, est un jugement dernier pour le maître-autel de l'église d'Olten. Cette composition a été terminée par un ami d'après l'esquisse primitive. On ne retrouve dans les carnets d'étude du peintre qu'un petit nombre de sujets religieux, une douzaine au plus ; celui que nous préférons est une aquarelle non achevée représentant sainte Elisabeth de Thuringe distribuant des aumônes.

Après avoir considéré le peintre dans ses relations avec l'Eglise, nous allons le voir parcourir la carrière militaire sans mieux réussir à soumettre son génie aux lois qu'impose la discipline des camps. Vers 1835 Disteli avait été promu au grade de commandant de bataillon dans la milice de Soleure. En lui se trouvait l'étoffe d'un brave soldat ; il était bon carabinier autant qu'habile aux armes et cavalier hardi ; dans maintes occasions il fit preuve de courage personnel et certes jamais corps ne fut plus que le sien endurci à la fatigue ; seulement la soumission à une loi quelle qu'elle fût, la suite et la régularité, lui demeurèrent toute sa vie en abomination.

La Suisse, pendant l'automne de 1838, ayant cru devoir prendre les armes pour l'honneur et la protection de son citoyen thurgovien, le ci-devant prince Louis-Napoléon, le bataillon de Disteli reçut l'ordre de se rendre à la frontière. La joie de l'artiste fut extrême, le voilà dans le cas d'endosser une fois son uniforme pour un motif sérieux, et non plus seulement pour passer une revue. Disteli, dont la bourse assurément n'était jamais bien garnie, n'en promit pas moins un bon louis d'or à celui de ses soldats qui le premier lui apporterait comme trophée un pantalon garance. Mais l'humeur guerrière du colonel Disteli ne devait pas recevoir satisfaction ; le conflit fut vidé par la diplomatie et les troupes rentrèrent dans leurs foyers. Avons-nous besoin de dire que cette issue désappointa profondément notre homme ?

En 1839 commença à paraître le *Calendrier suisse* illustré par notre peintre, et la réputation de cet almanach ne tarda pas à se répandre dans toute la Confédération, même fort au delà. Cette première année contient les dessins qui accompagnent l'histoire du capitaine Hammer, fils de l'hôtelier d'Egerkingen. Ici nous apprenons à connaître Disteli sous une face nouvelle, non des moins remarquables : nous le voyons, déployant une verve aimable à la fois et innocemment moqueuse, mettre à nu les côtés plaisants du cœur humain, sans blesser personne, et ne laisser à ses victimes d'autre parti que de rire tout franchement d'elles-mêmes. Dans le même genre l'album contient toute une série de compositions que Disteli ne voulut jamais faire paraître, par égard pour un ami qui lui était resté fidèle malgré la divergence de leurs opinions. C'est ici le lieu de mentionner les dessins qu'il fit pour les *Aventures du baron de Münchhausen* ainsi

que pour l'*Alpina*, almanach imprimé à Soleure en 1840. Enfin, parmi les productions plus ou moins inoffensives, nous rangerons les dessins pour le tir fédéral de Soleure (1840), où amis et ennemis sont cités à la barre et traités alternativement avec bonhomie et malice.

Cette disposition à l'indulgence allait faire place à une moquerie amère et provocatrice. Des orages politiques éclatèrent à Zurich, à Lucerne, en Valais. Impossible à Disteli de rester plus longtemps observateur impartial, il se mit à combattre corps et âme pour le parti vers lequel penchaient ses sympathies. Le *Calendrier illustré* devint entre ses mains une arme redoutable, une véritable puissance, et son tirage ne tarda pas à s'élever à 20,000 exemplaires.

Arnold Ruge attira sur Disteli l'attention du parti radical allemand, qui le chargea d'illustrer l'almanach intitulé *Michel*, imprimé à Zurich en 1843. Grâce à ses caricatures politiques, notre artiste s'était acquis une réputation européenne. Une humble maisonnette, cachée entre deux jardins à la porte de Soleure, était en ce temps sa demeure. Fier de son talent, qu'il savait apprécier, le peintre n'en était pas plus vain de son renom. On raconte qu'un voyageur de la race des touristes oisifs étant venu frapper à la porte de Disteli, sans autre désir que celui de voir le caricaturiste célèbre, celui-ci mettant la tête à la fenêtre lui cria : « Je n'y suis pas ! » Un de ces chevaliers d'industrie comme les lettres n'en comptent que trop, ayant abordé notre peintre en disant : « Je suis venu pour faire votre nom, déjà européen, plus européen encore, » Disteli reparti aussitôt : « Et vous, avec votre nom européen, tâchez de ne pas tomber sous la patte de la police. » Si brusque, si rude que fût l'artiste dans

son abord, ce n'était souvent qu'un masque qu'il adoptait pour couvrir l'extrême bonté de son cœur. Un jour un garçon de métier misérablement vêtu s'étant hasardé à lui demander l'aumône, Disteli se dépouilla de son pantalon, le seul bon qu'il eût encore, et afin que le mendiant ne remarquât pas ce changement de toilette, il le congédia avec force injures.

Disteli était très sensible à la poésie, faisant cas surtout de Shakespeare et de Gœthe, dont il aimait particulièrement le *Reinecke Fuchs* et mieux encore le *Faust*. Il a dessiné pour le *Faust* plusieurs illustrations infiniment spirituelles, reproduisant les scènes fantastiques qui parlaient à son imagination. L'album contient des études sur la nuit du Walpurgis, sur la scène du jugement, et une aquarelle où l'on voit Faust se promener devant la porte du cabaret avec son famulus, pendant que les étudiants en goguette, les bourgeois et les servantes sont dans le fond, et que Méphistophélès fait le guet derrière un buisson.

A l'entendement des chefs-d'œuvre de la poésie Disteli joignait un talent mimique distingué. Après s'être à différentes reprises essayé à Olten dans l'art dramatique, il devint à Soleure le fondateur et l'un des plus actifs soutiens d'un théâtre d'amateurs qui se fonda vers 1830. Bien des spectateurs se rappelleront encore aujourd'hui le plaisir que leur fit Disteli dans Shiloch ; toutefois son rôle de prédilection était celui de Guillaume-Tell, dans la tragédie de Schiller, dont il soigna lui-même la mise en scène et pour laquelle il peignit un décor représentant le Grütli.

Disteli n'était plus un jeune homme, son crâne se dénudait déjà quand ses amis remarquèrent en lui un changement qui les surprit. La vieille veste verte

râpée, que l'artiste n'abandonnait que pour l'uniforme, les jours de revue, céda un beau jour la place à un habit bleu à boutons d'or ; la casquette verte surannée eut pour successeur un « tube » gris. Pour opérer cette métamorphose remarquable, il n'avait fallu rien moins que la baguette de ce grand magicien qui a nom amour. Une gentille fillette avait su toucher cette rude nature, laquelle ne comptait pas alors moins de quarante printemps. Le difficile était de trouver un moyen d'endiguer ce torrent indompté et de lui rendre désormais un cours moins impétueux et plus régulier. Qui sait ? celui qui n'avait jamais su se plier à rien aurait pu peut-être apprendre encore à devenir un honnête père de famille, un bon bourgeois. Le sort en avait décidé autrement. Un rival l'emporta sur Disteli. On prétend que l'amant abandonné erra des journées entières dans les bois, à y promener son désespoir.

De ce moment l'étoile du peintre, qui avait promis de luire d'un éclat si vif, pâlit graduellement. La vie de Disteli devint de jour en jour plus désordonnée. C'était à peine s'il prenait de temps à autre quelques aliments chauds ; il ne tenait ses esprits en éveil qu'avec du café noir et du rhum. Aux avertissements de ses amis il répondait que, son corps étant endurci, il n'avait garde de s'arrêter à des précautions bonnes tout au plus pour un efféminé. A cette surexcitation il faut ajouter celle que lui causait la guerre qu'il avait déclarée aux « calotins » et aux « réactionnaires. » Le peu de ménagement que mit Disteli à attaquer gens et institutions lui attira des procès, et l'évêque Salzmann, malgré toute la douceur de son caractère, se vit obligé de déclarer l'almanach de Disteli anti-chrétien et blasphématoire.

L'artiste avait trop présumé de la force de sa constitution. Une hydropisie de poitrine, qui prit un développement rapide, amena en peu de temps la mort. Disteli expira le 18 mars 1844. Ses concitoyens accompagnèrent en grand nombre sa dépouille mortelle jusqu'au cimetière d'Olten, où elle repose ; un simple bloc de granit indique la place où l'artiste dort de son dernier sommeil.

Disteli aurait-il été autre, aurait-il été plus grand, s'il avait vécu d'une façon différente ? En soumettant son génie à des études plus régulières, aurait-il pris rang parmi ces étoiles de première grandeur qui brillent dans le ciel de l'art ? S'il avait appris à vivre dans une sphère plus calme, ses tableaux, ses dessins auraient-ils fait sur l'âme du spectateur la même impression vive et profonde ? Selon nous, autant de questions oiseuses. Disteli était né tel, et pour lui la vie ne fut qu'un train de guerre ; le ciel l'avait fait propre à devenir un caricaturiste moraliste à la manière de Hogarth, et non pas à créer des têtes de chérubins. Prenons-le donc tout simplement pour ce qu'il devait être, pour ce qu'il a été.

(Bibliothèque universelle.)



The first of these is the fact that the population of the United States has increased rapidly since 1790. This is due to a number of causes, the most important of which are the discovery of gold and silver in California and the West, the opening of the West to settlement, and the immigration of Europeans from other countries. The second cause is the fact that the United States has a large and fertile land area, which has attracted a large number of immigrants from other countries. The third cause is the fact that the United States has a large and fertile land area, which has attracted a large number of immigrants from other countries. The fourth cause is the fact that the United States has a large and fertile land area, which has attracted a large number of immigrants from other countries. The fifth cause is the fact that the United States has a large and fertile land area, which has attracted a large number of immigrants from other countries.

UNE

FEMME POLITIQUE SUISSE.

LENNÉ POLYTONR SCHRIFT

UNE

FEMME POLITIQUE SUISSE

AU XVII^e SIÈCLE.

Ce furent des jours tout semés d'agitations et d'inquiétudes que les jours départis à notre patrie dans la seconde moitié du dix-septième siècle ; il est vrai que cette effroyable guerre, laquelle avait duré trente ans et couvert de ruines l'empire d'Allemagne, venait de trouver son terme ; en revanche, la guerre civile vint, qui secoua ses torches sur notre patrie. Avec quels grands efforts les gouvernements des cantons arrivèrent-ils à dissoudre par les armes le *Volksbund*, en 1653, puis à mettre un terme à la guerre des paysans, quand trois années seulement après éclata la guerre de Vilmergue, fruit des haines religieuses contenues jusque là par les périls du dehors ; ce ne fut là, du reste, qu'un incendie de courte durée, flamme allumée entre les cantons catholiques et les villes réformées, qui s'éteignit promptement, moins par le fait de l'amour réciproque qu'on se portait que par l'épuisement du vainqueur et du vaincu.

La victoire ne laissa après elle aucuns bons fruits, vu que la rancune était demeurée dans les cœurs, et après vint la méfiance, germe de divisions futures.

A peine les blessures faites par la guerre civile étaient cicatrisées, qu'arrivèrent de l'ouest des nuages menaçants, messagers de nouveaux orages ; pendant plus de dix ans, ces nuages allaient planer dans le ciel de la Suisse et apporter de profondes modifications à ses destinées. Ces nuages, c'était l'inquiétude que causa le gouvernement de Louis XIV, dont le long règne et l'ambition démesurée furent une menace perpétuelle, non seulement pour la petite Suisse, mais pour tous les Etats voisins de la France, obligés de se tenir continuellement sur le qui-vive et en garde contre les désirs d'agrandissement de l'insatiable monarchie. Ce qui, dans ces circonstances si difficiles, contribua surtout à entraver les efforts de la diète, souvent même les paralysa complètement, c'était la haine confessionnelle qui, s'emparant des questions les plus importantes, divisa les cantons et les villes et les jeta dans deux camps ennemis.

Si les événements qui marquent cette époque sont pour la plupart assez tristes, ils ont eu pour résultat de mettre en saillie certaines personnalités élevées, lesquelles feraient l'ornement d'un temps moins fâcheux ; car si, pour le vulgaire, il était à l'ordre du jour de s'incliner humblement devant l'astre de Versailles, nous trouvons aussi à cette époque un Escher, de Zurich, et un Nicolas Dachsellofer, de Berne, qui renvoyèrent fièrement les chaînes d'or avec lesquelles la cour de France espérait les gagner à sa cause.

Et les bourgmestres Wettstein, de Bâle, et Waser, de Zurich, n'ont-ils pas, par leur sagesse et leur vertu aussi bien que par leurs qualités éminentes, mérité jusqu'à ample mesure la reconnaissance et l'amour de la postérité ? Quels contrastes ! Sur le sol natal, d'une part, l'étroitesse d'esprit la plus aveugle, défendant de

s'éloigner d'un iota de la lettre et des confessions de foi, et faisant poursuivre les malheureux anabaptistes de la manière la plus barbare ; d'autre part, la bienfaisance et le dévouement pour des frères chassés de leurs foyers ne connaissant point de bornes. D'un côté, la manie de paraître, la raideur pédante la plus vulgaire, une emphase de mauvais goût dans la parole, un ton faux dans toute la personne ; de l'autre, une élévation, un courage, une fidélité à sa religion, qui auraient fait braver les cachots, les supplices et la mort plutôt que de la renier et de renoncer à défendre l'indépendance de son âme.

Une pareille époque dut montrer, cela se comprend, d'autres personnalités aux traits plus accentués et au génie plus aventureux ; toutefois, nous ne prétendons pas même parler de ces hommes de talent qui, à l'étranger ou dans leur pays, conquièrent sur les champs de bataille l'estime et l'admiration, et ne se reposèrent qu'après une longue suite de hauts faits, bien qu'assurément on ne peut pas plus dignes de remarque. Ils ne feront pas l'objet de cette étude ; nous avons choisi de préférence, dans un des coins du cadre, une figure sinon plus modeste, jusqu'ici peut-être moins connue. Faire à nos lecteurs le portrait d'une femme qui appartenait par sa naissance au rang le plus élevé de la société bernoise, de Madame Perregaux, née de Wattenwyl, deviendra l'objet de notre tâche. Ce sera comme une page détachée de l'histoire du temps, page qui ne sera pas sans intérêt, même pour ceux qui vivent hors de la Suisse, vu que cette étude permettra de jeter un coup d'œil sur ce qu'était la vie sociale de Berne au moment où se déroulera, pour nous, la seconde partie d'une existence à la fois coupable et malheureuse, et nous permettra de montrer le carac-

tère des relations de notre pays avec la France, relations presque constamment tendues et difficiles, tant que Louis XIV régna sur le grand pays qui nous touche.

Catherine-Françoise de Wattenwyl, fille de Gabriel de Wattenwyl, bailli de Bonmont de 1641 à 1647 et d'Oron de 1652 à 1657, descendant du prévôt Nicolas de Wattenwyl, l'un des fauteurs de la réformation à Berne, naquit à Bonmont au mois de décembre 1645 ; de onze enfants, sept garçons et quatre filles, elle était la cadette. Sa marraine fut la ville de Genève, dont elle reçut comme cadeau de baptême un beau gobelet en vermeil, gravé aux armes de la ville ; de plus, on tira des feux d'artifice sur le lac pour célébrer sa venue au monde.

La petite Catherine, au contraire des autres enfants, ne s'amusaît ni avec des poupées, ni avec des joujoux ; il lui fallait, à elle, des épées, des pistolets ; elle prenait ceux de ses frères, si bien que son père, une ou deux fois, se mit à se lamenter de ce que sa fille n'était pas plutôt un garçon. — C'est de cette façon que la pétulante enfant passa les premières années de sa vie, au sein de la vieille abbaye des moines de Cîteaux, devenue la demeure d'un bailli bernois, dans ce château de Bonmont qui s'élève sur le dernier contrefort du Jura, et de la terrasse duquel on découvre une vue si merveilleuse sur tous les environs, en particulier d'où l'on voit Nyon avec son vieux château ressemblant à une forteresse, et le lac Léman ressemblant à un grand fleuve aux ondes bleues. Plus tard, il fallut échanger cette contrée si

riante contre Oron, lourd manoir féodal bâti sur un rocher au sein d'un pays de montagnes, ancienne propriété des comtes de Gruyère. Quel contraste! Si de Bonmont le regard se promenait avec enchantement sur le lac et sur ses rives, du château d'Oron il n'avait pour se réconforter qu'une nature âpre et sévère, aux sites d'aspect grandiose, mais triste. Ce fut à Oron que la jeune fille — elle comptait alors 12 ans — dut commencer à se familiariser avec le sérieux de la vie, car en 1657 la mort lui enleva son père: perte irréparable, et sans doute l'existence se serait déroulée pour elle bien plus uniforme et plus paisible, si le ciel ne lui avait pas enlevé si tôt celui qui était destiné à être son guide et son soutien.

Ils n'avaient été que trop rapides les jours joyeux et innocents de l'enfance, s'écoulant sous l'aile paternelle au foyer de la famille. Peu d'années après son père, Catherine perdit sa mère et dut apprendre alors tout ce que contient d'amertume le sort d'un enfant condamné à manger le pain étranger. Devenue par la mort de ses parents la pupille de son cousin le plus rapproché, le trésorier Jean-Antoine Tillier, la jeune de Wattenwyl n'eut plus de domicile fixe, mais s'en alla tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, implorer l'hospitalité des membres de sa famille.

C'est ainsi qu'elle fit un séjour chez son cousin le bailli Rodolphe de Diesbach, seigneur de Lichisdorf et de Champvent, proche de la ville de Morat; là, elle apprit à monter à cheval, devint même une écuyère consommée. A Morat, il ne lui manqua ni les occasions de fréquenter la société, ni les amusements; elle y connut M^{me} de Créquy, femme de l'ancien ambassadeur de France à Rome, le même qui, attaqué dans son palais par la garde corse, quitta

soudain la ville éternelle pour demander plus tard au pape une éclatante réparation d'une telle insulte.

Au milieu d'une brillante réunion où l'on s'amusait à toutes sortes de jeux, Catherine se prit, avec une des dames de la duchesse de Créquy, d'une querelle dont il advint une véritable affaire d'honneur; même on n'en resta ni aux coups d'œil foudroyants ni aux expressions blessantes, car la bouillante Bernoise ayant jeté son jeu de cartes à la figure de la Française irritée, il y eut provocation en combat singulier.

Sur quoi, silence profond, préoccupation immense; qu'allaient faire les deux combattantes? On affecta de prendre la chose au grand sérieux, et le lendemain, à la pointe du jour, les championnes paraissent à cheval, le pistolet au poing, l'épée au côté; elles se courent sus comme deux preux chevaliers qui s'en sont remis à Dieu de décider de leur bon droit; les chevaux se cabrent, les épées se croisent, les pistolets brillent et partent — sans dommage pour personne: des mains prudentes avaient pris soin d'éloigner les balles. Ce ne fut pas sans peine qu'on sépara les amazones.

Une telle aventure mit en saillie la jeune chevalière qui y avait joué un rôle, si bien que, peu de temps après, Mme de Créquy fit la proposition à Catherine de la prendre avec elle et de l'emmener à la cour de France; à quoi les parents de M^{lle} de Wattenwyl, pour de bonnes raisons sans doute, ne voulurent point consentir. Peut-on s'étonner qu'il se présentât bientôt un chevalier sur le cœur de qui l'humeur guerrière de M^{lle} de Wattenwyl avait fait une impression profonde? M. de Diesbach, de Fribourg, seigneur de Horny et capitaine aux gardes suisses en France, demanda la main de la jeune fille, et sans la diffé-

rence de religion, qui empêcha le mariage, ses vœux n'auraient pas manqué d'être exaucés.

Ce fut là pour celle dont la biographie nous occupe un rude coup ; ce fut le premier nuage vraiment sombre dans le printemps de sa vie ; pourtant elle sut se consoler, tandis que son adorateur — elle l'assure, du moins, dans ses mémoires — demeura le reste de ses jours célibataire.

Peu de temps après, la jeune Catherine commença à jouer un rôle et même un rôle brillant dans la haute société de Berne. Elle était dans la fleur de ses ans, habile à tous les exercices du corps : excellente écuyère, elle maniait l'épée et le pistolet comme un mousquetaire, avait une activité sans bornes, se sentait un entraînement immodéré vers tout ce qui était grand, extraordinaire, avait une naissance illustre qui la mettait en rapport direct avec un patriciat ombrageux et exclusif. Dès lors, comment s'étonner que la jeune de Wattenwyl n'attirât pas les regards et tardât à être l'objet de tous les hommages ? Le doyen Hummel lui-même, cet homme qui, parti de fort bas, avait fait sa carrière par ses seuls efforts et fini par conquérir les suffrages de la nation, ne dédaigna pas de lui accorder sa confiance. « Ce pape des évangéliques — écrit M^{me} Perregaux — m'aimait comme sa fille. Tous les étrangers de distinction qui passaient à Berne ne manquaient pas d'aller le visiter ; il m'obligeait à me rendre chez lui pour l'aider à recevoir toutes ces hautes visites et me donnait de si grands éloges, que ma modestie avait peine à s'en accommoder. »

Ce qui prouve le rôle brillant que Catherine de Wattenwyl joua dans ce temps à Berne, c'est l'essaim de jeunes muscadins des premières familles qui s'em-

pressèrent autour d'elle et au milieu de qui elle se vanta d'être apparue comme une reine. Dans son royaume il ne manqua pas même une cour de justice, dont MM. Steiger, de Roll furent présidents et MM. Wurstemberger, Stürler, Steck étaient membres; la souveraine avait des pages faisant son service, et son prédicateur ordinaire. Ce qui nous frappe dans toute cette mise en scène, c'est moins son éclat quelque peu emprunté et factice, que les dons et l'esprit qu'il fallut pour soutenir un tel rôle; les questions les plus brûlantes, les plus intéressantes, étaient constamment à l'ordre du jour, et cet épisode plutôt gracieux dans la vie de Berne nous montre comment la jeune aristocratie bernoise se préparait alors, en singeant ses anciens, à prendre et à occuper un jour leurs places.

On parle, à cette époque, en 1676, d'une Société des amis parfaits, qui se juraient de défendre, par tous les moyens en leur pouvoir, la bonne cause, celle de la religion de l'Etat, et de garder pur et intact l'honneur des femmes. Dans un temps où la participation à la chose publique faisait défaut, la jeunesse s'apprenait à y suppléer; le même phénomène se remarque d'ailleurs dans la littérature allemande, qui tendait alors à former des groupes et à se cantonner dans des sociétés fermées.

M^{lle} de Wattenwyl mentionne à cette époque une offre assez singulière qui lui fut faite. Il se rendait souvent chez elle un certain M. Ours Glutz, Soleurois de distinction, bailli de Thierstein, plus tard seigneur de Blotzheim, en Alsace, qui lui apporta une lettre de la reine Christine de Suède, dans laquelle la reine lui offrait auprès d'elle une place de dame d'honneur. Christine avait, depuis de longues années déjà, déposé

la couronne de Suède, et après avoir renoncé, non sans un certain fracas, à la religion de ses pères, embrassé celle de Rome ; elle avait choisi dès lors pour sa résidence la capitale de la catholicité, qu'elle quittait néanmoins souvent pour se rendre soit en France, soit dans sa patrie. Le commerce avec une telle femme, que sa naissance et son esprit ne surent conduire ni à une bonne réputation ni à une félicité durable, était-il bien ce qu'il fallait à cette jeune Berneise, que tourmentait son imagination ? Il est permis de croire que non ; sa famille en jugea de même, et l'on fit repousser à Catherine les offres de la reine de Suède ; ses parents pensèrent avec raison que, outre l'incertitude d'existence d'une reine dont les moyens pécuniaires étaient fréquemment épuisés, son passage à la religion catholique devait élever entre elle et leur jeune cousine un obstacle infranchissable à son désir. Donc, de la demande de la reine Christine il n'en fut rien ; pour nous, elle n'en demeure pas moins intéressante, car elle montre jusqu'à quel point M^{lle} de Wattenwyl avait attiré l'attention publique.

Que faire d'elle ? Pouvait-elle rester confinée dans les étroites limites de sa petite patrie ? Son génie agité, son esprit prompt à tout saisir et difficile à satisfaire lui interdisait d'y demeurer inactive, car elle éprouvait le besoin de se mêler aux affaires publiques et le désir d'exercer une influence prépondérante sur le cours des événements. Quel plaisir, quand se présentaient à elle les occasions de voir venir à Berne des personages en renom, de s'en approcher, de s'employer peu ou prou à leur rendre des services ! C'est de la sorte que, grâce à son intervention, un jeune patricien soleurois, M. de Roll, plus tard landammann de Roll, obtint l'entrée des archives, qui se trouvaient alors

dans la sacristie de l'église collégiale et dont la porte ne s'ouvrait pas pour tout le monde. Ce jeune seigneur voulait établir son arbre généalogique, qui comptait d'assez nombreuses alliances avec des familles bernoises, notamment avec les Wabern, de manière à faciliter à un frère cadet, Jean de Roll, son entrée dans l'ordre de Malte. Il est probable qu'il réussit, puisque nous voyons, non seulement le frère du landammann, mais deux de ses fils faire partie de cet ordre.

Il se présenta ensuite une circonstance de plus grande importance : le roi Louis XIV, avec sa fièvre de conquête, éprouvait le besoin de se servir du bras vaillant des confédérés; toutefois, à Berne, il y avait un parti non à dédaigner, parti auquel se rattachaient le clergé et la bourgeoisie, qui ne voulait entendre à aucun prix d'une nouvelle capitulation, d'autant, et ce n'était un secret pour personne, que les armements que faisait la France avaient pour but d'attaquer la Hollande, cette sœur en la foi.

Il y avait à Berne, pour soutenir la cause des enrôlements en faveur de la France, un certain capitaine Pierre Stuppa, Grison de naissance¹, homme

¹ «Ce ne fut pas son ambassadeur ordinaire que la cour employa dans cette occasion. Elle avait fait choix d'un Suisse, né, comme Jenatsch, dans la Rhétie italienne, non moins intrépide et non moins maître dans l'art des cours. Originaire du comté de Chiavenna, d'un pays sujet des Liges, Pierre Stouppa était entré dans la vie militaire en homme qui voulait mourir ou parvenir à la gloire. Il n'avait pas tardé à fixer sur lui les regards du comte de Soissons, colonel général des Suisses, et bientôt après ceux de Louvois. Il était l'homme qu'il fallait au roi. Non seulement Louis avait besoin de soldats nombreux, mais il les voulait à lui, libres de conditions qui offensaient sa fierté et à un prix qui ne

délié et fort adroit, qui, grâce à ses incessantes démarches, tarda d'autant moins à faire écouter ses propositions, que le Conseil ne voyait guère d'autre moyen de donner une occupation à une jeunesse médiocrement habituée au travail; en outre, le gouvernement de Berne sentait le besoin de se créer ainsi un fonds d'officiers rompus au métier et expérimentés. On arriva donc, le 17 août 1671, à lever un régiment de douze compagnies, de deux cents hommes chacune; on en donna le commandement au colonel Jean-Jacques d'Erlach; c'est le même régiment qui, sous le nom de régiment de Wattenwyl, fut licencié en 1792.

Que pouvait avoir à faire M^{lle} Catherine de Wattenwyl dans toutes ces histoires d'enrôlement? — A l'en croire, elle n'y joua pas un médiocre rôle: elle réussit à attirer dans ses eaux le chef du parti anti-français, le doyen Hummel, cet homme si profondément estimé, auprès de qui elle était tellement en faveur; elle espérait arriver ainsi à briser la résistance du parti rival. Toutefois, à cette époque, le sien se trouva le plus puissant, et le parti de la minorité n'eut pas même assez de crédit pour obtenir du Conseil l'assurance qu'on ne marcherait pas contre des frères en la foi.

Si dans la ville de Berne ne manquaient pas les occasions de se produire et les prétextes d'essayer son influence, en revanche, la vie de la campagne avait ses charmes et ses distractions. Catherine compte les jours qu'elle passa à la campagne — non sans raison — parmi les plus beaux de sa vie, surtout ceux qui

laissât pas trop de différence entre la paie du Suisse et du Français; Stouppa se chargea d'y réussir.»

(VULLIEMIN, *Histoire de la Confédération suisse.*)

s'écoulèrent pour elle en Argovie, au château de Schöffland¹, chez ses parents, au sein de l'aimable famille May.

Que la belle saison passait rapide et agréablement partagée, entre des courses à cheval, des excursions dans le pays, des visites qu'on se rendait de château à château ! Quel charmant but de voyage, surtout, que Baden, au bord de la Limmat, quand la diète siégeait et que la ville était remplie de beaux messieurs et de belles dames de haute condition ; les fêtes les plus brillantes ne faisaient pas défaut, d'autant qu'il importait à Son Excellence l'ambassadeur de France de se distinguer par sa magnificence et de gagner à ses intérêts les cantons par ses largesses.

C'est pendant une de ces visites à Baden qu'eut lieu l'incident suivant : le comte Holstein, ambassadeur d'Allemagne, avait un cheval magnifique, si violent et si rétif, que personne ne se fiait à le monter ; du moins aucun des assistants ne voulut-il entreprendre une tâche aussi difficile, quand voici que Cathérine de Wattenwyl, à la suite d'une folle gageure avec son cousin le colonel May, s'offre soudain, et comme une amazone intrépide que rien n'arrête, saute sur le cheval, se met en selle, et manie l'animal avec une telle vigueur et tant d'adresse, qu'elle gagne son pari aux applaudissements de tous les spectateurs ; à la suite de cette prouesse, on lui fit don d'une paire de magnifiques pistolets. « Ce que tu viens de faire là, tu ne l'as pas appris au bal, » lui dit en plaisantant

¹ Schöffland fut échangé par Wolfgang de Mülinen contre le Lœwenberg, près de Morat, lequel appartenait au colonel Rodolphe de May. La fille de Wolfgang, Marguerite, est devenue la tige de toute la famille May.

un de ses cousins, Frisching. — De ses pistolets elle devait en user, c'est ce qu'elle ne tarda pas à prouver dans une partie de campagne ; elle en usa à l'adresse d'un général allemand qui s'était permis, vis-à-vis de sa personne, des manières inconvenantes ; elle lui envoya une balle à travers le corps.

Mais toujours se posait la question : qu'allait-on faire de cette écuyère intrépide, de cette reine de la société de Berne, de cette jeune fille à l'esprit si entreprenant ? Franchement, il y avait là matière à réflexions sérieuses pour la famille. Avec son amour du bruit, du luxe, de l'éclat extérieur, n'y aurait-il point chez elle un conflit avec le sens moral ? Se contenterait-elle d'un aussi petit théâtre que la ville de Berne ? Et un avenir brillant pour l'orpheline dénuée de tous les biens de la terre, où le trouver autre part que dans son imagination à elle ?

De telles considérations durent faire passer plus d'un moment pénible à ceux qui l'entouraient, quand tout à coup se présenta dans la personne d'Abraham Le Clerc, candidat en théologie, fils de Rodolphe Le Clerc, pasteur de l'Eglise française de Berne (1648 à 1681), un prétendant à la main de Catherine. Elle accepta, mais non sans faire résistance ; peut-on lui en vouloir ? De bien haut c'était tomber bien bas ; c'était dire adieu à tous ses rêves. La famille ne lui donna guère le temps de réfléchir, et le 30 juillet suivant, le 9 août d'après le registre de la paroisse, elle épousa le jeune théologien qui, à en croire ses propres paroles, fut pour elle l'attention et la tendresse mêmes.

Quelle était la position qu'allait lui offrir son mari ? Une position fort modeste : il avait une place à l'ancienne église du Saint-Esprit (l'église actuelle, com-

mencée en 1726, n'a été achevée qu'en 1729); il était suffragant, vu que ce n'est que plus tard qu'a été créée la place de pasteur. L'église du Saint-Esprit, fermée depuis l'époque de la réformation, ne fut rouverte au culte qu'en 1604; pendant tout le XVII^e siècle, le service s'y fit par de jeunes candidats en théologie. A côté des sermons, il y avait des catéchismes pour les enfants; on fit dans la suite, les jeudis, des services pour les pauvres de l'hôpital.

Ce n'était pas un rôle bien brillant aux yeux du monde que celui que son mariage venait de donner à M^{lle} de Wattenwyl, et ses anciens amis, ses anciennes amies, sans parler de ses adorateurs, que diraient-ils en voyant passer la femme du suffragant, un simple petit mouchoir serré sur la tête, en manière de ce que nos femmes nomment *marmotte*, à peu près comme une religieuse ou une béguine, à la place du beau bonnet de fourrure¹, sa personne vêtue de robes courtes, sans soie, ni velours, ni ornements, ainsi que les femmes des prédicants y étaient obligées par ordre de l'autorité? Et puis la vie, qu'elle allait lui paraître terne, monotone et ennuyeuse, en comparaison de celle qu'elle avait menée! Une fois qu'il fallait briser avec toutes ses anciennes habitudes, pourquoi ne pas quitter tout d'un temps la ville qui rappelait sans cesse une grandeur évanouie?

Faut-il donc s'étonner, après quatre ans de suffra-

¹ On appelait *Brümme Kappe* ces bonnets de fourrure auxquels les femmes mirent un tel luxe, que le Conseil crut de son devoir d'en interdire l'usage aux femmes des ecclésiastiques, de même que celui des habits précieux aux couleurs voyantes, des chemises plissées etc. — « Les femmes riches et nobles, disent les ordonnances, devront se diriger suivant l'état de leurs maris et imiter en cela les femmes des pasteurs. »

gance à Berne, de voir le jeune adepte aller de préférence porter ses pas vers une riante vallée de la Simme, sur les bords d'un torrent écumeux, et s'établir dans l'ancienne demeure des moines Augustins devenue le presbytère; c'est là que, six années durant, le pasteur Le Clerc déploya son activité. Pendant ce temps, la femme du pasteur s'était établie de son mieux dans le vieux bâtiment remis à neuf, et allait de droite et de gauche, un peu partout, dans la vallée, faire des visites qu'on lui rendait; elle eut même un jour l'honneur de recevoir à son foyer le premier magistrat de la république, l'avoyer Sigismond d'Erlach, en route pour le bain de Weissembourg, où il allait avec des médecins chargés d'en analyser l'eau.

Quant au pasteur Le Clerc, il s'acquittait en toute fidélité des devoirs de sa charge, c'est ce dont les registres de la paroisse font foi; ils nous donnent clairement à connaître le caractère de l'homme qui, pendant quelques années, fut le compagnon dans la vie de Catherine de Wattenwyl. « Depuis son entrée à la cure, il n'a cessé de donner bon enseignement et de vivre dans la crainte de Dieu, » dit le registre, et plus loin: « Vit paisiblement dans son ménage et dans sa paroisse, remplit son emploi fidèlement »; enfin: « Prédication très bonne et instructive; fidèle dans ses enseignements aux jeunes et aux vieux comme dans les soins qu'il donne aux pauvres, il montre un véritable zèle. »

Voilà dans quelles mains, sous quelle garde était tombée M^{lle} de Wattenwyl; elle n'était pas à plaindre; aussi elle paraît à cette époque de sa vie s'être trouvée fort heureuse. Cependant les goûts que lui avait donnés la nature, pour être momentanément assoupiés, n'en demeuraient pas moins; elle n'était pas faite pour le

repos; ses rêves ambitieux, pouvait-elle les condamner à un silence éternel? De cette vie calme et paisible, au sein d'une vallée des Alpes, sous la conduite d'un homme pieux et digne, loin du tumulte de la ville, s'en serait-elle à tout jamais contentée? Néanmoins elle paraît s'être plu dans la société des habitants du Simmenthal, qui ne manquaient ni d'égards ni d'attentions pour la spirituelle compagne de leur pasteur; elle, de son côté, vante leur esprit, leur instruction, et manifeste le désir de passer le reste de ses jours dans cet aimable milieu.

Le bonheur, ici-bas, est fragile, le sien ne devait pas être de durée. La peste, propagée par le contact des vêtements de laine, se répandit dans la vallée; le pasteur de Därstetten (c'était le nom de la cure) n'échappa pas à la contagion, il mourut malgré tous les soins que lui prodigua sa femme. C'est ainsi que vint à se clore la première, la plus heureuse et la plus calme partie de l'existence de cette femme, qui allait être sujette à tant de vicissitudes. Ce ne fut pas sans regrets qu'elle quitta la retraite où elle avait passé six années sous la conduite d'un homme estimable, entourée de l'amitié de ses paroissiens; elle venait d'y connaître le bonheur domestique; nul doute que, durant le cours de sa carrière agitée, elle n'ait plus tard souvent repensé à sa vie paisible dans le presbytère de Därstetten.

Qu'allait faire cette jeune veuve de pasteur? Elle avait trente-quatre ans; elle était brillante de beauté et d'esprit. Recommencer sa vie mondaine n'était plus possible, dépendre encore une fois de ses parents lui paraissait plus dur et plus humiliant que dans son jeune âge. Aussi ne se fit-elle point prier, en 1679, pour accorder sa main au premier admirateur qui la

demanda, un monsieur Perregaux, greffier au tribunal de Valangin, dans la principauté de Neuchâtel, et au mois d'octobre la noce se fit avec le tapage voulu à cette époque. « A Aarberg, écrit M^{me} Perregaux dans ses Mémoires, les dames de la ville, avec la milice et la musique, vinrent à notre rencontre et nous accompagnèrent jusqu'à l'hôtellerie, où l'on nous offrit le vin d'honneur; on nous fit les mêmes honnêtetés tout le long de la route. A Valangin, où nous n'arrivâmes que tard le soir, la milice vint à notre rencontre jusqu'à une demi-lieue de la ville, avec des flambeaux. Pendant toute la nuit on tira les boîtes et les arquebuses, et trois jours de suite ces braves gens furent sous les armes pour fêter notre arrivée. La société de Neufchâtel, aussi, nous témoigna force civilités. »

Les premières années du mariage de M^{me} Perregaux s'écoulèrent paisibles, vouées à toutes les joies du bonheur domestique; la troisième année, elle donna naissance à un fils, qui demeura toujours son unique enfant. Ce fils, quel rôle ne va-t-il pas jouer dans la vie de sa mère; quelle adoration! quel culte! Voici enfin un emploi à son activité, un but à ses efforts; assurer un avenir à cet enfant devient le terme de ses rêves, et pour y arriver, elle ne reculera devant aucun moyen, jusqu'à ce que, déjouée dans ses ruses comme dans ses calculs, elle rencontre les plus grandes souffrances, presque la mort sur son chemin.

La première démarche un peu importante que nous voyons faire à M^{me} Perregaux depuis son établissement à Valangin, est une visite à son cousin de nom, le trop fameux abbé de Wattewille¹, descendant d'une

¹ Nous gardons, en parlant de l'abbé, le nom de Wattewille, avec l'orthographe qui lui est généralement attribuée en France.

branche de la famille de Berne, qui avait quitté la Suisse et s'était retiré en France. Pour ceux de nos lecteurs qui auraient oublié la carrière de ce grand aventurier, voici, en deux mots, ce que jusqu'alors avait été sa vie.

Jean de Wattewille naquit en 1613 à Besançon ; Nicolas de Wattewille, son aïeul, ayant épousé l'héritière de la maison de Joux, devint, par ce fait, propriétaire de domaines considérables en Bourgogne. Jean embrassa jeune la profession des armes et servit, avec distinction, dans les guerres que l'Espagne eut à soutenir contre la France, pour le maintien de ses possessions en Italie. Ayant eu une querelle avec un gentilhomme de la reine d'Espagne, qui passait à Milan, il eut le malheur de le tuer, et craignant d'être poursuivi, il revint en Franche-Comté, où il entra dans un couvent de Chartreux. Il y passa trois ou quatre ans, dans les exercices de la pénitence la plus austère. Mais le temps calma sa ferveur, et ennuyé de la vie cénobitique, il résolut d'aller en Espagne solliciter sa grâce pour le meurtre qu'il avait commis et sa réintégration dans son grade. Surpris par le prieur au moment où il escaladait le mur du couvent, il ne put s'en débarrasser qu'en le poignardant. Un ami qu'il avait instruit de ses projets l'attendait dans un bois voisin, avec un cheval, des habits pour se déguiser et de l'argent. Après avoir marché toute la journée, il s'arrêta dans une mauvaise auberge pour rafraîchir son cheval et prendre quelque nourriture. Une dispute s'éleva entre lui et un officier, qui voulait partager son souper et son lit ; Wattewille le tue et dort tranquillement le reste de la nuit, et le matin reprend sa route. Arrivé à Madrid, il se fait présenter à la cour sous un nom supposé, trouve des amis qui

s'empresstent de lui rendre toutes sortes de bons offices, et obtint du ministre la promesse d'être bientôt employé. Une nuit qu'il se promenait seul dans les rues de Madrid, il prend querelle avec un cavalier inconnu, le renverse mort d'un coup d'épée et se voit encore obligé de fuir.

Il reçoit un asile dans une abbaye de dames nobles, dont la supérieure était sa parente, séduit une des religieuses, l'enlève et la conduit à Lisbonne, où ils s'embarquent sur un vaisseau qui partait pour Smyrne. Au bout de quelques mois sa maîtresse meurt ; ne voulant plus habiter des lieux qui lui rappelaient sans cesse une femme adorée, il se rend à Constantinople, prend le turban et parvient rapidement aux premiers emplois de l'armée, par la protection d'un vizir dont il avait su capter la confiance.

La mort de son protecteur le laissant exposé aux tracasseries des autres vizirs jaloux de son élévation, il songea aux moyens de revenir dans sa patrie et de s'y ménager une existence honorable et tranquille. Se trouvant alors sur les frontières de l'Autriche avec un corps de dix mille hommes, il offre au général autrichien de lui livrer son armée, s'il lui fait obtenir le pardon de ses fautes. Le baron de Wattewille, son frère, qui jouissait d'un crédit sans bornes à la cour d'Espagne, aplanit toutes les difficultés. Jean se rend à Rome, et ayant reçu du pape l'absolution de son apostasie, est pourvu de l'abbaye de Baume, un des plus riches bénéfices de la Franche-Comté. Deux ans après, il est nommé haut doyen du chapitre de Besançon, et il aurait été fait archevêque, si les chanoines ne se fussent lignés pour empêcher un tel scandale.

Il obtint, en 1665, une charge de maître des requêtes au parlement de Dôle, et les Etats, avertis des

vues de Louis XIV sur la province, le chargèrent de négocier avec les Suisses, pour obtenir des secours en cas d'invasion. Il échoua complètement dans cette mission, et regardant, dès lors, la perte de la Franche-Comté comme inévitable, il écouta les propositions que lui fit faire le ministre de France, pour vendre la province. « La Franche-Comté, dit un auteur du temps, n'avait guère de personne plus intelligente et plus capable d'affaires ou d'intrigues, que don Jean de Watteville. La fortune et la nature avaient contribué presque également à son habileté. Un tempérament froid et paisible en apparence, ardent et violent en effet ; beaucoup d'esprit, de vivacité et d'impétuosité au dedans ; beaucoup de dissimulation, de modération et de retenue en dehors ; des flammes couvertes de neige et de glace ; un grand silence ou un torrent de paroles, propres à persuader ; renfermé en lui-même, mais comme pour en sortir au besoin avec plus de force ; tout cela exercé par une vie pleine d'agitations et de tempêtes, propre à donner plus de fermeté et de souplesse à l'esprit. » Tel était l'homme dont on s'assura pour faciliter à Louis XIV la conquête d'une province pauvre, mal peuplée et abandonnée à ses seules ressources.

L'abbé de Baume fut autorisé à promettre de l'argent, des places et des honneurs à tous ceux qu'il entraînerait dans sa défection. Presque tous les grands seigneurs de la province cédèrent à ses insinuations : « Si, leur disait-il, nous avons fait les bêtes avec les Suisses, il ne faut pas faire, mal à propos, les braves avec les Français. » La reddition de Gray lui fut payée deux mille pistoles, et ayant fait recevoir des garnisons françaises dans plusieurs autres villes et châteaux, il en fut récompensé par la charge de

grand bailli d'Amont et la coadjutorerie de l'abbaye de Luxeuil.

C'est l'époque où M^{me} Perregaux dut rendre visite à ce singulier saint, qui l'accueillit à merveille ; elle donne comme ayant été le but de son voyage, de profiter de la faveur dont son homonyme était censé jouir à la cour, pour le prier d'intervenir en faveur d'un ami ; en attendant, elle lui demanda une lettre d'introduction pour Anna de Wattewille, abbesse de Château-Châlons. Celle-ci fit à M^{me} Perregaux toutes les plus séduisantes promesses, à condition qu'elle consentît à rentrer dans le giron de l'Eglise, la seule qui pouvait la sauver ; c'était pour elle une pension annuelle de 4000 écus blancs, pour son fils l'espérance qu'il serait élevé à la cour, à la suite du dauphin. M^{me} Perregaux repoussa tout d'abord d'une façon absolue des propositions pareilles ; pourtant, à la fin, comme pour échapper aux obsessions auxquelles elle était en proie, elle fit semblant de consentir, son fils aurait été enlevé secrètement de la maison, vu que le père n'aurait jamais consenti à se séparer de son fils dans un but pareil ; mais aussitôt de retour chez elle, M^{me} Perregaux se hâta de retirer une promesse qu'elle prétendit lui avoir été arrachée, et prit ses mesures pour que l'enlèvement projeté ne pût avoir lieu.

Au commencement de l'année 1639 arriva, comme ambassadeur de France en Suisse, Amelot de la Houssaye, conseiller du roi, maître des requêtes de la maison du roi, homme aux formes gracieuses, à l'esprit insinuant et modéré, qui, sous une ouverture et une franchise apparentes, cachait toute la finesse du diplomate. La connaissance qu'elle fit de cet homme ayant exercé une influence si décisive et si profonde

sur toute la destinée de M^{me} Perregaux, lui ayant été même si fatale, il ne sera pas hors de propos de jeter un coup d'œil sur ce qu'étaît, en ce temps, l'état de l'Europe, en particulier sur ce qu'étaient les circonstances en Suisse et à Berne.

L'année 1680 allait s'achever, année fatale à l'empire d'Allemagne, où le roi Louis XIV, avec sa manie de conquêtes, venait de s'emparer de Strasbourg et de la plus grande partie de l'Alsace, après s'être approprié la Franche-Comté.

Afin de répondre à un orgueil aussi démesuré, l'empereur d'Allemagne, avec quelques-uns des princes de l'empire, l'Espagne et la Suède, venaient de conclure l'alliance d'Augsbourg. De ce moment l'épée de Louis ne pouvait plus demeurer longtemps dans le fourreau, et les prétentions de sa belle-sœur, la duchesse d'Orléans, à l'héritage de son frère l'électeur palatin, et l'élection contestée de l'archevêque de Cologne devaient lui fournir des prétextes suffisants de donner libre cours à ses penchants guerriers. C'est alors qu'éclata ce qu'on a appelé la guerre d'Orléans, où, par suite des conseils inhumains de Louvois, le malheureux et florissant Palatinat fut réduit par les Français à n'être plus qu'une sorte de désert.

Dans tous les pays environnant la Suisse on n'entendait que le bruit des armes, on ne parlait que de se préparer à se défendre ; la Suisse éprouvait une grande inquiétude en pensant à ses frontières et à leur sûreté ; défiances entretenues avec soin par les représentants des pouvoirs étrangers qui, dans l'intérêt de leurs souverains, voulaient enlever aux Suisses le droit de laisser lever chez eux des troupes. A cela s'ajoutaient pour les cantons réformés des raisons particulières d'inquiétude, à l'endroit de leur gênant voisin de l'ouest.

La ville de Berne et le pays tout entier étaient remplis de fugitifs, chassés de leur patrie à la suite de la révocation de l'édit de Nantes; ils avaient trouvé chez leurs frères en la foi l'accueil le plus empressé, le plus sympathique, et il faut avouer que les récits de ces infortunés, les tourments incroyables qu'ils avaient dû endurer avant qu'ils fussent parvenus à franchir la frontière, pas plus que les charges que devaient s'imposer les villes et les particuliers pour subvenir aux premiers besoins de ces malheureux dénués de tout, n'étaient faits pour inspirer un sentiment bien vif d'amitié pour la France, surtout pour son roi. Mais ce n'était pas même assez de ces milliers de huguenots qui, d'un bout de l'année à l'autre, ne cessaient d'affluer de France: il y avait encore les évangéliques des hautes vallées du Piémont, les Vaudois qui, pour échapper aux persécutions du duc de Savoie, poussé à ces mesures d'extrême cruauté par la cour de Versailles, avaient dû, eux aussi, chercher un asile chez les Suisses et à Genève.

L'irritation qu'on éprouvait contre le grand roi était encore augmentée des nouvelles qui arrivaient du Palatinat, racontant les horreurs qui s'y commettaient au nom de celui qui s'intitulait le plus *chrétien* des monarques: des villages florissants, des villes opulentes, des bourgs réduits en cendres au cœur de l'hiver; des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards, errants sans asile. Mais ce qui révoltait le plus, c'était de penser que des régiments suisses se rendaient complices et exécuteurs d'ordres aussi barbares. On comprend, après cela, que la tâche d'Amelot ne dut pas être facile et qu'il lui fallut rien moins que toute sa modération, sa prudence et sa finesse, pour

travailler en faveur de son maître à lui faire regagner du terrain.

Ce qui vint compliquer sa tâche et l'obligea à un redoublement d'efforts, fut l'arrivée d'un envoyé extraordinaire anglais, du nom de Thomas Coxe, chargé par sa cour d'offrir aux cantons protestants l'alliance de l'Angleterre. On sait que le pays de la Grande-Bretagne avait, dans les derniers mois de l'année 1688, accompli une révolution fondamentale : elle avait chassé du trône le catholique et bigot Jacques II, tout dévoué à Louis XIV, pour y mettre à sa place son gendre, Guillaume d'Orange, ce grand guerrier et ce grand politique, soutien du protestantisme, l'ennemi le plus acharné et le plus dangereux du roi de France ; on comprend avec quelle satisfaction universelle la nouvelle de ce changement fut accueillie par la Suisse réformée.

Ce n'est pas ici une tâche que nous nous soyons imposée de raconter la lutte des deux puissances, de montrer comment la France, par la ruse de ses diplomates, qui connaissaient à la fois les pays et les gens avec qui ils avaient affaire, parvint, au milieu de circonstances défavorables, à regagner de l'influence dans les cantons évangéliques, grâce surtout à l'antagonisme prononcé qui existait entre les sympathies des Conseils et les sympathies de la bourgeoisie. Toutefois, Amelot, pendant les premiers mois qui suivirent son arrivée dans le plus puissant des cantons réformés, dans celui qui donnait volontiers le ton aux autres, dut s'accommoder d'y trouver un esprit rien moins que bienveillant au roi son maître, et cela non seulement dans le peuple, mais encore dans un parti influent, à la tête duquel se trouvait le banneret Dachselhofer, personnage fort aimé de la population;

Dachselhofer était profondément hostile à toute politique française.

Dans une telle occurrence, que pouvait-il se rencontrer de plus heureux pour Amelot, que de faire à point nommé la connaissance d'une dame qui tenait par sa naissance et sa parenté à toutes les meilleures familles de Berne, surtout si cette dame lui offrait spontanément ses services ? Ce fut à Walperswyl, à une lieue de la jolie petite ville d'Aarberg, que M^{me} Perregaux eut sa première entrevue, d'abord avec le premier secrétaire de l'ambassadeur, un monsieur de la Boulaye ; ce fut après cette entrevue qu'elle s'entretint avec l'ambassadeur se rendant à Bade, et qu'elle lui parla de certaines ouvertures au sujet desquelles elle lui avait déjà écrit à Soleure.

Quelle entrevue pleine de périls et quelles suites elle devait avoir ! — M^{me} de Wattewille donne pour motif à sa conduite le but qu'elle avait, dans les services qu'elle comptait rendre à la couronne de France, de créer à son fils unique un avenir glorieux ; deux de ses frères, deux messieurs de Wattewille, entrés au service de France, l'un lieutenant-colonel, l'autre capitaine dans la garde du roi, y avaient chacun laissé sa vie.

A côté du mobile qu'elle invoque, il pouvait bien s'en trouver un autre, un motif secret moins honorable ; depuis l'époque, dans sa jeunesse, où elle s'était mêlée de chercher des recrues à Stuppa, son ambition ne lui laissait plus aucun repos, et les sourdes menées, les voies ténébreuses, allaient, faute d'autre, devenir la manière pour elle de jouer un rôle dans les questions du jour.

Ce fut durant que siégeait la diète de Bade, dans l'année 1689, qu'elle commença son double jeu. Il

était d'une haute importance pour elle de faire naître chez les députés des sentiments favorables à la France. Afin de n'éveiller aucun soupçon, M^{me} Perregaux prit son logement dans une maison à l'écart; elle se fit donner, par l'ambassadeur, le rôle des affaires à l'ordre du jour; elle s'en entretint avec des parents influents, et l'on convint d'arranger les choses de telle sorte, qu'on ne conserverait sur le rôle que les projets de l'acceptation desquels on pouvait être certain. Tout alla pour le mieux; Amelot acquit un bon renom; l'opinion publique tourna plus ou moins en sa faveur. Il ne laissa pas, d'autre part, de donner à M^{me} Perregaux des preuves de sa reconnaissance; il fit même présent à son fils d'un joli petit cheval, comme en possédait le jeune Amelot.

Afin de veiller de plus près au cours des événements, et dans le but de servir plus utilement la France, elle quitta Bade et prit son domicile à Berne. C'est à ce moment que commença entre elle et l'ambassadeur cette correspondance chiffrée, laquelle dura plusieurs mois, et allait attirer tant d'orages sur sa tête. M^{me} Perregaux, informée par des parents et des amis de ce qui se passait, en informait à son tour Amelot, et rendait ainsi d'importants services à la cause du roi.

On la trouve en ce même temps en relations avec les puissances alliées contre la France, avec le Brandebourg, avec les Etats-Généraux, ceci par le moyen de parents qui servaient ces différents Etats; elle fait savoir à l'ambassadeur que les alliés n'entreprendront rien avant le milieu de juin 1689; elle l'avertit que les ennemis de la France se donnent toute la peine imaginable pour détacher la Savoie de l'alliance; par elle, il apprend qu'il se trouve à Paris un envoyé de

Guillaume d'Orange, chargé d'une mission secrète; les deux puissances s'efforcent de faire de la Franche-Comté un canton suisse. — « J'ai, écrit Amelot au roi, averti le gouvernement de Neuchâtel des menées secrètes qui se font entre cet Etat et Berne; les jeunes membres des Deux-Cents sont très mal disposés pour la France. » Ces communications, M^{me} Perregaux prétendait les avoir reçues de la bouche du premier magistrat du pays, l'avoyer d'Erlach.

Pendant que M^{me} Perregaux passait quelques semaines au bain de Ruswyl, dans le canton de Lucerne, afin d'y remettre sa santé ébranlée, et qu'elle y était le sujet de visites considérables et l'objet de toutes les attentions, il se passa sur le sol des possessions bernoises un événement qui jeta le gouvernement de Berne dans un grand embarras, et qui n'était pas fait pour adoucir les esprits déjà montés contre la France; aussi voit-on à ce moment l'ambassadeur témoigner à la malade tout le regret qu'il éprouve de ne pouvoir jouir de ses communications.

Cet événement, voici quel il était: des troupes de malheureux fugitifs des vallées vaudoises du Piémont avaient réussi, malgré toutes les entraves, à passer en Suisse, et s'étant groupés au bord du lac de Genève, s'apprêtaient, soutenus par des réfugiés français et par des volontaires de Neuchâtel et de Vaud, à forcer le passage et à rentrer dans leur pays. En dépit des ordres lancés par les fonctionnaires bernois¹, afin

¹ « Il y a douze cents de ces bannis qui sont montés, avec une résolution désespérée, sur vingt-huit barques, et c'est en entonnant d'une voix un des psaumes, qu'ils ont quitté la rive. » (Rapport de Thormann, gouverneur d'Aigle.)

C'était l'expédition commandée par le capitaine Arnaud, le récit en a été écrit par lui et publié.

d'empêcher cette entreprise si aventureuse, elle n'en eut pas moins lieu, jetant dans le malheur et la misère une partie de ceux qui y avaient pris part, et mettant le gouvernement de Berne, vis-à-vis des cantons catholiques et des Etats voisins, dans une position si fâcheuse, qu'il crut devoir déployer contre le capitaine Bourgeois toute la sévérité possible et le fit exécuter. Un événement pareil souleva d'autant plus l'opinion en Suisse contre la France, que des émigrés français s'y trouvaient mêlés, et qu'on allait s'en servir pour représenter à cette puissance, déjà si prévenue et si hostile, l'Eglise réformée sous les couleurs les plus fausses et les moins favorables.

De retour à Berne, M^{me} Perregaux prit son logement chez une veuve, dans un quartier fort éloigné ; ayant ainsi le désir d'attirer moins l'attention, elle s'efforça de gagner à ses desseins les personnes les plus influentes. Pendant qu'elle continuait à servir l'ambassadeur de France par ses rapports secrets, il lui arriva l'aventure suivante : elle s'était employée en faveur d'une M^{me} Balthazar, de Lucerne, femme d'un colonel, qui plaidait contre ses enfants à l'ambassade de France. M^{me} Perregaux étant malade et au lit, reçut la visite de M^{me} Balthazar, qui venait de poser sur la table de nuit la réponse de M. Amelot, quand un des parents de M^{me} Perregaux qui était venu la voir, regarda le cachet de la lettre d'un œil de défiance et dit : « Je reconnais à ce soleil et à ces trois cœurs qui sont autour, que cette lettre vient de l'ambassadeur de France. »

Sur quoi il s'éloigne et s'en va, plein de courroux, chez les conseillers secrets, Jean-François Rhyner, ancien bailli de Branchis et de Trachselwald, depuis 1689 membre du Petit Conseil, et chez Jean-Henri

Ernst, ancien bailli de Fraubrunnen, alors aussi membre des Conseils, leur dénoncer M^{me} Perregaux comme une femme dangereuse, qui ourdissait des trames secrètes avec l'ambassadeur de France; et ourdir des trames secrètes avec la France, dans un temps pareil, où la ville et le pays étaient soulevés contre cette puissance, n'était-ce pas un crime contre l'Etat?

Les deux conseillers s'entendirent aussitôt avec leurs collègues, tous opposés au parti français, et d'un commun accord l'on fit arrêter le courrier envoyé par M^{me} Perregaux à Soleure à l'ambassade française. On trouva sur lui trois magnifiques tablettes à plaque d'argent, bordées d'or, qui contenaient en chiffres les réponses des premiers magistrats de Berne à certaines demandes de l'ambassadeur. Mais sans la clef, impossible de les déchiffrer; dès lors, qu'on trouvât la clef chez M^{me} Perregaux semblait hors de doute, mais comment faire pour la lui enlever? Ici commençait une tâche laquelle n'était guère facile. Ce fut pendant la nuit du 8 au 9 décembre que pénétrèrent dans le lieu écarté où M^{me} Perregaux gisait malade, alitée, deux membres du Conseil ordinaire, quatre membres du Grand Conseil, tous armés, accompagnés des gardiens de la ville le mousquet sur l'épaule, la mèche allumée à la main; la porte de la chambre fut enfoncée, la garde fit prisonnière non seulement la femme épouvantée, mais son jeune fils, et les emmena tous les deux dans la prison de l'Ile; sur quoi les conseillers s'emparèrent de l'argent et des papiers.

Le lendemain, lundi 9 décembre 1689, les deux conseillers secrets¹ Ernst et Rhyner annoncèrent au

¹ « Le Conseil secret est comme le ministère d'Etat du vieux Berne; c'est l'un des principaux départements du Conseil ordi-

Conseil des Deux-Cents assemblé au son de la cloche que, dans la nuit précédente, ils avaient pris, pour la mettre en lieu sûr, une femme véhémentement soupçonnée d'avoir entretenu des correspondances secrètes, qu'ils l'avaient fait transporter dans la prison de l'île où, jusqu'à nouvel ordre, elle serait bien et dûment gardée.

Non seulement la conduite des conseillers fut absolument approuvée, mais on nomma sur-le-champ une commission munie de pouvoirs extraordinaires, chargée « de veiller dans de telles circonstances à la sûreté de la patrie, et de faire son rapport au Conseil secret, après avoir examiné avec soin la personne arrêtée, l'avoir interrogée en toute conscience sur ceux qui l'avaient induite à faire une telle chose, quels étaient ceux qui pouvaient avoir un intérêt à lui faire tenir une telle conduite. » A la tête de la commission se trouvait l'homme populaire du temps, le banneret Dachselhofer¹, connu par sa haine pour les Français;

naire; il se compose de l'avoyer qui n'est plus en fonctions, du trésorier, de quatre bannerets et des deux conseillers secrets, lesquels sont les deux représentants du Conseil des Deux-Cents, et siègent comme les remplaçants de cette suprême autorité. » (*Description de la ville et de la république de Berne*, t. I, p. 95.)

¹ L'armée française, en 1672, ayant ouvert la campagne contre les Etats-Généraux sous la conduite des plus grands hommes de guerre du temps, Condé, Turenne, Vauban, arrivée au bord du Rhin se préparait à faire irruption en Hollande, quand tout à coup le sentiment patriotique se réveilla dans le régiment d'Erlach; il refusa de passer le fleuve et rappela les traités qui ne lui permettaient pas d'attaquer un peuple ami, frère en la foi. Condé fit alors amener de l'artillerie afin de contraindre les mutins à passer. Tous ne se soumirent pas, Dachselhofer brisa sa hallebarde et, avec ses deux fils et quelques soldats, força le passage et reprit le chemin des Alpes. — Le même Dachselhofer

c'était un homme qui, dans un temps où tous s'empressaient de courber l'échine devant le grand voisin de France et de lui répandre de l'encens sous les pas, avait à plus d'une reprise manifesté sa fermeté et montré son caractère.

Avec cet homme de mérite siégeaient dans ce tribunal extraordinaire MM. Jenner, banneret, Ernst et Rhyner, conseillers secrets, plus les anciens baillis Willading, Berseth, Thormann et Wurstemberger.

M. Perregaux, le mari de l'accusée, dont le gouvernement de Berne demandait l'extradition à celui de Neuchâtel, vu qu'il avait l'apparence d'être compris dans toutes les menées de sa femme, averti à temps par un ami, s'était enfui dans la Franche-Comté. Les interrogatoires commencèrent dans la prison, où nous irons retrouver l'accusée et où nous la suivrons dans son récit. « Dachselhofer et Jenner, dit-elle, en leur qualité de juges principaux, étaient assis à part, et par égard pour ma naissance avaient la tête découverte ; les deux conseillers secrets étaient armés de hallebardes ; le reste des membres du Conseil se tenaient debout et sans armes. » — « Nous n'aurions point eu recours à ces extrémités, lui dit entre autres Dachselhofer, s'il ne s'agissait ici d'une affaire d'Etat, plus encore d'une entente secrète avec l'ambassadeur

joua, en 1687, un rôle non moins honorable à Paris, où il avait été envoyé avec le bourgmestre Escher, de Zurich. Ces deux vailants confédérés n'ayant pas pu aboutir dans leur mission de faire lever, au profit de Genève, le séquestre mis sur les péages du pays de Gex, et voyant que c'était surtout par la mauvaise volonté de la cour de France, demandèrent leurs passeports et repoussèrent fièrement le portrait du roi et les chaînes de grand prix qu'on leur offrait, disant que l'accueil qu'on leur avait fait ne cadrait nullement avec d'aussi riches présents.

de France, dont le roi, un second Attila, est devenu le fléau de notre religion ; il cherche à jeter le désordre dans notre Etat, en s'efforçant d'attirer à lui nos magistrats, pour laquelle chose il a profité de vos services ; c'est ce que prouvent ces magnifiques tablettes et d'autres papiers ; aussi votre dernière lettre contenait des secrets d'Etat que personne ne pouvait connaître que les trésoriers et les bannerets. » — En fin de compte, on offrit à M^{me} Perregaux sa grâce, même une récompense, si elle consentait à dénoncer les complices qu'elle devait avoir eus dans les hautes sphères du gouvernement.

A quoi la prévenue répondit qu'il ne lui appartenait pas de juger les démarches et les desseins du roi de France, mais qu'on aurait peine à se justifier de l'outrage commis en sa personne envers la sécurité publique en l'arrêtant, elle qui n'était plus une sujette bernoise, mais bien une étrangère, la sujette d'un prince français, le duc de Longueville ; on avait violé le droit public. Son seul tort dans ses relations avec l'ambassadeur de France avait été de procurer une meilleure position à son mari. Les secrets d'Etat contenus dans les dépêches, elle les avait appris d'une personne inconnue. Les magnifiques tablettes lui appartiennent en effet, mais elle ne sait pas ce qu'il y a écrit dessus, etc.

Après ce premier interrogatoire, on la sépara, à son plus grand chagrin, de son jeune fils (il avait huit ans), qui avait été sa plus grande consolation dans sa prison ; des parents de la famille l'ayant conduit à Valangin, il s'en fut en Franche-Comté rejoindre son père.

L'accusée ¹, dans un second interrogatoire, à la lec-

¹ Tant que M^{me} Perregaux fut dans la prison de l'Île, on lui

ture de lettres qu'on avait saisies à son messenger, s'étant servie des mêmes expressions dont elle avait usé le jour précédent, le banneret Jenner entra dans une fort grande colère : « Femme, lui dit-il, les détours ne te serviront de rien, tu seras bien forcée de dire la vérité. » — Et le même banneret lui ayant reproché de ne s'être laissée aller à cette intrigue que pour vivre plus à l'aise, elle répondit en faisant des allusions offensantes à la manière dont ledit Jenner avait augmenté sa fortune. Elle ne répondit pas d'une façon moins piquante audit banneret, quand il insista pour savoir le langage qu'avait bien pu tenir M. de la Boulaye, le secrétaire de l'ambassadeur de France, dans tous les entretiens qu'il avait eus avec elle.

« Je ne me souviens que d'une chose, répondit-elle, c'est que M. de la Boulaye m'a affirmé ne connaître pas d'ennemi plus cruel de la France que M. Jenner, et que c'est un homme qui assurément fera mauvaise fin. »

Quant à la circonstance qu'on avait trouvé dans la cassette la clef de la correspondance chiffrée, elle chercha à la faire envisager comme une simple plaisanterie ; de même elle voulut faire croire à l'innocence de sa correspondance toute d'amitié avec son parent, fort compromis, Sigismond d'Erlach, seigneur de Spiez, puis avec M. Antoine Kirchberg, seigneur de Bremgarten, ancien banneret, alors avoyer, et M. Jean-Rodolphe Sinner, ancien avoyer ; elle désavoua hautement les torts qu'on lui imputait.

De cette façon, l'accusée réussit à ne point rendre

apporta sa nourriture des différentes abbayes (des charpentiers, des bateliers, des gentilshommes) ; ceux ou celles qui tenaient les plats mangeaient avec elle, crainte du poison.

à ses juges la tâche facile ni légère, pas plus qu'à ceux qui la gardaient ; si bien que tous finirent par ne plus vouloir demeurer dans leur emploi. Dès lors, les Conseils et la bourgeoisie résolurent d'un commun accord de désigner neuf officiers, dont chacun, à la tête de douze gardiens qu'il aurait choisis, ferait à tour de rôle le service dans la prison pendant vingt-quatre heures. On n'accorda point aux juges leur requête de les délivrer d'une telle charge indigne et pénible ; Dachschofer lui-même, en dépit de tous ses efforts, fut sommé de continuer et, malgré tous les troubles divers et les ennuis qu'il éprouverait, de maintenir la commission.

On pourra voir dans l'extrait suivant quelle était la préoccupation du Conseil des Deux-Cents et le désir qu'il avait de mettre au jour la vérité ; c'est une page tirée des registres de décembre 1689 : « Comme il apparaît clairement par ce procès que cette femme est une femme pleine de malice, qui est loin de confesser ce qu'elle sait, qui refuse en particulier de révéler les noms qu'il nous importerait si fort de connaître, nous ne cesserons pas nos recherches jusqu'à ce que la vérité soit mise au jour. C'est pourquoi la démission des juges n'est pas acceptée ; l'enquête continuera, d'abord sérieusement, par interrogatoires, ensuite avec les *poucettes* et la torture complète ; ceci le plus tôt possible ; on commencera par menacer l'accusée de la torture ; si la menace n'amène pas des aveux, on lui montrera les instruments ; si elle persiste dans son silence, *on la tirera*. Pour éviter pendant le temps de la foire, où il y a un si grand nombre de gens dans la ville, tout bruit inutile, on disposera dans la prison de l'Île une chambre pour la torture. En même temps on enverra une circulaire aux gens

d'Eglise pour qu'ils visitent assidûment l'accusée, dans l'espérance que les raisons qu'ils lui donneront pour la convaincre ne demeureront pas sans résultat, vu que les Conseils et les bourgeois ne goûteront aucun repos jusqu'à ce que la femme détenue dans l'Île ait pleinement et parfaitement vidé son cœur; nous désirons que les juges ne demeurent pas séduits, que la confusion ne règne pas, et que les plus coupables ne soient pas laissés dans l'ombre. »

Lors d'une des dernières visites du clergé, comme il s'agissait de préparer l'accusée à sa fin prochaine et qu'elle s'entêtait à protester de son innocence, un des assistants entra dans un accès de colère; cet assistant, plus tard doyen Bachmann, en proie au plus violent courroux, cria à l'accusée: « Monstre, comment osez-vous bien vous donner encore pour innocente, quand vous étiez dans une entente ouverte avec le plus cruel et le plus injuste de tous les rois, qui a violé les traités les plus saints et persécute ceux de notre religion. Ne voyez-vous pas ces infortunés, obligés d'abandonner leurs maisons et leurs biens pour ne pas trahir leur conscience, venir chaque jour par centaines chercher un refuge parmi nous? »

Dans ce même temps, c'est-à-dire le 26 décembre, on arrêta un certain Pierre Giraud, de Gex, fortement soupçonné d'avoir été mêlé à l'affaire des correspondances secrètes de M^{me} Perregaux; on le livra aux mêmes juges qu'elle, le menaçant, s'il n'avouait pas, de le mettre lui aussi à la torture; au besoin, on le confronterait avec l'accusée.

Ce n'était toutefois pas seulement dans les Conseils et parmi les juges que l'affaire était l'objet d'un examen incessant et des plus minutieux; c'était aussi chez les bourgeois, dans les abbayes, dans les caba-

rets, où l'on ne cessait de s'en entretenir et de la discuter. Le bourgeois, généralement ennemi de la France ou plutôt de son roi, par les raisons que nous avons dites plus haut — donc on ne peut moins bien disposé en faveur de l'accusée — trouvait que le procès traînait infiniment trop en longueur.

On entendait tenir des discours pleins de mécontentement, où perçaient même les menaces; « il semblait que l'autorité, par égard pour celle qui était détenue dans la prison de l'Île, ne prît point à cœur la chose, ou bien ne savait pas adopter les mesures nécessaires, si bien qu'on pouvait craindre de voir des malintentionnés se mettre à nouer de nouvelles trames. » Voilà ce qu'on entendait répéter de toutes parts, avec la crainte qu'à la suite d'une opinion aussi surexcitée, des menaces on ne passât bientôt aux actes.

On ne se contenta pas même de discourir, on annonça que la bourgeoisie allait tenir des assemblées et qu'elle enverrait des citoyens patrouiller à la grand'garde. Ce ne fut pas sans un sentiment d'effroi très vif que le Conseil apprit ces choses; le 27 décembre 1689, il crut devoir assembler le Conseil de guerre, plus le Conseil secret, afin que tous deux ensemble prissent des mesures en vue de la sécurité publique; douze membres du Grand Conseil durent se rendre toutes les nuits à l'hôtel de ville, et de là faire des patrouilles jusqu'au jour dans tous les quartiers de la ville; en même temps on exhortait la bourgeoisie à s'abstenir de discours irritants contre l'autorité: « Que chacun demeure tranquille et ait confiance, disait le Conseil, leurs Excellences ne manqueront en rien à leur devoir, et au cas où l'on viendrait à découvrir quelque chose de fâcheux, on fera bonne et prompte justice sans épargner personne. Dans le cas où ces

conseils ne seraient pas écoutés, les Magnifiques ne manqueraient pas d'user de la haute autorité qu'ils ont reçue de Dieu, et de punir ceux qui se seront attiré leur malgrâce. » C'est ainsi que pour la ville de Berne s'acheva, d'une façon violente et avec la crainte de voir éclater l'émeute, l'année 1689 ; le mécontentement allait croissant ; même en dehors du pays, l'attention commençait d'être éveillée ; le premier jour de l'an 1690, pour beaucoup, loin d'être un jour de joie, fut un jour où l'on semblait n'avoir à jeter sur l'avenir que des regards fort sérieux, tout empreints de sollicitude.

Alors le Conseil de Berne décida, le 6 janvier 1690, que ladite Perregaux, pour qu'elle pût être plus facilement confrontée avec Giraud, de Gex, serait transférée de la prison de l'Île à la tour de la Cage ; là, dans la chambre d'en haut, dite *Gütterstübli*, elle serait attachée au poêle de telle manière que personne ne serait dans le cas de l'approcher ni d'échanger avec elle aucune parole ; on placera en outre, dit le registre, proche de la fosse aux ours contiguë à ladite tour, une sentinelle, afin qu'on ne puisse rien crier à la prisonnière. L'instruction devra être hâtée autant que faire se pourra, recommandation que le Conseil ne peut assez répéter, afin de mettre un terme le plus tôt possible à tous les discours qui se tiennent à la ville et à la campagne, même hors du pays.

Mais dans les Conseils et chez les juges, la cause ne laissa pas que d'exciter des passions violentes et de donner lieu à des discours irritants ; on accusait certains juges d'avoir tenu des propos calomnieux, en conseillant à l'accusée de retirer des aveux qui lui avaient été arrachés par la vue des instruments de torture ; ces accusations, on déclare les mettre à

néant etc., etc. Écoutons d'ailleurs l'auteur de tout ce trouble et voyons comment M^{me} Perregaux raconte les heures les plus sombres de sa vie si agitée :

« Mes juges, dit-elle dans ses mémoires, vinrent me visiter, moi que le monde entier avait abandonnée et qui n'avais plus de recours qu'en Dieu ; ils me firent observer que si je prêtais serment de n'avoir jamais eu aucune relation avec l'ambassadeur, on m'enlèverait mes chaînes, on me rendrait même la liberté. Mais je refusai de prêter serment, disant qu'à Berne *aucune femme n'est admise au serment* ; je ne consentis pas davantage, quand on me dit que je n'étais pas une femme ordinaire et qu'on était disposé à faire une exception en ma faveur, comme étant *un esprit fort*.

« Ce fut en vain qu'on me conjura, au nom de mes aïeux, de ne pas persister à nier, afin de ne point laisser aller les choses jusqu'à l'extrémité ; je répondis que ma conscience ne me reprochait rien, que j'étais décidée à tout souffrir, mais qu'à mes juges incombait de ne pas abuser du pouvoir que Dieu leur avait mis entre les mains. »

Alors commença, d'après l'usage barbare du temps, l'emploi de la torture ; on serra les pouces à l'accusée d'une façon si terrible que le sang se mit à couler, et les pouces furent si bien écrasés que les ongles tombèrent à la suite d'atroces souffrances. M^{me} Perregaux supporta ces tourments avec une constance infinie, se contentant de dire que ses juges auraient un jour à rendre compte de la cruauté avec laquelle ils traitaient une personne dont le sang criait vengeance.

Quelques jours après, la blessure commençant d'être cicatrisée, on attacha la patiente aux instruments de torture et on lui tira le corps avec les mains liées derrière le dos ; la troisième fois, on lui attacha aux

pieds une pierre du poids de vingt-cinq livres, plus tard une du poids de cinquante, et on se remit à lui tirer le corps, en ayant soin qu'on vît la victime de la rue, pour que le peuple jugeât qu'on procédait bien avec toute la sévérité voulue¹. Afin d'augmenter encore la torture, on avait introduit dans la corde du fil de laiton.

Enfin, on inventa un nouveau genre de torture : on lui fit endosser une sorte de camisole intérieurement garnie d'épingles, et on la lui serra si bien au corps, que ses traits contractés par la douleur devinrent presque méconnaissables. Son bras, à la suite de tous ces tourments, était devenu si faible (il était en outre démis), que pendant un mois il fallut lui donner sa nourriture comme à un enfant.

Qu'allait-il sortir de ce long, de ce cruel martyr ? *Rien*, au moins à ce que dit M^{me} Perregaux, *rien, car elle aurait été la constance, la ténacité même*. De plus, elle prétend que certains de ses juges n'auraient pas laissé que de lui renouveler les plus belles promesses pour le cas où elle aurait consenti à dire que l'avoyer d'Erlach, sur qui l'on avait surtout l'œil ouvert, avait été en relations secrètes avec l'ambassadeur de France, supposition qu'elle repoussa, suivant elle, avec indignation ; toutefois, ses interrogatoires, tels que nous les a gardés le registre de la prison de la Tour, sont fort différents de ce qu'elle avance, car ici nous trouvons les aveux qu'elle a faits après avoir subi la torture, comme ceux qu'elle fit plus tard.

1^o Elle avoue qu'elle et son mari, le sieur Samuel

¹ M^{me} Perregaux dit dans ses mémoires « qu'on avait enlevé le toit de la chambre de la question. » Ceci semble toutefois de sa part une exagération.

Perregaux, ont porté à la connaissance de l'ambassadeur de France tout ce qu'ils ont pu apprendre d'un peu important, en retour de quoi ils ont reçu récompenses telles qu'argent, anneaux, cheval, habillement etc.

2^o Que pour telle fin, et que personne ne connût ses intrigues, elle envoyait des missives copiées par son mari en une écriture chiffrée, inventée par le secrétaire de l'ambassadeur de France, M. de la Boulaye; elle-même s'en est servie, y a même ajouté.

3^o Elle avoue avoir reçu dudit secrétaire trente doubles doublons, avec mission de les offrir à deux messieurs de condition, en cherchant à les gagner au *parti français*; toutefois elle ne les a offerts à personne, ne sachant pas de quelle manière s'y prendre.

4^o Qu'elle a abusé du nom de plusieurs messieurs de condition, en faisant croire à l'ambassadeur que les informations qu'elle lui fournissait venaient de telle ou telle personne, ce qui était faux, inventé par elle, et n'avait d'autre but que de se faire valoir, comme si les susdits personnages avaient noué avec elle quelque intrigue. Elle prend Dieu à témoin que personne n'était de connivence avec elle, que les susdits messieurs sont innocents; qu'elle n'a non plus porté à aucun d'eux missive de l'ambassadeur, ni reçu leur conseil sur telle ou telle affaire, mais elle a *ouvert elle-même* les missives que l'ambassadeur pensait qu'elle devait porter, et elle y a répondu suivant son esprit de malice, afin de surprendre la bonne foi de l'ambassadeur et de lui tirer de l'argent; tout ce que dessus est dit est vrai, sur le salut de son âme.

5^o Pour que l'ambassadeur pensât que les réponses qu'elle lui a envoyées venaient bien des messieurs de grands noms, de qui elle a si singulièrement abusé, elle

s'est servie de différentes personnes de moindre condition, qui ont copié les missives, la plupart composées par son mari.

6^o Elle a constamment refusé toutes les conférences que l'ambassadeur n'a cessé de solliciter; elle n'a pas voulu non plus, malgré son désir, lui révéler les noms dans les dépêches à l'écriture chiffrée inventée par la Boulaye, de peur que les messieurs dont les noms étaient portés ne fussent nommés et choisis pour des conférences, auquel cas les tromperies au moyen desquelles elle avait abusé l'ambassadeur auraient pu être mises au jour.

7^o Elle avoue avoir conféré oralement avec le secrétaire de l'ambassadeur, aussi bien à Russwyl qu'à Berne.

8^o Elle avoue avoir dénoncé la chancellerie et aussi d'autres personnes, essayant ainsi de les rendre suspectes, laissant entendre que c'était par elles que l'ambassadeur de France avait reçu des communications; en retour, l'ambassadeur avait fait avoir à ces personnes des pensions ou d'autres avantages, tandis que, mise à la torture, elle a déclaré qu'à sa connaissance, ni le chancelier, ni les employés de la police n'ont reçu des pensions de l'ambassadeur.

Elle reconnaît par là avoir gravement manqué à son devoir, en se laissant aller à faire des choses lesquelles ne conviennent ni à elle ni à des gens honnêtes; elle a méchamment fait suspecter la bonne foi de ceux qui sont les chefs et les colonnes de cet Etat, les attaquant dans leurs personnes et dans les hautes places qu'ils occupent, essayant de les corrompre par argent et par présents; elle a causé ainsi toutes sortes de troubles. Elle prie Dieu et la haute autorité et tous ceux qu'elle a offensés de la main et de la langue,

de lui pardonner et de ne pas la juger trop sévèrement.

Après cette sentence en vient une autre, sous la date du 18 février 1690; on la trouve dans le livre de la prison :

« En considération, dit la sentence, de ce que la détenue a été amenée à une telle conduite par l'ambassadeur de France, qui lui seul a été trompé par elle, sans qu'il en soit résulté nul dommage pour cet Etat, ceux de MM. les conseillers qu'elle a méchamment trompés depuis qu'elle est en prison, lui ayant d'un cœur chrétien pardonné ses offenses, d'autant qu'il leur est connu que ladite femme n'a pas la plénitude de sa raison, mais est généralement tenue pour maniaque et pour extravagante; de plus, sa parenté, qui est fort considérable en rang, ayant en toute humilité intercédé en sa faveur et demandé sa grâce, leurs Magnificences les conseillers ont décidé qu'en égard à cette grande parenté, qui a bien mérité du pays, à ladite Perregaux, par acte de singulière miséricorde, *on fera remise de la vie*; ceci toutefois sous la réserve que ladite parenté prendra à sa charge tous les frais, nourrira ladite Perregaux et la transportera en un lieu où elle ne pourra plus faire mal ni dommage à personne, à quelle fin la famille fournira caution.

« Les trente doubles doublons sus-mentionnés demeureront aux mains de l'autorité. »

La sentence fut plus tard modifiée en ce sens que la famille n'aurait pas à fournir de caution, mais ferait en sorte qu'on n'entendrait plus parler de cette malheureuse.

Pierre Giraud, de Gex-la-ville, dont nous avons parlé précédemment comme ayant été mêlé dans cette intrigue, dut subir lui aussi la torture; d'abord celle

des poucettes, ensuite celle de la corde ; plus tard, grâce à l'intercession de ses frères, on le relâcha sous serment de vider la ville.

Il n'est pas sans intérêt, après avoir passé en revue les actes judiciaires du procès, de lire dans les mémoires le jugement que porte M^{me} Perregaux sur l'enquête judiciaire à laquelle elle venait d'être soumise ; et si ce jugement n'est pas en contradiction positive avec les faits, on peut dire néanmoins que c'est un récit tout orné de broderies en sa faveur, où les événements se seraient passés de façon à la disculper et à accuser ses juges.

Le tribunal avait à la fin rendu sa sentence, sentence terrible ! d'après laquelle l'accusée était condamnée à perdre la vie par le glaive ; le Conseil des Deux-Cents confirma le jugement ; les ecclésiastiques de la ville remplissaient le devoir douloureux de préparer jour et nuit la patiente au sort qui l'attendait ; l'exécution avait été fixée au samedi suivant. Déjà lascellette était dressée, quand arriva contre-ordre : l'exécution était remise au samedi suivant, jour de grand marché où les campagnards ont coutume de venir en nombre à la ville.

On ne négligea rien de ce qui pouvait assurer la tranquillité publique ; les postes furent partout doublés et, pendant la nuit, de nombreuses patrouilles ne cessèrent de parcourir la ville en tous sens ; il faut ajouter que, depuis le milieu de janvier, pour tranquilliser les habitants, on avait retiré les gardes qui veillaient la nuit à l'hôtel de ville.

Le jour fatal arrivé, le bourreau, son glaive à la main, debout à côté de la sellette, se tenait prêt à remplir son office ; à côté stationnait une voiture entièrement tendue de noir, voiture que le frère de la

condamnée avait envoyée pour recevoir le corps ; la condamnée à la fin apparut entourée de gardes et des serviteurs de la justice. Partout un silence de mort ; on lit le procès, puis le jugement. A ce moment se lève le grand sautier Abraham Tscherner, en sa qualité de défenseur de l'accusée ; il parle avec chaleur, avec émotion, de la faiblesse du sexe féminin, faiblesse laquelle entraîne après elle souvent les suites les plus funestes ; il montre comment, dans le cas présent, l'Etat n'a eu à souffrir aucun dommage ; comment on ne punit un mauvais dessein que dans le cas où il a été accompagné de son exécution, et finit en demandant du ton le plus pressant qu'on fasse à l'accusée grâce de la vie, en l'honneur de sa haute naissance, en l'honneur surtout des services importants que sa famille n'a cessé de rendre à l'Etat.

A peine avait-il fini de parler, qu'apparaissent les membres de la grande et noble famille de Wattenwyl ; ils portent tous de longs habits de deuil ; ils déclarent aux juges que dans le procès dont lecture vient d'être faite, ils ne peuvent voir un crime digne de mort ; il leur paraît donc qu'une condamnation pareille n'a d'autre but que d'humilier leur famille ; ils menacent, au cas où elle sera maintenue, de quitter Berne et d'émigrer, si l'on ne renonce pas à faire exécuter une telle sentence.

Alors les juges se retirent pour entrer dans une délibération nouvelle ; par égard pour la famille, ils commuent la peine de mort en un *bannissement éternel au Brésil*. « Mieux la mort ! » s'écrie alors celle à qui l'on vient de faire grâce. « Ceci, s'écrient à leur tour les parents, serait mille fois pire que de souffrir la mort, ce serait un châtement sans exemple pour une femme ! »

Nouvelle délibération, nouvel arrêt, qui conclut à la *prison perpétuelle*. La famille accepte aussi peu cette prison perpétuelle que de voir renfermer l'accusée dans la forteresse d'Aarbourg, comme le veut le quatrième arrêt.

Cinquième arrêt : « La prévenue sera mise en liberté, disent à la fin les juges, elle sera rendue à sa famille, qui aura à veiller sur elle et à payer les frais du procès. » Mais la famille ayant encore une fois refusé de prendre cette responsabilité, dernier arrêt, cette fois irrévocable : ladite Perregaux *sera mise en liberté*, quand elle aura acquitté les frais du procès, lesquels s'élevaient à 200 pistoles. Ce fut l'ambassadeur de France, Amelot, qui les fit acquitter par-dessous main.

Pour conclure et dire ce qui touche aux dernières aventures de cette femme vraiment étrange, nous ajouterons que, retenue dans un emprisonnement étroit jusqu'à l'entier acquittement des frais du procès, elle quitta Berne en compagnie de son frère Samuel, ci-devant bailli de Romainmôtier, et dit adieu pour toujours à la ville de ses pères, où elle avait fait tant de dures expériences et éprouvé de si grandes humiliations et de telles souffrances, la plupart, il faut le dire, attirées par ses fautes. Remise en liberté, la prisonnière se rendit d'un temps de galop jusqu'à Sonceboz, dans l'ancien évêché de Bâle, où, réunie à son mari et son fils, elle jouit du bonheur, si longtemps et si ardemment désiré, de se retrouver encore une fois au milieu des siens. M. de la Boulaye, le secrétaire de l'ambassadeur, vint l'y rejoindre, et ne vit pas sans effroi les marques qu'avaient laissées les

jours d'angoisse sur le visage de cette femme, jadis si accorte et de si belle apparence.

M^{me} Perregaux, son mari et son fils élurent quelque temps domicile dans la Franche-Comté, dont la France se trouvait en possession depuis la paix de Nimègue, et là il ne manqua pas d'occasions pour mettre en pleine lumière l'humeur aventureuse de cette dame. A peine sa santé, si profondément ébranlée, était remise, grâce aux soins d'un sieur Guillemain, médecin du roi, alors domicilié à Besançon, qu'elle courut, comme dans les jours de sa fortune, solliciter de hauts protecteurs, l'abbé de Wattewille à Beaune, et la dame de Wattewille à Châlons ; il n'est question dans ses mémoires que de fêtes, de dîners, d'amusements de toutes sortes ; le roi même la favorisa et lui accorda une pension.

A ce nouveau rayon de soleil dans la vie de M^{me} Perregaux vient s'ajouter le bonheur de pouvoir rentrer dans sa patrie ; c'est ce qu'obtint pour elle l'ambassadeur de France ; elle alla se fixer à Valangin ; mais de même que le midi de sa vie avait vu se déchaîner les plus violentes tempêtes, le soir ne devait pas en être serein, ni son ciel exempt de sombres nuages.

En ce temps, les esprits étaient fort agités dans le comté de Neuchâtel, dont les habitants étaient grandement divisés ; on y comptait de nombreux partis, vu qu'on prévoyait l'extinction prochaine de la maison de Longueville, et déjà les compétiteurs se disputaient son héritage. Comment alors s'étonner qu'on accueillît avec une certaine méfiance ce couple nouveau venu, qu'on savait si complètement adonné aux intérêts français ? De plus, M^{me} Perregaux fut à maintes reprises appelée à comparaître par devant le Consistoire, vu que, prétextant le mauvais état de sa

santé, elle ne se rendait que rarement à l'église ; elle fut même condamnée à payer une grosse amende. Les dernières années de sa vie demeurèrent singulièrement troublées par de graves infirmités, suite de la torture qu'elle avait soufferte à Berne, si bien qu'elle finit par demander au ciel la mort pour la délivrer de tous ses maux.

On donne le 21 novembre 1714 pour le jour où elle rendit l'âme ; c'est ce que dit la pierre de son tombeau dans l'église de Valangin ; cette pierre est ornée de trois ailes qui distinguent les armes de la famille de Wattenwyl ; voici l'inscription :

Ici repose, dans l'assurance d'une glorieuse résurrection, le corps de dame Catherine-Françoise de Wattenwyl, épouse du sieur Samuel Perregaux, ci-devant maître bourgeois et ancien d'Eglise, de Valangin. Elle est décédée le 21 novembre 1714, à l'âge de 69 ans. Dieu ait son âme.

Avant de conclure, il convient de jeter un dernier coup d'œil sur la femme qui nous a amené à connaître d'une manière si frappante et si intime les habitants de sa ville natale, leurs intrigues et leurs craintes, en un mot les jours agités du temps où elle vécut ; cette femme, par ses passions, contraignit le gouvernement d'alors à prendre des mesures violentes pour parer à une sédition, laquelle menaçait la tranquillité de l'Etat.

Les jugements sur celle qui faillit amener tous ces désordres sont fort nombreux et fort divers ; les plus sévères, on le comprend, viennent de ses contemporains appartenant au parti politique qui lui était opposé, à ce parti qui avait en horreur la France et son ambassadeur, et qui aurait fait à Catherine de Wattenwyl bien plus vite un crime d'avoir eu le moindre

rapport avec Amelot, que d'avoir entretenu avec lui une correspondance fallacieuse destinée à lui extorquer de l'argent. C'est ici précisément que la postérité verra une circonstance aggravante, et nous sommes à nous demander comment une femme si richement douée, ayant tant de beauté et d'esprit, a pu s'oublier jusqu'à suivre un tel chemin.

Il est bon de ne pas oublier les antécédents de M^{me} Perregaux : elle perdit père et mère encore en bas âge, et n'eut aucune main protectrice pour la garder des dangers du monde quand elle y entra ; au contraire, elle avait reçu du ciel des faveurs propres à lui faire croire qu'elle était un être surnaturel, qu'attendaient les plus glorieuses destinées ; de là la liberté de ses manières, son amour du luxe, de la toilette, de tout ce qui brille.

A l'énergie de son caractère, qui aurait voulu pouvoir maîtriser les événements, s'ajoute chez elle une imagination aventureuse, difficile à accorder avec toutes les réalités d'une vie où la femme se sentait à l'étroit et mal à l'aise ; c'est ce qu'on voit aussitôt qu'après avoir été obligée de plier sous la main, à la fois douce et ferme, du pasteur Le Clerc, elle recouvre sa liberté ; à peine veuve, elle se couvre d'un long voile qui traîne jusqu'à terre, elle cherche à se distinguer, à faire de l'effet ; elle entra aussi en querelle avec son beau-père, le pasteur français de Berne, au sujet de l'héritage laissé par son mari.

Le malheur marche d'un pas rapide, dit le proverbe ; le second mari de M^{lle} de Wattenwyl, le secrétaire de Valangin, ne paraît pas avoir été l'homme qu'il fallait pour contenir une nature de cette espèce ; dans sa main, il n'est qu'un instrument docile. Après la naissance de son fils, M^{me} Perregaux se trouve de

plus en plus à l'étroit dans une petite ville de canton; poussée par l'ambition qu'elle éprouvait pour cet enfant, ses désirs ne connaissent plus qu'un but, se distinguer et faire parler d'elle; il fallut aller en France, et après, bravant tous les dangers, essayer, au prix de l'honneur, de se créer les ressources qui manquaient; pente fatale et chemin fâcheux, d'où M^{me} Perregaux ne devait sortir que le corps brisé, et d'où tant d'autres, de nos jours, sortent à moins de frais.

Stettler, d'après un portrait de Catherine de Wattenwyl, lequel, propriété de M. le colonel Aymon de Gingins, doit se trouver au château de La Sarraz, affirme qu'elle ne fut jamais une beauté régulière. Ses yeux et ses traits devaient avoir quelque chose de fort gracieux, et dans l'expression spirituelle qui l'anime, on trouve je ne sais quoi de mutin.

Enfin nous dirons que cette femme fut un composé de passions bonnes ou mauvaises, jamais vulgaires, et nous croyons que la postérité portera d'elle un jugement moins sévère que ses contemporains. En tous cas, par la place importante qu'elle occupe dans l'histoire de son pays, page d'un temps encore mal connu, son nom méritait d'être arraché à l'oubli.

W. FETSCHERIN. — *Berner Taschenbuch.*

(*Union libérale.*)



UN
PEINTRE PAYSAGISTE ET LITTÉRATEUR

THE PATENT OFFICE

UN

PEINTRE PAYSAGISTE

ET LITTÉRATEUR.

Il vient de se fermer sur le Quai Malaquais, à Paris, une exposition qui a attiré à un haut degré l'attention du public et la méritait, car elle a emporté avec elle bien des suffrages: c'est celle des œuvres laissées par le peintre Fromentin.

Il s'est établi depuis quelques années à Paris un usage que, pour notre part, nous approuvons fort: c'est, quand un artiste en renom meurt, de réunir peu de temps après ses œuvres, en les empruntant à ceux qui les possèdent; on les fait revenir d'Angleterre, de Belgique, voire même d'Amérique; on les groupe, on les ordonne, puis on les expose quelques jours aux yeux du public, à qui l'on semble dire: Tiens, regarde, voilà ce qu'a su faire un de tes enfants bien-aimés, à la fois de plus fort, peut-être aussi de plus faible, de plus soigné à côté de ce qui fut par lui en apparence le plus négligé; en tout cas tu retrouveras là son inspiration, et nulle part plus que dans ces pages tu ne pourras lire fidèle l'histoire de sa vie et celle des sentiments qui ont animé son cœur; regarde bien, public, tu n'as que quelques jours pour jouir encore une fois

de ce trésor, après quoi il s'en retournera, et pour toujours, s'éparpiller aux quatre vents du ciel.

Qui ne se rappelle les expositions qu'on fit des œuvres d'Ingres, puis de celles de Flandrin; aujourd'hui c'était le tour de Fromentin, en attendant celui de Diaz, et nul ne le méritait davantage que l'artiste sympathique dont on peut dire qu'il peignait avec sa plume et qu'il écrivait avec son pinceau.

Quelques mots sur la vie de Fromentin ne seront pas inutiles à faire comprendre le développement et la nature de son talent. Fromentin, qui devait quitter la vie dans toute la force de l'âge, est né à La Rochelle le 24 octobre 1820, et il n'y a pas un jour, dit son biographe, où il ne soit resté un Rochelais pur sang. Ses études au collège furent très brillantes, et de bonne heure il manifesta de rares aptitudes littéraires.

Son père était médecin; il dirigeait un grand établissement d'aliénés à La Rochelle, mais à côté il s'occupait de peinture, ayant autrefois, pendant sa vie d'étudiant à Paris, suivi l'atelier de Bertin et fréquenté les ateliers de Gros et de Gérard; bien qu'à côté de sa peinture M. Fromentin, le père, fût un homme positif, ses goûts semblent, par une sorte de transmission plus fréquente qu'on ne croit, expliquer les dispositions de son fils. M^{me} Fromentin, mère d'Eugène, était femme d'un esprit distingué.

Son père destinait le futur artiste à la magistrature, il l'envoya à Paris faire son droit. On était aux premiers jours de novembre 1839; Fromentin comptait alors à peine dix-neuf ans. A son arrivée à Paris, il se lia avec deux compatriotes rochelais, Benjamin Fillon et Emile Beltrieux, plus tard avec Paul Bataillard, qui devint son meilleur camarade. Il s'occupait dans ce temps presque exclusivement de littéra-

ture, la muse de la poésie parlant en lui plus haut que celle de la peinture ; le futur auteur de *Dominique* et d'*Un été dans le Sahara* composait de petites pièces de vers qu'il n'envoyait que fort en tremblant jeter dans la boîte d'un journal de La Rochelle qu'imprimait un certain Maréchal.

Ce fut en 1840, sous l'influence d'un camarade nommé Michel Carré, qui tenait la palette plus souvent que la plume, que se révéla sa vocation avec son goût pour la peinture, et c'est dans les courses d'herborisation aux environs de Paris avec son ami Beltrieux qu'il commença à dessiner de petits croquis.

En 1841, il s'essaya en faisant deux portraits à l'eau forte assez médiocres ; en 1843, il avait terminé sa licence et commençait son doctorat, il entra dans l'étude de maître Denormandie. Faire d'Eugène Fromentin un clerc de notaire ! Ce fut pour lors que sa vocation fit appel et éclata ; un ami commun se chargea de négocier l'affaire avec le père, qui d'abord résista, même assez énergiquement, puis finit comme font les pères, il céda, mais mit pour condition qu'il choisirait l'atelier dans lequel son fils allait faire son stage. Le jeune licencié entra chez le peintre Rémond, à cette époque le meilleur représentant de ce qu'on est convenu de nommer l'école académique de paysage. Fromentin, avec les dispositions qu'il avait reçues, ne pouvait rester longtemps sous une telle direction ; au bout d'un an, il passa dans l'atelier de Cabat, qui demeura officiellement son maître, si tant est que Fromentin, comme les grands Hollandais, les Ruysdaël, les Hobbema, les Potter, le Wynandtz, ait pu avoir jamais un autre maître que la nature.

Ici commence, dit le biographe de Fromentin, pour l'artiste une période nouvelle, laquelle s'étend jus-

qu'au jour où, ayant acquis réputation et fortune, il put se livrer, au milieu de la douce quiétude de la famille, à toutes les jouissances d'un travail régulier; jusque-là voyageur, agité, fiévreux, il mène tout de front, voyages, peinture, littérature, à laquelle l'attache son tempérament, tandis que vers la peinture l'entraîne un goût irrésistible.

A son entrée dans l'atelier de Cabat, Fromentin s'était lié d'une amitié tendre avec M. Armand Du Mesnil, qui devint plus tard son beau-frère. En 1846, M. Armand Du Mesnil fut appelé en Algérie, à Blidah, pour assister à la noce d'un ami. Fromentin l'accompagne et cette circonstance, indifférente en apparence, exerce la plus grande influence sur tout le reste de sa carrière; il rapporte des dessins, quelques études peintes, mais de cette nature incomparable une impression profonde; le charme de ce ciel, de cette lumière éblouissante l'a conquis, l'artiste a trouvé sa voie, il appartiendra désormais presque tout entier à l'Afrique.

Nous ne savons si, à l'imitation de ce qui se fait en Angleterre, on réunira les lettres de Fromentin; nos vœux sont pour qu'il en soit ainsi; en tous cas on peut dire que dès ce moment la vie du littérateur et du peintre est écrite dans les deux volumes de *l'Été au Sahara* et dans *l'Année au Sahel*, en outre dans les Livrets du Salon, où chaque année Fromentin marche à de nouveaux succès.

En 1860, son nom commence à se répandre; George Sand, en un de ses meilleurs articles, annonce au monde l'œuvre du peintre voyageur. A la suite du Salon de 1859, Fromentin comblé d'éloges remporte une première médaille; il est décoré. Ses triomphes ne s'arrêtent pas en si beau chemin; les Salons de

1862 et 1866 fixent le souvenir de deux rapides voyages, l'un à Venise, l'autre au Caire et dans la haute Egypte avec la Commission invitée par le vice-roi et chargée par la France de la représenter à l'inauguration de l'isthme de Suez. Il est nommé officier de la Légion d'honneur en 1869.

Malgré un tel renom, Fromentin n'était pas de l'Institut! Mais après le grand succès de son volume sur les *Maîtres d'autrefois*, auquel s'ajoutait celui de ses voyages en Afrique, et de son roman de *Dominique*, si goûté d'un critique sévère comme M. Schérer, il crut pouvoir se présenter aux suffrages de l'Académie française. Chose rare et assurément bien honorable, il emporta 14 voix au premier tour et aurait eu, avec une voix de plus, lui peintre, l'honneur d'entrer dans la savante compagnie par la porte littéraire. La Providence en avait décidé autrement.

Fromentin était parti de Paris le dimanche 17 août au soir, pour aller passer, suivant son habitude, ses vacances à Saint-Maurice, près La Rochelle. Vers le 20, il lui vint un petit bouton à la lèvre, qui ne donna d'abord aucune inquiétude, puis qui, prenant la forme d'un anthrax charbonneux, occasionna, le 24, un premier et violent accès de fièvre, suivi d'un calme relatif. Le 26, dans la soirée, un second accès d'une violence inouïe, consuma ce qui lui restait de forces. Il s'éteignit doucement le lendemain matin, comme une lampe privée d'huile, l'esprit vaguement bercé par une dernière pensée pour son art, avec la consolation de mourir entouré de tous ceux qu'il aimait.

C'est pénétré de ces détails, dont la plupart m'étaient connus, que j'entrai à l'exposition des œuvres de Fromentin, sous le coup d'une sympathique émotion, et, circonstance peu commune, je ne devais pas être

déçu. J'allais retrouver, et je le savais, une suite de souvenirs, lesquels me rappelleraient le temps d'autrefois, non que j'eusse poussé aussi loin que Fromentin, mais j'avais contemplé les rians coteaux de Mustapha, j'avais vu dans sa boutique le Maure au teint d'albâtre, j'avais admiré l'enfant du désert appuyé contre un palmier, poétiquement enveloppé dans les plis flottants de son haïk, son lévrier favori à côté de lui, son chameau couché à ses pieds, promenant son calme et fier regard jusqu'au lointain horizon, semblant dire, comme un des patriarches de l'ancienne Ecriture : Ce que voit mon œil est le pays de mes pères, il est aussi mien.

Maintenant venez, lecteur, suivez-moi, que je vous explique quelques-uns de ces sites que vous ne verrez peut-être jamais qu'avec moi, et que Fromentin vous apprendra à connaître et à admirer.

Voici tout d'abord une audience chez un khalifa, sur la frontière du Sahara. Un khalifa est un grand personnage au désert ; il répond environ à ce qu'est chez nous un maire, mais un maire dont les pouvoirs sont bien plus étendus que ceux des nôtres, comme vous allez le voir. Le khalifa est ce personnage en manteau rouge, en bottes rouges, qui trône si majestueusement au fond de cette chambre, sorte de mesure ouverte à tous les vents, laquelle ressemble à s'y méprendre à la pleine rue ; il est entouré des serviteurs de la loi ; le plaignant s'approche humblement, il expose ses griefs ; chez les Arabes du désert, les formes de la justice sont fort simples ; codes, avocats, procédure demeurent, aux yeux de ces enfants de la solitude, comme meubles pour le moins inutiles ; le khalifa, à l'instar du roi Salomon, tranche d'un mot les causes les plus ardues ; ses sentences sont

sans recours, et souvent l'accusé, sur la simple sentence du maître, reçoit en plein tribunal cent coups de bâton sous la plante des pieds, en attendant l'appel d'une autre cause.

À côté de la haute cour de justice arabe se trouve une scène plus douce d'esprit: des jeunes filles lavent, sur le bord d'un ruisseau, des toiles du Soudan, des laines de Tunis, tandis que les serviteurs d'un chef de grande tente font passer l'eau aux slonguis (lévriers) de leur maître et à ses chevaux; il doit s'être organisé quelque part dans les environs une partie de chasse à l'outarde, au lièvre ou, mieux encore, à la gazelle.

La scène que nous offre le peintre fait aussitôt penser à Homère nous montrant Ulysse rencontrant Nausicaa; les pauvres filles du désert ne sont, sans doute, ni les unes ni les autres, issues du sang d'un roi, et ceux qui les accostent ne sont que de simples valets; mais filles et garçons ont cette majesté unie à la grâce, qui distingue si fort les Arabes et fait immédiatement penser aux anciens Grecs.

Un peu plus loin, nous trouvons un tableau de moindres dimensions; l'air y est trouble, si trouble que les manteaux grisâtres des voyageurs ne tarderont pas à se confondre avec ce nuage menaçant qui s'avance.

Malgré le silence qui règne au sein de la petite troupe, la tristesse n'a pas appesanti les esprits; la confiance règne dans les cœurs; cette confiance semble avoir gagné jusqu'aux coursiers du désert qui franchissent l'espace d'un pas tellement rapide que l'horizon paraît fuir devant eux, quand soudain devant les voyageurs surgit du sein des sables une masse sombre.

El kheubli! (le vent du désert) tel est le cri qui sort de toutes les poitrines, cri d'angoisse et de terreur, propre à faire frémir les plus intrépides; pourtant la résolution revient; elle se montre dans tous les yeux; les voyageurs mettent pied à terre, et après avoir attaché leurs chevaux à l'abri des palmiers, ils s'étendent parmi les herbes, derrière les broussailles, leurs visages couverts par les haïks.

Mais voici le nuage poudreux, il avance, avance, apporté par un vent d'une violence inouïe; tout semble devoir céder aux efforts de la tempête, le sable se soulève comme les flots d'une mer en furie; des montagnes s'envolent, menaçant d'engloutir tout sous leurs masses mobiles; alors les têtes se couvrent, les visages se collent au sol sur lequel s'allongent les museaux des dromadaires; l'air est remplacé par un sable brûlant; l'homme ressent d'atroces douleurs dans les yeux et dans la poitrine. Les palmiers eux-mêmes se brisent, et leurs troncs, soulevés comme des brins d'herbe, vont disparaître bientôt sous les vagues de sable qui se succèdent.

Ce sont les résultats de la tempête au désert et du vent si redouté nommé *El kheubli* dans le Sahara, simoum ou khamsine en Egypte; le peintre ne nous a donné que les effets, ses avant-coureurs.

A côté de la tempête au désert, Fromentin nous présente une scène plus saisissante encore, il nous montre le *pays de la soif*. Une caravane s'est laissé surprendre dans ce lieu redouté, dont un auteur arabe dit que les plus intrépides ne l'abordent qu'en tremblant, le *pays de la soif!* Plusieurs ont déjà succombé; leurs bras, retombés en avant d'eux, semblent s'être étendus une dernière fois vers ce ciel éternellement pur et inexorable pour invoquer son secours; vain espoir!

Un autre, l'œil résigné, mais déjà vitreux, attend la mort ; qui sait si, dans cet instant suprême, son imagination ne lui montre pas la fraîche oasis où s'est écoulée son enfance, avec la source qui l'arrose ? décevant mirage de la dernière heure !

Après la mort du voyageur perdu dans le désert, voici *l'enterrement de l'Arabe* ; c'est celui d'un homme du peuple, dont le corps, enveloppé d'un pan de serge jaune, va être descendu dans la fosse qu'entourent les parents, les amis, les voisins ; la pleureuse à gage, celle qui ne doit jamais manquer aux funérailles orientales, se tient accroupie près du tombeau, remplissant l'air de son monotone refrain :

« Ma tente est vide, elle sera vide pendant de longs jours ; ma couche est refroidie, elle sera froide pendant de longues nuits.

« Ma paupière est humide, les larmes débordent de mon cœur ; l'épouse est seule avec sa douleur, elle sera seule pendant de longs jours.

« Hélas ! le maître de la tente est parti pour ne plus revenir ; ma paupière est mouillée par les larmes et mes larmes couleront de longs jours. »

Cependant tous les sujets traités par le peintre ne sont pas aussi lugubres.

Un long cri de joie s'échappe de toutes les poitrines ; le *fedjer* (l'aurore) a fait découvrir aux cavaliers, dispersés sur de riants coteaux, les campements de la tribu. En un instant le douar est sur pied ; l'air retentit de cris joyeux ; les hommes, montés sur leurs chevaux rapides, brandissent leurs armes au-dessus de leurs têtes, et mêlent la voix de la poudre à leurs chants d'allégresse.

La fantasia devient générale, les cavaliers se répandent dans la vallée qu'ils couvrent de leurs rangs

serrés. Ils vont, ils viennent, comme des tourbillons rapides, faisant tonner leurs armes en poussant de grands cris. Bientôt ils sont enveloppés dans un nuage de poussière, d'où sortent des milliers d'éclairs. C'est une joie immense, un tumulte indescriptible, une course effrénée qui dure tout le matin et recommence encore le soir. Elle ne prend fin que par la fatigue des cavaliers.

Telle est la *fantasia*, un des amusements de l'Arabe que nous fait voir le peintre; il en est un autre qui lui est plus cher peut-être et que Fromentin nous représente aussi.

« Holà, Salem ! mon serviteur des grands jours, toi qui m'as suivi dans les *rhazias*, qui ne m'as pas abandonné dans les mauvais jours; holà ! Salem ! où est-elle ma blanche Hamama, ma cavale aux pieds agiles, dont la course est plus rapide que le vent, celle dont les guerriers sont jaloux ?

« Mets-lui la selle la plus riche qui ait été apportée du Maroc, celle qui est garnie d'or pur et brille sous les rayons du soleil; suspends à ses côtés les étriers d'argent ciselé, les mêmes qu'avait mon vieux père, lorsqu'il tomba sous les coups des maudits; ce sont les étriers du sort; ce sont des talismans; ils me préserveront du mal. Choisis la bride la plus forte et la plus riche qui ait été brodée par les nègres du Soudan, et les amulettes les plus efficaces qui aient été écrites par Sidi Omar. Salem ! amène-moi Hamama, la légère.

« Apporte-moi mon fusil, mon arme favorite, qui sème au loin la mort dans les jours de lutte, celui dont les infidèles ont entendu la voix ! Apporte le sabre redouté qui servit à mon père, celui dont la poignée est faite en bois d'*irak*. C'est l'acier le plus

fin qui ait brillé au soleil; c'est l'arme la plus rare que Ben-Zama ait fabriquée. Choisis les pistolets que me donna Abder-Raga, le fils du cheïk Abd-Allah, qui fut tué à Bessaga. Ce sont des armes excellentes, qui valent plus de cent *boudjoux* (180 francs).

« Salem! monte ton cheval de combat! monte ton cheval noir dont le nom est *Djerraï* (léger à la course), le seul qui suive Hamama dans les courses de rha-zias. »

Et Salem a obéi à son maître, le voilà monté sur son coursier, dont l'œil est si ardent qu'il lance des éclairs; ses naseaux fument tandis que les jambes noires et nues du valet serrent ses flancs; Salem, de sa main gauche, tient les brides, et sur sa droite perche un faucon enchaperonné de même qu'en perche un autre sur sa tête, sur son bonnet, car l'art de la *volerie*, comme disaient nos ancêtres, est resté en grand honneur chez les Arabes du Sahara; et maintenant fuyez, lièvres, perdrix, outardes, et vous surtout tendres gazelles, le cheïk dès longtemps connu de vous par ses exploits est entré en chasse.

Mais assez, car le lecteur aura suffisamment compris comment Fromentin, en son âme de poète, a pu, grâce à son pinceau, s'emparer de l'Algérie, ce pays aux grands aspects, dont il a rendu les grâces et les rigueurs avec des finesses que d'habitude il n'a pas, et que le peintre, — nous sommes ici absolument d'accord avec son biographe, — dut voir au travers des souvenirs que lui avaient laissés ses maîtres immortels les Hollandais.

Fromentin n'a fait que deux infidélités à l'Algérie, une pour Venise, dont il rapporta deux vues du palais des doges, mais ici il reste inférieur à Canaletto, son modèle; l'autre pour l'Égypte, dont il rapporta

certains sites du Nil; ici pour l'intensité de la lumière et ce charme mystérieux qui distingue si fort les incommensurables horizons de ce pays étrange, nous lui préférons notre compatriote M. Etienne Duval.

Pour nous résumer, Fromentin, moins coloriste et moins puissant dans ses effets que Delacroix et Decamp, ne comptera pas peut-être parmi les premiers peintres de son temps; il n'en sera pas moins un artiste original, qui aura eu la bonne fortune de révéler un pays presque inconnu avant lui; de plus, toujours aimable, il demeurera un des types les plus sympathiques de notre époque.

Fromentin avait reçu déjà dans son berceau les baisers de deux des plus aimables muses; il est mort à l'apogée de son talent, au milieu de tout le rayonnement de sa gloire; les Grecs, parlant de lui, n'auraient pas manqué d'affirmer qu'il a été du nombre rare de ces hommes dont on peut dire qu'ils sont aimés des dieux.

(*Union libérale.*)

UNE

FEMME POÈTE AU XIX^e SIÈCLE

THE HISTORY OF THE

UNE FEMME POÈTE

AU XIX^e SIÈCLE.

Il existait jadis à Lyon, pas bien loin du Grand Théâtre, une rue très courte, que rien ne distinguait sensiblement de ses voisines les moins brillantes et les moins ensoleillées; elle se nommait la rue Clermont et a disparu dans la rue de l'Hôtel de ville, laquelle s'est emparée sans autres façons de la rue Clermont et de la rue de la Sirène, les noyant toutes les deux dans ses longues et amples proportions. J'avoue, quand existait encore la rue Clermont, n'avoir jamais pu passer devant la maison portant le numéro 4 sans une sorte d'émotion, car cette porte me rappelait ma jeunesse et les premières, presque seules relations que j'aie eues avec cette femme célèbre, M^{me} Desbordes-Valmore.

On était pour lors dans les premiers mois de l'année 1834; mon père, que des affaires appelèrent dans le voisinage de Lyon, me prit avec lui et désira me montrer la cité du Rhône, à moi qui n'avais encore jamais vu aucune grande cité. Lyon ne ressemblait guère à ce qu'il est aujourd'hui: amas de rues étroites, tortueuses, noires, horriblement boueuses, il ne possédait aucune de ces grandes artères qui le décorent

et lui donnent l'air et le soleil qui lui manquaient; point de rue de Lyon, point de rue de la Préfecture; la rue Saint-Dominique et la rue Mercière étaient les plus belles que Lyon pouvait revendiquer. En outre, dans quel trouble se trouvait encore ce pauvre Lyon en ce temps-là ! L'insurrection, qui avait fait ses recrues parmi les classes ouvrières, si nombreuses, parfois si dénuées à Lyon, venait de lever la tête et, à peine un mois auparavant, le canon avait fait entendre sa voix menaçante, une semaine durant, dans les rues de la cité effrayée.

L'insurrection, qui put se croire un moment triomphante, refoulée par la troupe, se sauva dans l'église St-Bonaventure, où les malheureux coupables, ou bien égarés, furent massacrés jusqu'au dernier : « Je n'ai jamais pu comprendre, écrit un témoin oculaire de ces scènes sanglantes, que les militaires aient pu faire une froide hécatombe des trente ou quarante ouvriers qui s'étaient réfugiés dans l'église Saint-Bonaventure et criaient à genoux : Grâce ! grâce ! Le respect même du saint lieu n'en sauva pas un seul ! »

« Ce qu'il y a de certain, écrivait M. Valmore à son fils, le voilà : des maisons écroulées, d'autres incendiées et brûlant dans leurs murs; les mères éplorées, qui voulaient se sauver des flammes, leurs enfants dans leurs bras, et que le soldat dans sa fureur repoussait par des coups de feu. Ceci n'est pas du drame fait à plaisir : c'est de l'histoire toute fraîche et toute saignante de vérité. Des pères de famille égorgés au milieu de leurs enfants, parce que des malfaiteurs avaient tiré, à leur insu, de dessus leur toit; des rues entières saccagées; du sang et des morts, voilà tout ce qui reste : du deuil, des larmes, et la ruine d'un grand nombre de familles. »

Lyon était encore sous le coup de toutes ces poignantes émotions quand j'y arrivai; huit jours et huit nuits de suite les Lyonnais avaient entendu la voix du canon dans leurs rues, le sifflement des balles, les boulets ricochant sur leurs murailles; les façades des maisons le long du quai Saint-Clair étaient trouées à jour, le bâtiment en pierre où se percevait le péage au bout du pont Morand était un amas de ruines; le passage de l'Argue ne possédait plus un carreau; huit jours seulement avant, le pied s'y enfonçait encore dans les débris de verre.

M^{me} Desbordes-Valmore, demeurée à Lyon pendant ces troubles, assista de sa fenêtre à toutes ces scènes terribles; c'est de là qu'elle vit la cité en flammes, c'est de là qu'elle entendit les bruits tumultueux de la grande ville en insurrection; c'est dans son appartement de la rue Clermont qu'elle composa ces vers qu'ont oublié de citer ses biographes, car la Sapho moderne, inspirée par le spectacle de la guerre civile, comme la Sapho antique l'avait été par l'amour; peignit en traits de feu ce qu'elle venait de voir :

Vous demandez pourquoi je suis triste : à quels yeux

Voyez-vous aujourd'hui le sourire fidèle ?

Quand la foudre a croisé le vol de l'hirondelle,

Elle a peur et s'enferme avec ses tendres œufs.

Jugez s'ils sont éclos ! jugez si son haleine

Passé dans le duvet dont se recouvre à peine

Leur petite âme nue et leur gosier chanteur,

Pressés d'aller aux cieux saluer leur auteur !

.....

Quand le sang inondait cette ville éperdue,

Quand la bombe et le plomb balayant chaque rue

Excitaient les sanglots des tocsins effrayés,

Quand le rouge incendie aux longs bras déployés

Etreignait dans ses nœuds les enfants et les pères,
 Refoulés sous leurs toits par les feux militaires,
 J'étais là ! quand brisant les caveaux ébranlés,
 Pressant d'un pied cruel les combles écroulés,
 La mort disciplinée et savante au carnage
 Etouffait lâchement le vieillard, le jeune âge,
 Et la mère en douleurs près d'un vierge berceau,
 Dont les flancs refermés se changeaient en tombeau.
 J'étais là. J'écoutais mourir la ville en flammes ;
 J'assistais vive et morte au départ de ces âmes
 Que le plomb déchirait et séparait des corps,
 Fête affreuse où tintaient de funèbres accords :
 Les clochers haletants, les tambours et les balles ;
 Les derniers cris du sang répandu sur les dalles ;
 C'était hideux à voir : et toutefois mes yeux
 Se collaient à la vitre et cherchaient par les cieux
 Si quelque âme visible et quittant sa demeure,
 Planait sanglante encor sur ce monde qui pleure ;
 J'écoutais si mon nom, vibrant dans quelque adieu,
 N'excitait point ma vie à se sauver vers Dieu.
 Mais le nid qui pleurait ! mais le soldat farouche,
 Hôte outrepassant son horrible devoir,
 Tuant jusqu'à l'enfant qui regardait sans voir
 Et rougissant le lait encore chaud dans sa bouche . . .
 Oh ! devinez pourquoi, dans ces jours étouffants,
 J'ai retenu mon vol aux cris de mes enfants.

.
 Ecoutez, toutefois, le gracieux prodige
 Qui me parla de Dieu dans l'inhumain vertige ;
 Ecoutez ce qui reste en moi d'un chant perdu,
 Succédant d'heure en heure au canon suspendu :
 Lorsqu'après de longs bruits un lugubre silence,
 Offrant de Pompéï la morne ressemblance,
 Immobilisait l'âme aux bords irrésolus ;
 Quand Lyon semblait mort et ne respirait plus,
 Je ne sais à quel arbre, à quel mur solitaire,
 Un rossignol caché, libre entre ciel et terre,
 Prenant cette stupeur pour le calme d'un bois,
 Exhalait sur la mort son innocente voix !

Je l'entendis sept jours au fond de ma prière,
 Seul *requiem* chanté sur le grand cimetière :
 Puis la bombe troua le mur mélodieux
 Et l'hymne épouvantée alla finir aux cieux !

Ainsi chantait la femme poète à la vue des ruines de la cité en armes, quand après quelques jours passés à la campagne chez des amis, en rentrant à Lyon, elle trouva une lettre qu'à sa tournure, à son écriture, à son style, elle dut bien vite reconnaître pour la lettre d'un écolier. Néanmoins cette femme si bonne daigna y faire le plus gracieux, le plus indulgent accueil :

« Monsieur ! » avait répondu M^{me} Desbordes-Valmore, « des vers où domine une idée pleine de grâce, me sont parvenus signés du nom de..... Après un mois de malaise et de tristes préoccupations causées par les événements de cette ville infortunée, je trouve à mon retour de la campagne, ces vers empreints de fraîcheur et de pure poésie.

« Je ne sais s'il vous sera possible, Monsieur, de pardonner au long retard que j'ai mis à vous en remercier, mais j'en éprouve le désir et j'y cède d'autant plus volontiers que le mérite de vos vers me fait un plaisir de la reconnaissance.

« Votre humble et obligée,

« MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

« Lyon, le 5 juin 1834. »

Elle ne se doutait guère, l'illustre femme poète, que ces quelques lignes échappées à sa plume, ou plutôt à la bonté de son cœur, détermineraient une vocation.

Celui qui avait écrit est le même qui trace aujourd'hui ces lignes, — on s'en est douté, — et au bout de bientôt cinquante ans, ce n'est pas sans une émotion rétrospective que j'évoque ces souvenirs. Déjà alors, je connaissais toutes les poésies de M^{me} Desbordes-Valmore, je savais par cœur une foule de ses vers; cette sensibilité exquise me ravissait; cette souffrance intime, souffrance que le jeune âge, pour son bonheur, ne connaît point encore, mais qu'avec sa finesse d'intuition il pressent, il étudie, selon moi n'avait jamais été pareillement, si excellemment exprimée.

Je m'étais informé des faits et gestes de l'auteur, de sa vie; j'avais appris qu'actrice, elle avait habité Bordeaux, qu'ensuite d'un engagement de son mari, acteur aussi, elle l'avait quitté et qu'elle était présentement à Lyon avec sa famille. Écolier étourdi, j'avais hasardé de lui adresser quelques vers. Que le cœur m'avait battu, il m'en souvient encore, en jetant ma lettre à la poste; mais qu'il me battit bien plus, et bien plus fort un matin, quand je vis arriver la réponse! Comme je me jetai avec précipitation sur cette lettre portant le timbre de Lyon! Quoi! cette femme célèbre, elle avait daigné me répondre, elle n'avait pas craint de donner son attention à mes humbles vers, les vers d'un écolier, un écolier tel que moi. Décidément ma réputation était faite, du moins dans ma jeune imagination en bien bon train de se faire.

Que toutes ces impressions sont présentes à ma mémoire! La femme poète admirée de son siècle m'avait répondu, et maintenant se présentait une occasion de la voir! Je fus conduit chez M^{me} Valmore par un ami de ma famille, M. Aimé Boullée, littéra-

teur estimable, auteur d'une *Vie de Daguesseau*, d'une *Histoire des parlements de France*; membre de l'Académie de Lyon, il était en cette qualité en relations plus ou moins intimes avec M^{me} Valmore.

Nous arrivâmes à la rue Clermont. Cet escalier qu'avaient monté Brizeux, M^{lle} Mars, Sophie Gay, Delphine de Girardin, dont M. de Lamartine avait récemment franchi les marches, quand le chantage des *Méditations* était venu rendre hommage à celle qu'il nommait sa sœur en poésie, j'allais le monter à mon tour, j'allais fouler ces marches foulées avant moi par tant de pieds illustres. Cette porte, humble porte, qui s'était ouverte toute seule devant toutes les célébrités du jour, elle s'ouvrirait peut-être aussi pour moi, écolier inconnu. Qu'on juge de ma joie émue, car ce n'est pas en vain qu'une fois dans sa vie l'on a dix-sept ans, que le cœur déborde et que l'on se sent vers la muse de ses rêves comme un entraînement irrésistible.

Je sonnai; grand fut mon désappointement : M^{me} Valmore était sortie. Je vis à sa place, qui vint nous répondre, la blonde Ondine, celle qui, devenue M^{me} Langlais, poète comme sa mère, mourut à la fleur de ses ans. M^{me} Valmore, je ne la vis pas, je n'étais pas destiné à la voir jamais.

Ce que je voudrais aujourd'hui, c'est écrire, non la vie de cette femme excellente, — la chose a été faite avant moi, — mais en rappeler quelques traits. Sainte-Beuve m'a précédé, après lui il ne reste guère à dire; toutefois M. Corne, magistrat douaisien, ami de la famille, ayant tenu à Douai sur Marceline Valmore deux conférences, lesquelles imprimées n'ont été distribuées qu'à la famille et à de rares amis, bien des détails inédits demeurent à glaner. Je m'ef-

forcerai de faire parler avant tout M^{me} Valmore elle-même; ceci, comme dit le fabuliste, me semble le plus certain de beaucoup.

Marceline-Félicité-Josèphe Desbordes naquit à Douai le 20 juin 1786, au n^o 32 de la rue Notre-Dame, aujourd'hui rue de Valenciennes. Elle était issue d'une honnête famille d'artisans, originaire de Genève, comme nous le verrons par la lettre de M^{me} Valmore citée par Sainte-Beuve. Nous trouvons, en effet, dans le *Livre du Recteur*, page 372, Jacques Desbordes, de Bordeaux, professeur de philosophie; présenté par Calvin, il entre à l'Académie en 1562; il obtient son congé en 1566. Ce Jacques Desbordes, selon toutes les probabilités, dut être l'ancêtre de la jeune Marceline. Nous avons essayé de reprendre et de suivre sa descendance jusqu'à nos jours; au milieu du siècle dernier, elle se perdit, sans doute au moment où le grand-père de M^{me} Desbordes-Valmore quitta Genève pour aller s'établir en Flandre; du reste, la famille elle-même n'est pas encore entièrement fixée sur ce qui concerne sa généalogie.

Le père de Marceline était peintre d'or; il se fit une réputation méritée pour l'exécution des armoiries et la décoration intérieure des églises, tandis que son frère, Constant Desbordes, devint un peintre infiniment plus habile, dont sa nièce a décrit l'atelier dans une série de scènes flamandes¹, souvenir du temps où l'oncle faisait de sa nièce un portrait que possède aujourd'hui le musée de Douai.

Les époux Desbordes vécurent dans une aisance relative jusqu'en 1789, où le mouvement révolutionnaire ayant dispersé la riche clientèle du peintre d'ar-

¹ *L'Atelier d'un peintre*, 2 volumes, par Marceline Valmore.

moiries, il en reçut un contre-coup dont il ne se releva jamais, et l'on peut dire que les premières atteintes de l'indigence commencèrent de se faire sentir presque autour du berceau de Marceline.

Douaisienne de naissance, Marceline, tout le long de sa vie errante, resta une véritable enfant de Douai, dont elle avait, dit un de ses biographes, gardé légèrement l'accent, qu'elle se plaisait, quand elle voulait badiner avec quelque Flamand fraîchement débarqué, avec émotion à reproduire; constamment elle eut présent dans sa mémoire le vieux clocher de l'église natale, le jardin où elle allait jouer, la statue de la Vierge aux pieds de laquelle elle aimait à prier, la Scarpe avec les fleurs qui se miraient dans son onde. Te rappelles-tu, écrit-elle à son frère Félix :

En me haussant au mur dans les bras de mon frère,
Que de fois j'ai passé les bras par la barrière
Pour atteindre au rameau qui s'enfuyait toujours ?
.....
Nous faisons les doux yeux aux roses embaumées.

Mais le voisin arrive pour chasser les petits indiscrets :

Et nous ne partions pas à sa voix sans courroux.
Il nous chassait en vain ! l'accent était si doux !

A ces souvenirs du jeune âge sa mélancolie deviendra grande.

Ce tendre abattement vous saisit-il, mon frère,
Le soir quand vous passez près du seuil de mon père ?
Croyez-vous voir mon père assis, calme et rêveur ?
Dites-vous à quelqu'un : Elle était là, ma sœur !
.....

Dans l'église isolée où tu m'as dit adieu,
Mon frère donne encore à l'aveugle qui prie;
Dis que c'est pour ta sœur, dis pour ta sœur chérie.

Puis un Douaisien, M. Romain Duthilleul, lui ayant fait parvenir un bouquet de fleurs écloses à Douai sur les bords de la Scarpe, la muse lui répond soudain :

O mon pays ! quelle âme aimante à ton rivage
A compris qu'une fleur me parlerait de toi ?

.
Sol natal ! sol natal ! dans ta suave haleine,
Dans tes parfums, la vie a comme un autre goût.

Ces poésies appartiennent à une époque postérieure de la vie de M^{me} Desbordes-Valmore, nous nous sommes attardé à en citer des fragments; peut-être aurions-nous mieux dû les réserver, n'anticipons pas. Ce que nous avons voulu, c'est montrer le souvenir vif, profond, toujours présent, que garda la femme aux lieux où s'était écoulée son enfance; elle a fait, dans le conte des *Petits Flamands*, une description de la maison paternelle que nous ne résistons pas au plaisir de rappeler.

Reportons-nous avec l'auteur à l'année 1798, deux ans après la naissance de Marceline. Devant nous, qui venons de la place d'armes de Douai, s'ouvre largement, à l'est, la rue Notre-Dame. Sur le rang de droite, au-dessus de la porte d'une vieille hôtellerie, une enseigne aux vives couleurs attire tout d'abord nos regards : c'est une enseigne qui représente un superbe sauvage à la figure tatouée et terrible; la tête est empanachée de grandes plumes blanches; l'image a été fraîchement repeinte par les soins de l'hôtelier, une véritable *pourtraicture*; pour les petits garçons et les petites filles, un objet en même temps d'effroi et d'admiration.

L'hôtelier de *l'Homme sauvage*, comme dit le po-

pulaire douaisien, a un fils qui, un beau jour, s'est fait soldat. On en parle; on dit de lui qu'il est un garçon de belle espérance. En effet, quand sonnera l'heure où il faudra courir à la frontière, où le pays sera aux prises avec l'Europe coalisée, ce garçon, sous des chefs qui s'appellent Kellermann, Hoche, Moreau, Napoléon, montrera vertu et talents militaires; il conquerra pied à pied tous ses grades; depuis Valmy jusqu'à Austerlitz il se fera pour son pays cribler de blessures; il deviendra le général Scalfort, une des illustrations guerrières de cette prodigieuse époque. Dans sa retraite à Douai, au milieu de ses concitoyens, vieux soldat mutilé, il s'honorera encore par un trait héroïque : un jour d'émotion populaire, après le désastre de Waterloo, au moment où sera près d'éclater sur la place publique une collision sanglante, lui invalide, il se jettera entre le peuple et la garnison exaspérée, et la poitrine devant la bouche d'un canon, s'adressant à ses anciens compagnons d'armes, il s'écriera : « Amis, si vous tirez, eh bien ! c'est moi que vous frapperez le premier. »

Nous arrivons au logis paternel, la maison où est née Marceline; la porte s'en ouvrait à côté de l'*Homme sauvage*. Elle est restée à peu près la même qu'elle était dans ce temps-là, cette humble maison, bien reconnaissable encore à la niche qui la surmonte. C'était dans cette niche que se trouvait la madone vénérée devant laquelle Marceline et ses sœurs allumaient pieusement, les jours de fête, de petits cierges et qu'elles se plaisaient à entourer de guirlandes et de fleurs.

Maintenant que nous avons examiné l'intérieur de la maison sur laquelle la municipalité de Douai, à la sollicitation du sénateur M. Corne, a fait placer une

Pierre commémorative, jetons comme à la dérobée un coup d'œil sur l'intérieur. Voici d'abord l'étroit corridor que la diligente mère de famille, en véritable fille des Flandres, a soin de laver à grande eau et cela très souvent. Entrons : la première pièce à gauche est la salle commune, avec son poêle de fonte dans l'âtre, une lampe de fer est accrochée à l'un des piliers de la cheminée, un rouet attend la main de la fileuse près d'une des deux fenêtres, et derrière la porte une horloge antique laisse entendre son tic-tac sous sa longue gaine de bois. Dans cette pièce, la vénérable aïeule va et vient, faisant le ménage, veillant sur le pot au feu. Cette jeune femme qui prend place au rouet, c'est la mère de Marceline, vraiment belle avec sa magnifique chevelure blonde; elle passe ses journées et de longues soirées à filer le lin; ce sera sans doute devant son rouet que sa fille lui aura entendu souvent répéter ce refrain qu'elle notera au déclin de ses jours :

Ah ! si j'étais le cher petit enfant
 Qu'on aime bien, mais qui pleure souvent;

.

Les soyeux écheveaux préparés par la mère de famille d'une main délicate sont renommés dans les Flandres parmi les tisseurs de batiste. Dans un coin de la chambre, on aperçoit les premières marches en grès d'un escalier qui mène à une cave habitée, laquelle garde une ouverture extérieure sur la rue. Le ménage besogneux, installé dans ce séjour souterrain, se compose d'un mari, ancien tambour de régiment, devenu restaurateur de vieilles chaussures, une des fortes têtes du quartier, et d'une femme marchande de légumes, qui a son étal sur les premières marches.

Cette cave au double escalier établit avec le dehors une communication auxiliaire dont profitent, certains jours, les gens de la maison, à de certaines heures les enfants surtout, quand ils ont intérêt à sortir à la sourdine pour aller faire l'école buissonnière ou à rentrer sans qu'on les aperçoive.

Au-dessus de la première pièce que nous venons de décrire et qui est basse de plafond, existe une sorte d'entre-sol, lequel forme chambre pour les enfants. Dans cette chambre peu vaste, attiédie par la chaleur de l'étuve d'en bas, se voient trois petits lits bien blancs et un berceau d'osier, le berceau de Marceline. Sur le mur, d'un côté est fixé un miroir que surmonte un rameau de bois bénit, de l'autre s'allongent quelques rayons où les enfants viennent à l'heure de l'école prendre le petit panier aux provisions, leurs livres, leurs cahiers, et où ils ne sont pas toujours bien exacts à les déposer après la classe.

La deuxième pièce du rez-de-chaussée s'ouvre au fond du corridor, elle est éclairée sur la cour; on l'appelle la chambre rouge et doit son nom à ses carreaux frottés, entretenus dans le vif de leur couleur primitive. D'habitude la chambre rouge est fermée à clef, sinon dans les grands jours où la famille se réunit; alors les carreaux sont saupoudrés d'un sable blanc; un feu clair pétille dans la cheminée; la table se couvre d'une belle nappe, et Marceline émerveillée admire, entre autres choses, les couverts d'argent et des bouteilles fluettes, transparentes, qu'on nomme en Flandre des *religieuses*, qui laissent sous leur verre mince apercevoir un vin clair et, destiné à célébrer une fête de famille, l'arrivée d'un parent, d'un ami.

A l'intérieur de la maison se trouve la cour, étroite, peu visitée du soleil, avec son puits fermé de chaque

côté par un grand volet, surmonté de sa double margelle. C'est autour de ce puits jaseur, comme devait l'appeler Marceline, que matin et soir les ménagères, en puisant leur eau, échangeaient les nouvelles du jour, se faisaient part de leurs griefs et de leurs peines.

A cent pas de la maison Desbordes s'élève la masse imposante de la tour Notre-Dame, dans l'épaisseur de laquelle est ouverte une des portes de la ville. La partie supérieure de cette tour sert de prison militaire. Les murs de cette prison sont percés d'un étroit guichet et de quelques rares fenêtres armées d'un treillis de fer ; c'est derrière ces rudes barreaux que Marceline a vu : « Ce vieux prisonnier de la haute tourelle. » Dans l'éloignement elle se demande :

Partage-t-il encore avec la tourterelle
 Son pain qu'avaient déjà partagé ses bourreaux ?
 Cette fille de l'air à la prison vouée,
 Dont l'aile palpitante appelait le captif,
 Était-ce une âme aimante au malheur envoyée ?
 Était-ce l'espérance au vol tendre et furtif ?

Mais les lieux dont le souvenir demeure bien vivant dans la mémoire de M^{me} Valmore, et reparait le plus souvent dans ses vers, sont l'église Notre-Dame et le cimetière qui l'entoure. Marceline, arrivée à l'âge mûr, se la représentait, sa Notre-Dame, comme une église superbe, resplendissante d'ornements, de pompes religieuses ; elle croit entendre encore les hymnes qui retentissent sous ses voûtes, se mariant à la voix de l'orgue ; elle revoit en pensée l'autel où, à deux genoux, elle a prié Dieu avec une si naïve ferveur ; cette belle image, elle se perd dans la nuit du temps. Puis plus tard, quand elle retrouve

sa Notre-Dame, quelle déception ! Ce sont bien là les mêmes murailles gothiques, mais ces sombres nefs, qu'elles sont nues, dégradées, silencieuses ! la terreur révolutionnaire en a fait presque des ruines. C'est alors que dans sa douleur le poète s'écrie :

Vous aussi; ma natale, on vous a bien changée !
Oui, quand mon cœur remonte à vos gothiques tours,
Qu'il traverse rêveur notre absence affligée,
Il ne reconnaît plus la grâce négligée
Qui donnait tant de charme au maternel séjour.

Quant au cimetière qui entourait l'église Notre-Dame, il ne s'est jamais montré aux yeux de Marceline que sous un jour aimable. C'est là qu'avec ses sœurs, dès qu'elles surent faire leurs premiers pas, elles allaient jouer sur le gazon, parmi les tombes; c'était leur jardin. Dans son conte des *Petits Flamands*, M^{me} Valmore peint l'essaim des petites filles allant, après l'école, au cimetière s'asseoir et faire des bouquets, parfois même danser en rond autour des tombes vertes. « Elles y portaient, dit-elle, leurs paniers d'école pleins de fruit, de pains d'alouettes, d'herbes fines mêlées au beurre et au laitage choisi des jours de fête. On dressait l'innocent banquet sur une haute tombe. »

Ailleurs, les billes et les osselets retentissaient sur une dalle funéraire, ou bien la bande joyeuse prenait d'assaut la margelle croulante d'un vieux puits abandonné. Dans ce séjour de la mort, un seul objet glaçait parfois le sourire sur les lèvres de Marceline : une grande figure de pierre contre un des piliers de la vieille église, la figure du Christ, d'un travail rude, mais plein d'expression, le Christ les mains liées par des cordes, le Christ flagellé et couronné d'épines.

Nous nous sommes attardé à la description de la maison où naquit M^{me} Desbordes-Valmore, des lieux où elle passa son enfance; nous croyons que ceux qui liront ses poésies, nous en sauront gré.

Dans cette maison de la rue Notre-Dame, asile fui par la fortune, mais non pas par la paix et le bonheur, se place pendant la première enfance de Marceline un épisode qui met dans un jour singulièrement honorable les sentiments de la famille. Au XVII^e siècle, des membres de la famille Desbordes, d'une branche appartenant à la religion réformée, — laquelle en cette qualité avait subi la révocation de l'Edit de Nantes, — s'étaient réfugiés en Hollande. D'abord ouvriers imprimeurs, ils étaient parvenus, à force de travail, à devenir les fondateurs d'un établissement important à Amsterdam. En 1791, deux frères Desbordes, célibataires, dirigeaient cette imprimerie et se trouvaient à la tête d'une belle fortune. Possédés à un haut degré de l'esprit de famille, ils n'avaient jamais perdu le souvenir de leurs parents issus comme eux de France. Devenus vieux et désirant laisser à ces parents leur opulente succession, ils s'adressèrent à l'aïeule de Marceline, laquelle, veuve d'un horloger de Douai, avait à grand'peine élevé ses six enfants, et vénérable mère, conservait sur eux une grande autorité. Il y eut, dans son petit logis de la Cave d'Or, comme un conseil de famille; un de ses fils donna lecture à haute voix de la lettre des riches parents d'Amsterdam. Dans cette lettre, ils exprimaient leur pensée bien arrêtée de laisser tous leurs biens aux Desbordes de Douai, mais ils y mettaient une condition, et cette condition était que la mère de famille et toute sa descendance rentretraient au sein de la religion réformée. La délibération ne

fut pas longue ; la vieille mère prit la parole et dit que la fortune des parents de Hollande était magnifique sans doute, mais qu'elle ne valait pas le prix qu'ils y mettaient.

Marceline a laissé quelques lignes, lesquelles donnent bien l'idée de ce que fut cette scène émouvante ; elle demeura un des profonds souvenirs de son enfance. Elle montre d'abord ses parents assistant à la lecture de la lettre : « Ma mère, ajoute-t-elle, s'évanouit ; mon père regarde ses enfants et sort dans une horrible anxiété. Il rentre après quelques pas dans le cimetière ; l'on décide que l'on répondra : Non. »

De ce moment on peut se figurer ce que fut la détresse des parents de Marceline. Elle dura pendant tout le cours de la période révolutionnaire, jusqu'à ce que, vers l'année 1797, à bout de toutes ressources, ayant quatre enfants à élever, leurs pensées se tournèrent vers une parente, propriétaire de plantations à la Guadeloupe, qui leur apparaissait dans ce lointain horizon comme riche, généreuse, propre à devenir pour la famille une seconde providence, si seulement l'on parvenait à toucher son cœur. La mère de famille se dévoua ; il fut résolu qu'elle quitterait son pays, son mari, ses enfants, qu'elle emmènerait seulement avec elle Marceline, et qu'à elles deux elles entreprendraient ce voyage, alors bien autrement redoutable qu'il ne l'est aujourd'hui ; elles s'en iraient, traversant la France, à Bordeaux chercher un navire en partance.

Cette résolution, en quelque sorte désespérée, s'exécuta de point en point. Après une longue traversée, mêlée de bien des souffrances, de bien des angoisses, M^{me} Desbordes et sa fille touchèrent à la fin le sol de la Guadeloupe. Mais là, que leur rêve,

que leur dernière espérance s'évanouirent fatalement!

L'île venait d'être bouleversée par la révolte des noirs, les plantations étaient dévastées, les colons ruinés avaient été obligés de se soustraire par la fuite aux traitements les plus cruels. Mme Desbordes ne résista pas à un coup pareil : se voir à quinze cents lieues de son pays et de sa famille, sans aucun appui, sans ressources, sur un sol frémissant ; obligée de tout craindre pour elle, surtout pour sa fille chérie ! L'épreuve était au-dessus de ses forces ; minée par le chagrin, attaquée par la fièvre jaune, elle succomba bientôt.

« Ma mère, écrit Marceline à une amie, imprudente et courageuse, se laissa envahir par l'espoir de rétablir sa maison, en allant en Amérique trouver une parente qui était redevenue riche ; de ses quatre enfants qui tremblaient de ce voyage, elle ne prit que moi ; je l'avais bien voulu, mais je n'eus plus de gaîté après ce sacrifice.....

« J'adorais mon père comme le bon Dieu. Les rues, les villes, les ports de mer, où il n'était pas, me causaient de l'épouvante, et je me serrai contre les vêtements de ma mère comme dans mon seul asile.

« Arrivée en Amérique, ma mère trouva ma cousine veuve, chassée par les nègres de son habitation, la colonie révoltée, la fièvre jaune dans toute son horreur. Elle ne porta pas ce coup. Son réveil, ce fut de mourir à 41 ans. Moi, j'expirais auprès d'elle. On m'emmena en deuil hors de cette île dépeuplée à demi par la mort, et de vaisseau en vaisseau je fus rapportée au milieu de ma famille désolée et devenue tout à fait pauvre. »

La jeune fille, dit Sainte-Beuve, fut recueillie par la femme d'un armateur de Nantes, dont le nom s'est

conservé, Mme Guédon, et le mari lui obtint le passage sur un bâtiment qui partait pour la France. Un petit nègre, esclave de Mme Guédon, accompagna Marceline dans le canot qui la transportait au navire; une fois sur le pont il ne voulait plus la quitter; il avait résolu de la suivre en France. Comme on tâchait de lui faire comprendre qu'on ne pouvait le prendre à bord : « Moi, répondait l'enfant, bien savoir nager, moi vous suivre là-bas. » Enfin il dut retourner à terre, le cœur gros et les yeux en larmes, mais il laissa à la jeune blanche, comme souvenir, un ara (perroquet) dont il n'avait pas voulu se séparer jusque là, et qu'il avait compté apporter en France.

A bord du navire, Marceline, qui assurément ne songeait à imiter ni Backhuysen ni Joseph Vernet, dont elle ne connaissait pas même les noms, se fit attacher par les matelots au grand mât pour jouir à son aise des effets de la tempête; c'était sa nature d'artiste qui se réveillait et parlait déjà bien haut en elle.

A cette traversée se rapporte l'élégie *A mes sœurs*, dans son premier recueil :

J'étais enfant, l'enfance est écoutense ;
 Sur notre beau navire emporté par les vents,
 Entre le ciel et l'onde et nos destins mouvants,
 Les vieux marins charmaient la route aventureuse ;

Et, quand l'heure avec nous s'envolait sur les flots,
 On appelait en vain, parmi les matelots,
 Un jeune passager dont la vue attentive
 Poursuivait tristement la vague fugitive.
 On eût dit que si jeune, et si triste, et si beau,
 Sur cette route humide, il voyait un tombeau.

Des joyeux passagers quelle douleur t'exile ?
 Pleures-tu ton pays ? eh bien ! si tu l'aimais,
 Viens en parler longtemps. Moi, j'ai quitté la France,
 Mais j'en parle, et la plainte éveille l'espérance.
 Vois-tu : le même ciel nous aime et nous conduit ;
 L'étoile qui m'éclaire est celle qui te luit ;
 Sa lueur au navire annonce un vent prospère,
 Et moi, je reverrai la maison de mon père ;

Des Antilles, de leur ciel éternellement bleu et profond, de la vie doucement oisive des planteurs au milieu de leurs esclaves, avant que la révolution l'eût troublée, M^{me} Desbordes-Valmore rapporta un souvenir qui se traduisit par les *Veillées des Antilles*, premier ouvrage où se révéla le talent du poète, et par quelques pièces de vers éparses dans les premiers recueils.

« A bord du navire, — ici c'est de nouveau Sainte-Beuve que nous citons, — Marceline, par son courage, sa modestie comme par sa situation, avait intéressé tout le monde, tout le monde excepté le capitaine, homme grossier qu'elle intéressa trop dans un autre sens et qui, n'ayant pu en venir à ses fins, ne vit rien de mieux que de la rançonner. En la débarquant à Dunkerque, il retint à l'orpheline l'indigente petite malle qui contenait son peu d'effets, sous prétexte de se payer des menus frais de la traversée que la pauvre enfant ne pouvait acquitter. La vie, dès les premiers pas, s'annonçait-elle assez inique et assez cruelle ! »

Marceline, à son retour d'Amérique, avait quinze ans ; jeune fille à la taille élégante, au gracieux visage, si ses traits n'avaient pas une régularité parfaite, son visage était plein d'expression ; sa voix avait un timbre charmant et sympathique. Elle était

bien ce qu'elle se plaît à se peindre elle-même, dans une des pièces de vers de son dernier recueil :

Quand vous suiviez ma trace
 J'allais avoir quinze ans,
 Puis la fleur, puis la grâce,
 Puis le feu du printemps.
 J'étais blonde et pliante
 Comme l'épi mouvant,
 Et surtout moins savante
 Que le plus jeune enfant.

Revenue sous l'humble toit paternel, du matin au soir elle se mit à travailler de ses mains pour aider son père ; Marceline se fit couturière. Allons au fond de cette âme de seize ans, nous dit M. Corne, son biographe et son ami, que la nature a douée d'une sensibilité si exquise, cette âme si peu avancée dans la vie et que tant d'émotions déjà ont ébranlée ; car ce n'est pas en vain que Marceline, dans l'âge des impressions vives et profondes, a vu les grands spectacles de la mer, les magnificences du ciel, des tropiques ; ce n'est pas en vain qu'elle a connu déjà les illusions riantes, les déceptions cruelles, le dénuement, l'abandon, un immense deuil. Aussi son imagination est tantôt riieuse, tantôt mélancolique ; d'abord elle anime et colore tout des teintes les plus vives, mais soudain le cœur déborde et ce sont tour à tour des sentiments tendres, tristes ou délicieux, qu'elle ne saurait elle-même définir ni exprimer ; déjà il y a là un souffle poétique qui passe sur le front de cette jeune fille inspirée, dont les doigts légers manient si prestement les ciseaux et l'aiguille.

Le hasard fit que des femmes artistes, attachées à cette époque au théâtre de Douai, eurent l'occasion d'utiliser pour leurs toilettes l'habileté et le goût de

Marceline. Elles ne purent s'empêcher de remarquer l'heureuse vivacité de son esprit et tout ce qu'il y avait dans sa personne de grâce et d'attraits. Confidentes de ses soucis quant aux moyens matériels d'assurer l'existence de son père et la sienne, elles lui firent entrevoir les succès qu'à leur avis elle ne pouvait manquer d'obtenir, si elle se vouait au théâtre; Marceline et le père de famille lui-même prêtèrent l'oreille à ces conseils, et le 21 novembre 1803, la jeune Desbordes fit ses débuts sur la scène de Douai, dans le *Philinte de Molière*, de Fabre d'Églantine, et dans le *Roman d'une heure*, d'Hoffmann.

Sainte-Beuve a parlé longuement, dans sa notice, de la carrière théâtrale de Mme Desbordes-Valmore, de ses commencements, de ce qu'ils eurent de pénible; il dit ses succès aussi. Nous n'y insisterons pas, nous nous contenterons de son souvenir à elle-même : « C'est alors, » dit-elle après avoir rappelé la triste situation où elle avait trouvé son père et ses jeunes sœurs à son retour d'Amérique, « c'est alors que le théâtre offrit pour eux et pour moi une sorte de refuge; on m'apprit à chanter, on m'appela à Paris, au théâtre Feydeau. A seize ans j'étais sociétaire, mais ma faible part se réduisait alors à 80 francs par mois et je luttais contre une indigence qui n'est pas à décrire; je fus forcée de sacrifier l'avenir au présent et, dans l'intérêt de mon père, je retournai en province. A vingt ans, des peines profondes m'obligèrent de renoncer au chant, parce que ma voix me faisait pleurer. »

M. Romain Duthilleul, compatriote et ami de Mme Desbordes-Valmore, ajoute : « Elle joua d'abord en province. Grétry, ayant eu l'occasion de la voir et de l'apprécier, réussit à la faire admettre à l'Opéra-

comique de Paris. Un très beau succès l'y attendait ; elle y créa plusieurs rôles importants. On applaudit en elle une diction parfaite, surtout une sensibilité communicative qui se trouvait en harmonie avec la douceur de son regard et toute l'expression de sa figure. Grétry la surnomma alors *sa chère fille*, et jusqu'à sa mort lui conserva ce nom si doux et si flatteur.... »

Parcourant de nouveau la province, elle se fit applaudir sur différentes scènes, à Rouen, à Bordeaux, à Bruxelles, à Lyon. Mais la carrière théâtrale ne pouvait convenir longtemps à cette nature frêle, impressionnable, ennemie des intrigues et des tracasseries. De là ces vers charmants, vers raciniens, comme dit Sainte-Beuve, que chacun connaît, que tout le monde a lus, qu'on ne saurait assez répéter à la jeunesse ; Marceline Desbordes s'adresse à une amie, nommée Délia, compagne de théâtre, elle fière de ses charmes, enivrée de ses succès, se contentant de cette vie factice :

Du lis embaumé qui pour vous vient d'éclorre
 Couronnez votre front charmant.
 Mon front que l'ennui décolore
 Doit se pencher sans ornement.

.

L'infortune m'ouvrit le temple de Thalie ;
 L'espoir m'y prodigua ses riantes erreurs ;
 Mais je sentis parfois couler mes pleurs
 Sous le bandeau de la folie.

.

Je n'ai pu supporter ce bizarre mélange
 De triomphe et d'obscurité,
 Où l'orgueil insultant nous punit et se venge
 D'un éclair de célébrité.

Trop sensible au mépris, de gloire peu jalouse,
 Blessée au cœur d'un trait dont je ne puis guérir,
 Sans prétendre aux doux noms et de mère et d'épouse,
 Il me faut donc mourir !.....

Marceline quitta la carrière théâtrale en 1823, mais elle se trompait quant à ses prévisions maternelles, car un honnête homme, artiste dramatique de talent, que Talma, le grand tragédien, avait pris en amitié, M. Lanchantin, connu au théâtre sous le nom de Valmore¹, frappé de tant de belles et aimables qualités, rechercha en mariage la jeune artiste et s'estima heureux d'obtenir sa main. Le mariage se fit à Bruxelles, le 4 septembre 1817. M. Valmore resta au théâtre, et sa femme qui, six ans après son mariage, avait abandonné avec joie cette carrière ingrate, suivit résolument son mari dans les pérégrinations pénibles auxquelles sa profession l'obligeait. Elle se rendit avec lui à Paris, où M. Valmore avait été engagé à l'Odéon, puis à Bordeaux, finalement à Lyon, où elle commença de se livrer tout entière à ses devoirs d'épouse et de mère. Elle semblait, en retour de toutes ses tribulations passées, être appelée immédia-

¹ Valmore, dit Sainte-Beuve, n'est pas le nom de la famille. M. Valmore, mort l'an passé à 88 ans, mari de Marceline, était fils d'un comédien qui avait pris le nom de Valmore et neveu du général Lanchantin. Il est fait mention, continue le critique, dans la correspondance de Napoléon, d'un général Lanchantin que Napoléon mit à la tête d'une 3^e brigade destinée à la formation d'un corps d'observation de l'Italie méridionale, après la dissolution de l'armée de Naples en 1811. A cette époque, M. Valmore était à Naples, auprès de son oncle.

Le général Lanchantin est mort général de division, baron de l'empire, pendant la retraite de Moscou, à Krasnoë, le 17 ou 19 novembre 1812.

tement à goûter toutes les joies de la famille, mais ici encore, hélas ! de douloureuses épreuves l'attendaient.

L'année de son mariage, elle perdit son père qu'elle aimait tendrement et à la vieillesse de qui elle s'était, avec une constance pieuse, efforcée de venir en aide. Elle perdit un enfant encore en bas âge ; son cœur en fut déchiré, sa santé s'altéra. Pour combler son chagrin, trop souvent, au milieu de sa vie voyageuse et agitée, elle connut les noirs soucis que la gêne introduisait au foyer de la famille, supplice d'une mère aux sentiments fiers et délicats.

Nous retrouvons Marceline Desbordes, désormais M^{me} Valmore, sous ce nom qu'elle devait à jamais illustrer, dans ce modeste petit appartement de la rue Clermont, le lieu où Lamartine, qui ne la connaissait en quelque sorte que de nom, la visita après lui avoir envoyé ces admirables strophes qui vinrent un beau jour la surprendre ; la chose a été déjà contée ; elle mérite néanmoins qu'on la répète. Un matin, Lamartine feuilletant un keepsake, y trouve des vers signés Valmore, où la femme poète compare son sort à celui d'une nacelle en détresse ; les vers étaient adressés à A. D. L. — A. D. L. ? que pouvaient signifier ces initiales ? Pour le chantre des *Méditations*, la chose ne faisait pas de doute : Alphonse de Lamartine. En effet, le grand poète ne connaissait guère son homonyme en initiales, Aimé de Loy, Franc-Comtois d'origine, selon Sainte-Beuve, poète assez inconnu, provincial, vagabond d'existence, passablement bohème, voué éternellement à l'épître laudative ; c'était en réalité à lui que les vers étaient adressés. Le chantre de *Jocelyn* prend soudain feu et de sa lyre s'échappent des strophes ailées, un de ses plus beaux chants :

Souvent sur les mers où se joue
 La tempête aux ailes de feu,
 Je voyais passer sur ma proue
 Le haut mât que le vent secoue
 Et pour qui la vague est un jeu !

C'est le glorieux navire dont rien n'arrêtera la course, la vaste mer est son empire ; mais auprès le poète découvre la pauvre barque qui, sur le golfe immense couronné de palais, n'a pour tenir au rivage que l'anneau rongé de quelque môle abandonné :

Cette pauvre barque, ô Valmore,
 Est l'image de ton destin.
 La vague, d'aurore en aurore,
 Comme elle te ballote encore
 Sur un océan incertain !

Puis, adressant à la femme poète la consolation suprême des artistes :

Ainsi le cœur n'a de murmures
 Que brisé sous les pieds du sort !
 L'âme chante dans les tortures ;
 Et chacune de ses blessures
 Lui donne un plus sublime accord !
 Sur la lyre où ton front s'appuie
 Laisse donc résonner tes pleurs !

.

« Madame, » écrit le barde immortel à celle qu'il appelait sa sœur en poésie, « j'ai lu dans le *Keepsake* des vers de vous que j'ai voulu croire adressés à l'auteur des *Harmonies poétiques*. C'était un motif ou un prétexte que je ne voulais pas laisser échapper, d'adresser moi-même un bien faible hommage à la femme dont l'admirable et touchant génie poétique m'a causé

le plus d'émotion. Agréez, Madame, ces stances trop imparfaites, où j'ai essayé d'exprimer ce qu'une situation si indigne de vous et du sort m'a si souvent inspiré, en pensant à vous ou en parlant de vous. Voyez-y, je vous prie, seulement, Madame, un témoignage de profonde sympathie, d'admiration et de respect. »

A quoi Marceline Valmore, prompte comme l'écho, répond timidement d'un accent qui n'est pas indigne du grand poète :

Mais dans ces chants que ma mémoire
Et mon cœur s'apprennent tout bas;
Doux à lire, plus doux à croire,
Oh ! n'as-tu pas dit le mot de gloire ?
Et ce mot, je ne l'entends pas ;
Car je suis une faible femme,
Je n'ai su qu'aimer et souffrir ;
Ma pauvre lyre, c'est mon âme,
Et toi seul découvres la flamme
D'une lampe qui va mourir.

Sur quoi, Lamartine écrit encore une fois : « Madame, je suis payé au centuple et je rougis, en lisant vos vers, des éloges que vous donnez aux miens ! Une de vos strophes vaut toutes les miennes. Je les sais par cœur.

« J'espère que la fortune rougira de son injustice, et vous accordera un sort indépendant et digne de vous. Il ne faut jamais désespérer de la Providence, quand elle nous a marqué au berceau pour un de ses dons les plus signalés, et quand on sait comme vous l'adjurer dans une langue divine..... »

M^{me} Desbordes-Valmore, durant un assez grand nombre d'années, ne quitta Lyon qu'une fois ; ce fut en 1838, à la suggestion de M^{lle} Mars, pour se rendre

à Milan, où la grande actrice allait donner des représentations, lors du couronnement de l'empereur Ferdinand. Trois mois après, la faillite du directeur renvoyait en France les pauvres artistes, dupés, ruinés et hors de voie.

C'est en Italie qu'elle conçut et écrivit ce que Sainte-Beuve appelle sa belle invocation au soleil :

Ami de la pâle indigence etc.

A son retour d'Italie, elle passa par Genève, la seule fois sans doute qu'il lui ait été donné de mettre le pied dans notre ville. Elle s'y trouva au milieu des émotions qui marquèrent le mois d'octobre 1838, alors que Louis-Philippe armait contre la Suisse pour la forcer d'expulser de son territoire le prince Louis-Napoléon. L'irritation du peuple, qui se croyait menacé dans un de ses droits qui lui est le plus cher, le droit d'asile, était extrême contre tout ce qui portait le nom français. Mme Valmore en fit l'expérience et conserva de ces jours pénibles un souvenir douloureux :

« Mais la politique, écrit-elle à son frère, empoisonne les esprits. Moi qui pleurais de joie et de respect en traversant enfin Genève, patrie de notre grand-père maternel, on m'y a poursuivie avec ma petite famille en criant contre nous : A bas les Français ! C'était un mouvement passager de haine, et j'ai passé à travers avec un grand serrement de cœur. »

Elle avait raison, la femme poète, la politique empoisonne tout. Elle fit que Genève se montra inhospitalière à celle qui lui tenait par le sang et dont la gloire ne lui restera pas étrangère.

M^{me} Valmore avait vu Lyon en proie aux horreurs de la guerre civile ; elle devait, peu de temps après son retour, la voir en proie à l'effroi qu'allait lui causer une des plus grandes inondations du siècle :

Un reste de soleil animait la nature
Et de Lyon la triste égayait la toiture ;
Les vieillards prédisaient pourtant de sombres jours,
Car les Alpes fondaient, et l'eau montait toujours
Et toujours

De pauvres artisans retardés dans la rue
Ont vu causer le Rhône avec la Saône accrue,
Comme au temps où le ciel fit pleuvoir à la fois,
En sept jours, autant d'eau qu'il en pleut en sept mois.
.

La cité des martyrs dans l'onde agenouillée,
Ecartant les lambeaux de sa tête mouillée,
Comme une pauvre veuve en ses bras amaigris
Renferme avec terreur ses enfants sans abris,
Des fleuves repoussant l'étreinte épouvantable,
Vers ses lointaines sœurs jette un cri lamentable.
On se cherche, on s'appelle, on ne se connaît plus,
Et le flot seul répond à leurs cris superflus !

M^{me} Valmore quitta Lyon peu d'années après, sans grands regrets, paraît-il ; elle laissa son petit appartement de la rue Clermont et les fleurs de sa fenêtre au passereau des toits :

J'ai dit au passereau qui descend de l'orage :
Viens, j'ai semé pour toi ces humides couleurs.

Elle quitta Lyon pour Paris. Y rencontra-t-elle plus de bonheur, il est permis d'en douter : « Je me perds dans la frayeur que je ressens pour vous, » écrivait-elle à son amie, M^{me} Juste Olivier, prête à

quitter la Suisse, « car Paris sans la certitude de son hospitalité me semble l'enfer où l'on a froid. » M^{me} Valmore allait y trouver d'incessants labeurs, de nouvelles et bien dures épreuves.

La voici établie dans cet immense Paris, comme elle le dit au cours d'une lettre un peu postérieure à la même M^{me} Caroline Olivier, « dans un nid flottant entre ciel et terre, soutenue seulement par des fils de la Vierge. »

Datée de cette époque de la vie de M^{me} Valmore, existe une assez nombreuse correspondance : en sa qualité d'ami de la famille, il a été donné à M. Corne d'y jeter un coup d'œil ; nous l'y jetterons après lui, et ces épanchements de la femme et du poète donneront un grand charme au récit de sa vie.

M^{me} Valmore avait un frère, ancien soldat de l'empire ; il vivait à Douai, vieux, infirme, dans le dénuelement ; c'était lui à qui elle avait adressé ses premiers vers et, si gênée qu'elle fût présentement, elle ne s'en ingéniait pas moins à trouver quelque argent à envoyer à ce frère qui se nommait Félix, et ces secours fraternels, elle les accompagnait de bonnes paroles, propres à relever et à reconforter le vétéran :

« 14 janvier 1843..... Hélas ! mon bon Félix, quand nous n'en pouvons plus du fardeau de nos peines, n'oublions pas que la bonté de Dieu ne nous a pas tout à fait abandonnés et qu'enfin nous sommes ses enfants. Quelque chose de grand est caché sous nos souffrances. Allons ! plus nous avons payé d'avance, plus il nous dédommagera de l'avoir aimé et cherché au milieu de nos épreuves ; j'ai des moments où je croule, mais je me sens toujours soutenue par cette main divine qui nous a faits frère et sœur pour nous aider et nous chérir, mon bon Félix. Tu sais quel

bonheur je trouve à remplir ma mission, et je te remercie d'avoir également rempli la tienne; en m'aimant fidèlement, tu m'as bien souvent consolée des amitiés légères et oublieuses de ce monde. La nôtre sera de tous les mondes. »

« 1844..... M. S....., arrivé il y a quatre jours, m'a remis ta lettre et tes manuscrits, que je n'ai pas eu le loisir d'ouvrir encore, car je suis comme au pillage de mon temps : partout le travail, les correspondances, ménage, coutures et visites, qui remplissent mes journées; elles sont de 8 heures jusqu'à minuit, plus tard je t'en parlerai ; rappelle-toi ce que je t'ai dit quant aux notions qui peuvent t'être restées précises sur notre famille et nos chers père et mère. Je vous ai tous quittés si jeune, que je sais peut-être moins que vous de votre origine. Tout ce qui est resté gravé dans ma mémoire, c'est que nous avons été bien heureux et bien malheureux, et qu'il y avait pour nous bien du soleil à Sin (village près de Douai, où la famille allait les dimanches et jours de fête), bien des fleurs dans les fortifications, un bien bon père dans notre pauvre maison, une mère bien belle, bien tendre et bien pleurée au milieu de nous. »

M^{me} Valmore avait deux filles : l'une, nommée Inès, d'un caractère renfermé, mélancolique; elle s'inclinait sous un mal mystérieux, étrange, inguérissable, Inès mourut. Peu après sa mort, sa mère écrivait :

Je ne dis rien de toi, toi, la plus renfermée,
Toi la plus douloureuse, et non la moins aimée!
Toi, rentrée en mon sein, je ne dis rien de toi
Qui souffres, qui te plains et qui meurs avec moi !
Le sais-tu maintenant, ô jalouse adorée,
Ce que je te vouais de tendresse ignorée ?

Connais-tu maintenant, me l'ayant emporté,
Mon cœur qui bat si triste et pleure à ton côté?

Une année après cette perte si cruelle à son cœur, Mme Valmore écrivait à son frère Félix : « 8 mars 1847. Tu vois, mon ami, que je t'écris seulement aujourd'hui pour te dire d'*attendre*, et je n'ai pas voulu retarder ma lettre jusqu'au moment où je pourrais y joindre un envoi d'argent. Je veux avant tout t'épargner l'inquiétude qu'un silence plus long te causerait, sachant bien que ton cœur s'en rapporte au mien de l'empressement que je mettrai à partager avec toi le premier rayon bienfaisant que la Vierge m'enverra. Ce dernier déménagement m'a tout pris. C'est fièrement douloureux d'interrompre ainsi les seules douceurs consolantes de la vie..... »

« 7 avril 1847..... Ta bonne lettre me trouve au milieu de nouvelles et vives afflictions. A peine avais-je été frappée de la perte foudroyante de M. Martin du Nord, que je suis saisie de douleur par celle de M^{lle} Mars. Cette bien-aimée de toute ma vie, je l'adorais dans son génie et dans sa grâce inimitable, je l'aimais profondément comme une amie fidèle que mes infortunes n'ont jamais refroidie. Au milieu de sa fatale maladie, elle était encore agitée du désir de placer mon cher Valmore à Paris. Mon bon Félix, je t'en prie, dis une prière pour cette femme presque divine. Si tu savais quelle part profonde elle a prise à mon malheur de mère, tu l'aimerais comme on aime un ange, et c'est comme telle que je la pleure. Je suis donc une femme bien désolée, mon pauvre ami !.... »

« 8 octobre 1849..... L'excellent M. Martin du Nord, dont la vie a été bonne à tous ceux qui l'ont

approché! Ce nom sera toujours dans ma bouche comme un éloge et une prière. Depuis qu'il n'est plus, tout est fini pour nous. Lui, M. de Châteaubriand et Mme Récamier ont laissé en moi autant de tristesse que de gratitude.... »

Mme Valmore, outre son frère Félix, avait encore deux sœurs, mariées et mères de famille; elles vivaient à Rouen, avec une grande peine, de leur travail. Marceline les aimait de toute son âme et leur venait en aide aussi souvent qu'elle le pouvait. C'était Cécile, l'aînée, qui avait appris à lire à Marceline enfant, et l'on retrouve, dit Sainte-Beuve, dans maints passages des poésies un souvenir esquissé de cette figure. Elle était, continue le critique, bien la vraie sœur du poète, par la sensibilité et par le cœur, aussi par une certaine simplicité primitive d'imagination.

Un jour Cécile écrivait à sa sœur :

« J'ai été dimanche faire une course pour une dame qui m'est quelquefois utile dans des moments où je ne sais plus à qui avoir recours; elle me tend la main pour me ranimer un peu. J'allais à Bon-Secours prier la bonne Notre-Dame pour elle. Je l'ai priée aussi pour nous tous; je me suis jetée à sa miséricorde; je lui ai demandé qu'elle te récompense de tout le bien que tu fais, qui est d'autant plus méritoire que ta position est bien difficile. En revenant, ma bonne sœur, je me suis vue entourée, presque ensevelie dans des fils de la Vierge. Je n'ai pu te rendre l'effet que cela m'a fait; je me suis retracé dans un instant la rue Notre-Dame, le cimetière qui était nos galeries; toute notre enfance s'est écoulée devant moi comme si c'était hier. Je suis rentrée dans ma petite chambre en pleurant de l'isolement où je

me trouve, et de tout ce que souffre notre malheureuse famille. Pourquoi ne suis-je pas morte dans cette chapelle, où je priais pour vous tous la mère des affligés..... Espérons..... »

Marceline, après s'être efforcée de relever son courage, lui répondit :

« Novembre 1854..... La dame qui m'aide souvent à trouver de l'argent d'emprunt pour passer mon mois, à la condition de le rendre à la fin du mois même, n'a pu venir encore à mon secours, à travers la pluie et toutes les difficultés de sa propre vie. Mais tu dois savoir depuis longtemps qu'il n'y a plus guère que les malheureux qui se secourent entre eux. Va ! c'est bien vrai. Sans être plus méchants que nous, les riches ne peuvent absolument pas comprendre que l'on n'ait pas toujours assez pour les plus humbles besoins de la vie. Ne parlons donc pas des riches, sinon pour être reconnaissants de ne pas les sentir souffrir comme nous..... »

En 1850, M^{me} Valmore vit mourir sa sœur Eugénie à Rouen ; en 1851, son frère Félix à Douai ; sa dernière sœur, Cécile, ne tarda pas à les suivre. Elle écrivait à sa nièce Camille, la dernière survivante de toute la famille de sa jeunesse :

« J'ai depuis bien longtemps la stricte mesure de mon impuissance, mais tu comprends qu'elle se fait sentir par secousses terribles quand je sonde l'abîme de tout ce qui m'est allié par le cœur et par la détresse. Oui, Camille, c'est très poignant. Me voilà donc sans frère ni sœurs, toute seule des chères âmes que j'ai tant aimées, sans la consolation de survivre pour accomplir leur vœu, qui était toujours et toujours de faire du bien..... Que dire devant ces arrêts de la Providence ? Si nous les avons mérités, c'est

encore plus triste. Cette réflexion ne regarde que moi, ma bonne amie. Je cherche souvent en moi-même ce qui peut m'avoir fait frapper si durement par notre cher Créateur, car il est impossible que sa justice puisse être ainsi sans cause, et cette pensée achève bien souvent de m'accabler.... »

Mais il n'y a pas ciel si orageux qui n'ait ici et là son embellie, et voici qu'un jour un rayon de bonheur traverse le ciel si sombre de Mme Valmore. Ondine se marie, Ondine baptisée Hyacinthe, mais toujours connue dans la famille sous le nom d'Ondine; elle était la fille aînée de Mme Valmore, et venait d'être demandée en mariage par M. Langlais¹, propriétaire au Mans, publiciste en renom, homme d'avenir. Ondine, élevée dans un pensionnat à Lyon, était devenue sous-maîtresse dans un pensionnat à Passy.

« Ondine, écrit sa mère, est toujours esclave dans son pensionnat. Quand je veux l'embrasser, il faut que j'y aille. J'y vais tout à l'heure par un soleil qui luit si rarement, et je t'embrasse pour elle très travailleuse et très bonne. C'est un rude métier que le sien; mais nous n'avons pas de dot pour nos anges, et la grâce, l'esprit, la sagesse, qu'est-ce que cela pour l'époque où nous sommes ? »

Ondine, poète comme sa mère, impressionnable et sensible comme elle, avait un tempérament délicat, cause de soucis; néanmoins, les premiers temps de son mariage furent heureux; elle les passa au Mans. Ondine écrivait à son frère :

¹ Sur M. Langlais voir le *Dictionnaire* de Vapereau, p. 1035. Appelé par l'empereur Napoléon III à se rendre au Mexique, il accepta le rôle de ministre des finances de l'empereur Maximilien et mourut au bout de peu de mois de ce règne éphémère.

«... Ici on oublie tout ; on se plaint par *genre*, mais sans amertume ; on dort, on mange, on n'entend point de sonnette. On s'éveille pour dire : Va-t-on déjeuner ? On se promène à âne, et on rentre bien vite pour demander : Va-t-on dîner ? Il y a des fleurs, des herbes, des senteurs de vie qui vous inondent malgré vous-même ; il y a une atmosphère d'insouciance qui vous berce et vous rend tout facile, même la souffrance..... Que n'es-tu là ?..... »

Une année plus tard, c'est M^{me} Valmore qui va rendre visite à sa fille :

«..... Hier, avec Langlais, nous avons fait le tour de la ville (je crois qu'ils disent ville). Toutes nos visites sont rendues. J'ai vu dans ces maisons bizarres des petites dames très jolies et de très beaux enfants, des fruits par paniers, des fleurs toujours. Oui, Dieu est partout ! Juge s'il est dans ce silence profond des haines politiques et littéraires. On n'entend parler que de blés mûrs, de vendanges et de poules qui pondent sans s'arrêter. Sans doute, ce n'est pas l'Espagne, dont tu m'envoies le charmant écho dans cette vraie colombe, dont tu traduis la langue avec émotion ¹ ; mais c'est du calme, de l'air, sans sonnettes aux portes, sans pianos, sans bonnet grec dans un grenier. Ici, tout va de plain pied..... du moins à la surface des prés que j'ai parcourus. La mélancolie y est sans volupté, sans trop d'épines non plus. Les poètes n'y font pas de nids et les tourterelles mangent comme des ogres..... »

¹ Caroline Cornado, dont M. Hippolyte Valmore avait traduit les vers passionnés et mystiques. M. Hippolyte Valmore, longtemps à la tête d'un des départements du ministère de l'instruction publique, chevalier de la Légion d'honneur, est connu par un *Essai sur la poésie des Magyars*.

Ondine devint mère, mais elle eut la douleur de perdre son enfant ; son tempérament délicat reçut un choc dont la jeune femme ne devait pas se remettre. M^{me} Valmore s'établit à Passy auprès de sa fille, qu'elle soigna en proie aux plus sombres pressentiments ; au bout de mois et de semaines d'une lente agonie, Ondine succomba.

« Parmi tous, écrivait la malheureuse mère, vous seul, je crois, devinez l'étendue de ma douleur. Je vous remercie de tous les sentiments qui nous la révèlent. Je vous remercie d'une larme qui vous vient aux yeux pour moi, et du serrement de cœur fraternel que sa perte vous cause ; je le sens ! — Vous l'avez bien connue, vous lui avez donné de la lumière pure. Vous avez aimé l'innocence de son sourire..... Elle l'avait encore en fuyant !.... Oui, je vous remercie pour elle, sainte et douce colombe ; je vous remercie pour moi — et pour vous — d'avoir été son ami. — Laissez-moi me signer la vôtre.

« MARCELINE DESBORDES-VALMORE. »

Ondine venait d'expirer.

La mort d'Ondine fut pour M^{me} Valmore le dernier coup qu'elle se trouva en état de supporter, car de ce moment celle qu'on avait si souvent et si justement comparée au roseau qui plie et se relève, s'inclina sous la main du sort, pour ne pas se relever, et désormais tous ses jours s'écoulèrent dans une tristesse que ne venait plus égayer l'ombre d'un sourire. C'est alors qu'elle adressa à son ami, le docteur Veyne, ces vers touchants :

Si je pouvais trouver un éternel sourire,
Voile innocent d'un cœur qui s'ouvre et se déchire,

Je l'étendrais toujours sur mes pleurs mal cachés
 Et qui tombent souvent par leur poids épanchés.
 Renfermée à jamais dans mon âme abattue,
 Je dirais : « Ce n'est rien » à tout ce qui me tue,
 Et mon front orageux, sans nuage et sans pli,
 Du calme enfant qui dort peindrait l'heureux oublié !
 Dieu n'a pas fait pour nous ce mensonge adorable,
 Le sourire défaille à la plaie incurable :
 Cette grâce mêlée à la coupe de fiel
 Dieu mourant l'épuisa pour la porter au ciel.
 Adieu, sourire, adieu jusque dans l'autre vie,
 Si l'âme du passé n'y peut être suivie ;
 Mais si de la mémoire on ne doit pas guérir,
 A quoi sert, ô mon âme, à quoi sert de mourir !

Mme Valmore tomba de plus en plus dans une
 langueur, laquelle dégénéra en une maladie qui dura
 deux ans et fut accompagnée de souffrances nerveuses
 constantes et si intenses, qu'elle ne pouvait entendre
 sans un frémissement pénible le bruit d'une sonnette.

« Ma mère, » écrivait son fils Hippolyte, « fut deux
 ans clouée sur le lit par une maladie aiguë ; elle y a
 montré le courage et la résignation les plus admirables.
 Son âme semblait s'élever au milieu de ses incessantes
 épreuves. Jamais un mot de plainte, rien
 qui pût nous faire entrevoir ni la fin prochaine, ni
 qu'elle fût instruite de la marche destructive de la
 maladie. Douce, presque gaie parfois, elle souriait
 avec tendresse aux infatigables sollicitudes de mon
 père. »

Mme Valmore n'avait pour réconfort dans ses longues
 souffrances que les soins pieux de son mari et
 de son fils, et pour les oublier que les visites de la
 muse, cette muse qui avait consolé sa jeunesse et demeura
 fidèle à son chevet jusqu'à sa mort, lui appor-

tant des élans plus élevés, plus sensibles, plus purs même que les élans d'autrefois, accords d'une lyre qui, ayant tout à l'heure achevé de vibrer sur la terre, va s'en aller vibrer aux cieux. Nous croyons ne pas en dire trop en répétant, après le grand critique, que ce dernier volume de ses chants, qu'elle dicta tout entier à son fils de son lit de douleur, restera comme le plus remarquable de son œuvre.

« C'est, » dit Sainte-Beuve, « la douleur constante et son aiguillon, le travail aussi, l'avertissement de poètes plus mâles et à la grande aile, les exemples dont elle profita en émule et en sœur, un art caché qu'elle trouva moyen de mêler de plus en plus à ses pleurs et à sa voix, qui opérèrent cette transformation sensible, et qui l'amènèrent, sinon à la perfection de l'œuvre, toujours s'échappant et fuyant par quelque côté, du moins au développement et à l'entier essor des facultés aimantes et brûlantes dont son âme était le foyer. »

Peu de jours avant l'heure suprême, une joie inattendue était réservée à la malade, joie qui allait ramener un sourire fugitif sur ses lèvres, quand elle apprit que ses poésies dernières, celles qu'elle laissait, recueillies par une main filiale, grâce à une juste admiration verraient le jour dans la ville même d'où ses ancêtres étaient partis, après y avoir trouvé un glorieux refuge. Mais pourquoi, à ce propos, ne pas citer ce que nous écrivait le pieux fils de M^{me} Valmore ?

« 14 mars 1859. Je ne puis vous dire ici combien ma mère est touchée, au milieu des souffrances les plus vives et de l'oubli inséparable d'une longue maladie et d'une humble existence, de savoir que son livre va devoir de paraître, non à une spéculation de

librairie, mais à la bienveillante initiative d'un ami des lettres. Si peu persuadée qu'elle demeure de la valeur de l'ouvrage en lui-même, il lui est doux de sentir s'éveiller des sympathies aussi honorables pour des poésies qui sont moins les productions de l'esprit et de l'art que des révélations de son cœur. Aussi je suis chargé de sa part de vous exprimer sa vive gratitude, à laquelle vous me permettrez de joindre celle de mon père et la mienne. C'est pour moi un heureux événement, et il se mêle à ce que j'éprouve personnellement une satisfaction d'amour-propre que ma mère ne peut ressentir. Vous comprendrez aussi, Monsieur, qu'elle attache un certain prix à ce que les noms de Michelet et d'Olivier se trouvent ainsi placés entre nous et viennent consolider, de la manière la plus flatteuse pour elle, des rapports que la poésie avait déjà établis depuis longtemps. »

M^{me} Desbordes-Valmore s'éteignit dans la nuit du 22 au 23 juillet 1859, et le dimanche 24 ses restes mortels, aux larmes de son mari et de son fils, étaient rendus à la terre. Dans un autre temps la femme poète avait écrit :

Sans char, sans prêtre, au cimetière
 Leur piété me conduira ;
 Puis d'un peu de buis ou de lierre,
 Doux monument de sa prière,
 Le plus tendre me couvrira !

M^{me} Desbordes-Valmore était morte au milieu de l'inattention de ses contemporains, oubliés de celle dont les chants sensibles, désolés et naïfs les avaient si souvent charmés. N'en avait-il pas été de même de Bernardin de Saint-Pierre, à la renommée en son temps bien autrement retentissante ? On dit vulgaire-

ment de l'œuvre d'un sculpteur que son premier état est la vie, son deuxième état est la mort, son troisième état devient la résurrection. Il en est ainsi fréquemment de l'homme de lettres, dont la renommée, si elle doit être durable, ne commence réelle vraiment qu'après la mort, où il prend sa place, qui ne lui sera plus contestée, au sein des immortels.

Il en fut de la sorte pour M^{me} Desbordes-Valmore. Une année juste s'était écoulée depuis sa mort quand le volume de ses poésies inédites vit le jour ; alors soudain la presse entière le salua de ses acclamations, comme le plus brillant cadeau que lui eût jamais fait la muse. Les premiers critiques de nos jours, MM. Levallois, Barbey d'Aurevilly, Lacaussade, s'empresèrent de rendre hommage ; M. Emile Montégut, dans un article de la *Revue des deux mondes*, lequel à l'époque fit sensation ; enfin le plus grand critique de notre temps, Sainte-Beuve, prit la vie de M^{me} Desbordes-Valmore pour sujet d'une série d'études et, grâce aux documents que lui fournit la famille, il put raconter sa vie, analyser son caractère et son talent, mettre en relief ses vertus de manière à intéresser à la femme et à l'artiste l'Europe entière. Nul ne pouvait le faire d'une main plus délicate.

Les jugements portés sur M^{me} Valmore ont été nombreux et divers en ce qui regarde son talent, mais unanimes pour rendre justice à ses vertus. On a vu ce que Lamartine lui écrivait : « Il ne faut jamais désespérer de la Providence quand elle nous a marqué au berceau par un de ses dons les plus signalés, et quand on sait l'adjurer comme vous dans une langue divine. » Victor Hugo à son tour : « Vous êtes la femme même, vous êtes la poésie même. Vous êtes un talent charmant, le talent de femme le plus

pénétrant que je connaisse. » Béranger lui écrit : « Une sensibilité exquise distingue vos productions et se révèle dans toutes vos paroles. » Alfred de Vigny disait de M^{me} Valmore qu'elle était le plus grand esprit féminin de notre temps, l'âme féminine la plus pleine de courage, de tendresse et de miséricorde. Brizeux l'a appelée « Belle âme au timbre d'or », et M. Rambert, le critique en titre de la *Bibliothèque universelle*, l'a dénommée, non sans quelque raison, « la Sapho chrétienne. » M. Montégut, dans la *Revue des deux mondes*, lui reproche la faiblesse de sa diction et l'incorrection de ses vers; enfin M. Scherer, le critique du *Temps*, la compare à une fleur des champs un peu pâle, mais dont le parfum intime et doux n'en plaît pas moins.

Pour en finir avec tous ces jugements, nous rapporterons en entier celui d'une femme poète comme elle qui, ayant connu M^{me} Valmore intimement, était digne de l'apprécier, M^{me} Caroline Olivier. Ce morceau, qui parut dans la *Revue suisse* de 1860, est, au dire des gens compétents, surtout de ceux qui approchèrent le plus M^{me} Valmore, le morceau qui rend le mieux l'artiste, surtout la femme avec ses éminentes qualités.

« Un livre sensible et charmant vient de paraître sous ce titre : *Poésies inédites* de M^{me} Desbordes-Valmore. Il renferme une foule de morceaux divers, sur les sujets variés qui viennent l'un après l'autre ébranler un cœur ou une imagination de femme. A côté de la grâce heureuse, de la vraie poésie, du cri spontané, des émotions et de la naïve tristesse qui n'ont jamais manqué aux vers de M^{me} Valmore, on trouve dans ce recueil une pensée encore plus ferme et un art encore plus exquis.

« Parmi les monuments et les élégies de cette vie, il en est qui font rêver, soupirer, s'attrister peut-être..... On en regretterait sans doute l'absence; du moins les esprits sérieusement sympathiques, mais le public banal et distrait n'aime pas qu'on lui en dise trop.

« M^{me} Valmore était tendrement aimée et honorée de tous ceux qui l'approchaient, à quelque titre que ce fût. On oubliait son talent, sa réputation, sa place hors ligne, pour jouir de sa bonté inépuisable, de son esprit charmant, de sa grâce, de ses saillies.

« Involontairement, en parlant de l'auteur, à propos de M^{me} Valmore, on est ramené à la personne, et c'est à la fois un indice et un éloge. Dans la littérature, en effet, il y a deux classes d'écrivains, les uns vivent surtout, les autres écrivent seulement. Ceux qui vivent surtout, ont quelquefois la forme plus abrupte, plus incorrecte, le vol moins soutenu, des éclairs sortant de la nuée; ils font le bonheur de la critique terre à terre et des grammairiens qui pensent que la poésie gêne la langue. On peut leur reprocher cent choses à la fois. Ils ont l'inconvenance d'ébranler les nerfs, d'émouvoir le cœur, de tirer des larmes. Cela dérange les habitudes des écrivains qui font du style et de la poésie avec leur esprit seulement. Ces deux races intellectuelles étant distinguées, nous disons que M^{me} Valmore était de la grande, de l'aînée, de la puissante, de la vraie. Voilà pourquoi sa personnalité, pour qui l'a connue, avait une valeur encore plus haute que ses œuvres. Nous en pourrions dire autant, à d'autres degrés, de M. Emile Souvestre, de Mickiewicz, de M. Vinet et d'autres. Le contraire a lieu lorsque l'écrivain domine l'homme et les exemples seraient faciles à trouver. »

Il ne sera peut-être pas sans intérêt, en face de l'article élogieux et si juste de M^{me} Olivier, de montrer ce que M^{me} Valmore pensait elle-même de son talent ; pour cela il sera nécessaire de citer de nouveau quelques fragments de sa correspondance. Commençons par une bonne action.

M^{me} Valmore était fort liée avec Antoine de La Tour, précepteur du duc de Montpensier, auteur de plusieurs ouvrages sur l'Espagne et de poésies pleines de grâce. M^{me} Valmore se servait souvent de son entremise pour faire présenter à la reine quelque placet ou requête en faveur d'un condamné ou d'un malheureux. C'était après le 12 mai 1839 ; M^{me} Valmore fit remettre par M. de La Tour le billet suivant au duc d'Orléans :

« Oh ! Monsieur, pour l'amour du roi et de la reine, ne laissez pas faire une telle chose. Parlez, demandez grâce. Vous ne savez pas ce que ce sang-là vous coûterait. Monsieur, je serre vos mains et je vous conjure pour cette auguste mère si bonne, que la grâce vienne d'en haut et qu'elle soit prompte. Ma prière est un témoignage d'amour pour la reine et d'une estime profonde pour votre caractère. Votre plus humble et plus attachée servante.... 13 juillet 1839. »

Il s'agissait de Barbès, il eut sa grâce. Ainsi, plusieurs années après, l'illustre M^{me} Ristori se trouvant à Madrid, obtint de la reine Isabelle la faveur de lui demander une grâce ; elle lui demanda la grâce d'un condamné à mort et l'obtint. La muse de la poésie et celle de la tragédie, après avoir charmé les hommes, s'entendirent pour demander la vie de deux êtres humains et l'obtinent ; glorieux et enviable privilège du génie !

Mais revenons au jugement que porte sur elle-même

M^{me} Valmore. M. de La Tour, dans un article de la *Revue de Paris*, ensuite dans une lettre, avertit M^{me} Valmore de certaines négligences, faiblesses ou incorrections, lesquelles, selon lui, déparent ses vers et pourront bien leur nuire ; elle lui témoigne toute sa reconnaissance, puis elle ajoute :

« Vous êtes ingénieux à cacher les fautes ou à leur créer des excuses, et j'en ai pleuré de reconnaissance, car tout ce que j'écris doit être, en effet, monstrueux d'incohérence, de mots impropres et mal placés. J'en aurais honte si j'y pensais sérieusement ; mais, Monsieur, en ai-je le temps ? Je ne vois âme qui vive de ce monde littéraire qui forme le goût, qui épure le langage. Je suis mon seul juge et, n'ayant rien appris, comment me garantir ? Une fois en ma vie, mais pas longtemps, un homme d'un talent immense m'a un peu aimée, jusque là de me signaler, dans les vers que je commençais à rassembler, des incorrections et des hardiesses dont je ne me doutais pas. Mais cette affection clairvoyante et courageuse n'a fait que traverser ma vie, envolée de côté et d'autre. Je n'ai plus rien appris et, vous le dirai-je, Monsieur ? plus désiré de rien apprendre. Je monte et je finis comme je peux une existence où je parle bien plus souvent à Dieu qu'au monde. C'est là ce que vous avez compris et avec quoi vous me défendez contre le *goût* que j'ai si souvent et si innocemment offensé..... »

Mais assez : par ce que nous venons de dire, le lecteur se fera une idée de l'extrême humilité de M^{me} Valmore, jusqu'à quel point, comme auteur, elle se défait d'elle-même.

M^{me} Valmore, dont on peut dire sans se tromper qu'elle n'eut jamais un seul ennemi, en revanche

compta de nombreux amis et, parmi, presque tous les hommes et les femmes de lettres de son temps. Nous avons cité l'Abbaye aux bois et nommé Châteaubriand, M^{me} Récamier; nous ajouterons Antoine de La Tour, Brizeux, M^{me} Tastu, Delphine Gay, devenue M^{me} de Girardin, et bien d'autres encore. « Elle était, » dit Sainte-Beuve, « fort liée avec Balzac et à un certain moment, grâce à l'entremise d'une tierce personne, dénommée par les deux amis Thisbé, elle dut exercer sur lui une réelle influence. Balzac, en retour, dédia à M^{me} Valmore son roman de *Jésus-Christ en Flandre* et disait avoir conçu la création d'un de ses personnages féminins du mélange du caractère de M^{me} Valmore avec celui de sa propre mère. » Nous trouvons dans la correspondance de Balzac le billet suivant adressé à M^{me} Valmore :

« Cher rossignol,

« Il m'est arrivé deux petites lettres trop courtes, de deux pages, mais toutes parfumées de poésie, sentant le ciel d'où elles venaient, et qui m'ont rappelé, comme les plus heureux endroits d'une symphonie de Beethoven, les deux jours que j'ai eus de vous; en sorte que, ce qui m'arrive rarement, je suis resté les lettres à la main, pensif, me faisant un poème à moi tout seul, me disant : Elle a donc conservé souvenir d'un cœur dans lequel elle a pleinement retenti, elle et ses paroles, elle et ses poésies de tout genre ? Car nous sommes du même pays, Madame, du pays des larmes et de la misère. Nous sommes aussi voisins que peuvent l'être en France la prose et la poésie, mais je me rapproche de vous par le sentiment avec lequel je vous admire, et qui m'a fait rester une heure et dix minutes devant votre portrait au salon.

« Allons, adieu. Ma lettre ne vous dira pas toutes mes pensées ; mais trouvez-y intuitivement toute l'amitié dont je la charge, et tous les trésors dont je voudrais pouvoir disposer. Ah ! si Dieu me prêtait sa puissance, tous ceux que j'aime auraient, selon leur goût, une grande, une petite, une moyenne grenadière et toutes les joies du paradis par avance, car à quoi bon les faire attendre ? Adieu donc, baissez Ondine au front pour moi, et gardez, je vous prie, comme quelque chose de vrai, mon sincère attachement et ma vive et sympathique admiration.

« BALZAC. »

Si le public oublieux des génies qui feront éternellement honneur à l'esprit humain laissa passer la mort de Marceline Valmore en quelque sorte inaperçue, en revanche sa ville natale et ses habitants s'empressèrent de témoigner à la famille dans quelle douce et grande estime ils tenaient la femme et l'auteur.

La population, dit M. Corne, eut hâte d'exprimer par des témoignages publics son deuil pour une telle perte et sa juste fierté d'inscrire une telle gloire littéraire à côté de celles qui honorent Douai dans le monde des arts. En mémoire de M^{me} Desbordes-Valmore, un service solennel fut, par les soins de l'Administration municipale, célébré dans l'église Notre-Dame le 4 août 1859. Le Conseil de la ville, dans sa séance du 16 du même mois, décida qu'un buste de Marceline Desbordes serait exécuté aux frais de la ville et placé au musée dans une des galeries de sculpture. Enfin le nom Desbordes-Valmore fut donné à un des quais de la Scarpe, dans l'intérieur de la ville.

M. Raspail, ami de toute la vie de M^{me} Valmore, celui à qui elle envoyait sous les verrous son beau poème des Prisons et des Prières, écrivait le lendemain de la mort à M. Hippolyte Valmore :

« Monsieur, j'ai lu et relu, les yeux remplis de larmes, votre pieuse lettre ; c'est le dernier adieu que votre illustre mère vous a chargé de me transmettre, vous, le légataire universel de ses souvenirs, de ses affections et de ses grandes qualités. Vous êtes, Monsieur, le fils d'un ange. La patrie des lettres et de la poésie n'en produit que bien rarement de tels. Dans ce monde d'intrigues, de dissimulations, de faux amours et de haines mercenaires, où tout se vend, jusqu'au génie, elle a conservé son génie pur de toute atteinte, sa renommée toujours jeune, et son cœur exempt d'occasion de haïr.

« Ses émules l'ont adorée, ses lecteurs l'ont toujours bénie. Elle a été plus qu'une muse, elle n'a jamais cessé d'être la bonne fée de la poésie, et dans mes nombreux souvenirs de cœur, mon titre le plus doux est d'avoir conservé sa sympathie qui m'a suivi à travers tous mes barreaux.

« Je l'aurais aimée comme une mère, et à vous en rendre jaloux, si mon âge ne m'avait pas permis de l'aimer comme une sœur. Elle m'a écrit en vers, elle m'a écrit en prose, et toutes ses lettres ont le même charme pour moi. Je crois que Madame votre mère était poète jusque dans le moindre signe, jusque dans le moindre soin. Son dernier silence était un pressentiment qu'elle ne voulait communiquer à personne, tant elle craignait d'être la cause d'une affliction.

« Elle ne vous lègue qu'un nom, mais que de fortunes voudraient s'échanger contre un pareil titre de noblesse !

« Vous avez été bercé par la poésie, vous avez été élevé par une muse que j'appelais la dixième, la muse de la vertu. Restez, Monsieur, le culte vivant de sa mémoire : les lettres ont plus que jamais besoin qu'on leur rappelle de ces beaux souvenirs. »

Michelet nous écrivait à nous-même, peu de jours après la mort de M^{me} Valmore :

St-Georges près Royan (Charente inférieure), 2 août 1859.

« Vous avez appris la mort de cette pauvre femme, de cette femme unique — *le grand poète de l'amour fidèle*. — Son intime amie qui a vécu toujours près d'elle m'écrivit : C'était *une sainte*. — De là ce rare phénomène d'écrire à 70 ans des vers brûlants de passion, pleins de chaudes larmes d'orage, que j'en versais, en la lisant !

« Dites cela, ou faites-le dire : c'était *une sainte*. »

Pour nous il est temps de conclure : M^{me} Desbordes-Valmore ne sera jamais un poète populaire dans l'acception absolue du mot, le poète des masses ; elle sera le poète des délicats, des affligés, des amis de l'enfance, surtout des cœurs sensibles et brisés, car personne jusqu'ici n'a su rendre comme elle toutes les nuances de la douleur ; elle restera la muse plaintive de la douleur vraie.

Elle fut aussi grande par le cœur que par le génie ; à peine, nous le craignons, aurons-nous su esquisser quelques traits de la figure touchante du poète.

Nous ne croyons pas pouvoir terminer mieux cette biographie qu'en citant quatre vers, lesquels durent échapper à la muse dans un jour d'abandon et sem-

blent imprimer le sceau, un sceau empreint de poésie et de grandeur à tout ce qu'a été cette noble vie :

Que mon nom ne soit rien qu'une ombre douce et vaine ;
Qu'il ne cause jamais ni l'effroi ni la peine ;
Qu'un indigent l'emporte après m'avoir parlé
Et le garde longtemps dans son cœur consolé.



POÉSIES D'UNE PAYSANNE DES GRISONS.

PLATE I. THE GREAT WALL OF CHINA.

POÉSIES

D'UNE PAYSANNE DES GRISONS

Recueillies et publiées par OTTO CARISCH.

Delille, l'un des moins lyriques parmi les poètes français, avait coutume de dire : « Si j'avais à chanter le printemps, je ne le chanterais qu'en hiver, alors que les arbres sont sans feuilles et que la nature présente l'aspect de la mort, et je le chanterais dans mon cabinet, au coin de mon feu. En présence de la nature même, et surtout d'une nature verdoyante, la chose me paraît impossible ; l'inspiration poétique ne viendrait pas. » C'est ce qui a fait peut-être que la Suisse jusqu'ici a eu si peu de poètes, du moins de ceux qui vivent au sein de ses montagnes ou sur le bord de ses lacs. L'aspect éternellement beau, éternellement varié de cette nature incomparable remplit l'âme d'une foule de sentiments qui l'agitent, l'émeuvent, mais ne se font point jour au dehors. Au poète, il faut l'absence, il faut la séparation, il faut ces tristesses de la vie terrestre pour le rejeter dans cette sphère idéale où la muse vient lui prodiguer parfois, avec des accents inconnus des autres mortels, des

consolations à sa douleur. Dante, paisible citoyen de Florence, heureux époux de Béatrice, serait-il devenu l'auteur de la *Divine Comédie*? Milton, ayant conservé la vue, aurait-il dépeint ce paradis terrestre sous les fraîches couleurs dont le parait son imagination? C'est loin des bords de notre lac que Rousseau a tracé ces peintures alpestres qui ne sont pas parmi les pages les moins admirées de la *Nouvelle Héloïse*; c'était sur ces mêmes bords de la Seine que, soixante et dix ans plus tard, la lyre du pauvre Gallois, prête à échapper à sa main mourante, faisait entendre ces tristes accents :

Horizon du Léman, vieux monts, Alpes natales;
 Comme un aveugle errant je voudrais vous revoir.
 O mes jours de bonheur! ô mes jeunes années!
 Entre nous dès longtemps l'adieu s'est prononcé.
 J'aime à voir, triste et seul, pâlir mes destinées
 Avec les rêves du passé.

.....
 Mais les cieus paternels abritaient mieux ma peine
 Et l'étranger n'a pas, aux rives de la Seine,
 D'asile pour les maux du cœur.

Cette règle, toutefois, n'est pas absolument sans exception, et voici que les Grisons, cette patrie d'Angelica Kaufmann et de Salis, à l'école duquel la jeune muse semble se rattacher par plus d'un secret côté, paraissent devoir donner un nouveau poète à la Suisse. Une jeune paysanne, du nom de Nina Camenisch, — c'est là, du moins, ce que nous dit le journaliste qui rend compte de ses productions, — du village roman de Sarn, près de Thusis, où elle vit avec ses parents, occupée comme eux des travaux des champs, vient de livrer à la publicité un tout petit

volume, où l'inexpérience se trahit encore ici et là, mais ne lui messied point, et où la verve poétique prend l'essor et fait entendre des accords pleins de grâce ou de mélancolie.

Écoutons plutôt la dédicace de la muse villageoise, à laquelle nous ne pouvons malheureusement conserver le charme de la poésie originale :

« Ces vers sont dédiés à l'ami qui ne se sera jamais éloigné du village qui l'a vu naître, et n'aura ainsi pas oublié de l'aimer fidèlement; tout ce qui en vient lui sera demeuré cher, c'est donc à lui que j'offre ces humbles fleurs de la patrie. Ce n'est que timidement qu'elles s'avancent vers lui : « Sommes-nous donc bien « dignes, demandent-elles, de fleurir dans le monde « d'ici-bas ? » Elles le disent et se retirent en silence ; mais voici que son regard leur sourit, les encourage, et nous, nous relevons la tête et nous offrons avec joie cette couronne tressée de fleurs du sol natal. Merci à toi qui nous accueilles, merci, alors même que tu devrais nous critiquer. »

Laissant de côté la bataille de Grandson et la légende de S. Bernard, où la femme-poète cherche, non sans verve, à s'élever au ton épique, nous essaierons de reproduire quelques-unes des poésies où Mlle Camenisch trouve des souvenirs qui ne sont évidemment pour elle que de gracieuses réminiscences; c'est ici, selon nous, que son talent, trouvant la veine qui lui est propre, se déploie avec le plus de bonheur.

La chambre de mon enfance.

Viens, chambrette tant aimée, et que ma plume, que mon cœur te dépeignent comme ils le pourront. Tu ne brilleras pas sous des couleurs d'em-

prunt, je le sais, tu ne m'en plairas pas moins et à tous avec moi.

Je porte dans mon cœur ému le souvenir de tes murailles brunes et sans parure; elles ont enfermé mes plus beaux jours; ô chambrette, sois-en remerciée, sois-en bénie!

Rends-moi tes fenêtres qui regardaient sur la prairie; que de fois n'ai-je pas de là, dans mon jeune enthousiasme, salué ta campagne et les grands arbres, la lune et le rayon chaud du soleil.

Poêle grisâtre, au flanc duquel montait un escalier de pierre, ne t'ai-je pas pleuré comme un ami, le jour que je trouvai à ta place un jeune successeur?

Et je sais bien pourquoi: c'est parce que c'était autour du vieux serviteur que vous aimiez à vous réunir, ô mes bien-aimés, et la petite fille, hélas! le tombeau aujourd'hui vous retient loin d'elle. Que de fois n'est-elle pas venue alors à vous en babillant!

Rideau bleu, tissé par les mains aimées de ma tante et qui enfermes le lit, tu lui as vu terminer sa vie, forte et patiente comme elle avait vécu.

Table chancelante qu'entoure un rebord blanc, tu as souvent porté notre repas familial, et toi, horloge fidèle que je vois suspendue à la muraille, tu as sonné pour moi bien des heures de félicité.

Et vous, coffres, tiroirs, confidentes de mes jeux, je vous salue! Comme le chrétien pieux se rend au sanctuaire, ainsi mon cœur va à vous avec bonheur.

Mais à présent, déposons la plume; image chérie, tu suffis à mon cœur. Salut et bénédiction à tous ceux qui t'ont habitée, humble chambrette; ma bénédiction à ceux qui t'habiteront encore!

Le Repos et l'Amour.

Le Repos et l'Amour se prirent un jour de querelle. Le Repos dit à l'Amour: « N'es-tu pas le tourment des hommes? Moi, je leur apporte la paix, tandis que toi, le plus souvent, tu ne leur apportes qu'une douleur amère; je souris à celui qui est fatigué, et toi, tu leur brises le cœur.

« Rarement tu dispenses des joies qu'elles ne soient arrosées de larmes; si tu rends un cœur heureux, ce n'est pas sans lui faire sentir ta blessure.

« — C'est mon destin, répondit doucement l'Amour, que la tristesse sorte du bonheur et que du bonheur découle la tristesse.

« Quand le Père tout-puissant m'envoya aux enfants de la terre, il me donna une petite étoile bien brillante pour m'accompagner dans ce lieu d'épreuves.

« Il me dit: « Tu feras bien d'envelopper cette étoile de nuages, sinon sa lumière sera trop éblouissante pour la faible vue des enfants des hommes.

« Le mortel oublierait dans son délire qu'il y a un autre amour plus pur qui l'attend dans l'éternité. »

« C'est ainsi que je suis arrivé sur la terre enveloppé de la miséricorde divine, et si j'ai apporté avec moi plus d'une douleur, c'est une douleur qui élève.

« Je viens du ciel, et je reconduis au ciel; chacun doit m'aimer, parce que je suis l'Amour. »

« — Je vois bien, lui dit alors le Repos, qu'il faut que je te cède le pas, c'est ton lot, bien plus que le mien, de donner le bonheur aux enfants des hommes.

« Une chose, une seule, est mon partage ; c'est moi qui viens doucement fermer plus d'une blessure que tu as faite.

« Quand tu as brisé un cœur, je le recueille, je le prends dans mes bras, et je le couche dans la froide terre où il dort sans trouble. »

Le soldat suisse.

Vous vous moquez de moi, M. l'officier, parce que vous voyez une larme briller sur ma barbe noire ! Je n'ai pourtant pas l'habitude de pleurnicher.

C'est curieux ! depuis que j'ai fui la Suisse, il me vient si souvent, je ne sais moi-même pas comment, l'envie de pleurnicher.

J'en ai honte et je me cacherais volontiers ; mais ça n'y fait rien. Puisqu'il en est ainsi, vous en serez témoin, vous aussi, M. l'officier.

C'est mon père, c'est ma mère, qui me rappellent au pays, hélas ! C'est aussi ma grand'mère, bonne vieille qui se tient derrière le poêle à branler la tête.

Elle aimait Uhli, son marmot, et elle ne le reverra jamais ; elle a quatre-vingt-dix ans et mourra sans doute avant que je revienne.

Elle m'a donné bien des croûtes au beurre et plus d'une bonne leçon avec ; elle disait tous les jours : « Cher enfant, grandis pour l'honneur de Dieu. »

C'est ce que j'ai fait vingt-cinq ans ; je gardais les vaches ; elles me connaissaient toutes ; je les aimais tant et je *ioulais* soir et matin.

Mais voici qu'un jour — écoutez ça, M. l'officier, qu'il ne vous en arrive pas autant — je rencontre une fille, oh ! comme vous ne sauriez en voir une plus jolie.

Ma grand'mère m'avait souvent parlé des petits anges; je crus en voir un; ça me prit au cœur jusqu'au fond.

Ça me faisait du bien, ça me faisait du mal de lui regarder ses petits yeux, et si je pouvais deviner ce qu'elle voulait, il fallait qu'elle l'eût bien vite.

J'escaladais les montagnes, je grimpais aux rochers, je luttais avec l'onde des torrents, seulement pour lui avoir une fleur de nos Alpes à mettre le dimanche sur son chapeau.

Quand voici qu'elle me joue un joli tour: elle se met à en aimer un autre; là-dessus je m'emporte; je prends du chagrin et j'ai couru m'engager à l'étranger.

Donc me voici ici, et j'y reste, car le serment à mon drapeau, je le tiendrai comme un Suisse doit le faire, quand même j'en ai bien du regret.

Que pour un visage trompeur j'aie pu me lier de la sorte! Et cette fille pourtant je l'aime encore, je l'aimerai jusqu'au tombeau!

Mais c'est que j'aime encore une autre chose: j'aime mon pays et mes Alpes, où j'ai gardé mes vaches et où j'ai trouvé ma Gretchen.

Là-bas l'air est si frais, si léger; ici j'ai tant de peine à respirer; je ne sais si ça vient de la chaleur ou de mon cœur oppressé.

Là-bas il y a des montagnes, M. l'officier! Savez-vous ce que c'est que des montagnes? — Quand je repense à mes montagnes, je pleure comme un enfant.

Et quand, ce qui arrive encore assez souvent, mon camarade le sergent, pendant la nuit, sous la tente, fait sonner le cor des Alpes, si bien, comme au pays,

Alors je me mets à prier: « Mon bon Dieu! que ne

m'envoies-tu la balle destinée à tant d'autres qui
n'ont pas comme moi le cœur brisé ?

« Le mien est si las, si las, il lutte avec le souvenir
de la patrie, et si je ne puis revoir ma chère Suisse,
j'aimerais m'en aller au ciel. »

(Journal de Genève.)



M. LEGOUVÉ A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

M. LEGOUVÉ

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

29 février 1856.

« Il faut que je m'en aille, » disait un jour le bon La Fontaine au milieu d'un dîner. — « Mais qui vous presse, » lui répondit-on. — « Il faut que j'aille à l'Académie. » — « Vous avez encore deux heures, et d'ici à l'Académie le chemin est court. » — « Oui, mais je prendrai le plus long. » Ainsi dit le fabuliste : quant au public, il ne s'est pas montré hier de cet avis, car à midi déjà les banquettes de l'hémicycle du Palais Mazarin se garnissaient de femmes du monde en fraîches toilettes, d'artistes et de littérateurs, attendant avec impatience que deux heures sonnassent. Il est vrai qu'hier l'Académie était en fête, elle recevait dans son sein un nouvel immortel à qui elle allait donner le baptême traditionnel de la réception publique. Cette cérémonie ne devait présenter, d'ailleurs, aucune de ces émotions puissantes dont on est si avide de nos jours : c'était un plaisir délicat, s'adressant plutôt aux lettrés et aux gens de goût; toutefois le public ne s'en pressait pas moins aux portes de l'Institut, spectacle consolant dans le temps de dévergondage littéraire et de matérialisme où nous

vivons. D'ailleurs, depuis quelques années, l'Académie française, un peu négligée par l'opinion publique, a retrouvé quelque chose de son ancienne popularité : elle représente timidement, il est vrai, l'indépendance des idées, et le public lui tient compte de ce courage qui n'est pas le plus fréquent aujourd'hui.

Le récipiendaire était M. Ernest Legouvé, aujourd'hui, si nous ne nous trompons, le plus jeune de tout l'illustre aéropage. Mais ce qui donnait, pour l'Académie, quelque chose de touchant à cette cérémonie, c'est que M. Legouvé, auteur lui-même de poésies, de drames et de romans qui ont eu du succès, est fils de l'auteur du *Mérite des femmes*, de la *Mort de Henri IV* et d'*Epicharis et Néron*, académicien, lui aussi, en son temps, de sorte que M. Flourens, qui répondait au nouvel élu, a pu lui dire, avec autant de bonne grâce que de justesse : « En vous voyant au milieu d'elle, cette compagnie, qui se plaît à honorer le talent de votre père, ne croira plus qu'à une longue absence, qui cesse aujourd'hui. »

M. Legouvé succédait à M. Ancelot et il avait, par conséquent, à faire l'éloge de son prédécesseur. Depuis Buffon, qui fit un discours qui est resté comme un modèle d'éloquence, mais où il ne disait pas un mot de celui qu'il remplaçait, l'usage a prévalu de ne pas s'appesantir outre mesure sur ce sujet : aussi M. Legouvé, dans un discours éloquent, spirituel, semé de traits heureux et justement applaudis, a entretenu son public du poète Schiller, auquel il n'a peut-être pas rendu une complète justice, du sort des femmes et de la moralité de nos jours au sein de la famille, puis quelque peu aussi de M. Ancelot. Ici la tâche était ardue. M. Ancelot, comme nous l'a dit M. Legouvé, a eu une vie d'homme de lettres, c'est-

à-dire une vie tout intérieure, sans aucune de ces secousses imprévues et violentes qui donnent de l'intérêt et du mouvement à une biographie; il a laissé la réputation d'un versificateur abondant et facile, mais d'un poète médiocre. Une anecdote vous donnera la mesure du genre de talent d'Ancelet. Il avait l'habitude de composer chaque matin douze vers, douze, ni plus ni moins. « Eh mais, lui disait-on, s'il s'en présentait à vous un treizième qui fût bon? » — « Eh bien, eh bien, répondit-il, tant pis pour lui! »

Un moment M. Legouvé s'est élevé jusqu'à des accents touchants qui ont profondément ému son auditoire: c'est lorsqu'il a représenté son prédécesseur ne trouvant dans la culture des lettres que le pain qui nourrit l'âme, et non pas celui qui nourrit le corps, et obligé d'abandonner les poétiques sentiers de l'Hélicon pour se faire tout uniment vaudevilliste. Le ciel, nous a dit M. Legouvé, avait placé près de M. Ancelet une compagne digne de lui, et qui avait de plus que lui cette ténacité qu'on ne retrouve au même degré que dans le cœur d'une mère. « Vois-tu, dit-elle un jour à son mari, notre fille grandit et nous n'aurons rien à lui donner, nous sommes sans fortune (M. Ancelet, nous dit le récipiendaire, était près, en ce temps-là, de sentir toute l'amertume de la pauvreté), essayons d'écrire pour le théâtre. » M^{me} Ancelet commença par écrire une nouvelle qu'elle signa du nom de son mari et qui eut le plus grand succès; on en vint ensuite à des vaudevilles; M^{me} Ancelet écrivait les rôles de femmes, Monsieur faisait le reste, et c'est ainsi que le futur académicien fut le père de 60 pièces de théâtre, qui lui donnèrent la réputation et la fortune et qui furent l'origine d'une caricature que nous nous

rappelons. Dans une promenade au Parnasse où figuraient les héros de la littérature contemporaine, on voyait le ménage Ancelot bras dessus bras dessous, le mari avait mis le chapeau de sa femme et la femme celui de son mari, deux têtes sous un même bonnet. Au bout de onze ans d'attente et d'efforts inutiles, Ancelot pénétra enfin à l'Académie française. Son successeur n'a point eu à lutter aussi longtemps; nous en félicitons et ses confrères et ses auditeurs, que sa parole nette, gracieuse et vive, sa voix fine et mordante, son talent de lecture consommé ont charmés une heure durant, sans qu'aucune lassitude se soit laissé entrevoir sur aucun visage.

Après M. Legouvé, M. Flourens, l'auteur de tant de beaux travaux sur l'histoire naturelle et qui s'occupe, dit-on, dans ce moment d'une biographie de notre compatriote Charles Bonnet, a pris la parole pour lui répondre; malheureusement la voix de M. Flourens est faible, et ne permettait à l'auditeur de ne saisir qu'imparfaitement un discours rempli d'idées justes, présentées dans un style plein d'élégance.

Voilà ce qu'est une fête à l'Académie française, fête modeste, il est vrai, et en quelque sorte de famille, mais qui a son importance. L'Académie française, gardienne sévère des règles sur lesquelles repose l'édifice de la langue et des traditions du goût, doit savoir accepter ce que le génie lui impose et repousser obstinément ce qui ne vient que de la médiocrité; et c'est ce qu'elle fait. Elle a un autre domaine à défendre, celui de la liberté de la pensée et de l'indépendance des lettres; elle a montré qu'elle savait le faire en présence de ces prétentions inouïes qui ne demandaient rien moins que la proscription

des grands auteurs classiques, pour s'en tenir au grec ou au latin des pères de l'Eglise.

Un mot encore: on se rappelle le bruit que fit le procès de M. Legouvé contre Mlle Rachel, laquelle se refusait à jouer son rôle de *Médée*. Il y a trois jours, la grande tragédienne arrivait des Etats-Unis, malade, désappointée, irritée de son peu de succès; le surlendemain, M. Legouvé était reçu de l'Académie française. N'est-ce pas l'histoire de l'homme qui court après la fortune et de celui qui l'attend dans son lit? J'ai commencé par La Fontaine, je finis par lui; parlant de l'Académie française, n'est-il pas à sa place, et d'ailleurs ne rencontre-t-on pas le grand fabuliste, en ce monde, partout sur ses pas?

(Journal de Genève.)

CHATEAU DE PONT-DE-VEYLE

LE CHATEAU DE PONT-DE-VEYLE.

CHATEAU DE PORT DE VENT

LE CHATEAU DE PORT DE VENT

CHATEAU DE PONT-DE-VEYLE.

Voici dans quels termes les journaux français ont annoncé l'incendie du château de Pont-de-Veyle, situé dans le département de l'Ain, près de Mâcon :

« Le feu s'est déclaré vendredi (28 août 1874), à 6 heures, au château de Pont-de-Veyle, appartenant à M^{me} de Saint-Didier. Le feu a pris dans une petite pièce, sous un immense bâtiment servant de bûcher, de hangar, de remises etc. Alimenté par toutes ces matières inflammables, il a pris d'immenses proportions. On a dû faire la part du feu et couper une partie du bâtiment se reliant au corps principal.

« Le château est occupé par M^{me} veuve de Saint-Didier, ses sept enfants, son beau-père, sa belle-mère, son oncle, M. Amédée de Parseval et de nombreux domestiques. M. de Saint-Didier, le grand-père, âgé de 88 ans, a fait la chaîne pendant une heure, et M. de Parseval, qui a 85 ans, n'a pas quitté un instant les sauveteurs de Pont-de-Veyle et des communes environnantes ; à 3 heures du matin il y était encore. »

Le château de Pont-de-Veyle, bien connu des promeneurs de Mâcon et de Lyon, car son propriétaire précédent, M. Auguste de Parseval, en ouvrait gracieusement les allées au public, s'élève au milieu d'une île formée par deux bras de la Veyle, au sein d'une prairie arrosée, toute plantée de vieux arbres et de bosquets coquettement semés. Il a son histoire et comme elle tient par un ou deux grands côtés à l'histoire littéraire de la France, et par un ou deux côtés à l'histoire de notre pays, peut-être nos lecteurs ne seront-ils pas fâchés de la connaître.

Pont-de-Veyle est un fief du pays de Bresse emportant le titre de comte; ses historiens disent que ce fut au bord de la Veyle, probablement pas bien loin du lieu où s'élève le château actuel, — car c'était près du sortir de la Veyle — que se célébrèrent les fiançailles d'Amédée VI, comte de Savoie, dit *le Comte vert*, en 1355. Il épousait Bonne de Bourbon, sœur de Jeanne de Bourbon, reine de France et fille de Pierre de Bourbon et d'Isabelle de Valois. Elles eurent lieu, ces fiançailles, avec une magnificence extraordinaire; les envoyés de France qui représentaient la princesse rencontrèrent les envoyés de Savoie qui représentaient le comte sur les bords de la rivière et, l'acte des fiançailles accompli, on jeta solennellement l'anneau d'or dans la Veyle, comme le doge de Venise le faisait chaque année dans les flots de l'Adriatique.

Le comté de Pont-de-Veyle fut donné par le roi François I^{er} au comte de Fürstemberg en paiement d'un corps de lansquenets allemands qu'il avait amené au secours du monarque français. De la possession des comtes de Fürstemberg, il passa dans celle d'une dame d'Urfé, dont le nom seul,

croions-nous, rappelle l'*Astrée*, puis dans celle du connétable de Lesdiguières qui ne demeurait pas au château, mais dans la ville, où l'on désigne encore l'emplacement de sa maison.

Le protestantisme, — dit M. Jules Baux, l'ancien archiviste de Bourg, dans sa notice sur la Collégiale de Bourg, — établi à Pont-de-Veyle depuis l'année 1599,¹ avait vu le nombre de ses prosélytes s'accroître considérablement en 1613, époque à laquelle le maréchal de Lesdiguières, calviniste, en acheta la seigneurie. Les prédicants, sous ses auspices, trouvèrent de nombreux adhérents à Bâgé, à Pont-de-Vaux et à Reyssouze, où était érigé un temple qui devint la métropole protestante de la province. Le culte ne fut aboli à Pont-de-Veyle qu'en 1657; ce fait est relaté dans le registre de l'état civil de Chevroux, commune du voisinage, dans les termes suivants :

« L'an mil six cent cinquante-sept et le vingt-septiesme jour du mois de février, premier lundy de caresme, les huguenots de Pont-de-Veyle ayant esté chassés de leur temple, il a esté béniect sous le vocable de saint Ignace, par M. Raffin, conseiller du roy au siège présidial de Bourg, official de Bugey, Valromey et Gex, assisté de M. Cochet, prestre, chanoyne de l'église de Notre-Dame de Bourg, et de M. Philibert Palliot, prestre, curé de Chevroux, son annexe, ses diacre et sous-diacre. La messe solennelle célébrée

¹ La ville étant tombée au pouvoir des armes royales, quelques familles de religionnaires, à la requête de Jacob Forey, habitant de la ville, obtinrent du duc de Biron l'autorisation d'y établir un prêche.

incontinent après ladite bénédiction, par ledit sieur officiel, dans ledit temple où le Saint-Sacrement estoit exposé, ladite messe chantée à haute voix et répondue par les chantres et musiciens de Saint-Pierre de Mascon et de tous les prestres et vicaires du mandement de Pont-de-Veyle et lieux circonvoisins; et estant finie, l'on a fait une procession générale tout à l'entour en dedans des murs de la ville, où le Très-Saint Sacrement a esté porté par ledit sieur officiel, assisté des susdits diacre et sous-diacre qui chantaient continuellement *Pange Lingua*, et tous les autres prestres vêtus de chappes, dalmatiques et surplis, respondoient avec tous les corps suivans jusques à la maîtresse église dudit Pont-de-Veyle, où estant arrivé, la musique chanta le *Te Deum* si mélodieusement, que tout le peuple estoit ravy; et estant finy, ledit sieur officiel donna, après les prières faictes pour le roy et autres accoutumées de faire dans l'Eglise romaine, la bénédiction du Saint-Sacrement, après quoy tout le peuple se retira après mille actions de grâces.

« Ceste auguste cérémonie parachevée, le bourreau du présidial de Bourg se présenta sur un échafaud, au milieu de ladite ville, où tout le peuple s'assembla pour voir son exécution, qui brûla publiquement les livres diffamatoires faicts par lesdicts huguenots contre les catholiques, apostoliques et romains, le tout par les ordres du roy, Louis quatorziesme, et par M. Bouchu, son intendant en Bourgogne, Bresse etc., en présence d'environ deux mille personnes transportées exprès pour voir ceste cérémonie, qui donnoient louange à Dieu, criant tous à haute voix : *Vivat Rex!* à la confusion des huguenots qui n'osoient paroistre. Le soussigné atteste le

tout estre véritable pour avoir assisté à toute la cérémonie.

« Signé: PALLIOT, curé. »

Les réformés de Pont-de-Veyle, privés de leur temple, se réunirent à ceux de Reyssouze; mais, le 31 août 1685, parut une ordonnance de M. de Harlay, intendant de Bourgogne, portant interdiction de l'exercice public de la religion prétendue réformée à Reyssouze et dans toute l'étendue du pays de Bresse.

« Le temple, est-il dit dans cette ordonnance, qui est construit au lieu de Ressouze sera démoly jusques aux fondements, les frais de la démolition pris sur les matériaux, dont le surplus appartiendra au plus prochain hôpital. »¹

Cette ordonnance fut rigoureusement exécutée. Le protestantisme, qui n'avait pas pris une racine assez profonde en Bresse pour résister à une persécution pareille, reçut un coup dont il ne devait pas se relever.

De cascade en cascade, le château de Pont-de-Veyle tomba aux mains de messire Antoine de Ferréol, devenu comte de Pont-de-Veyle, connu dans le siècle passé par son esprit et par quelques comédies qui eurent l'honneur d'être représentées, mais qui ne sont pas restées au répertoire.

Antoine de Ferréol était frère de ce Ferréol ambassadeur à Constantinople. Il en ramena celle que Sainte-Beuve, cent cinquante ans après, devait qualifier de « fine fleur d'Asie, » M^{lle} Aïssé. Après être venue se retremper l'âme à Genève chez M^{me} Calandrini-Pelissari, dans la maison Calandrini (ci-devant Tavel,

¹ Archives de l'Ain.

aujourd'hui de la Citerne), elle allait à Pont-de-Veyle où, il y a quelque trente ans, une allée portait encore le nom de l'Allée des Soupirs, en souvenir d'elle et d'un amour malheureux qu'elle avait inspiré. A Pont-de-Veyle, Aïssé s'amusait peu; entre les hôtes ennuyés du logis, elle n'en avait guère le moyen.

« J'ai retardé de vous écrire parce que j'ai été assez incommodée. Je n'ai pas manqué de dire que c'était vous (M^{me} Calandrini) qui m'aviez préservée, car je n'ai eu aucun mal à Genève; mes maux ont respecté ma joie: ils feraient bien mieux de ne pas se mêler à ma douleur.... J'ai trouvé les personnes avec qui je vivais à Genève selon les premières idées que j'avais des hommes, et non pas selon mon expérience. Je me retrouvai presque moi-même, comme dans le moment que j'entrais dans le monde, sans humeur, sans peine, sans chagrin. Combien tout a changé! Que les habitants de ces lieux sont différents des vôtres!

« Nous passons, d'ailleurs, notre temps ici assez tristement. Le matin, après la messe, l'archevêque s'enferme avec un jésuite jusqu'à dîner. Après le dîner, une partie de quadrille, pleine de rapine et d'aigreur: le tout pour cinq sous que l'on ne paie point; toujours une compagnie de la ville, peu divertissante et à qui il faut faire autant de cérémonies qu'à des intendants. Sur le soir, on va se promener. La maîtresse du logis et moi, nous restons, l'une à lire, l'autre à tricoter ou à découper. Après la promenade, un concert qui arrache les oreilles. On soupe très mal: on n'a ni bons poissons, ni des amies. Songez-vous bien à la différence de ce séjour à Genève pour moi, et combien j'ai de raisons pour vous regretter?...

« Voilà enfin le bienheureux jour arrivé. Je pars d'ici demain matin, et je n'ai que la nuit à passer. »

Après les Ferréol, le comté de Pont-de-Veyle devint la propriété de la famille de Beaumont, à laquelle se rattache le trop fameux baron des Adrets. En 1813, Pont-de-Veyle n'appartenait plus à la famille de Beaumont, mais étant à la veuve de son intendant, la tradition rapporte que le château eut l'honneur de loger un jeune prince, alors inconnu, qui suivait l'armée des Alliés en sa qualité de prince allemand, et qui trois ans après, en épousant l'héritière du trône de la Grande-Bretagne, la princesse Charlotte, devait mettre une couronne sur sa propre tête : Léopold I^{er}, roi des Belges.

Enfin en 1825, le château de Pont-de-Veyle fut acheté par M. Auguste de Parseval, le petit-neveu de ce Parseval-Grandmaison, aussi connu sous le Directoire par ses poèmes épiques que par ses magnifiques ailes de pigeon, qu'il ne voulut jamais sacrifier à la perspective d'accompagner le premier consul en Egypte.

C'est pendant la période qui s'étend de 1830 à 1850 que celui qui écrit ces lignes a eu l'heureuse chance d'entrevoir au château de Pont-de-Veyle le chantre des *Méditations*, et d'y connaître cette belle Valentine de Cessia, aujourd'hui Valentine de Lamartine, l'Antigone du poète.

M. Amédée de Parseval, cet aimable et robuste vieillard dont les journaux ont pu célébrer la vigueur et le dévouement, était un ami de Lamartine, qu'il a accompagné en Orient, et son éloge écrit par le poète est demeuré et demeurera dans toutes les mémoires :

« C'est un cœur qui ne vit que du bonheur ou qui ne souffre que du malheur des autres : quand j'étais, il y a quinze ans, à Paris, seul, malade, ruiné, désespéré et mourant, il passait les nuits à veiller auprès de ma lampe d'agonie : quand j'ai perdu quelque être adoré, c'est lui toujours qui est venu me porter le coup pour l'adoucir ; à la mort de ma mère, il arriva auprès de moi aussitôt que la fatale nouvelle, et me conduisit de deux cents lieues jusqu'au tombeau où j'allais vainement chercher le suprême adieu qu'elle m'avait adressé, mais que je n'avais pas entendu ! Plus tard !... Mais mes malheurs ne sont pas finis, et je retrouverai son amitié tant qu'il y aura du désespoir à étancher dans mon cœur, des larmes à mêler aux miennes. »

En effet, M. de Parseval était auprès du poète au moment de la mort de Julia.

Le *Manuscrit de ma mère*, publié dès lors, parle souvent de M. de Parseval sous le nom d'un jeune Français ; M^{me} de Lamartine, la mère, l'aimait comme un fils ; elle aurait voulu se l'attacher par les liens les plus proches ; des circonstances de famille ne le permirent pas.

Le château de Pont-de-Veyle, tel qu'il existe, est de construction récente ; son dernier acquéreur, car il n'a pas été vendu depuis, M. Auguste de Parseval, en a été l'édificateur ; seules, les parties qui viennent d'être brûlées rappelaient encore les Ferréol et la charmante Aïssé. M^{me} Louis de Saint-Didier, née de Parseval, le tient de son mari par héritage, son mari le tenant de M. Auguste de Parseval.

M^{me} de Saint-Didier se rattache par des liens de parenté étroits à un homme dont le nom est connu dans les lettres, le marquis de Foudras ; les Foudras

eux-mêmes descendent des La Baume de Montrevel ; ceux-ci, grâce à la conduite du dernier évêque de Genève au temps de la Réforme, vivent dans le souvenir des Genevois, qui pendant des siècles, nous l'espérons, en pensant à la fuite de leur évêque, ne manqueront pas de dire : « Il ne reviendra pas plus que de Baume. »

(Journal de Genève.)



MANDRIN.

LIBRARY

MANDRIN.

Ce devait être une figure singulièrement originale et qui marque bien de son cachet le siècle qui nous a précédés, que celle de ce Mandrin, dont la mémoire, après cent ans, vit encore dans nos campagnes ; car il n'est guère personne, ayant fréquenté nos marchés ou nos foires, qui n'ait entendu quelque bon campagnard, à la vue d'un troupeau de porcs, de moutons ou de dindons, s'écrier dans son enthousiasme : « C'est pire que la bande à Mandrin ! »

Il ne dut pas être non plus un homme ordinaire, cet homme qui, simple contrebandier, tint un royaume comme le royaume de France pendant plusieurs années en éveil. Fruit de la désorganisation sociale dont souffraient nos pères, plutôt que des qualités bonnes ou mauvaises qu'il tenait de la nature, Mandrin, vu à distance, fait l'effet de quelque héros d'opéra-comique encore plus que d'un brigand.

M. Taine, dans ses recherches sur la société du siècle dernier, lui a donné en passant quelques mots ; un critique des plus compétents et des mieux qualifiés, un érudit de bonne et forte race vient de lui consacrer

une brochure pleine de détails inédits et curieux ¹, à laquelle nous ne nous ferons aucun scrupule d'emprunter quelques pages.

Il y avait, nous dit M. Jarrin, dans la vieille France quelque chose de plus détesté que la dîme et la corvée: c'étaient les impôts de consommation, les *Aides*, dont les *Droits-Réunis* sont de nos jours la descendance directe et une image revue, corrigée et ramenée à des proportions moins sauvages.

L'impôt du sel fut inventé, ou réinventé, par le fils de S. Louis, Philippe-le-Bel, en 1286; mais Philippe de Valois poussa cette institution à la perfection. Son ordonnance du 20 mars 1343 créa le monopole royal, établit huit commissaires chargés de régir les greniers et de juger *sans appel* tous procès et contraventions relatifs à la perception.

Le mode de celle-ci est neuf: chaque famille *doit* prendre une certaine quantité de sel à un prix fixé par le seigneur-roi, sans pouvoir revendre ce qui excéderait sa consommation! Cet étrange impôt était à l'origine le même pour tous; il devint, avec le temps, d'une monstrueuse inégalité.

Il y avait, aux deux derniers siècles, les pays de *grande gabelle*, où l'habitant de tout âge et sexe redevait au royal vendeur le prix de neuf livres de sel à 62 livres le quintal. La Bresse était de *petite gabelle*, chaque habitant y devait onze livres trois quarts par tête, à 32 livres 10 sous le quintal. — Paris était de *grande gabelle*; mais là les gens ayant le *franc salé* étaient nombreux: avoir le *franc salé*, c'était avoir le

¹ *La Province au XVIII^e siècle.* — *Mandrin*, par Charles Jarrin, collaborateur du *Courrier de l'Ain*. Bourg, 1875.

sel gratis; toutes personnes ayant droit aux *exemptions de finances* l'avaient, dont quelques roturiers. Les familles de Jeanne d'Arc et de Jeanne Hachette ne furent pas récompensées autrement.

Pour venir en aide à la perception de l'impôt sur le sel, il y avait la *Cour des Aides*; cette cour souveraine date de 1355; elle jugeait en dernier ressort tous procès criminels ou civils en matière d'impôt.

En 1775, Lamoignon de Malesherbes la présidait; c'est lui qui nous montre « les commissaires de la France assemblant les paysans pour submerger le sel que la mer a déposé sur le rivage, » . . . « la contrebande florissante; » . . . « Il y a, dit-il, des provinces où les enfants y sont élevés, n'ayant pas d'autre industrie et ne connaissant pas d'autre moyen de subsister » . . . « Cela avec les galères ou le gibet en perspective. La Ferme achète la dénonciation du mari à sa femme, celle du père au fils. Elle a obtenu qu'en matière de fraude l'accusation équivale à la condamnation; le procès-verbal du commis fait foi. Et Dieu sait quelle foi méritent les commis intéressés à trouver des coupables » . . . « Puis, la tyrannie de la Ferme repose sur un chaos de règlements où les financiers se retrouvent seuls. Le contribuable ne sait jamais ce qu'il doit payer » . . . « L'homme du peuple est obligé de souffrir les caprices, les hauteurs, les insultes des suppôts de la Ferme » . . .

Au XVII^e siècle, il y avait par an 4500 saisies à domicile, 10,000 saisies sur les routes, 300 condamnations *aux galères* pour la seule contrebande du sel; tandis qu'en France, en 1869, les contrebandiers en matière de douane et octroi ont été de 2478, en 1872 de 5499: le garde des sceaux attribue cet accroissement à l'augmentation des droits.

On comprend le désordre moral qu'un état de choses aussi monstrueux dut peu à peu introduire dans le pays.

Sous François I^{er}, les habitants de la côte chassent les *gabeleurs*¹ et battent l'arrière-ban des nobles du Poitou ; le mouvement est réprimé et finit par la confiscation des biens des révoltés.

Sous Henri II, autre soulèvement plus considérable encore : seize mille paysans, conduits par un gentilhomme nommé Puymoreau, prennent Saintes, Cognac, massacrent le receveur et délivrent les *franc-saulniers* (contrebandiers) ; mais les lansquenets du roi, menés par le connétable de Montmorency, arrivent, entrent à Bordeaux par la brèche, brûlent les chartes municipales, démolissent l'hôtel de ville, brûlent 140 personnes sans forme de procès. Puymoreau fut décapité, un bourgeois fut couronné d'une couronne de fer rouge !

Sous Louis XIV, le même spectacle se renouvelle : six mille paysans bretons dévastent les bureaux de tabac et de timbre à Fougères et à Rennes ; le roi pousse une armée contre les insurgés. On sait de quel ton leste et peu sentimental la marquise de Sévigné raconte la répression des Bretons : « On ne se lasse pas de les pendre . . . la penderie me paraît un rafraîchissement . . . les troupes vivent, ma foi, comme en pays de conquête . . . » Fléchier, lui aussi, badine en contant les grands jours d'Auvergne. — Ce que le biographe de Mandrin oublie, c'est que l'illustre marquise, voire même le bon Lafontaine, dans une lettre intime, ne laissent pas que de parler d'un ton assez

¹ Connus jusqu'à nos jours sous la domination ironique et méprisante de *gabe-loups*.

badin des huguenots qu'on traînait de force à confesse, qu'on envoyait aux galères ou qu'on contrainait de passer la frontière; leur crime n'était pourtant pas même celui des pauvres paysans bretons, d'avoir fraudé la gabelle, mais d'avoir été au prêche, d'avoir lu clandestinement l'Évangile.

Telles étaient les idées du temps, faussées encore et perverties par l'influence des gens d'Église.

Sous Louis XV, si les protestations du peuple n'eurent pas ce caractère, le mal n'en fut pas moins grave, il devient latent; la visite de Jean-Jacques Rousseau au paysan, bien qu'elle soit connue, mérite d'être rappelée; elle est le témoignage le plus vivant de cette société en décadence, au milieu de laquelle devait paraître Mandrin et dont il allait solliciter l'attention pendant plusieurs années, jusqu'à sa mort:

« Un jour, m'étant à dessein détourné pour voir de près un lieu qui me parut admirable, je m'y plus si fort, dit Rousseau, et j'y fis tant de tours, que je me perdis enfin tout à fait. Après plusieurs heures de courses inutiles, las et mourant de soif et de faim, j'entrai chez un paysan dont la maison n'avait pas belle apparence, mais c'était la seule que je visse aux environs. Je croyais que c'était comme à Genève ou en Suisse, où tous les habitants à leur aise sont en état d'exercer l'hospitalité. Je priai celui-ci de me donner à manger en payant. Il m'offrit du lait écrémé et de gros pain d'orge, en me disant que c'était tout ce qu'il avait. Je buvais ce lait avec délices, et je mangeais ce pain, paille et tout; mais cela n'était pas fort restaurant pour un homme épuisé de fatigue. Ce paysan, qui m'examinait, jugea de la vérité de mon histoire par celle de mon appétit. Tout de suite après avoir dit qu'il voyait bien que j'étais un bon jeune honnête

homme, qui n'était pas là pour le vendre, il ouvrit une petite trappe à côté de sa cuisine, descendit et revint un moment après avec un bon pain bis de pur froment, un jambon très appétissant quoiqu'entamé, et une bouteille de bon vin, dont l'aspect me réjouit le cœur plus que tout le reste. On joignit à cela une omelette assez épaisse, et je fis un dîner tel qu'autre piéton n'en connut jamais. Quand ce vint à payer, voilà son inquiétude et ses craintes qui le reprennent; il ne voulait point de mon argent, il le repoussait avec un trouble extraordinaire, et ce qu'il y avait de plaisant, c'est que je ne pouvais imaginer de quoi il avait peur. Enfin, il prononça en frémissant ces mots terribles de commis et de *rats de-cave*. Il me fit entendre qu'il cachait son vin à cause des aides, qu'il cachait son pain à cause de la taille, et qu'il serait un homme perdu si l'on pouvait douter qu'il ne mourait pas de faim. Tout ce qu'il me dit à ce sujet et dont je n'avais pas la moindre idée, me fit une impression profonde qui ne s'effacera jamais. Ce fut là le germe de cette haine inextinguible qui se développa depuis dans mon cœur contre les vexations qu'éprouve le malheureux peuple et contre ses oppresseurs.

« Cet homme, quoique aisé, n'osait manger le pain qu'il avait gagné à la sueur de son front, et ne pouvait éviter sa ruine qu'en montrant la même misère qui régnait autour de lui. Je sortis de sa maison aussi indigné qu'attendri et déplorant le sort de ces belles contrées, à qui la nature n'a prodigué ses dons que pour en faire la proie des barbares publicains. »

Le père de Louis Mandrin était maréchal-ferrant à Saint-Etienne de Geoire, près de Romans en Dauphiné; associé avec des faux-monnayeurs, il fut tué dans une rencontre avec la maréchaussée. Il eut deux

fil, l'aîné subit la peine de mort pour crime de fausse monnaie. Le cadet avait reçu une éducation au-dessus de sa position, c'est-à-dire qu'on lui avait appris à lire, écrire et compter. Ce cadet, beau garçon, se mit, comme on disait alors, au service du roi. Sa bonne mine, sa vigueur extraordinaire, l'instinct de la guerre qu'il avait à un singulier degré, une extrême facilité d'élocution, c'eût été assez, en d'autres temps, pour lui faire une belle fortune militaire ; mais, nous dit son biographe, il n'était pas né ; et rien, dans la vieille France, ne pouvait suppléer à ce péché originel. Mandrin avait beau avoir en lui l'étoffe d'un héros, avec cela on ne pouvait pas faire de lui le plus mince officier. A l'institution des *Cadets-gentilshommes* créée par Louvois pour donner des officiers à l'armée, on venait précisément de substituer l'*Ecole militaire* ; pour y entrer, l'édit de création exigeait formellement quatre quartiers de noblesse. Aussi le fils du maréchal-ferrant de Saint-Etienne de Geoire se dégoûta vite d'un métier sans avenir ; il déserta avec armes et bagages ; ce devait être vers 1751. A ce moment, dit l'abbé Régley, qui a écrit une vie de Mandrin, il avait la taille de cinq pieds quatre pouces, très bien prise, la jambe haute, le visage long, les yeux bleus, le regard hardi, les cheveux châains roux. Tout prévenait en sa figure, et les châtelaines ne lui sont pas inhumaines du tout, et les petites bourgeoises non plus, témoin l'anecdote que voici, qui nous a été contée par M. Jousserandot.

« J'allais souvent, m'a dit le savant professeur, dans la petite ville de Morez, y visiter des amis de mon âge, avec qui j'ai été en partie élevé. Mes amis avaient à Morez leur grand'mère, vieille dame âgée de plus de 80 ans, qu'on appelait la mère *** ; mais que fait son nom à cette histoire ! Un jour que je me promenais

avec elle dans la ville, elle m'emmena jusqu'au pont et, avisant une grosse pierre qui en est proche : « Tu vois bien cette pierre, » me dit-elle, « eh bien, un jour « que j'étais assise dessus, comme aujourd'hui, je vis « arriver Mandrin avec toute sa troupe ; on l'attendait « d'ailleurs à Morez ; il s'approcha de moi, on m'a « toujours dit que j'étais un jolie fille. — Que fais-tu « là, fillette ? me dit Mandrin ; sur quoi il m'em- « brassa. » Puis, comme si la bonne vieille s'était ranimée à ce souvenir de sa jeunesse : « Il me semble « que je sens encore le baiser de Mandrin ! »

Pour le biographe de Mandrin, l'histoire vraie de son héros, et non pas l'histoire légendaire, commence à une époque de sa vie où ayant, malgré ses méfaits, osé encore une fois s'engager dans la troupe du roi, il se sauve avec la caisse du régiment. De Lyon il gagne ses montagnes natales, où il embrasse la profession de contrebandier que, dès lors, il ne quittera plus, — profession, nos pères en ont pu juger, peut-être nous aussi, qui n'était point déshonorante ; sur la frontière elle était enseignée par le père aux enfants et pratiquée sans scrupule. Telle a été faite longtemps la France, espérons que pour son bonheur elle changera ; tel était le respect qu'elle avait pour son gouvernement, qu'on réputait tout gain fait sur le roi licite ou au moins de bonne prise, et que voler l'Etat, ce n'était pas voler ; le contrebandier était amnistié d'avance par les intérêts et par l'opinion.

La réputation déjà acquise par le jeune bandit, ses dons naturels, surtout l'argent volé au régiment, lui vinrent en aide, et il forma une troupe de contrebandiers dont les hauts faits donnèrent promptement à penser à l'autorité locale ; au commencement de 1754, on dut mettre en campagne contre les fraudeurs la

brigade de Romans ; Mandrin lui tendit une embuscade et la détruisit.

Ce premier triomphe eut du retentissement et amena à notre homme des recrues, tous les mauvais sujets du pays, mais en même temps, nous dit avec raison M. Jarrin, les hommes les plus énergiques, à la tête de qui Mandrin, parcourant les belles montagnes du Dauphiné, dont il connaissait toutes les retraites, tous les passages, guide sa troupe nombreuse et résolue, préludant pratiquement et sur une large échelle aux théories du libre échange, ne refusant jamais de faire le coup de mousquet avec les employés des Fermes, puis bientôt attaquant leurs postes et les dispersant.

Des renforts furent envoyés, il leur échappa par ruse. Quand il ne pouvait mieux faire, il mettait la frontière entre eux et lui. De l'autre côté était la Savoie, que la savante politique de Versailles avait livrée, pendant la guerre de la succession d'Autriche, aux Espagnols commandés par l'infant don Philippe, gendre de Louis XV. Pendant six années, les Castillans avaient à plaisir ruiné ce pauvre pays.

Depuis la paix de 1748, il était battu par quantité de soldats licenciés, d'Espagnols déserteurs, de paysans ruinés par les exactions. « Il y avait, dit M. Saint-Genis, l'historien de la Savoie, des troupes de mal-fauteurs sur le Mont-Cenis, dans les Bauges, dans le Chablais : des rôdeurs pillaient des barques sur le Rhône, les gorges du massif de la Grande-Chartreuse servaient d'asile aux bandits, le bailliage de Novalaise était plein de contrebandiers. » On peut juger comme Mandrin était accueilli là.

Il s'y reposait, s'y refaisait, puis rentrait sur le territoire de France à l'improviste, par des points où il n'était pas attendu et qu'on ne gardait pas, par des

chemins qu'on n'avait supposés praticables qu'aux chamois. Si l'on en croit les souvenirs transmis d'une génération à l'autre chez ses compatriotes, il avait admirablement discipliné sa bande, si étrangers que fussent les éléments dont elle était composée. C'est qu'il avait les qualités qui distinguent les hommes faits pour commander aux autres. Ses passions étaient fougueuses, mais elles ne lui ôtaient jamais le sang-froid. Il interdisait, à ce qu'on prétend, aux siens, sous les peines les plus rigoureuses, toute voie de fait et tout larcin envers les particuliers.

Dès lors commencent ce que M. Jarrin appelle les quatre campagnes de Mandrin, excursions incroyables au travers du royaume, auxquelles on se refuserait à ajouter foi, si l'histoire n'était là pour les confirmer, et qui ne furent rendues possibles que par l'incurie du gouvernement et de ceux qui l'entouraient. Si Mandrin poussait l'audace jusqu'à attaquer en plein jour les petites villes, à forcer les prisons pour recruter sa bande, à piller les caisses des receveurs des Fermes, à distribuer des marchandises prohibées aux habitants, à qui ce trafic ne répugnait pas trop, qu'importait au monarque qui disait: «Après moi le déluge,» fondait le Parc aux Cerfs ou, pris par un accès de goutte, se faisait mener en forêt dans un fauteuil roulant et tuait encore quelque deux cents pièces de gibier! Qu'importait à sa maîtresse, la Poisson, qui venait d'acheter au faubourg Saint-Honoré l'hôtel d'un prince du sang et, ne le trouvant pas suffisant pour sa personne, l'augmentait encore!

Qu'importait aux grands seigneurs, aux courtisans! Ils s'occupaient de ceux qui perdaient leur argent au jeu du roi; des curés qui refusaient le sacrement aux jansénistes, du parlement qui décrétait les curés; de

quelque vieux chanoine qui s'habillait en femme pour aller à l'opéra (voir les lettres de M^{lle} Aïssé); du mariage de la demoiselle de Romainville de l'Opéra, du *Catilina* de Crébillon, de *la Romesauvée* de Voltaire, du dernier bon mot qui s'était dit au café Procope..... Mais des cris de détresse qui pouvaient leur arriver de la province, — nullement!

Le 7 juin, Mandrin part de Pont-de-Chaix, sur le Drac, à deux pas de Grenoble, dont la garnison n'y prend pas garde; il descend en trois jours près de Montélimart, à Laine, où il bat la brigade de Faulignan. Le 11, il a passé le Rhône, il est à Saint-Ban-zille, à deux lieues de Privas; il traverse les Cévennes.

Le journal d'Argenson accuse les contrebandiers d'avoir apporté aux protestants cévenols des armes fournies par les Anglais. La persécution des protestants, suspendue pendant le ministère du cardinal Fleury, recommençait avec fureur; on achetait à ce prix la majorité dans l'assemblée des Etats du Languedoc. On pendait les pasteurs, on enlevait les femmes et les enfants des paysans cévenols; ceux-ci essayaient de résister.

De Rhodéz, la bande revient par Mende, dont elle vide les caisses le 3 juillet. Le 9, elle franchit de nouveau les Cévennes et le Rhône, elle traverse le village natal de son chef (Mandrin tue là un homme qui avait dénoncé son frère, le faux-monnayeur). Après cette prodigieuse course au clocher de deux cents lieues, dans des montagnes peu frayées, les bandits rentrent en Savoie.

Après s'être reposé une vingtaine de jours, Mandrin rentre en campagne, il traverse le Dauphiné, passe le Rhône et, le 19 août, il est à Ambert, dans la Basse-Auvergne, où il vend des indiennes sur la place, la

baïonnette au bout du fusil ; les servantes n'en sont pas plus effrayées que les maîtresses ; elles ne voient en lui qu'une charmante figure, aussi appétissante que ses marchandises. A Brioude, il se montre infiniment galant pour l'entreposeuse du tabac, tout en prenant 8000 livres dans son comptoir. Il exerça là nombre de violences et commit plusieurs assassinats, particulièrement envers les employés des Fermes. Le 29 août, Montbrison vit dans ses rues trois escouades de trente-six contrebandiers, le bonnet à la hussarde retroussé sur l'oreille gauche. Après avoir *fait de l'argent* chez l'entreposeur, Mandrin alla à la prison *faire des hommes*. Il y tria onze camarades, excluant les voleurs avec affectation. Puis, fatigué sans doute de cette expédition, il traverse la Bresse et, après cette nouvelle marche de 170 lieues, entre en Suisse et se repose un mois.

Au commencement d'octobre, les infatigables bandits se remettent en marche, passent le pont de Grésin, près du fort de l'Ecluse, à Bellegarde, et sont le lendemain à Nantua, où l'accueil ne fut pas tout à fait ce qu'ils attendaient. Écoutons là-dessus une chronique nantuatae :

«La première année de Tanneguy comme prieur (c'est 1764) fut signalée à Nantua par un événement tragi-comique. Le fameux Mandrin et sa bande, munis de nombreux ballots de marchandises, firent invasion dans la ville, où une lutte armée s'engagea. Les bandits, par leur audace, imposèrent d'abord aux habitants et profitèrent de la terreur pour piller quelques maisons. Ils allèrent au presbytère, où ils trouvèrent le curé Goyffon; ils burent son vin, mais ils ne purent s'emparer des richesses de la sacristie ; on ne leur en donna pas le temps. Les habitants les plus courageux

s'armèrent, et une seconde bataille eut lieu dans l'église même ; elle coûta la vie à quelques-uns de ces bandits, ainsi qu'à un bourgeois de Nantua. Tandis que cette partie de la troupe de Mandrin tâchait de dévaliser l'église, le reste faisait composer M. Ducoin, le directeur de la poste, et le caissier du grenier à sel. Mais pendant les pourparlers, les Nantuatiens prirent résolûment le parti de résister, et bientôt Mandrin fut obligé de quitter la ville, laissant dans les murs ses ballots de marchandises, et disant que lui et ses compagnons étaient des voleurs honnêtes et qu'ils tenaient simplement à se défaire des objets prohibés qu'ils avaient avec eux. Malgré leur honnêteté prétendue, les Nantuatiens les poursuivirent vigoureusement, et trois de ces bandits furent tués vers les rochers qui bordent le lac, près de La Cluse. »

Nantua regimba au contrebandier ; c'est que Nantua, nous dit M. Jarrin, n'est pas d'un tempérament endurant. « Il n'y a pas population plus énergique dans le pays. Larace, l'air, les montagnes y sont pour quelque chose ; cette éducation qui s'appelle l'histoire y est pour davantage. Pendant sa première jeunesse, Nantua a eu à se défendre contre les nobles de la montagne qui, menés par les sires de Thoires, venaient la piller ou la brûler un peu, en 1209, en 1232, en 1250, par exemple. Puis Nantua adulte eut à conquérir ses franchises, en 1443, quand toutes les petites cités du pays étaient libres et que les Bénédictins, ses maîtres, les lui refusaient encore. Nantua les conquit après une *noyse* où la barque de S. Pierre, c'est-à-dire la fortune de l'abbaye souveraine, faillit périr, dit un document authentique. Enfin, au XVIII^e siècle encore, les populations limitrophes de la Franche-Comté espagnole restaient militaires et faisaient un rude

accueil au Comtois Lacuzon, contrebandier comme Mandrin¹, mais qui fut plus heureux que lui et, la guerre aidant, passa patriote et héros, tout en restant pillard. »

Mandrin, nullement dégoûté du métier par l'accueil qu'il a reçu à Nantua, reprend sa route pour l'Ain avec sa troupe et, le 5 octobre, à 10 heures du matin, il est à Bourg. Mais ici le narrateur ayant trouvé des documents inédits dans la ville qu'il habite, nous lui laisserons presque exclusivement la parole, et verrons comment un homme résolu, à la tête d'une poignée de bandits, put tenir en échec une ville, aujourd'hui ni plus ni moins que la capitale d'un département.

Celui qui se charge de raconter la visite de Mandrin est un témoin oculaire, un personnage qualifié, considérable et qui le devint davantage plus tard; il prend nom et titres: Jean-François Joly de Fleury, chevalier, conseiller du roi en ses Conseils, maître des requêtes ordinaires, intendant de justice, police et finances dans les provinces de Bourgogne, Bresse, Bugey, Valromey et Gex, élu à la Chambre des élus généraux des Etats de Bourgogne etc. — Jean-François, fils de Guillaume-François, lequel avait succédé à d'Aguesseau comme procureur général au parlement de Paris, était intendant de Bourgogne à 36 ans; il

¹ Ceci est une erreur. L'histoire du capitaine Prost dit Lacuzon a été écrite par M. Louis Jousserandot, dans deux romans historiques: *le Diamant de la Vouivre* et *le Capitaine Lacuzon*.

Ni les documents qui se trouvent à la préfecture du Jura, ni les légendes qui ont cours dans le pays ne parlent de contrebande. Le capitaine Lacuzon n'a jamais été que le héros de la lutte soutenue par le bailliage d'Aral en la province de Franche-Comté, pour conserver son indépendance vis-à-vis de la France.

sera contrôleur des finances en 1731, sous Louis XV. Ecoutons son récit, il est singulièrement piquant.

Que faisait à Bourg le magistrat qui ne laissait plus au prince du sang, gouverneur de Bourgogne, que les honneurs de sa haute fonction, en détenant tous les pouvoirs de fait ? Supposer qu'il venait prendre des mesures pour arrêter les contrebandiers au passage n'est pas possible ; il eût amené avec lui quelques troupes et le spectacle ignominieux qui sera donné tout à l'heure eût été épargné.

Donc, monseigneur l'intendant faisait à Bourg-en-Bresse une de ces visites attendues et redoutées, qui avaient le don de remuer toute la population et amenaient aux pieds du seigneur tout ce qui avait un pardon, une grâce, une place à solliciter, une exemption de charge, soit un passe-droit à acheter. Lalande (l'astronome), dans des notes manuscrites, montre dans ces occasions toute la noblesse du pays s'empressant autour du robin tout-puissant, qui gouvernait en fait quatre des départements actuels. Le séjour de l'intendant n'était qu'une longue fête ; aussi, avant de montrer les contrebandiers surprenant la ville, voyons à quoi elle était occupée ; le contraste sera piquant et montrera pourquoi Bourg-en-Bresse fit un semblant de résistance.

Dans ce temps, les gens du bel air ayant abandonné les confiseurs-limonadiers, on se réunissait dans le premier café ouvert à Bourg. On y arrivait par une poterne tortueuse et sombre, donnant accès de la rue d'Espagne dans la cour basse de l'ancien château de Savoie. Ce café était caché dans une salle d'aspect rude, qui avait jadis servi de garde à la forteresse, à côté de ce four de Bazé où les bons sires cuisaient le pain qu'ils voulaient bien vendre au prix fixé par

eux, dans l'ombre de la tour qui portait leur nom. On perdait là quelques louis au passe-chic, après quoi on allait voir les dames à leur petit lever.

A midi, qui était l'heure du dîner, on faisait bonne chère chez M^{me} de Meillonas, en son nom Marie-Anna Carrelet. Bourg n'était pas encore remise des guerres, il avait fallu porter la vaisselle plate à la monnaie, par ordre du roi ; donc on servait dans ces belles faïences que la maîtresse du logis avait peintes. Elle était de bourgeoisie et croyait pouvoir imiter en cela cette bourgeoise qui gouvernait la France, M^{me} de Pompadour, laquelle dessinait pour la manufacture qu'elle avait fondée à Sèvres. M^{me} de Pompadour faisait faire des tragédies à Crébillon, M^{me} de Meillonas en faisait elle-même. Elle les adressait à Voltaire, et ce malin génie avait la perversité de l'encourager dans ce travers. Une tragédie, cette œuvre virile entre toutes, si l'on en croit Diderot, ne coûtait à cette dame que douze jours de gestation.

Ensuite on s'occupait d'affaires dans les boudoirs, parce que le travail y est plus facile. On signait ensuite dans les bureaux. A 6 heures, on se réunissait dans la grande salle du palais. Elle était sise au rez-de-chaussée du sombre manoir rebâti par Marguerite de Bourbon, la plus belle des deux mortes de Brou, et par Philippe de Savoie (connu sous le nom de Philippe de Bresse), son terrible époux. On y arrivait de plain-pied par la tragique place de Lice (qui porte ce nom, croyons-nous, en souvenir du duel judiciaire d'Aymon de Grandson et de Gérard d'Estavayer), après s'être promené un instant sous les jeunes tilleuls du bastion de Montrevel.

Les chandelles étaient allumées, le souffleur était à sa place ; la troupe Saint-Géran, venue de Dijon

avec M. l'intendant, jouait la *Rome sauvée*, qui est de 1752, et la *Métromanie*, qui ne laissait pas d'être ici de circonstance. *Toute la province*, en hommes et en femmes, était là, si bien que telle recette monta à 416 livres.

Ce beau mondé allait ensuite souper chez M. l'intendant, qui descendait au *Logis du Roy*, rue Bourg-Mayer. Le soir, noble Jean-Joseph Monnier, conseiller du tiers état depuis 1748, agréé par le roi en qualité de premier syndic de Bourg, donnait le bal dans sa maison dite *la Vieille Charité*, par lui achetée 5500 livres l'an d'avant, ou en son hôtel Mme d'Espagnan, commandante de Bourg, qui aimait fort la danse, ou M. de Lucinge, dans ce beau *salon de verdure* qui existe encore. M. de Lucinge n'était pas guerrier comme son trisaïeul, décapité sous Henri II pour avoir voulu faire insurger la Bresse. Il n'était pas prince non plus; il était le poète attiré de cette compagnie: en moins de trois ans, il lui lut des vers *vingt-quatre fois*. Nous devons ajouter qu'en ce temps, si Marie-Anne Carrelet faisait des tragédies, tel gentilhomme brodait; qu'en une seule famille, où les cadets étaient toujours d'Eglise, l'auteur trouve un abbé rimant des madrigaux fort lestes, et un aumônier de cavalerie ayant la plus jolie figure et les mœurs d'un militaire.

Quand voici qu'au milieu de toutes ces joies, des personnes de considération, le 5 octobre 1754, sur les 11 heures du matin, vinrent informer monseigneur l'intendant de Bourgogne, Bresse et autres lieux, qu'il était entré dans la ville une troupe considérable de contrebandiers, qui s'étaient rendus maîtres des postes.

Le capitaine des contrebandiers, jeune et expérimenté, qui s'était trouvé déjà maintes fois à pareille

fête, aussitôt entré plaça des vedettes dans toutes les rues et un gros détachement dans la *Hasle*, « une des plus belles du royaume, où on entretenait des lanternes pendant l'hiver, depuis un an. »

C'était le forum de la cité, le lieu où l'on se fût réuni infailliblement pour résister, si l'on avait eu cette velléité ou ce caprice. Défense fut faite aux habitants de sortir des maisons, mais la tradition veut qu'on n'ait point interdit aux dames de se mettre aux fenêtres. Elles n'eurent garde d'y manquer, vu qu'elles se mouvaient moitié de peur, moitié aussi d'envie de voir ce beau jeune chef de brigands, de savoir comment il était tourné, lui qu'on aimait à comparer à Henri VIII d'Angleterre, parce qu'il n'avait jamais refusé ni la vie d'un homme, ni l'honneur d'une femme.

Pendant ce temps, le beau chef de brigands s'occupait d'affaires : une fois la ville prise, son premier soin fut de se porter chez le sieur de Laroche, directeur des Fermes de Sa Majesté, lequel n'eut que le temps de se sauver, lui, non pas de sauver la caisse, où Mandrin puisa sans désespérer 15,000 livres.

Le procès-verbal assure que les contrebandiers, n'ayant pas trouvé ledit sieur de Laroche, avaient demandé la dame son épouse, à laquelle ils avaient dit qu'ils venaient apporter à son mari pour 20,000 livres de tabac et qu'elle eût à leur compter ladite somme. La dame ayant répondu qu'elle n'avait pas d'argent, ils l'auraient enlevée de chez elle, à demi vêtue, avec menaces et violences, et l'auraient traduite en notre hôtel, dit le chroniqueur (de la Teyssonnière), rassurant les bourgeois et disant qu'ils n'en voulaient qu'aux employés.

« Ayant vu par nous-même plusieurs d'entre eux qui entraient avec la dame de Laroche dans la maison

que nous habitons, nous avons prié M. de Rohan, lieutenant du roy, M. Chossat, capitaine, tous deux chevaliers de Saint-Louis, d'aller trouver de notre part le commandant de la troupe et de l'*engager* à se retirer. Le chevalier Chossat nous ayant rapporté que le nommé Mandrin, capitaine chef des contrebandiers, lui avait dit qu'il avait déposé pour 20,000 livres de tabac chez le sieur de Laroche et qu'il demandait le paiement de cette somme pour relâcher la dame de Laroche et se retirer, nous avons ordonné au sieur Varenne, receveur des tailles, de payer audit Mandrin ladite somme de 20,000 livres, ce qui a été exécuté sur-le-champ, ainsi qu'il est justifié par la quittance dudit Mandrin. Après quoi ledit Mandrin a fait relâcher ladite dame de Laroche, nous a *fait faire des excuses* et a conduit sa troupe au faubourg des Halles, pour faire halte en divers cabarets.

« Après le dîner, Mandrin s'est transporté aux prisons, avec un détachement, et *s'était* fait ouvrir les portes ; il s'est fait présenter les registres de la geôle et a fait sortir les *prisonniers pour dettes* ou contrebande, au nombre de dix, qu'il a emmenés avec lui, déclarant ne vouloir en sa troupe ni *voleurs*, ni *mal-faiteurs*.

« Sur les 4 heures, comme monseigneur l'intendant se mettait à table chez les révérends pères capucins, ladite troupe de contrebandiers, dont plusieurs étaient pris de vin, ayant encore demandé 8000 livres pour le ballot de tabac qu'elle aurait déposé chez le sieur François, entreposeur, et ayant menacé de piller la maison dudit s'il refusait, nous avons fait compter ladite somme audit Mandrin, qui en a donné quittance au nom de François, quoiqu'elle ait été payée des deniers du sieur Varenne, receveur des tailles. »

Mandrin et ses acolytes quittèrent Bourg vers le soir ; ce fut M. de la Teyssonnière qui reconduisit les envahisseurs. « La bande des contrebandiers, dit-il, partit la nuit dans un état d'ivresse tel qu'ils eurent de la peine à monter à cheval, de telle sorte que vingt-quatre hommes auraient suffi pour les exterminer ou les arrêter. » Puis on se sépara en point trop mauvais termes, paraît-il, et pour que les choses fussent bien en règle et qu'on ne courût pas risque de venir après coup sur personne, Mandrin laissa en mains de M. de la Teyssonnière la quittance que voici, que nous transcrivons avec son orthographe :

« Je déclare avoir reçue de Monsieur le chevalier Chosat, capitaine au régiment de Nice, la somme de vingt mille livres pour marchandise que j'ay livré à Madame Laroche à Bourg, ce 5 octobre 1754.

« L. MANDRIN. »

A Versailles, nous dit le biographe de Mandrin, le procès-verbal des événements de Bourg ne causa point une impression autrement fâcheuse à l'endroit de M. l'intendant. Il avait mis à faire sa police une clairvoyance telle, tant d'habileté, qu'un bandit avait pu le surprendre dans une ville forte et lui faire signer des ordres ignominieux ; il avait montré, dans l'administration de la justice, une fermeté allant jusqu'à faire sommer Mandrin de se retirer et, dans la gestion des finances, une magnanimité allant jusqu'à ouvrir les caisses de l'Etat pour épargner à un voleur public l'ennui d'avoir à les forcer. Toute cette conduite parut si naturelle et fut si approuvée, que le roi Louis XVI en récompensa M. de Fleury en l'appelant à la périlleuse succession de Necker.

Les lecteurs ne seront pas trop fâchés de savoir comment il s'en tira très simplement. Il augmenta les gabelles, octrois de douanes, de deux sous par livre, greva l'impôt direct d'un vingtième en sus des deux dont on l'avait déjà surchargé, inventa les gros emprunts et commença la banqueroute. Paris chantait bénévolement :

Si c'est du Fleury,
Ce n'est pas du *joli* !

Cependant nos contrebandiers reprennent leur route sous la conduite de Mandrin ; nous les retrouvons le lendemain à Châtillon-les-Dombes, où Mandrin, le chapeau à plume sur la tête, le pistolet au poing, invite le receveur des gabelles à lui compter sur-le-champ 2500 livres. Puis, le lendemain, il menace un des faubourgs de Lyon, qu'il eût sans doute aussi facilement occupé que Bourg, malgré les démonstrations de la milice urbaine.

Puis nous le revoyons successivement à Charlieu, à Roanne, à Thiers, en Auvergne, au Puy, partout soulageant les caisses de leur or, faisant ouvrir les prisons, rendant la liberté aux détenus. A Thiers, il entre à la tête de 125 hommes à cheval et de 98 chevaux de bât, chargés de tabac et d'étoffes ; il prend dans les caisses 8040 livres en or.

Après avoir parcouru toute cette partie de la France, nos bandits entrent en Savoie par Saint-Amour, Saint-Laurent, les Rousses et Gex. Ils devaient avoir fait au moins 250 lieues. On ne nous dit pas de quelle somme, sans doute très considérable, ils avaient vidé le trésor public.

Ce fut probablement lors de cette rentrée de Mandrin en Savoie par Gex, que Voltaire, qui venait de

s'établir aux Délices, pensa avoir sa visite. Il conte qu'il se prépara à le recevoir en armant toute sa maison, y compris son théologien ordinaire, le Père Adam, « qui n'était pas le premier homme du monde. » Comme Mandrin ne vint pas, Voltaire le déclare « le plus magnanime des contrebandiers » et regrette qu'on ne l'ait pas employé à peupler le Canada, à quoi il eût réussi.

Nous avons vu les débuts de Mandrin, nous avons vu ses triomphes, nous allons voir sa défaite et sa fin, car toute chose en ce monde a une fin, comme toute médaille a son revers.

L'occupation de cités comme Rhodéz, le Puy, Montbrison, Bourg, par une poignée de bandits, était un scandale administratif et politique qui finit par secouer le gouvernement de sa torpeur : enfin on se décida à Versailles à faire quelque chose pour empêcher que ce scandale ne recommençât, d'autant plus qu'on apprit que l'infatigable bandit allait se remettre en campagne.

Qu'allait-on faire? Border les frontières? En garder les passes? Il n'y fallait pas songer, cela eût trop coûté. Le roi venait de dépenser une jolie somme pour marier la petite Murfi, dont il avait un enfant, avec un gentilhomme à qui on la donnait pour être des O'Murphy d'Irlande. De plus, il venait de faire à Trianon, pour la marquise, un poulailler qui allait à 400,000 livres, un million d'aujourd'hui. Il fallait se borner.

On eut recours à un autre expédient qu'on estima moins coûteux : on plaça à Puisseaux, où l'on savait que devait passer Mandrin, un corps franc composé de grenadiers et de hussards recrutés en Allemagne

pendant la dernière guerre et commandés par un officier allemand aussi, Jean-Christien Fischer, ayant les ordres les plus précis « de poursuivre sans relâche et d'attaquer les contrebandiers partout où il les rencontrerait. »

La première chose que fit Fischer fut d'aller se renseigner à Genève sur leurs faits et gestes, et c'est d'un mémoire tenu par Fischer et adressé au ministre, dénoncé qu'il était pour avoir trop bien exécuté ses ordres, que sont empruntés les détails qu'on va lire.

Fischer apprit à Genève que les contrebandiers s'étaient remis en route le 10 au soir et, le 17, à midi, une lettre du subdélégué de Lons-le-Saulnier l'informa qu'ils avaient percé et marchaient du côté de Dôle. Il se mit sur-le-champ à les poursuivre et marcha diligemment, et ce devait bien être le cas, vu que les documents du temps nous montrent la célérité prodigieuse que ces hommes mettaient dans leur marche. Partis des Rousses le 15, ils étaient à la Sauvetat le 26, 150 lieues de là.

Les autres non plus ne perdaient pas leur temps ; le 19, ils étaient à Beaune ; cette ville de 8 à 9000 habitants, close de murs, avait vu les contrebandiers arriver la veille au soir. Le maire et les échevins leur refusèrent les portes ; la milice bourgeoise, en essayant de les défendre, perdit quelques hommes. Les contrebandiers entrèrent avec leurs marchandises, ils gourmandèrent et menacèrent les magistrats, puis allèrent chez le receveur des Fermes et exigèrent de lui une contribution de 20,000 livres. Ils ont, dit Fischer, peu débité leur marchandise.

Fischer entra à Autun à 11 heures du soir. Mandrin y était arrivé le matin, conduit par une troupe de vingt-quatre séminaristes, allant recevoir les saints

ordres à Châlons, qu'il força à lui servir de guides. Il repartit après avoir enlevé 9100 livres dans les caisses et enrôlé sept colporteurs et même *des bourgeois de cette ville*.

« Représentons-nous, dit avec raison M. Jarrin, en l'an de grâce où nous sommes, ce que devait être l'apparition des contrebandiers dans nos provinces perdues, dans leurs petites villes sans vie! . . . Ces deux cents robustes centaures des Alpes dauphinoises, bien montés, bien couverts de manteaux bleus à parements et doublures rouges, armés jusqu'aux dents, se gausant de Messieurs les gens du roi, de la maréchaussée, même des soldats de Sa Majesté; buvant du meilleur, payant en bons écus de six livres tournois ou en doubles louis; caressant les filles, ouvrant les prisons, élargissant les pauvres débiteurs, passant comme une vision de force, de liberté, de gloire. . . . Les gens d'imagination, les petites gens, les pauvres gens, étaient fascinés, tentés, séduits! »

Toutefois, le scandale touchait à son terme. Fischer, à la tête de ses reîtres, poursuit Mandrin et l'eût rejoint plus tôt, si la population n'avait été complice des contrebandiers. Il trouva la trace des chevaux qui le mena d'abord sur le chemin de Mont-Cenis, village au sud d'Autun, ensuite le jeta dans des bois presque inaccessibles, d'où il arriva à une montagne sur la croupe de laquelle est situé le village de Gunan (Guénant).

« En approchant, dit le capitaine Fischer, j'aperçus une trentaine de contrebandiers déjà à cheval. Ces gens-là ne cherchaient qu'à m'échapper, je ne pouvais pas empêcher leur retraite, tout le pays étant coupé de ravins et de chemins creux, au delà desquels étaient plusieurs maisons qu'ils occupaient. Je me

déterminai à les attaquer par les raisons que voici : ils faisaient des recrues partout ; s'ils n'eussent pas été attaqués avant d'arriver sur la Loire, ils auraient trouvé, en la remontant du côté de Forez, *deux ou trois cents vauriens* n'attendant que le moment de se joindre à eux.

« J'eus peine à me décider, j'en conviens. Il n'y a point d'officier qui, à la vue des lieux, eût voulu attaquer ces gens-là avec le peu de monde que j'avais : deux compagnies, une de hussards, une de grenadiers, et les quarante dragons de Bauffremont, en tout peut-être trois cents hommes. La droite du village était absolument inaccessible, étant couverte d'un rocher à pic. La gauche était difficile à tourner, les maisons de ce côté étant défendues par des vergers entourés de palissades.

« La considération de ces difficultés m'engagea seulement à mettre mes propres troupes à la tête de l'attaque, pour qu'il ne fût pas dit que, pour acquérir de la gloire, j'avais *sacrifié des sujets nationaux*, dont il n'y a eu qu'*un seul dragon blessé légèrement*.

« J'envoyai mes hussards, soutenus par les dragons de Bauffremont, tourner le village et couper la retraite aux contrebandiers, pendant que j'attaquerais de front, par un ravin presque impraticable, défendu de droite et de gauche par des maisons dont il fallait me rendre maître. Le feu qui en sortait était si vif et si suivi, que je ne pus en prendre plus de trois. Je ne serais jamais venu à bout de déloger ces gens-là, si je n'eusse été mettre le feu à la maison qui m'incommodait le plus.

« Craignant d'être tous brûlés, les contrebandiers ouvrirent alors les haies qui étaient derrière eux et se retirèrent, non par l'extrémité du village, occupée par nos hussards, mais par des ravins aboutissant aux

vergers des maisons qu'ils occupaient, et où quatre hommes pouvaient en arrêter cent.

« J'avais sept grenadiers, cinq hussards, deux officiers et un maréchal des logis tués, et presque autant de blessés.

« Il ne me restait plus que trois coups à tirer par homme ; j'avais pris 42 chevaux, 40 fusils et pistolets à deux coups, deux des chefs, qui sont dans les prisons d'Autun.

« Dix contrebandiers ont été brûlés dans ces granges ; un plus grand nombre a été sabré dans le village même par mes hussards, et je me flatte qu'il n'en fût pas réchappé un seul, si le terrain n'eût pas été si favorable à leur retraite. »

Fischer avoue 15 hommes tués, autant de blessés, et veut en avoir tué à Mandrin 25 ou 30.

Le succès, un succès constant était indispensable à l'existence de Mandrin. On sentait que la défaite qu'il venait de subir dans le village de Gunan devait être le commencement de la défection finale de la bande de l'audacieux brigand, son coup de mort. C'est ce qui eut lieu en effet.

En vain les contrebandiers multiplient leurs marches, leurs contre-marches, font, sous ce rapport, des prodiges que l'imagination a peine à croire, ouvrent les prisons, élargissent les débiteurs, l'accueil qui leur est fait n'est plus le même.

Le 26 décembre au soir, ils sont à la Sauvetat, en Auvergne, petit village à six ou sept heures de la ville du Puy, bâti sur une coulée de lave descendue jadis des hauts cratères du voisinage. Le plateau incliné qu'ils avaient gravi tout le jour se relève là brusquement

de 800 mètres. Le bandit harassé remit au lendemain l'escalade, cela le perdit.

En effet, lui et sa troupe furent rejoints pendant la nuit par un sieur de Larre, lieutenant-colonel des volontaires de Flandre, à la tête de 100 cavaliers et des volontaires du Dauphiné. Plusieurs coups de feu furent échangés, de Larre eut un maréchal des logis tué et un cavalier blessé. Les contrebandiers eurent un homme tué, deux chevaux pris et d'autres blessés. Ils profitèrent de la nuit pour fuir, mais le prestige était détruit, les bandits étaient à bout de forces; ces hommes de fer venaient de faire, dans les six derniers mois, quelque chose comme 800 lieues, dont la moitié dans les montagnes, en plein hiver. Ils combattirent à la Sauvetat plus mollement qu'à Gunan, et il ne resta à Mandrin que de tâcher d'échapper à ceux qui le poursuivaient, ce qu'il fit au travers d'incroyables dangers, et il finit par gagner le Rhône et la Savoie, à la tête de quatre ou cinq partisans seulement. Le fugitif avait pu mettre encore une fois la frontière entre lui et ceux qui le traquaient.

Voici le bandit arrivé sur le sol étranger et s'y reposant, mais, comme dit le poète, à l'instar du lion, vu que de son réduit mystérieux il n'en tenait pas moins la moitié du royaume de France en haleine.

La France, dit M. Jarrin, avait, pendant la dernière guerre, introduit un corps espagnol en Savoie et laissé les Castillans, qui ne sont pas bonnes gens, malmener l'honnête petit pays pendant six années. On en gardait rancune à Chambéry; on y jouissait de l'étrange humiliation du gouvernement français, obligé de mettre des troupes réglées en campagne contre un bandit. Mandrin avait au Sénat de Savoie des protecteurs tacites, fermant les yeux pour ne pas

le voir. Il avait, mieux que cela, des adhérents, des complices dans les villages de la frontière, à Saint-Genis-d'Aoste, aux Echelles. Il venait là, depuis trois ou quatre ans, manger joyeusement le produit de ses pillages ; ce pays fort pauvre partageait nécessairement ses joies avec lui. On lui ménagea par là un asile dans les montagnes qui bordent la rive droite du Guiers, en face du pont de Beauvoisin, et à environ trois lieues de cette bourgade frontière, au château de Rochefort près Sainte-Marie d'Alvey.

Chose étrange, ce château appartenait à M. de Prolenc, fils du premier président du parlement de Grenoble. Mandrin y vécut caché jusqu'à la fin de l'hiver. Ses premiers lieutenants, échappés comme lui à leur dernier désastre, vinrent l'y rejoindre. Vraisemblablement les bandits se préparaient à recommencer leurs courses au printemps.

On sentit à la fin à Versailles que c'était une affaire humiliante et pas mal ridicule, dont il fallait se défaire à tout prix ; le gouvernement d'alors ne sut venir à ses fins qu'au moyen d'une trahison, combinée avec une violation du droit des gens.

Il envoya, sous les ordres de ce même Larre qui avait surpris les contrebandiers à la Sauvetat, une petite armée qui se réunit au Pont-de-Beauvoisin ; elle aurait dû tenir Mandrin en éveil et le mettre sur ses gardes. Il se crut suffisamment protégé par la frontière ; de plus, il se laissa, dit-on, endormir par une Dalila, qui vendit le secret de sa retraite. La nuit du 15 mai 1755, la petite armée de partisans et de volontaires, conduite par de Larre, franchit le Guiers qui n'était gardé que par l'Écu de Savoie, et escalada, par Avressieux, la montagne où le village de Rochefort est placé. Les habitants, surpris nuitamment, se

réfugièrent dans le château, qui fut cerné, attaqué et défendu un moment. Mais entre les défenseurs et les assaillants la disproportion des forces était énorme ; treize Savoyards furent tués ; Mandrin et neuf de ses lieutenants furent faits prisonniers dans la grange du curé, où ils s'étaient réfugiés.

Les partisans et volontaires pillèrent le château, et en redescendant mirent à sac les deux villages d'Avressieux et de Saint-Genis-d'Aoste, dont les habitants voulaient leur enlever leurs prisonniers ; ceux-ci, mis aux fers, furent emportés à Valence.

Le 24 mai 1755, Louis Mandrin est « condamné à être appliqué à la question ordinaire et extraordinaire, à faire ensuite amende honorable, nud et en chemise, un cierge à la main, puis à être rompu vif, mis sur une roue, la face vers le ciel, pour y finir ses jours, puis son corps mort à être exposé aux fourches patibulaires. »

Pendant ce temps, le gouvernement de Turin réclamait énergiquement contre la violation du droit des gens dont il avait été victime ; il insistait pour qu'on lui remît les prisonniers et qu'on indemnisât ses nationaux, gravement lésés par une agression brutale. Louis XV écrivit de sa main au roi Charles-Emmanuel, son oncle, pour lui faire des excuses, disant « que cette capture n'avait pas été faite par des troupes, mais par des employés des Fermes », dont on fit emprisonner quatre *pour la frime* à Lyon. Puis, après une haute comédie où le roi de Piémont prit des attitudes assez majestueuses, et où son neveu très chrétien tint l'emploi des Scapin ou des Mascarille, tout s'arrangea, moyennant que la France fît des excuses et indemnisât les gens d'Aoste, ce qu'elle fit au moyen de 35,000 livres ; puis le supplice de Mandrin eut lieu.

La roue était un supplice inconnu à l'antiquité ; l'Allemagne a eu la gloire de l'inventer, le roi François I^{er} l'honneur de l'acclimater en France (en l'appliquant à de pauvres innocents qui n'avaient commis d'autre crime que de lire l'Évangile en langue vulgaire et de se refuser à croire ce que leur enseignait le clergé ; mais ainsi le voulait la gent prêtre, qui gouvernait alors la France). Le patient était dépouillé de ses vêtements ; on pouvait voir la chair frémir par avance, on voyait mieux ensuite ce que le bourreau, bien nommé autrefois *carnacier*, en faisait. Il brisait méthodiquement de neuf coups de barre de fer les deux bras du patient, puis les deux cuisses, puis les reins ; après le délai, soigneusement stipulé par Messieurs de la cour, était octroyé le coup de grâce. Ce qui restait après cela de l'image de Dieu demeurait exposé sur la roue autant d'heures que la sentence l'avait ordonné et jugé nécessaire à l'instruction et édification des enfants des écoles, placés au premier rang des spectateurs.

Ce fut le 26 mai 1755 que fut roué Mandrin. Il n'avait guère que 31 ans. Il avait vécu dix ans de la vie la plus pleine et la plus intense qu'un homme de son temps et de sa classe pût rêver.

Il donna une dernière preuve de ses facultés vraiment supérieures à ses juges, dit un de ceux qui parlent de lui ; sa contenance fut celle d'un homme qui connaissait le sort qui lui était réservé et ne le redoutait pas. Il entendit sans être ému la sentence qui le condamnait à la roue, et y marcha d'un pas ferme. Une lettre de Valence à la *Gazette d'Amsterdam* dit que son intrépidité l'a accompagné jusque sur l'échafaud, où son attitude a paru admirable.

Nous nous rappelons avoir entendu raconter à nos

grands-parents, qui le tenaient d'un négociant établi à Lyon, lequel avait eu le triste privilège de voir l'agonie de Mandrin, qu'il demeura trois jours et trois nuits vivant sur la roue, proférant d'horribles menaces et des récriminations, non contre les gens, mais contre le gouvernement et ses institutions ; rongé par la fièvre, il demandait en grâce à la charité publique un verre d'eau ; au bout de trois jours d'indicibles souffrances, on lui en tendit un, qui mit presque instantanément fin à sa misérable existence.

Telles ont été la vie et la mort de Mandrin, qui ne fut qu'un bandit, mais non un bandit vulgaire ; un siècle ou deux plus tôt, il eût été sans doute un héros ; il n'a été possible qu'en face d'une société en décomposition et dont la fin était proche. Sa personnalité aide à faire comprendre des figures que, pour notre part, nous n'avions encore jamais bien comprises ; telle est celle de Franz Moor, que nous tenions pour une fantaisie du poète. Ce qui est certain, c'est qu'au bout d'un siècle écoulé, Mandrin est encore présent à la mémoire populaire, moins comme un bandit que sous la forme d'une protestation vivante contre des lois iniques et un régime devenu insupportable. Ceci soit dit pour la morale du récit, à offrir aux hommes, nos contemporains ; nous la proposons aux réflexions de ceux qui sont destinés à nous suivre.

(Union libérale.)



The first part of the report is a general statement of the
 progress of the work during the year. It is followed by a
 detailed account of the various experiments and observations
 which have been made. The results of these experiments are
 then discussed, and the conclusions which have been drawn
 from them are stated. The report concludes with a summary
 of the work done during the year, and a statement of the
 amount of money which has been expended on the work.

The second part of the report is a list of the names of the
 persons who have been employed on the work during the year.
 It is followed by a list of the names of the persons who
 have been employed on the work during the year. The list
 is followed by a list of the names of the persons who have
 been employed on the work during the year.

LA

BIBLE A L'EXPOSITION DE LONDRES.

BIBLIOTECA DE L'EXPOSITION DE LONDRES.

LA BIBLE

A

L'EXPOSITION DE LONDRES (1851).

L'Exposition universelle de Londres, à côté de son caractère industriel et en quelque sorte matériel et commercial, a eu en même temps un caractère religieux, comme elle ne pouvait guère en avoir un semblable ailleurs qu'en Angleterre; et ici nous ne voulons point parler seulement des prières qui furent prononcées à l'ouverture et à la clôture par l'évêque de Londres, prières destinées à appeler sur cette grande solennité les bénédictions du ciel. Le caractère religieux qui nous a frappé et que nous mentionnons, était d'une nature plus positive et plus pratique, s'il est permis de se servir de ces termes quand il est question de ce qui concerne la vie de ce monde et la vie éternelle, de la religion en un mot.

Dans une des allées latérales, allée assez sombre, quoique grande, du palais de cristal, il y avait une vitrine qui, au premier abord, ne frappait que médiocrement les yeux, et devant laquelle la foule a dû passer distraite; contenant et contenu n'attiraient par leur apparence nullement le regard. Elle n'en méritait pas moins toute l'attention, et a dû être, pour tout observateur curieux, l'un des plus grands sujets d'ad-

miration, au milieu de cette réunion des œuvres des hommes. Cette vitrine, si modeste d'apparence, avait été livrée à la Société biblique de Londres, qui l'avait remplie d'exemplaires des Ecritures traduites dans toutes les langues, pain de vie que des missionnaires pleins de zèle et de foi répandent sur tous les continents de notre globe, depuis les climats les plus âpres et les plus froids jusque sous les cieus les plus brûlants.

Nous ne croyons pas que depuis la dispersion des enfants des hommes sur la terre, jamais réunion d'un aussi grand nombre de signes divers représentant la parole et la pensée se soit trouvée concentrée sur un même point, et il était réservé à l'Exposition universelle, à côté de tant d'autres, de montrer cette merveille de l'intelligence humaine. Les versions des Ecritures étaient au nombre de 175, en 148 langues ou dialectes différents ! Quelques exemples pourront mieux donner l'idée des travaux prodigieux de la Société biblique de Londres et de ses innombrables ramifications. Sans nous occuper des langues d'Europe qui se montraient, nous le croyons, toutes représentées, voici quelles étaient les versions publiées dans les différentes langues d'Asie, d'Afrique, d'Amérique et de Polynésie.

Asie et pays environnants. Testaments tartares, tures, géorgiens, arméniens, hébreux, juifs-arabes, syriaques, carshim, syro-chaldéens.

Perse. Persans, juifs-persans, pushtoo.

Indeprement dite. Sanscrits, hindoustanis, urdonpersans.

Inde septentrionale et centrale. Bengales, urija, hindous, harottu, bikaneera, moultan, pundjab, cashmiriens, népaulèses, sindh.

Inde méridionale. Felingia, canarèse, tamul, halazalim, tulu, kunkuna, mahrattes, gujerattu, cutchu.

Ceylan. Pali, singhalèse, indo-portugais.

Indo-Chine. Assamèses, khassu.

Empire de la Chine. Chinois, manchous, mongols, kalmouks.

Polynésie. Malais, javanais, dajaks, tahitiens, rœrotongans, nouveaux zélandais, malgaches, samoans, feejéans.

Afrique. Coptes, éthiopiens, amharic, berbers, bullom, mandingo, accra, yorouba, namaqua, bechouana, cafres, sésouto, kinika.

Amérique. Groënlandais, mohawks, chippaways, créoles, nègres (dialecte de Surinam), esquimaux, aimara, mexicains.

La Société biblique de Londres a été fondée en 1804; dès lors elle n'a pas répandu moins de *trente-neuf millions d'exemplaires* des Ecritures dans toutes les parties du monde; l'année 1850 seule en a vu mettre en circulation *onze cent trente-sept mille six cent dix-sept!* Aussi la Société, en se félicitant de ses succès, termine-t-elle son dernier rapport par ces belles et religieuses paroles qui le couronnent dignement :

« Dans la grande exposition de l'industrie, ouverte en ce moment dans la métropole de notre pays, une vitrine a été concédée à la Bible; nous y avons exposé 170 spécimens ou versions en 130 langues, choix fait parmi un nombre plus grand encore, et que la Société a placé là pour frapper les yeux de tous les visiteurs, leur montrer ce qu'ont pu la foi, le savoir, le génie des chrétiens, résultat dont nul ne saurait mesurer la valeur; toutefois, ce n'est dans cette occasion, et de notre part, qu'un hommage rendu à ce Livre des livres, dans lequel sont contenus tous les premiers

éléments de la paix, de l'ordre et de l'obéissance ; ce livre, sous l'influence seule duquel les arts, la science, le goût et le génie feront le bonheur des hommes, et dont les merveilleuses promesses de grâce et de vérité s'adressent également à toutes les nations de la terre. »

On le voit : la distance est grande entre les 170 versions de la vitrine de l'Exposition, et ces premières Bibles que Gutenberg et ses ouvriers offraient, il y a quatre siècles, dans les foires, lesquelles émerveillèrent tant les acheteurs, par leur apparence nouvelle et par leur bon marché. *Que la lumière soit*, a dit la Providence, et la lumière fut, et qui oserait prétendre que cette lumière pourra maintenant jamais être remise sous le boisseau ? La Parole de Dieu même, désormais partout présente, ne serait-elle pas toujours là pour répondre aux amis des ténèbres, comme pour confondre les fauteurs d'incrédulité.

(Journal de Genève.)



AURÈLE ROBERT.

The first part of the book is devoted to a general history of the United States from its discovery by Columbus in 1492 to the present time. It covers the early years of settlement, the struggle for independence, and the formation of the Constitution.

The second part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1789 to the present time. It covers the early years of the Republic, the struggle for the abolition of slavery, and the Civil War.

APPENDIX

The appendix contains a list of the names of the Presidents of the United States, and a list of the names of the Vice-Presidents of the United States.

The appendix also contains a list of the names of the members of the United States Congress, and a list of the names of the members of the United States Supreme Court.

The appendix also contains a list of the names of the members of the United States House of Representatives, and a list of the names of the members of the United States Senate.

The appendix also contains a list of the names of the members of the United States Supreme Court, and a list of the names of the members of the United States District Courts.

The appendix also contains a list of the names of the members of the United States Supreme Court, and a list of the names of the members of the United States District Courts.

The appendix also contains a list of the names of the members of the United States Supreme Court, and a list of the names of the members of the United States District Courts.

AURÈLE ROBERT.

RUDOLF RAHN, *Kunst- und Wanderstudien aus der Schweiz.*

Un peu plus haut que la ville de Bienna, sur le penchant de la colline, lieu qui présente encore aujourd'hui une porte et un ancien mur de circonvallation, on trouve un chemin où règne un mouvement assez intense et continu, un va-et-vient de chariots de poste et de voyageurs. Ce chemin vous conduit dans la direction d'un lieu nommé le Ried. Le sentier qui monte jusque là est gracieux et riche en points de vue, bordé de villas et de vignes. A sa gauche, le passant découvre les contours accentués du Weissenstein; au-dessous de lui, une plaine cultivée et fertile, tandis qu'au delà son œil aperçoit les monts abrupts et leurs neiges éternelles. A mesure qu'on monte le paysage change, les prairies remplacent les vignes, puis finissent elles-mêmes dans une forêt ombreuse qui clôt l'horizon.

Arrivé là, on est au bout de sa promenade, le but en est atteint. Devant soi, s'élevant au milieu des arbres, on voit surgir moins une maison, qu'une suite de bâtiments figurant l'habitation et ses dépendances, constructions aux galeries de bois, surmontées de croisées ouvertes, vieilles murailles inégalement percées

d'assez maigres ouvertures, le tout jeté dans un pêle-mêle irrégulier et bizarre, singulièrement pittoresque.

C'est là qu'Aurèle Robert trouva sa retraite, après avoir couru le monde, appris à connaître les hommes, en subissant les épreuves du sort avant de goûter les caresses de la fortune. Un courage que rien ne put abattre, un sentiment religieux profond que rien ne sut entamer, une assiduité au travail incessante, unis à une modestie rare et touchante, ont conduit l'artiste jusqu'au terme de sa carrière, et aujourd'hui encore son esprit plane au-dessus de cette douce solitude, si richement dotée par la nature et par l'art.

Aurèle Robert naquit le 18 décembre 1805 aux Eplatures, près de la Chaux-de-Fonds; il y grandit dans des circonstances de fortune modestes. La ville de la Chaux-de-Fonds était loin, dans ce temps, de l'importance qu'elle a prise depuis, elle était cependant déjà alors le siège d'un petit peuple éveillé, entreprenant, travailleur infatigable, qui rêvait d'un avenir meilleur. Pendant qu'au bas de la montagne, sur le bord du lac, Neuchâtel, la capitale, se prélassait assise au milieu de ses vignobles, animée d'une vie intellectuelle plus intense, dans la petite ville de la montagne se développait une activité tout industrielle. Pour peu qu'on y réfléchisse, la chose apparaît comme fort naturelle; en haut, sur la montagne, règne un climat âpre, rien ne vous invite à y jouir de la vie, la terre est trop rude pour valoir la peine qu'on la travaille; aussi l'homme est-il obligé de recueillir ses forces et de faire appel à toute son énergie. Chacun sait comment, dans de telles conditions, une industrie étrangère au pays, la fabrication des montres, apporta le bien-être au Jura, et comment de villages insignifiants,

tels que la Chaux-de-Fonds, le Locle et St-Imier, naquirent des villes et des bourgs importants.

C'est à l'horlogerie que le père d'Aurèle dut de pouvoir entretenir une famille nombreuse, pour se gagner dès lors et en peu de temps une assez grande aisance. Aurèle avait trois sœurs et un frère aîné, Léopold, destiné à acquérir une aussi grande somme de gloire qu'ait pu le faire un peintre suisse dans notre siècle.

Toutes les notions qui nous sont parvenues dépeignent les premières années d'Aurèle Robert comme s'étant écoulées heureuses au sein d'une famille tendrement unie. Son père était un ouvrier actif, constant au travail, intelligent ; sa mère une ménagère vaillante et une femme de tête. Chez elle, le sérieux mêlé de sévérité faisait le fond d'un caractère adouci par la qualité de mère, par l'amour très tendre que M^{me} Robert portait à ses enfants et par cette chaleur de cœur que la nature accorde souvent, en une large mesure, aux êtres d'une constitution débile.

Ainsi ce qui forme le naturel, ce qui permet à l'adolescent de se connaître lui-même et de se préparer par le travail à l'avenir, Aurèle Robert le trouvait chaque jour chez ses parents, qui offraient à leurs enfants tout ce qui était capable de hâter, de faciliter leurs progrès sur la route de la vie. C'est ainsi qu'on mit Léopold en état de suivre le collège de Porrentruy ; bien que ce fût là une dépense sensible, le père de famille ne recula pas, parce que l'école de Porrentruy passait à cette époque pour la meilleure du Jura. Ce ne fut qu'en 1805 qu'on fonda à la Chaux-de-Fonds un établissement éducatif du même genre ; on y plaça Aurèle, et il y demeura jusqu'à l'âge de douze ans, qu'il entra en apprentissage.

On destinait Aurèle Robert à suivre la carrière de son père, aussi commença-t-il à apprendre le métier de graveur. Au bout de deux ans seulement, l'apprenti était déjà en état de gagner sa vie; néanmoins il semble avoir fait montre alors de ces facultés, lesquelles devaient le distinguer plus tard. Dans une lettre que Léopold écrit à ses parents de Paris pour le premier janvier 1816, il envoie bon nombre de dessins et d'études qu'il adresse à son frère Aurèle, en lui disant que ce sont des compositions, fruits de ses labeurs durant les heures oisives du soir, afin qu'Aurèle les conserve comme des souvenirs bons à regarder, puisqu'Aurèle a toujours eu du goût pour le dessin.

Aurèle demeura quatre années en apprentissage, pendant lesquelles Léopold, son aîné, ayant quitté la maison paternelle, se rendit d'abord à Paris, puis à Rome, qui devint sa nouvelle résidence et où il se voua décidément à la peinture. C'est de là qu'il écrivait à ses parents, en avril 1820, qu'on voulût bien lui envoyer son frère. « A Rome, disait-il, Aurèle se formera mieux qu'il ne le fera nulle part ailleurs, bien entendu que j'aurai soin de lui. Aurèle deviendra peintre, et, ajoute-t-il, nous ferons de beaux tableaux ensemble. » Dans une invitation adressée à Aurèle, il peignait cette perspective sous des traits plus engageants encore. Il écrivait à son frère :

« Ce serait un tort de tarder plus longtemps, vu que je sais par ma propre expérience à quel point il est important de trouver son vrai maître au bon moment. J'ai, continuait-il, perdu à Paris beaucoup de temps avec la gravure, sans qu'elle m'ait plu et sans avoir appris ce qui s'appelle à travailler. Si je n'avais pas laissé échapper tout ce temps-là, je serais de quatre années plus avancé dans la position que

j'occupe présentement. C'est nécessaire que les Robert fassent parler d'eux ! Ainsi, en avant et du courage, que nous soyons ensemble au nouvel an ! Je t'enverrai de l'argent pour le voyage, nos parents ont déjà fait beaucoup pour moi, ils ne doivent plus donner leurs peines pour toi. »

Ce fut le cœur gros qu'on se décida, à la fin, à se séparer de l'enfant chéri. Aurèle partit pour Rome au commencement de l'année 1822. On l'avait remis à la garde d'un robuste vieux bonhomme de la Chau-de-Fonds. Ce premier voyage, ce passage des montagnes durant toutes les sévérités d'un hiver rigoureux, ces fatigues, ces dangers mêmes paraissent avoir fait une impression profonde sur l'esprit de l'adolescent, qui comptait dix-sept années. Arrivé au déclin de la vie, Aurèle racontait combien il avait été frappé de la vue des cascades glacées, comment nos deux voyageurs avaient été forcés d'interrompre leur route. Le jeune homme avait le mal du pays, il éprouvait aussi un tourment de son oisiveté; on le grondait sans cesse, si bien qu'il se sentait tout heureux, le soir, de pouvoir pleurer à son aise, seul, dans son lit.

En revanche, à Rome, il trouva l'accueil le plus cordial, et tout d'abord s'établit entre les deux frères cette relation intime, laquelle allait durer aussi longtemps que leurs deux vies. Vis-à-vis de son jeune protégé, quelle que fût d'ailleurs la dureté des circonstances pour lui-même, Léopold garda invariablement et sans la moindre arrière-pensée la plus entière ouverture. Aurèle, d'autre part, put s'estimer heureux, car le moment de sa réunion à son frère n'aurait pas pu être plus heureusement choisi.

En 1810, quand Léopold Robert arriva à Paris, l'influence de David dans les arts y était toute-puissante, y était même sans rivale, si bien que son nom se trouvait fort répandu bien au delà des frontières de la France, et son talent, vieux classicisme aujourd'hui démodé, était alors partout exalté. Néanmoins, de tous côtés aussi apparaissaient bon nombre de symptômes précurseurs annonçant une révolution prochaine dans les arts. En littérature, les romantiques appelaient l'attention sur le moyen âge trop longtemps oublié ; en peinture, le réalisme qui allait s'accroissant commençait d'ouvrir aux regards un horizon inconnu, quand tout à coup, en 1812, Géricault osa affronter la publicité avec son *Chasseur à cheval* ; ce fut pour l'heure une génération entière qui l'acclama comme ouvrant une ère nouvelle. Léopold Robert, malgré tout ce qu'il devait à David, son maître, ne put pas résister à l'entraînement. L'instinct qui le poussait vers la vérité s'empara de lui avec une force toujours croissante et décida de sa carrière, jusqu'à ce qu'enfin à Rome la vie et l'activité qu'il faut furent départies à l'artiste.

Jusque là, Léopold Robert n'avait fourni que peu de travaux qu'on puisse appeler originaux, mais de ce moment il s'agissait de puiser jusqu'au fond d'un élément à la fois riche de vie et de couleur, et il y puisa. Les premières œuvres datant du commencement de son séjour à Rome témoignent du changement qui venait de s'opérer en lui ; ce sont de petites scènes de genre sans prétentions, reproduisant les mœurs du peuple ou des moines ; elles lui gagnèrent la faveur du public.

Des événements imprévus, qui se passèrent dans l'année 1819, donnèrent à son talent une impulsion

plus vive. Dans les districts romano-napolitains, autrement dit ceux qui séparent les frontières des deux Etats, le brigandage avait repris avec une intensité telle, dans une si effrayante mesure, qu'il fallut à la force armée entreprendre une véritable expédition pour venir à bout de toutes ces bandes, notamment de celles nichées dans ce nid d'aigles posé sur un rocher nommé Sonnino; le nid fut pris et détruit, et les coupables furent en partie passés par les armes, en partie conduits en longues files, enchaînés, dans la capitale.

Pour le coup, voilà un sujet ou plutôt des sujets comme il ne s'en était jamais trouvé de pareils en faveur des artistes de Rome, sujets dont notre Léopold s'empara avec enthousiasme. Sa résolution est bientôt prise: il se rend soudain chez le gouverneur de la ville, qui lui donne sans se faire prier la permission de visiter les prisons autant qu'il le voudra et d'y choisir ses modèles suivant son bon plaisir. Léopold passa deux mois entiers au milieu de ces infortunés, admirant sans se lasser ce peuple aux passions violentes, désordonnées, mais qui, à côté de ses vices, avait su conserver tant de sa beauté, de son orgueil, de son originalité native. Parmi les très nombreux artistes qui, dans la suite, s'occupèrent de ces dévoyés de la loi et de la fortune, Léopold Robert a été un des premiers, et ce qu'il peignit dans ce temps excita une admiration absolument sans mélange.

Le succès pour lui avait commencé, temps d'un bonheur court, mais suprême, qu'il devait dès lors se rappeler toute sa vie; moment qui coïncida avec celui où Aurèle entreprit son voyage, où les deux frères allaient se retrouver. Il existe une lettre de Léopold où il énumère à un ami tous ses plans rela-

tivement aux occupations qu'il a rêvées pour son frère. Il lui dépeint le bonheur que lui cause son indépendance et continue :

« Un souci qui n'a pas laissé que de me préoccuper, était de savoir si Aurèle réussirait, vu que j'éprouvais de l'inquiétude de le lancer ainsi tout d'un coup dans le grand genre, pour lequel il faut un talent supérieur. C'est pourquoi je l'ai fait travailler d'abord d'après mes tableaux, ce qui l'a captivé et m'a amené à la pensée qu'une reproduction de mes œuvres par la gravure, qui les ferait connaître au public, nous serait profitable à tous deux. Néanmoins, pendant ce temps on n'a pas perdu de vue la peinture, et Aurèle a poursuivi des études capables de l'amener à créer des œuvres originales. Les premiers tableaux qu'il a achevés étaient des intérieurs. Il me semble, à moi, que c'est le bon chemin à suivre, vu que celui qui étudie ce genre-là d'après nature a sous les yeux tout ce qui lui est indispensable : la couleur, l'ensemble et les lignes ; il n'a besoin que de copier ce qu'il voit. Je suis, d'ailleurs, certain qu'un artiste qui commence de cette manière, travaille avec plus de plaisir et plus de succès, que s'il lâche la bride à son imagination, à laquelle il ne peut pas obéir parce que les moyens lui manquent. A côté de ça, je peux me féliciter, vu qu'Aurèle s'est fait. A présent, il ne lui manque qu'une chose, c'est d'être lui-même ; aussi je pense qu'un voyage qui le soustrairait pour un temps à mon influence, qui est trop forte, lui serait avantageux. »

Les lignes que nous venons de citer montrent avec quel sérieux Léopold envisageait l'avenir de son frère. Il n'a qu'un souci, mais en cela il est infatigable : c'est de former Aurèle, d'en faire un maître capable, d'enlever à son jeune associé les épines, le dur labeur qu'il a

dû faire lui-même, surtout la peine de gravir comme lui tant de sentiers improductifs. Le frère aîné avait, d'ailleurs, démêlé tout d'abord chez l'enfant, plus tard chez le jeune homme, la direction à prendre pour arriver au but, en donnant à des moyens naissants toute leur expansion dans l'avenir.

Léopold, d'autre part, devait se féliciter d'avoir trouvé dans son frère un compagnon avec qui il pouvait se mesurer, tout en lui apprenant à recueillir chaque jour une expérience et des enseignements. Aussi, de ce moment, voit-on une énergie nouvelle qui semble animer l'homme et l'artiste; son talent se développe, prend un cachet de puissance sérieuse; même la sévérité un peu triste de son caractère, qui surprenait souvent ses amis, fait place à des sentiments plus doux, à de la gaieté, à un enjouement dont ses lettres gardent la trace :

« Le bon Aurèle, écrivait Léopold, est bien le meilleur être que je connaisse, et comme je suis heureux de l'avoir auprès de moi ! Un caractère si calme, si content, qu'on a besoin de ça pour jouir de la vie et pour faire plaisir aux autres ! C'est pour moi une joie que de le voir, de l'entendre, en un mot, il est mon orgueil. » C'est avec plus de chaleur encore et de reconnaissance qu'il s'exprime vis-à-vis de ses sœurs : « Aurèle, écrit Léopold, ce frère intelligent et sensible reste ici. . . . Toutes ses idées sont si raisonnables et témoignent d'un si grand fonds de contentement d'esprit, que j'en bénis le ciel. Notre Benjamin, je le vois venir, arrivera à une position singulièrement désirable. Sa santé est aussi vigoureuse qu'on pouvait s'y attendre, et sa manière de voir et de penser est exempte de ces défauts qui atteignent ceux qui veulent trop. Dieu le bénisse et vous bénisse, vous, mes sœurs chéries ! »

Quand Aurèle arriva chez son frère, celui-ci avait

son atelier dans la maison n° 15 de la Via Felice. Cet atelier était le siège d'une vie originale, comme nous le montre encore aujourd'hui un tableau d'Aurèle (ce tableau peint en 1830, ainsi que nous l'apprend une note d'Aurèle dans le catalogue général qu'il a laissé de ses œuvres, fut vendu à M. Marcotte, l'ami le plus intime de Robert. Un duplicatum se trouve dans la possession d'un parent de la famille, M. Schneider-Perret, à la Terrasse, à Bienne). La grande salle, suivant la coutume romaine, était pavée en carreaux et derrière les cloisons recouvertes de toiles se jouaient, s'ébattaient, folâtraient des troupes innombrables de rats, pour la plus grande joie des habitants du lieu. A côté de cela, contre les murailles, sur les tables, par terre sur le pavé, un luxe de décors étranges, ce qui donnait à toute la pièce une apparence absolument pittoresque. Léopold Robert avait mis à profit son séjour dans les prisons pour acheter une foule de costumes, d'armes, d'ustensiles de toutes espèces, nécessaires pour habiller ses modèles et meubler ses tableaux; ils sont encore la propriété de la famille et lui rappellent ce qu'était à Rome l'apparence véritablement fantastique de l'atelier du peintre. A côté de ces accessoires ne manquaient pas les visiteurs, visiteurs de haut, moyen et bas parage, campagnards aux éclatants et élégants costumes, artistes qui venaient tous les jours rire et plaisanter avec les deux Robert.

Quelle attraction qu'une vie semblable pour l'imagination d'un débutant, tiré tout à coup du sein d'une paisible vie de famille pour entrer soudainement dans une existence aussi active, aussi agitée et diverse. Aurèle se mit avec ardeur à l'étude, il copia les tableaux de son frère, et ici l'apprentissage qu'il avait fait dans sa ville natale lui vint absolument à point

et le servit à merveille, vu que l'art de la gravure offre cet avantage qu'il exerce l'œil et la main, apprend la ligne et facilite par cela au peintre le moyen de rendre bien clairement les masses. De là aussi les progrès rapides d'Aurèle et sa réussite dans son art. Elle lui rapporta un joli gain et nous donne, à nous ses descendants, le moyen de contempler la collection de toute l'œuvre de Léopold dans une suite de copies vraiment magistrales.

Ce portefeuille inestimable, remis par un acte de la dernière volonté de Léopold, après sa mort, entre les mains d'Aurèle, est la propriété de la famille. Les copies sont faites au quart de la grandeur de l'original, partie à la pointe, partie à la sépia ou à l'encre de Chine, exceptionnellement à l'aquarelle. Dans quelques-uns des dessins au crayon on reconnaît la main du commençant, ils décèlent une sorte de maladresse tant soit peu lourde, laquelle reporte aux anciennes lithographies ; mais l'élève ne tarde pas à prendre de la pratique et nous pouvons signaler des pages comme étant d'une étonnante exécution. N'eussions-nous que ces reproductions seules, elles suffiraient à montrer jusqu'à quel point les deux frères s'étaient identifiés, et rien que le dévouement le plus tendre pourra donner jamais la faculté de deviner de la sorte les mystères intimes d'un esprit étranger, de pénétrer si profondément ses secrets.

Ce sont là des témoignages d'une existence heureuse, tranquille, occupée, troublée toutefois momentanément par la nouvelle de la mort violente que s'était donnée Alfred, le frère aîné de nos deux peintres ¹.

¹ Il s'ôta la vie par suite d'un chagrin d'amour (Feuillet de Conches).

A cette époque, les travaux originaux ne manquent pas. Dans l'année 1823, un incendie détruisit la basilique de Saint-Paul hors des murs. Des couvreurs avaient laissé un réchaud allumé sur le toit, le vent qui s'était levé en tempête chassa des charbons incandescents sur la charpente qui prit feu, et l'élément destructeur se joua si bien de tous les efforts de ceux qui étaient accourus pour éteindre, qu'au bout de cinq heures une des plus grandes basiliques chrétiennes n'offrait que l'image de la destruction. L'aspect du foyer et des ruines était un spectacle grandiose. Les colonnes marquant la longueur de l'édifice demeuraient encore debout ; au plafond béant, effondré par places, bleuâtre et souillé de fumée, pendaient les lambeaux des anciennes mosaïques, tandis que dans le chœur une image du Christ semblait regarder d'un oeil désolé cette dévastation. Qu'on mette sur tout cet ensemble les couleurs, qu'on y ajoute les restes de dorures, les fragments de marbres jetés pêle-mêle, inconscients au milieu de ces décombres, y brillant d'un dernier éclat, et l'on aura une faible idée de la grandeur et de la tristesse de cette scène.

Si Saint-Paul hors des murs avait été jusque-là le but du pèlerinage des fidèles, de ce jour il le devint des artistes qui s'y rendirent en foule, s'appêtant à y découvrir à chaque instant de nouvelles beautés. Léopold Robert, dès le lendemain de l'incendie de Saint-Paul, s'y était rendu ; il y fit un tableau qui représente le chœur de la basilique, tandis que sur le devant une troupe de moines désolés s'occupent à fouiller les décombres.

Le sculpteur Thorwaldsen, quand il vit ce tableau (qui est au musée de Neuchâtel), en fut si enchanté qu'il chargea aussitôt Aurèle de lui en faire le dupli-

catum. Cependant Aurèle avait commencé de son côté des études, lesquelles montrent bien l'artiste et en plein son talent pour tout ce qui tient à l'architecture. Son premier tableau est une vue de la ruine de Saint-Paul, datée de l'année 1825. Ce même sujet, il le répéta plus tard dans de grandes dimensions; sur quoi Léopold écrivait en octobre 1826 : « Mon frère achève justement un tableau de Saint-Paul, il a quatre pieds de haut; il est bien peint et permet d'attendre quelque chose de bon. »

On comprend que les monuments de Rome durent offrir à l'artiste bien d'autres sujets; aussi le voyons-nous dans les années suivantes occupé à peindre Saint-Jean de Latran. Le cloître à côté de l'église est un joyau: quatre promenoirs aux grands arceaux entourent la cour, puis sous les arceaux viennent les colonnettes éclatantes de blancheur montrant leurs formes délicates et leurs élégantes mosaïques diaprées de mille couleurs. Entre deux s'épanouissent, comme au sein d'un désert, des bouquets de roses.

Deux fois dans la même année, en 1828, Aurèle peignit l'intérieur du cloître de Saint-Jean de Latran, avant de se mettre avec résolution et courage à attaquer l'intérieur de l'église, ce qu'il fit de différents points de vue, comme le montrent deux tableaux datés de 1829.

Ce furent là ses premiers coups d'essai dans le grand style, coups d'essai qu'on pourrait appeler hasardeux, en ce sens que l'architecture de Saint-Jean de Latran n'est pas pittoresque. Aurèle sans doute l'a éprouvé, car il choisit ses points de vue de telle façon que, placé dans le centre du vaisseau de l'édifice, la perspective pour le spectateur est la plus simple possible, elle finit par aller se perdre dans le chœur. En

revanche, l'artiste dédommage l'amateur par le fini charmant avec lequel il rend tous les détails avec une conscience d'archéologue, néanmoins avec une telle mesure et si bien subordonnés au reste, que la beauté des lignes n'en souffre pas. On se croirait transporté dans cette halle immense, où l'on voit sur le devant le pape, entouré de ses ecclésiastiques et de sa garde suisse, faisant ses dévotions. De là l'œil se porte sur la nef que remplit une multitude à genoux, priante ; sur toute cette partie du tableau règne une demi-obscurité solennelle, interrompue ici et là par les reflets des mosaïques d'or, tandis que l'extrémité du chœur nage dans une pleine lumière.

A côté de ces tableaux d'architecture, auxquels il faut ajouter une vue de l'intérieur de Sainte-Marie Majeure, Aurèle essayait de lancer son talent dans d'autres directions. C'est ainsi que parmi les travaux de cette même année nous trouvons plusieurs tableaux de genre, des pifferari, des jeunes filles, des paysans avec leurs buffles dans les Marais Pontins, enfin un berger et son chien dans la campagne de Rome. C'est le premier tableau qui valut à l'artiste une récompense publique. Les raisons qui décidèrent Aurèle à choisir des sujets pareils sont faciles à deviner : son entourage y fut sans doute pour quelque chose ; la magnificence des couleurs, la vie à Rome constamment sous ses yeux, à la fois si publique et si naïve, enfin les succès de son frère et les impressions de voyage d'Aurèle rapportées d'un voyage hors de Rome, dans le midi, y furent pour davantage.

En 1828, Aurèle avait suivi son frère dans une excursion aux Marais Pontins, excursion où Léopold allait chercher des études pour son tableau des *Moissonneurs*, alors déjà ébauché. L'année suivante, on

refit le même tour, mais cette fois avec un troisième compagnon, avec le peintre Burekhardt, de Bâle. Dans une lettre à sa famille, Léopold raconte son expédition sur le ton de la bouffonnerie.

Nos voyageurs n'ayant qu'une médiocre envie de traverser la ville le sac au dos comme trois conscrits, il fut résolu qu'on louerait un fiacre, aux fins de se faire voiturer jusqu'à la Porte Saint-Sébastien. De là on gagnerait la campagne romaine, en suivant la Via Appia. Sur le chemin, Léopold eut à soutenir un incessant combat avec les chiens, quitte même à leur livrer bataille, ce qui fournit un intermède pas mal divertissant. Quand les forces commençaient à décliner, on entonnait une chanson suisse, chose, au dire de Léopold, laquelle doit soutenir le courage de tout bon citoyen. Mais peu à peu les fatigues arrivèrent ; elles arrivèrent même pas mal cuisantes et se firent sentir jusqu'à l'impertinence. Un coquin de marchand avait mal équipé l'avant-garde, — ce qui veut dire Léopold, — en lui livrant un havre-sac on ne peut pas moins pratique et de méchants souliers qui l'étaient encore bien moins.

L'arrière-garde se déclarait pour sa part encore plus mal accommodée; elle avait passé son hiver dans la mollesse, elle s'était abandonnée au plaisir, ce qui faisait que son corps ayant gagné en embonpoint, se trouvait pour le quart d'heure gêné dans la rapidité de ses mouvements, et à la longue lui rendait la marche douloureuse. En revanche, le centre, — notre Aurèle, — digne de tout éloge, était au-dessus d'aucun reproche. Le centre représentait à lui seul la jeunesse, la force de l'armée, qui par bonté d'âme, outre son propre bagage, se chargeait encore de temps en temps du bagage de l'arrière-garde.

Le lendemain matin, quand nos voyageurs quittèrent Albano, force fut, — la sagesse le voulait, — de se faire accompagner par une escorte à cheval. Nos gens se fiant à leur bonne étoile, on ne commanda l'escorte que jusqu'à Genzano ; de là on poursuivrait sa route au petit bonheur. Les voyageurs, arrivés tard à Cisterna, demandèrent où était la *locanda nobile*, l'hôtel des grandes gens ; on les conduisit à une étable où pullulaient les insectes de toutes les sortes. On supporta l'incombance d'un cœur joyeux. Les amis demeurèrent quatre jours à Cisterna. Les deux jours suivants, Léopold les passa dans la campagne, parmi les pâtres gardeurs de buffles ; il avait en tête l'idéal de son moissonneur appuyé sur le joug et dans ses lettres ne parle qu'avec enthousiasme des belles impressions qu'il éprouve, elles vont lui faciliter son travail.

La vie au centre de ces fermes lointaines ne laissa pas que d'en imposer à nos voyageurs : « Représentez-vous, écrivait Léopold à sa famille, jusqu'à quel point tout se pratique ici sur une grande échelle ; dans une seule ferme il y a trois mille buffles et par jour on fait de cinq à six cents quintaux de fromage. »

Cependant, voici qu'un nouveau compagnon était venu se joindre à la petite caravane : le peintre Schnetz. Nos voyageurs repartirent ; ils franchirent la montagne, passèrent par Sezzi, Pipperno et Fossa Nuova, tous lieux depuis les derniers événements en mauvais renom. Enfin on arrive à Sonnino. Dans ce temps ce vaste nid de brigands n'offrait plus que l'aspect d'une paisible petite ville de montagne, laquelle avec ses rues étroites, montantes et les beaux types bruns qui les animaient enchantait nos quatre artistes. C'est ici que se termine l'odyssée des voyageurs. Léopold, en compagnie de Schnetz, regagna la ville éternelle et

son atelier, pendant qu'Aurèle et Burckhardt poussaient jusqu'à Naples, où ils passèrent un mois et d'où ils revinrent chargés d'un riche butin.

Depuis longtemps déjà Aurèle Robert nourrissait la pensée de transporter ses pénates de Rome à Paris. Léopold, son frère même, l'y encourageait, il craignait que son influence prolongée ne finît par nuire à l'originalité d'Aurèle. Toutefois une circonstance se présenta pour mettre une entrave momentanée à ce projet. Voici ce qu'écrivit Léopold à M. de Meuron :

« Comme vous l'avez appris par ma dernière lettre, mon frère passera encore tout l'hiver à Rome et par la raison que voici : vous savez qu'en fait d'art on n'avance que par bonds, de degrés en degrés. Jamais la chose ne m'avait été aussi frappante que dans le cas présent. Aurèle, sur le point de commencer avant son départ un très grand tableau, a choisi un sujet très difficile qu'il a rendu avec un rare bonheur. La toile a quatre pieds de hauteur, trois pieds et demi de largeur, et les figures jouent le rôle principal, vu qu'il y en a qui ont deux pieds et demi de haut. Le tableau représente un événement qui a eu lieu à la cascade de Terni, il y a quelque chose comme dix années. Trois moines qui passaient furent emportés, vu que le batelier trop jeune fut incapable de maîtriser le courant. Le moment choisi est celui où ces infortunés se voient entraîner vers l'abîme. Aurèle est allé sur les lieux puiser des inspirations, afin de se rendre compte de la scène. Cette course lui a réussi à merveille ; sans cela il n'aurait jamais osé se hasarder. Tous ceux qui ont vu ce premier jet ont été surpris de la puissance d'expression et de l'habileté d'exécution. C'est pourquoi, voyant son succès, je l'ai engagé à commencer sans tarder un tableau encore

plus important, avec lequel il pourra se faire une place notable parmi les peintres; après ça, son voyage en sera d'autant plus agréable et plus utile. »

Ce tableau qui, dès son apparition, fut acheté par la Société des Arts de Berlin, est un chef-d'œuvre de composition dramatique. Le bateau a atteint la cascade, il s'enfonce dans les flots, seule sa pointe sort encore; deux figures s'y tiennent cramponnées, luttant dans leur désespoir avec la mort; l'une est celle d'un jeune moine qui tend une de ses mains dans l'espoir d'atteindre un buisson sur la rive et de le saisir; devant lui un petit garçon pousse des cris et tâche d'en faire autant. Vaine espérance! tous deux sont entraînés à l'abîme. Un moine, en présence de la mort, tombe évanoui; un autre, un vieillard, a réglé son compte avec la vie; la tête basse, il se couvre de son manteau et attend placidement le moment d'être plongé dans le gouffre. La composition entière est un modèle de simplicité et de pureté linéaire; le groupe forme une pyramide puissante, dont le moine avec son manteau flottant occupe le sommet. Au-dessous du bateau, l'œil se voit en face d'une eau bruyante, laquelle de siècle en siècle tombe ainsi éternellement la même. Ici les sentiments, momentanément surexcités, reprennent leur calme; un oiseau, seul témoin du naufrage, promène ses vastes ailes au sein de l'éther, dans un vol lent, au-dessus des flots qui écument; c'est le repos en face de l'éternité.

Les *Moines de Terni* et la vue de l'atelier qu'occupaient les deux Robert furent les dernières œuvres qui marquèrent la fin du séjour d'Aurèle à Rome. En février, il retourna à la Chaux-de-Fonds, où il précédait de peu son frère. Il ne nous est point arrivé d'apprendre quel chemin prit l'artiste pour revenir au pays;

en revanche, Aurèle a souvent raconté comment, arrivé si près du but de ses désirs, il se vit bien près d'être privé d'un seul coup du fruit de tous ses labeurs.

Les voyageurs marchaient le long d'un sentier étroit, couvert de glace ; ils atteignirent une hauteur où une dame déclara qu'en proie au vertige, il lui était impossible d'aller plus loin. Alors les conducteurs prirent l'épouvantée, l'attachèrent sur un traîneau, où ils l'entourèrent si bien de couvertures et de matelas qu'il lui était impossible de faire seulement un mouvement, et l'on part. Quand voici que, dans un maudit tournant, l'équipage se met à dévier, puis à glisser. L'effroi s'empare de tout le monde et ce n'est qu'à la résolution du postillon, qui applique un vigoureux coup de fouet à son attelage et le contraint, vaille que vaille, à faire un bond et un effort pour sortir de ce mauvais pas, qu'on doit d'éviter une catastrophe. La dame et l'équipage étaient sauvés, mais le portefeuille d'Aurèle, trop lâchement lié derrière, s'était détaché et gisait au fond du précipice. Qu'on se figure l'effroi, le désespoir du peintre ! Le produit de ses efforts, de ses travaux durant un nombre d'années, le voir perdu sans retour ! Le parti d'Aurèle est bientôt pris. « Mon portefeuille ou la mort ! » s'écrie-t-il, — et sans songer à tous les dangers qu'il court, le voilà à se dévaler dans le précipice. Le bonheur récompensa son courage : au bout de plusieurs heures de la lutte la plus pénible, à bout de forces, mais triomphant, Aurèle, son portefeuille sous le bras, rejoignait les autres voyageurs.

Notre peintre, à cette époque, doit avoir passé quelque temps sous le toit paternel, car ce n'est qu'en juin suivant que nous le retrouvons à Paris, où Léopold vient le rejoindre ; il y arriva le même jour. Les

deux frères prirent leurs quartiers chez d'anciens amis, dans la maison du peintre Gassies. C'est chez Gassies aussi que demeurait Jean-Jacques Ulrich, de Zurich, qui se fit plus tard un nom comme peintre de marine et comme paysagiste. Les Robert l'avaient connu dans leur séjour à Rome et ses directions à Paris leur vinrent absolument à souhait.

Il semblait vraiment que, cette fois, le plus grand bonheur fût tombé en partage aux deux frères. Léopold était arrivé à ce qui devait être le point culminant de sa carrière. Ses tableaux, celui des *Moissonneurs* surtout, avaient causé au salon une sensation immense et attiraient à l'artiste, où qu'il se présentât, tous les suffrages. Le roi lui remit lui-même la croix de la légion d'honneur. Aurèle aussi obtint la récompense qu'il méritait. Il reçut une médaille d'or de la main de Louis-Philippe, pour ses tableaux du *Pâtre romain* et des *Moines de Terni*, et le monarque l'accompagna de ces mots encourageants : « Si vous ne recevez pas aujourd'hui la croix d'honneur comme votre illustre frère, je ne tarderai pas, j'en suis assuré, à vous la remettre ; souvenez-vous que noblesse oblige. »

Cependant, quelles que fussent les distinctions, les preuves d'estime incessantes dont on accablait Léopold, sa nature contenue et timide, inclinant déjà à la tristesse, ne se sentait point satisfaite ; la vie agitée, turbulente de la capitale de la France ne lui agréait guère. Il repensait sans cesse à l'Italie, ce pays de ses rêves, « où, disait-il, on est tranquille, on sait que l'on vit et que l'on peut penser. »

A la Chaux-de-Fonds non plus il ne séjourna pas longtemps ; la ville était déjà alors en proie à des troubles politiques ; ils impressionnèrent péniblement

Léopold Robert, dont ils choquaient les instincts conservateurs. A la fin d'octobre ou au commencement de novembre, il était de retour en Italie, à Florence, où il séjourna quelques mois, l'esprit plein de plans et de projets grandioses, vu qu'il s'agissait pour lui d'entreprendre son tableau le plus grand, le plus fameux, malheureusement le dernier. Aurèle, en revanche, passa quelque temps auprès des siens et s'y essaya dans la peinture de genre; c'est de cette époque que date son ravissant petit tableau d'une Lucernoise sortant son enfant du bain. Toutefois Aurèle ne pouvait trouver sur le sol natal les encouragements dont il avait besoin; c'est pourquoi il retourna à Paris et y resta jusqu'au milieu de l'année suivante 1832, en partie occupé à peindre des tableaux de genre, en partie songeant à la manière de répandre l'œuvre de son frère par la gravure.

Sur ces entrefaites, — on était en février 1832, — Léopold avait transporté son domicile à Venise, où il désirait vivement voir arriver son frère. Assombri, tourmenté par ce qu'il appelait la mauvaise réussite de ses travaux, Léopold espérait, avec le retour d'Aurèle, voir recommencer les heureux jours d'autrefois. « J'attends, écrivait-il à un ami, mon frère Aurèle qui, je l'espère, m'apportera avec lui un sort moins malheureux, car le mien est depuis longtemps un sort grandement à plaindre. » — Il écrivait à Aurèle : « Je t'assure, mon cher Aurèle, que je serai bien joyeux de revoir Ulrich ici, et je vous somme tous les deux de venir. On peut vivre ici économiquement, y travailler tranquille; on trouve mille sujets intéressants qui excitent au travail. Je m'y sens moi-même entraîné, malgré l'ennui que me cause mon état, dont vous vous serez bien aperçus par mes

lettres. Je me souhaite quelques compagnons intimes, sur les conseils et l'amitié de qui je puisse compter; aussi ne doit-on pas s'étonner si je demande cela à un frère, avec qui j'aimerais à vivre en commun, et si je désire qu'un bon ami plein de talent l'accompagne. » Ce fut en février 1833 qu'Aurèle se rendit à Venise. Léopold sembla revenir à la vie.

Ici un monde absolument nouveau allait s'ouvrir soudain aux yeux d'Aurèle, vu que de toutes les villes d'Italie, Venise est, avec Rome, celle qui offre le plus de charmes. Nulle part au monde peut-être les souvenirs du passé ne revivent avec une intensité plus grande. Venise, de même que Rome, a régné au temps jadis sur des empires, exercé pendant des siècles sa puissance sur des contrées lointaines, brillantes de toute la pompe orientale et de ces arts qui charment l'occident; aussi ces deux capitales se sont parées de monuments immortels. Mais, pour Rome comme pour Venise, le temps est à la fin venu, faisant justice des magnificences du monde. Néanmoins, riches de leur passé, ces deux illustres cités brillent encore d'un éclat féérique; aussi depuis des siècles sont-elles le but constant du pèlerinage des touristes, qui trouvent une nature en accord avec ce qu'ont laissé les siècles; et si Rome a sa campagne aux lignes infinies et merveilleuses, Venise sort imposante des flots de l'Adriatique, nageant dans l'atmosphère colorée et humide de ses lagunes, tout empreinte d'une mélancolique grandeur.

Comment s'étonner qu'au sein d'un tel milieu, Aurèle, obéissant à son premier instinct, recommençât à prendre pour guide l'architecture et se remît à l'étudier? Pourtant ses premières œuvres furent des tableaux de genre; il peignit un pêcheur vénitien avec

sa femme et son enfant, une de ces scènes gracieuses qu'on voit à toutes les heures de la journée autour des fontaines de Venise ou sur les bords du Grand-Canal. Dès lors, son goût premier le reprit et c'est avec la puissance de sa volonté et le talent que le ciel lui avait donné, qu'il se mit à peindre sous toutes ses faces l'objet de sa prédilection, l'église de Saint-Marc.

« Eglise merveilleuse, écrit un Français, sombre, pourtant pleine d'éclat ; tout y est lumière, c'est une étincelle au milieu des ténèbres. Ruïsselante d'ornements d'or, ornée des pierres précieuses les plus rares, elle ressemble à une armure pleine de goût ; sa richesse de peintures rappelle les parchemins imagés du moyen âge. Des légendes, des versets clairs de sens bien que souvent difficiles à saisir, s'unissent dans une lumière douteuse à des peintures symboliques. Des milliers d'apparitions, des apôtres, des saints, des martyrs vous regardent le long des murailles, du haut des voûtes ; figures d'une apparence barbare, lesquelles, à ne s'y point méprendre, vous rappellent leurs puissants ancêtres, créations de la plastique grecque. »

Aurèle se mit sans relâche à étudier la cathédrale de Saint-Marc et, de fait, ce n'était pas là une médiocre besogne, vu que Saint-Marc est un monument où, depuis le onzième siècle, chaque âge a laissé quelque chose de remarquable. Les Vénitiens regardaient l'église de leurs doges comme ils auraient fait leur trésor, auquel dans la paix et dans la guerre ils ajoutaient sans cesse ce que l'une et l'autre leur faisaient acquérir de rare et de précieux. Aussi depuis le quadrigé de Néron (les chevaux de Corinthe) jusqu'aux produits de la plus ancienne plastique de Bysance, pour arriver à la dernière renaissance, toutes les époques de l'art d'occident et de l'art d'orient se trouvent

représentées. Qu'on ajoute à ces trésors la disposition de l'édifice, son charme, la magnificence des couleurs, leur jeu, les perspectives s'ouvrant pour l'œil à chaque pas nouvelles, et l'on comprendra quel champ infini, illimité s'étale là devant l'artiste. Aussi le nombre des études de Saint-Marc faites par Aurèle Robert pendant ses trois séjours à Venise est-il vraiment étonnant. Sans parler de nombreuses aquarelles rendant l'ensemble du monument, les simples études de détails formeraient une véritable légion. Ici rien n'est négligé, pas même la particularité la plus légère, membrure que l'œil peut à peine distinguer; elle est rendue avec exactitude. Les statues des apôtres ont été prises par Aurèle de différents côtés, enfin des cahiers entiers ne contiennent que des mosaïques ou des fragments d'ornements traités avec l'amour, l'exactitude rigoureuse qu'aurait pu y mettre un archéologue.

Le nombre des tableaux qu'exécuta Aurèle est important : Saint-Marc est consacré vingt-deux fois dans le catalogue de son œuvre ; quatorze intérieurs, l'église prise de différents points de vue, quatre baptistères et deux vues de la chapelle de Saint-Zéno. Ce qui caractérise toutes ces œuvres, c'est le zèle touchant de l'artiste, ne négligeant ni sacrifices, ni peines, pour donner à son œuvre à la fois l'ensemble et la perfection des détails. Ici, il faut le dire, il était puissamment aidé par le don qu'il avait de rendre les intérieurs, par son bonheur dans le choix des points de vue, par sa connaissance intime de la perspective linéaire et aérienne, si bien qu'on éprouve l'illusion d'avoir devant soi l'atmosphère au sein de laquelle se mouvaient ses figures. Enfin Aurèle Robert, en présence des objets qu'il voulait rendre, possède cette faculté rare, avec la lumière dont il disposait en maître,

de communiquer au spectateur l'émotion qui l'anime lui-même.

Avec le premier séjour d'Aurèle Robert à Venise commença l'époque que nous pouvons sans exagération appeler celle de son talent ; il était dans la plénitude de ses moyens, tout lui réussissait. Le début de l'année 1835 paraît lui avoir été particulièrement heureux : « Quel bonheur, écrivait à ce propos son frère Léopold, qu'Aurèle recueille les fruits de ce qu'il a semé ! Quelle joie pour les nôtres et comme lui est content ! Hier il était si excité que toute la nuit il n'a pas dormi. » Plus loin : « J'en reviens au tableau d'Aurèle. Ce bon Delécluze ! je pourrais l'embrasser pour l'article qu'il a écrit sur mon frère. »

Ces jours de félicité ne furent, hélas ! que de courte durée. Une mélancolie dévorante s'empara de l'âme de Léopold. Les efforts de ses amis, qui auraient voulu le distraire, demeurèrent sans résultat ; vain fut le repos ; vaine fut la gaieté qu'Aurèle, malgré le tourment qui le rongait, s'efforçait de faire paraître. « Ce bon Marcotte, » disait-il, en parlant d'une lettre que celui-ci avait écrite à Léopold, en réponse à toutes ses plaintes, dans l'espérance de le consoler, « prend grand souci de ton état ; pourtant il me semble que qui mange, boit et travaille comme toi, ne peut pas être malheureux ; tu devrais bien dire ça à ton ami. » Au commencement de son séjour à Venise, Léopold fréquentait encore le monde ; peu à peu il s'en retira absolument et, dans la suite, n'eut plus commerce qu'avec quelques intimes et avec son frère, qui passait ses jours à travailler auprès de cet infortuné.

Qu'on se représente l'état d'Aurèle pendant ces temps néfastes : en proie à une douleur profonde, incapable de sauver son frère, se montrant à lui tan-

tôt sérieux, hélas! tantôt malgré lui gai et rieur, afin d'essayer de soutenir ce courage défaillant, voyant chaque jour s'approcher l'événement qu'il redoutait, telle était sa position, jusqu'à ce que le 20 mars de l'année 1835, jour anniversaire de celui où leur frère Alfred s'était volontairement ôté la vie, Léopold mit fin à ses souffrances, on sait comment.

La lettre par laquelle Aurèle Robert fait part à son ami Marcotte de la mort de Léopold est connue, ¹ elle vaut néanmoins la peine d'être reproduite; nulle part Aurèle Robert ne se peint plus au vrai, avec son amour pour son frère, sa douleur, son inaltérable abandon à la volonté de Dieu et sa confiance sans bornes dans sa bonté.

« Très cher et excellent ami, le 15, date de la dernière lettre que vous écrivit Léopold, était un dimanche. Nous avions l'habitude de passer ces jours-là à la maison, soit à écrire, soit à nous reposer. Dans la matinée, un jeune peintre allemand, qui est un ami bien dévoué, vint nous prendre et nous conduisit chez des dames vénitiennes pour voir des miniatures. Après être rentrés et avoir déjeuné, nous étions dans la grande salle à causer avec Joyant. En parlant de mes petits succès, Léopold qui, déjà la veille, m'avait tenu un langage semblable, me dit que je devrais me marier tandis qu'il en était temps, que ce serait une folie de ne pas le faire etc., etc. Il me prêcha avec tant de chaleur, de force et de sentiment à ce sujet, que toutes les raisons que j'aurais eu à lui opposer ne valaient plus rien. Le soir, nous dînâmes avec quelques amis chez le restaurateur, et notre Allemand nous conduisit chez un médecin de son pays, venu ici

¹ F. FEUILLET DE CONCHES, *Léopold Robert, sa vie et ses œuvres.*

pour sa santé et accompagné de sa femme et de sa belle-sœur. J'y allais assez ordinairement le dimanche soir, et enfin, à force de prières, j'étais parvenu, ce soir-là, à conduire Léopold chez ces dames, qui s'informaient toujours de lui avec intérêt.

« La soirée se passa d'une manière charmante. Les dames, fort bonnes musiciennes, offrirent d'abord de faire de la musique et demandèrent à Léopold ce qu'il préférerait qu'elles exécutassent. Elles avaient le *Requiem* de Mozart, qu'il les pria de faire entendre. Puis vinrent des valse, et l'on se mit à danser. Léopold lui-même prit part à nos divertissements, et se mit à causer avec une vivacité, une gaieté que je ne lui avais pas vues depuis longtemps. Je jouissais de le voir dans cette disposition. Aussi me promettais-je bien de mettre tout en œuvre pour le faire revenir au milieu de cette aimable famille. Avant de rentrer, nous fîmes encore, avec nos jeunes Allemands, une assez longue promenade. Nous trouvâmes à la maison le *Journal des Débats*, dans lequel M. Delécluze annonce l'arrivée du tableau des *Pêcheurs* à Paris; le consul de France, M. de Sacy, avait eu l'attention de nous l'envoyer. Je fis lecture à Léopold de l'article qui le concerne, et, après lui avoir donné le bonsoir, je montai à ma chambre. Les jours suivants, jusqu'au vendredi, nous travaillâmes, selon notre coutume, l'un après l'autre dans le même atelier. Ordinairement nous causions fort peu, autant par habitude que pour ne pas nous distraire de nos travaux; mais ce jour-là nous étions souvent en conversation.....

« Dans les derniers jours, il était inquiet.....

«Il laissait voir tout ce qu'il avait de mobilité dans ses idées, dans ses projets. Sa parole était entrecoupée, ses discours peu clairs, et je m'efforçais de lui

faire rendre sa pensée plus nettement, afin de pouvoir combattre ce qu'il y avait d'inquiétant dans ses discours.

« Excuse-moi, me disait-il alors avec une douceur angélique qui m'arrache aujourd'hui des larmes, je t'inquiète, je te tourmente, mais j'aime à t'entendre : parle, cela me fait du bien.

« Un matin, il me dit qu'il se sentait mieux, qu'il avait lu la Bible, qu'il croyait à la grâce. — Eh bien ! oui, lui dis-je, n'es-tu pas convaincu maintenant que tu dois être heureux ? que Dieu t'a accordé la force d'atteindre à ton but si noble, si difficile, et qu'il t'accorde maintenant la récompense de tes peines, dont tu recueilleras le fruit en jouissant de l'amitié, de l'estime de tes parents, de tes amis ?

« Souvent il venait mettre ses deux bras sur mes épaules et, regardant mon travail : C'est bien, c'est bien, c'est très bien ; ta copie est mieux que la mienne, disait-il en poussant un soupir. Ça ne va plus, ma vue baisse ; je n'ai plus de plaisir au travail ! Je lui répondais : Quand tu te seras reposé et que tu feras un tableau original, tu auras sans doute plus de plaisir qu'en faisant cette copie (celle des *Moissonneurs*, pour le comte Raczinski, à Berlin).

« Enfin, je faisais des efforts incroyables pour ranimer son courage ; mais si l'effet de mes paroles était bon dans l'instant, il était bientôt détruit par la maladie. Une inquiétude constante et vague m'empêchait de manger et souvent même de travailler. Léopold, qui ne pouvait se dissimuler qu'il en fût la cause, s'accusait d'entretenir mon chagrin et, de son côté, il paraissait tout aussi préoccupé de moi que je l'étais de lui.....

« La dernière lettre qu'il reçut de Florence est

arrivée le 8. Elle lui annonçait le projet d'aller à Rome, le félicitait de la réussite de son tableau dont on lui demandait une description. Cette lettre fut brûlée, comme les autres l'avaient été quelques jours avant, avec un calme qui annonçait une détermination fixe.....

« Je lui dis : Allons en Suisse, — ou à Paris, là tu trouveras une occasion de te marier. — Ah ! mon cher, il est trop tard ! O Dieu ! si je pouvais revenir dix ans en arrière, comme je le ferais !.....

« La veille de sa mort, nous étions réunis le soir, comme de coutume, dans la chambre de nos *padroni di casa*, avec MM. Fortique et Joyant. Léopold était encore plus triste qu'à l'ordinaire, et il ne prit aucune part à la conversation générale. J'affectais de paraître gai, mais par moments je sentais les forces m'abandonner, autant par inquiétude que par besoin de sommeil. Ses yeux étaient sans cesse fixés sur les miens, et souvent il me demandait ce que j'éprouvais. Nous sortîmes enfin, et, dans ce moment, il me recommanda d'entrer dans sa chambre en montant vers la mienne ; ce n'était pas mon habitude, parce que Léopold se couchait ordinairement de bonne heure. Lorsque j'entrai chez lui, il m'attendait pour m'offrir un verre d'eau sucrée à la fleur d'orange, dans l'intention de favoriser mon sommeil, et il me tendit la main avec une expression tendre et triste qui me déchire maintenant le cœur.

« Je dormis fort mal. Le matin je me levai un peu tard, et Léopold, contre son habitude, monta jusqu'à ma chambre. Après nous être réciproquement demandé et donné de nos nouvelles, sans doute avec aussi peu de sincérité l'un que l'autre, Léopold me demanda ce

que je lui conseillais de faire et s'il devait partir. Comme nous avions souvent parlé de ce voyage, de ses chances et de ses avantages, comme je savais que tous ses amis lui avaient conseillé de le faire, je ne vis dans cette question qu'une preuve nouvelle du peu de fixité qu'il y avait dans ses idées et dans ses résolutions, et je me bornai à lui répondre que je m'en référais à lui, et qu'il devait bien se consulter pour prendre le parti le plus sage. « Eh bien ! je pars, » dit-il ; puis, après un moment de réflexion, il fait quelques pas pour entrer dans la chambre de M. Fortique, avec lequel il aurait pu se mettre en route le lendemain. Il s'arrête, il revient, il retourne ; puis, revenant encore tout à coup, et comme entraîné par un mouvement involontaire qui fut sans doute l'arrêt de sa mort, il me dit : « Avant de me décider, il faut que j'aie dit deux mots en bas. » Il descend avec rapidité en me criant : « Aurèle, voilà ton tailleur qui monte. » En effet, je suis forcé de m'arrêter quelques instants avec cet homme, puis je descends.

« Joyant était à déjeuner dans la chambre de ces dames, et là je ne pus m'empêcher de témoigner l'inquiétude que me causait la situation de Léopold, qui, à ce que j'appris en cet instant, était allé à l'atelier. Comme nous avions l'habitude constante d'y aller et d'en revenir ensemble, son départ me surprit et, sans savoir pourquoi, j'y courus plus vite que de coutume. En chemin je m'aperçus que j'avais la clé de l'atelier dans ma poche. Il n'aura pu entrer, me dis-je, où sera-t-il ? En ce moment il arriva qu'au détour d'une rue un malheureux chien vint se jeter dans mes jambes en aboyant, et de cet instant un pressentiment funeste s'empara de moi. Tout troublé, j'arrive au palais Pisani ; je demande à notre vieille servante si mon

frère y est. — Oui. — Par où est-il entré? — Il a donné le tour. Je donne le tour; je trouve la porte fermée. Un trait de lumière m'a frappé; tout mon sang se met en mouvement; je fais une courte prière pour demander à Dieu du secours, et je revole à la première porte, que j'essaie encore d'ouvrir avec ma clé. Je frappe, j'appelle..... rien! Je m'élançe comme un furieux sur la porte, que je brise avec effort; je traverse un petit vestibule, j'enfonçe la seconde porte comme la première..... Grand Dieu! quel coup de foudre! Mon pauvre Léopold étendu la face contre terre, au milieu d'un lac de sang!

« Pétrifié à cette vue, je tombe à genoux pour recevoir deux soupirs qui s'exhalaient encore de cette dépouille mortelle. Notre vieille bonne poussait des cris et des gémisséments. Je la supplie d'aller chercher des secours et je reste seul. Je jette alors les yeux avec effroi sur ses mains pour chercher l'instrument cruel qui m'a ravi ce malheureux frère, et je le vois posé sur une malle où le sang avait coulé d'abord, et d'où Léopold était tombé après avoir fait son coup infernal.

« Devant ce cadavre sanglant, le souvenir de mon frère Alfred, mort de la même manière dix ans avant, jour pour jour, se présenta à mon esprit, et je sentis qu'il fallait rassembler tout mon courage pour ne pas succomber au désespoir, pour me consacrer à mes chères sœurs. Je priai Dieu pour nous tous; mais mes idées n'avaient aucune clarté, un froid d'horreur les arrêtait; je ne pouvais préférer aucune plainte, car la douleur entraînait en moi comme un liquide dans un vase.....

«Lorsque nous vîmes habiter cette maison à Venise, il avait éprouvé déjà une espèce de crise qui

m'effraya beaucoup : c'était en été ; la chaleur lui avait causé une inquiétude et un malaise qui lui firent croire qu'il était atteint d'une maladie très grave. Un matin, il arrive à l'atelier où je travaillais, se jette sur une chaise et, poussant un grand soupir, il s'écrie : « Mon « cher Aurèle, c'est fini de moi ; dans quelques jours, « je serai mort ! » Je faillis tomber à la renverse. Cependant comme je ne vis pas immédiatement des signes sensibles du mal qu'il disait éprouver, je m'efforçai de le rassurer. Il m'affirma alors avoir entendu dire qu'il existait des maladies venant tout à coup, et qu'il était certain d'en avoir une de cette sorte. Nous courons à la maison ; on fait appeler un médecin qui, après avoir visité et questionné mon frère, déclara qu'il n'y avait pas apparence de maladie. Léopold fut le premier à rire de sa terreur. Il se remit et bientôt les distractions que nous trouvâmes dans cette maison lui rendirent de la gaieté et son énergie. Nulle part ailleurs il ne se serait trouvé mieux qu'ici, entouré comme il l'était d'amis, de son frère, de trois dames remplies d'obligeance pour lui et qui prévenaient tous ses désirs. Que lui manquait-il ? Y a-t-il de la faute de quelqu'un ?..... »

Après la mort de son frère, Aurèle Robert ne voulut plus prolonger son séjour dans un lieu qui lui rappelait de si tristes souvenirs. Il revint de Venise dans sa patrie, où il séjourna jusqu'à l'année suivante, voué à une retraite profonde, occupant tous ses moments à choisir parmi les œuvres de son frère celles qui étaient destinées à être exposées à Neuchâtel. On se proposait, avec le produit de cette exposition, d'élever un monument à l'artiste, idée à laquelle ne se rallia pas Aurèle. L'argent obtenu demeura sans emploi, et ce n'est qu'en 1864 qu'il trouva sa desti-

nation dans un Musée nommé du nom de Léopold Robert, qui immortalisera dans Neuchâtel son plus illustre peintre.

Le temps qui va suivre de la carrière d'Aurèle échappe absolument à toute espèce d'investigation; quelque nombreux qu'aient été ses travaux et ses voyages, nous n'avons aucune note sur cette partie de son existence. Ce qu'il paraît, c'est que le souvenir pieux qu'il portait à son frère occupa entièrement son activité; il s'en fut à Paris et aux années 1836 et 1837 se rapportent les copies qu'il a faites des œuvres de son frère, des *Moissonneurs*, de la *Madone de l'Arc*, enfin de la dernière composition du grand peintre, des *Pêcheurs de Chiozza*; le catalogue mentionne la répétition d'un ancien tableau d'Aurèle représentant l'atelier de son frère.

Au mois de juin 1838, le maître résolut de retourner encore une fois en Italie, et il se rendit dans sa chère ville de Venise où, à l'exception d'une seule année, il demeura jusqu'en 1848. C'est de cette époque que datent ses travaux les plus mûrs comme les plus brillants, ces tableaux d'architecture qui lui valurent en différents lieux, et chaque jour davantage, la faveur du grand public. L'une des plus gracieuses de ces productions est la vue du baptistère de Saint-Marc, aujourd'hui dans la galerie nationale de Berlin. L'espace que comprend le tableau, bien que restreint et médiocrement éclairé, est néanmoins merveilleux de lumière par l'éclat des mosaïques qui couvrent la terre, les murailles, les voûtes du plafond. Au milieu de la chapelle s'élève le baptistère et autour se passe une cérémonie sainte. Un prêtre, assisté de ses aides, bénit l'eau lustrale avec laquelle va être consacré le nourrisson à son entrée dans la vie. A côté se tiennent

les témoins, du nombre une magnifique Vénitienne, chargée de présenter l'enfant au prêtre.

Parmi les autres œuvres à signaler dans la carrière d'Aurèle Robert datant de cette époque, nous trouvons une vue du chœur de l'église de Saint-Marc, exécutée sur la commande de celui qui allait devenir le roi Frédéric-Guillaume IV de Prusse, une procession dans Saint-Marc, enfin un tableau, à l'heure qu'il est en possession de la famille, où Aurèle, revenant à son objet primitif, traite un sujet de genre, une barque de Chiozza se préparant à partir; les pêcheurs sont alentour, tandis que derrière, dans le lointain, on aperçoit les contours puissants du palais des doges se dessiner sur le ciel et la Piazzetta.

En 1843 Aurèle Robert revint en Suisse, où il fixa définitivement son domicile. Riche d'expériences faites dans ses voyages, ses œuvres avaient répandu sa réputation jusqu'au loin. L'artiste commença dans sa vie une période nouvelle d'autant plus heureuse, qu'il avait pris son assiette et sut se créer une famille qui lui devint promptement chère. Peu après son retour, Aurèle Robert se maria et choisit d'abord à Bienne un domicile, qu'il ne tarda pas à transporter à Ried, dans une propriété champêtre qu'ont encore aujourd'hui ses descendants. Là il vécut dans la félicité, exclusivement voué à la peinture, aux soins qu'il donnait à sa maison, où trois enfants, deux fils et une fille, virent le jour, croissant et prospérant pour la plus grande joie des parents.

Pendant ses séjours en Italie, Aurèle Robert avait amassé un très grand nombre d'études, lesquelles devinrent pour lui un encouragement au travail, en même temps qu'un thème favori de composition. C'était avant tout l'église Saint-Marc qui lui fournissait ses

matériaux et devint son inépuisable ressource. On retrouve cependant quelques compositions avec figures se rapportant à cette époque : deux tableaux de genre (1846), un joueur de guitare à Ischia et deux pêcheurs vénitiens. Le premier de ces tableaux est d'une extraordinaire douceur, d'un coloris blond doré qui rappelle Léopold ; il est incontestablement une des œuvres les meilleures sorties de l'atelier d'Aurèle.

Une troisième œuvre de l'année 1851, la propriété comme les deux précédentes d'un amateur de Zurich, représente l'enlèvement des séminaristes de Terracine, événement qui se passa en 1829 et dont Aurèle parle à un ami dans une de ses lettres : « Quand, dit-il, je me mis à peindre sur le théâtre où l'événement venait de se passer, je m'entretins souvent et longuement avec les prêtres qui allaient et venaient, entre autres avec un nommé Balzami, frère d'un peintre que je connaissais, qui me raconta la chose jusque dans ses moindres détails. En sa qualité de séminariste, il avait assisté à toute la scène, plein d'épouvante ; heureusement pour lui, il avait pu se sauver et courut en ville donner l'alarme ; malheureusement c'était trop tard. Quand le secours arriva, les brigands avaient disparu et avec eux un certain nombre des séminaristes, dont la délivrance, après, dut être payée avec de grosses sommes d'argent. C'est ce récit qui m'a engagé à peindre mon tableau, pour lequel j'ai commencé sans tarder les études nécessaires..... peut-être mon dernier salut à ma chère Italie, à ma patrie artistique ! »

Les *Séminaristes de Terracine* — Aurèle Robert l'avait deviné — sont la dernière composition qui lui fut inspirée par le souvenir de sa vie passée en Italie. Au fond c'est un tableau à voir, plutôt pénible par

le fait du sujet rendu avec une réalité absolue, immédiate. L'œuvre, de dimensions médiocres, donne la fin du drame. Sous la grande porte du couvent, porte cintrée et en voûte, le vieux supérieur est étendu par terre. Devant lui deux brigands s'apprêtent à fuir, l'un lutte encore avec un enfant qui ne veut pas quitter le vieillard, l'autre regarde le mourant d'un œil sec et cache sous ses vêtements l'arme qui vient de lui servir à donner le coup de la mort. Plus loin, au tournant de la muraille, les brigands chassent devant eux la troupe des jeunes séminaristes qui essaient de se défendre; on découvre dans le lointain la ville, dont les maisons s'aperçoivent au-dessus de la mer, se dessinant sur un ciel éclairé par les rayons d'un soleil couchant.

A côté de ses compositions et de ses copies d'après les tableaux de son frère, les portraits forment une partie importante de l'œuvre d'Aurèle; c'est une branche de son art qu'il ne prit d'abord qu'au point de vue de l'étude, mais qu'il pratiqua plus tard et au sujet de laquelle il écrit (1851): « Je me suis présentement chargé de faire plusieurs portraits, occupation qui n'est pas toujours aussi classique que je le voudrais. Néanmoins, l'étude de la nature ne laisse pas que d'être utile, même attrayante; par son fait on jouit d'une société agréable; en un mot, je regarde ce travail comme un changement heureux, à condition que je n'aie pas à négliger quelque chose de plus important. »

Le nombre des portraits qu'a laissés Aurèle Robert est très grand; depuis l'année 1843 son catalogue en mentionne plus de cent; parmi ses œuvres ce ne furent, il faut le dire, pas les mieux réussies. Les portraits d'Aurèle souffrent — nous parlons du plus grand nombre — d'une certaine sécheresse de touche

unie à un mélange de tons souvent criards. On n'y rencontre pas ce moelleux, cette douceur de formes indispensables à la perfection du genre, et qui font regretter que des demandes trop répétées aient éloigné le maître de son véritable courant, de celui où il réussissait le mieux. Chose à remarquer, dans les travaux de son âge avancé, Aurèle Robert pécha souvent contre le coloris, ses derniers portraits notamment sont peints uniment en grisaille.

On comprend qu'avec une activité pareille l'imagination, les moyens du peintre devaient finir par souffrir et s'épuiser, ce qui serait certainement arrivé si de temps en temps des distractions, surtout l'éloignement de son atelier, n'étaient venues apporter à la force créatrice une vie nouvelle. L'artiste lui-même sentait qu'il se lassait, de là ses plaintes répétées sur la difficulté de trouver autour de lui des sujets de travail, et ce ne fut que de l'autre côté des Alpes qu'il eut la joie de recueillir des études, lesquelles rendirent à son ancien génie tout son élan.

Cette occasion heureuse s'offrit à Aurèle dans un voyage qu'il fit dans le Tessin, durant l'année 1848, en compagnie d'un ami des arts neuchâtelois, M. Edouard de Pourtalès. A Lugano, Aurèle apprit à connaître la sacristie de Sainte-Marie des Anges, qui devint dès lors un de ses motifs d'études préférés. Dans ce temps, le lieu où se trouve la fresque était un intérieur bien conservé, riche de couleurs, doucement éclairé par les rayons de lumière tombant tamisée par les vitraux colorés des fenêtres. Aussi ce n'est pas moins de cinq fois qu'Aurèle a traité ce même sujet, dont l'esquisse originale et les dessins du cloître, plus une vue de la ville prise de San-Lorenzo, sont la propriété de la Société des arts de Neuchâtel.

En 1864, Aurèle Robert entreprit un second voyage d'études: cette fois il alla au Nord, ce fut à Fribourg en Brisgau qu'il se rendit. Des amis l'avaient souvent entretenu des beautés de cette église et Aurèle se sentit comme une velléité de s'essayer à reproduire un intérieur de cathédrale allemande. Il passa plusieurs semaines dans la vieille ville d'empire, dont il étudia à fond la basilique, mais sans plaisir, surtout sans cette ferveur qu'il avait ressentie au delà des Alpes. A l'œil si longtemps accoutumé aux formes étoffées, puissantes, à toutes les richesses de tons de l'Italie, la sécheresse, la mignardise de l'art gothique parlèrent peu, et d'un monument dont il comprenait la finesse de détails, mais dont il ne goûtait guère l'ensemble, Aurèle ne fut pas en état de donner un tableau vivant, un tableau propre à rappeler ses œuvres précédentes.

Ce qui dans sa vie de peintre plaisait mieux à l'artiste, c'était la série de ses petites excursions dans son propre pays, la connaissance qu'il noua successivement avec les villes suisses et leurs habitants. Aurèle Robert paraît avoir visité agréablement surtout Bâle et Zurich. Il écrivait en 1840: « Zurich est un séjour gai, enchanteur, dont les habitants me plaisent; je ne sais à laquelle des deux je donnerais la préférence, de Bâle ou de Zurich. » Puis neuf années après: « Hier j'ai commencé à travailler à la bibliothèque. A cette heure je ne puis encore juger l'impression que produira en tableau le sujet que j'ai choisi; mais pendant que je travaille, j'ai amplement l'occasion d'apprendre à connaître les nombreuses ressources qu'offre la ville. Gens et choses, tout y est ordonné, propre, bien soigné; tout montre l'activité, le bien-être; à côté c'est l'effort et le travail; un haut degré

de culture intellectuelle, le sens de ce qui est bon et beau : en un mot on revit ici ! »

Une vue de l'intérieur de l'église sur l'eau (*Wasserkirche*), peint par Aurèle Robert pendant son séjour à Zurich et qu'à ce jour conserve encore sa famille, peut sans contredit compter comme une des pièces les meilleures de son œuvre, aussi remarquable par le coloris que par la perfection avec laquelle l'architecture est rendue ; toutes les difficultés de la perspective linéaire ont été vaincues.

Si Aurèle Robert avait été heureux comme artiste, il ne l'était guère moins comme père de famille. Il faut avoir connu de près cet intérieur pour comprendre comment le peintre, après avoir passé tant d'années de sa vie dans un milieu intellectuel, foyer où venaient briller toutes les productions artistiques, pouvait au déclin de ses jours, dans la retraite qu'il s'était choisie, garder des sentiments si frais et tant d'inspiration. Le sérieux, la gaieté, un intérêt vivant pour tout ce qui est idéal, une maison qui se gouvernait sans bruit, le tout fondu dans un ensemble absolument harmonieux, voilà ce qu'on trouvait chez Aurèle Robert.

Vrai est de dire que les fondements d'une félicité pareille reposaient sur le père de famille lui-même, dans sa nature facilement satisfaite, modeste, nature ne connaissant de besoins que ceux que réclame absolument le corps et qui élèvent l'âme vers le but le plus élevé. « Qu'avons-nous besoin, écrivait-il, pour être heureux de plus que l'ordre, le travail et la modération, ceci en regardant à Dieu ? Il est vrai que chaque jour apporte avec lui sa peine, mais nous nous sentons élevés au-dessus de ce qui passe quand nous nous approchons de Dieu, quand le sentiment

de ce qui est bon et beau nous anime, quand nos efforts tendent à la perfection. » Puis, plus loin : « En quoi consiste donc le bonheur ? C'est une notion, en vérité, fort relative ; pour les uns, c'est ceci, pour les autres c'est cela, mais pour ceux qui cherchent ce qui est plus élevé, deux choses suffisent : l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Sur ce terrain-là le salut que nous a acquis le Sauveur des hommes devient le but de nos désirs les plus constants, les plus justifiés, l'objet de nos incessantes prières. Le principal pour chacun de nous consiste à remplir ses devoirs, à garder ses forces morales et physiques toujours en harmonie. Là où cette harmonie manque, il n'y a que désordre et inconséquence, vu qu'il faut aspirer à une vie, laquelle promet quelque durée ; il est dangereux de gagner en ampleur ce qu'on perd en profondeur. »

Cette mesure, cette modestie qui distinguaient Aurèle Robert, il les montrait à l'égard de ceux qui pensaient autrement que lui. C'est ainsi qu'il écrivait de la Chaux-de-Fonds en janvier 1851 : « En ce qui me concerne, je trouve dans la Sainte-Ecriture une foule de vérités avec lesquelles chacun peut être d'accord, et je suis sûr que notre bon Père céleste ne voit pas de bon œil comment catholiques et protestants ne peuvent pas se supporter les uns les autres, pas plus qu'il n'aime la discorde qui règne dans la vie de famille. Quant à moi, il me paraît que c'est là un état contraire à l'esprit du christianisme et contraire aussi à l'image que nous devons tous nous faire de la bonté divine, de la miséricorde infinie, de la patience inaltérable de notre Dieu et de notre Sauveur. Efforçons-nous donc de ne pas nous perdre dans ces théories sans fruits ; bien au contraire, gardons constamment

devant nos yeux les tâches que Dieu lui-même nous a données. »

A ces maximes d'un sens si pieux correspondaient les traits d'une modestie vraiment enfantine ; elle caractérisa toute la vie d'Aurèle Robert. Outre les prix qu'il demandait de ses œuvres, si minimes que souvent les amateurs y ajoutaient, son talent était de sa part l'objet d'une constante critique. C'est ainsi qu'il écrivait de Zurich en 1850 : « Aujourd'hui dimanche, première visite à l'exposition, qui est très abondamment pourvue. Les tableaux des autres me paraissent toujours magnifiques, les miens détestables ; en vérité, j'ai honte. » Et douze années après : « Je prie souvent Dieu qu'il vous accorde son aide puissante, à vous qui êtes ce que j'ai de plus cher, et si je souhaite de modestes succès, c'est dans l'espérance qu'ils profitent à ma famille. Mais s'ils ne devaient pas m'être accordés, ce que je sais, c'est que le bon Père estime qu'ils ne me seront point utiles ; sa volonté sera que nous devons plutôt nous circonscrire et regarder en nous avec plus de modération, avec moins de cette confiance qu'on n'est que trop disposé à mettre en soi et dans ses propres forces. Quand nous avons fait tout ce que nous pouvons et tout ce que nous devons, eh bien, alors, regardons avec confiance à Celui qui veut véritablement notre bien. »

Sans égard à son travail et à sa peine, Aurèle Robert avait l'habitude d'effacer des parties entières de ses tableaux, sur lesquelles il croyait qu'avaient été portés des jugements douteux, et quand on lui demandait comment il ferait ensuite pour rendre une seconde fois les finesses infinies de la perspective aérienne, il répondait : « Je peins juste comme je vois. » Plus tard (en 1870) il écrivait à son fils Paul,

le peintre : « En ce qui me regarde, je dois avouer franchement que je me sens satisfait et flatté en pensant à un petit tableau vendu il y a quarante ans pour 240 francs au vicomte de la Ferronnays, fils de l'ambassadeur de France ; il a été attribué à mon frère et on l'a lâché à 6300 francs!!! Maintenant, cher ami, voyons quelle est la morale de cette histoire. Quand je n'étais encore qu'un rapin sans protection aucune et sans vanité, c'est moi qui ai fait toutes les parties de ce petit tableau d'après la nature. »

Pas un trait dans la vie d'Aurèle qui ne parle de l'estime profonde, de l'amour passionné qu'il gardait à son frère Léopold. Il avait coutume d'entasser ses études à lui, Aurèle, comme des œuvres sans portée dans une suite de portefeuilles, et quand, ainsi que cela arrivait fréquemment, l'on prétendait que là reposait la gloire du maître, il répondait que ce n'était rien et qu'il préférerait à tout cela de recommencer un nouveau tableau. En revanche, il ne négligeait jamais de cataloguer jusqu'aux moindres esquisses de son frère et d'affirmer par sa signature leur authenticité. En février de l'année 1867 il écrivait à son fils : « A Ried, on ne se met pas les mains dans les poches, je te l'assure bien. Dans le tableau de l'*Improvisateur* (une copie du tableau si connu de Léopold) j'ai peint et remis au net le ciel, le fond et les personnages. Si le plaisir avec lequel je travaille était pour moi un gage de succès, l'œuvre deviendrait magnifique!! Je me sens de nouveau dans mon élément, ma chère peinture!..... Ma chère Italie!..... Souvenirs de ma jeunesse! mon frère!..... Toi, cher Paul, qui aimes aussi ton frère aîné, tu comprendras combien j'ai aimé le mien, surtout quand tu penseras combien il a fait pour moi, combien il a fait pour nous tous, et quand

tu connaîtras les liens que crée l'art pour unir des êtres qui ne feraient que s'honorer sans lui. Ici c'est le sang chéri d'une victime qui a porté des fruits riches en bénédictions, car Dieu sait tirer le bien du mal. Persévérons donc dans notre confiance en lui, mais n'oublions jamais les vertus et les mérites de ceux qui étaient avant nous et efforçons-nous de les égaler. »

Dans ses relations avec le monde Aurèle était l'homme de société le plus aimable, unissant à un caractère paisible, même timide, un commerce sûr, de la mobilité d'esprit et un tact dénotant la finesse de sa nature et l'habitude de la meilleure société. Quelle que fût la simplicité que conserva toujours son intérieur, nul qui ne s'y sentît parfaitement à l'aise, et ce ne fut jamais sans plaisir qu'on alla chercher à son foyer ce bon petit homme accueillant : « Nous vous dérangeons ? » lui disaient un jour des amis qui le surprirent faisant ses foins. « Non point, non point, leur répondit le vieillard, il me reste le département des beaux-arts et celui de l'intérieur, les occupations champêtres sont le fait de ma femme, elle en a la direction et la responsabilité, pendant que moi ce n'est que dans les grands jours que j'y mets la main, et je suis toujours bien aise de quitter un moment le chevalet, vu que l'occasion ne se présente pas trop fréquente de causer de choses qu'on aime ; nous sommes ici un peu en dehors du commerce du monde. Encore une fois, soyez sincèrement les bienvenus ! »

Les amis entrèrent et tout d'abord s'engagea ce gracieux entretien dont Louis Favre a fait part au public dans la *Bibliothèque universelle*.¹ Les œuvres

¹ Novembre 1872, tome XLV, page 492.

de son frère étaient les premières que montrait Aurèle, laissant les siennes préalablement dans l'ombre, sinon ses copies de Léopold. Si l'on parlait de l'Italie, alors soudain la figure du peintre s'illuminait, la joie y éclatait et le vieillard devenait un conteur inspiré, mettant au jour, avec une véhémence partant du cœur, ses aventures les plus intéressantes au pays de la féerie. « C'est ainsi, disait sa fille, qu'un jour, à la suite d'une partie de campagne d'où il était revenu malade, épuisé, obligé de se mettre au lit, soudain il entend les sons d'une musique à lui bien connue. « Qu'est-ce ? » demande soudain Aurèle; sur quoi à la hâte il se lève, il s'habille, court à la porte et jette aux pifferari étonnés un *Buon giorno, entrate, entrate!* Aurèle Robert était guéri. Ce fut avec des larmes de joie qu'il écouta les sons de cette musique, qu'il vit danser la tarentelle. »

Le souvenir de ce petit incident engagea plus tard le peintre à le rappeler dans un tableau que possède M. Perret-Gentil, de Bienne; on y voit l'intérieur d'une maison de Fribourg avec une rampe d'escaliers et sur les marches une bonne revendeuse qui régale des pifferari.

M. le professeur R. Rahn a été une fois lui-même témoin de l'enthousiasme d'Aurèle Robert quand il s'agissait de l'Italie. Le vigoureux vieillard accompagnait l'esthéticien dans une excursion jusqu'à Buren. Chemin faisant, les deux voyageurs jasant en vinrent à parler de l'Italie. « *Parlate italiano?* » dit tout à coup Aurèle à son compagnon. « *Un poco, Signor, tanto per fare quatre chiacchiere.* » Pour le coup il aurait fallu voir le vieux maître rappelant soudain tout ce qu'il pouvait avoir de bonne humeur, jamais las, et quand son accompagnateur hésitait, l'aidant,

relevant ses fautes, l'interpellant en italien dans le langage le plus élégant.

Aurèle Robert portait le plus vif amour à la jeunesse et jusque dans son âge avancé garda la coutume de faire de longues parties de campagne, dont l'une toute-fois pensa tourner pour lui assez mal. « Papa, nous écrit sa fille (c'est M. Rahn qui parle), avait un grand plaisir à se trouver au milieu de son petit peuple, dont il aimait la gaieté et les manières délurées. C'est entouré de la sorte qu'il se plaisait à rire, et qu'il guettait en riant tous les tours qui se faisaient. De temps en temps, se laissant entraîner par la joie générale, il lui arrivait d'amuser son jeune peuple aussi bien qu'il s'amusait lui-même. C'est dans ces dispositions qu'une ou deux fois l'an il se joignait à une société pour des ascensions au mont Bötzing. Dans ces occasions, il s'amusait royalement et riait autant que les jeunes quand on servait le dîner sur des feuilles de choux ou de papier, et quand on mangeait avec des bâtonnets, à la chinoise. Il grimpa encore lestement sur un grand hêtre, sous les branches duquel une vingtaine de personnes auraient pu faire leur sieste. Mon père prenait sa part des jeux, même de celui qu'on appelle *Capitaine, partez* et qui exige de bonnes jambes. Il aurait voulu toujours pouvoir rivaliser avec les jeunes; aussi il lui arriva une belle fois qu'à la fin les jambes lui refusèrent le service et qu'il y sentit de cuisantes douleurs; néanmoins il s'efforça de nous faire continuer. En revenant, mon père, obligé pour marcher de prendre le bras de son fils, n'en parla pas moins avec bonheur de cette magnifique journée, ajoutant cependant comme moralité que la sagesse a bien son prix. Le lendemain, en effet, il était au lit, malade, abattu, vu qu'il croyait entrevoir

une longue période d'inactivité. » De quelle façon Aurèle, le lendemain, fut soudain guéri et comment s'opéra sa cure, c'est ce que nous avons dit plus haut.

La vigueur du corps, Aurèle Robert la conserva absolument intacte jusqu'à la fin de sa vie, et ce qui, à côté, vint jeter comme un doux rayon de sérénité sur ses jours, fut de voir le développement heureux de ses enfants. Son fils aîné, nommé Aurèle comme son père, ayant subi avec bonheur ses examens, commença sa carrière en entrant suffragant chez un pasteur. A propos de son second fils, le père écrivait en octobre 1861: « Si Paul persévère dans son désir de devenir artiste, ceci me donnera un élan nouveau. » Ce bonheur tomba en partage à Aurèle; des dispositions manifestées dans l'enfance on pouvait conclure pour l'âge mûr à un beau talent; guider le jeune homme dans sa voie, le développer fut une des tâches les plus douces au cœur du père. Plus tard, le garçon ayant quitté la maison, son père fut inépuisable dans ses efforts à le guider, à le soutenir, à l'exhorter au travail, l'amenant ainsi pas à pas jusqu'à la maîtrise. Un grand nombre de lettres sont demeurées pour montrer les rapports intimes entre le père et son fils qui était à l'étranger.

« Que peut-on comparer à un être impur? » écrivait le père dans ses exhortations à son fils; « un jeune homme impur ne peut se comparer qu'à une tache d'encre ou à une tache d'huile, ou bien à une source empoisonnée. Quand, par impossible, le corps et l'esprit ne seraient pas atteints du vice, la conscience, elle, ne serait que plus sûrement souillée; alors il ne resterait que l'épreuve, l'amendement et le sang de notre Sauveur capables de nous laver!..... »

« A coup sûr, le travail est dans la solitude une

ressource immense, mais il faut savoir l'ennoblir par la pensée, car bien entendu que le travail des mains ne suffit pas pour occuper l'esprit, et quand une fois le mal a pris racine en nous, on se sent vite très malheureux, même dans des circonstances comparative-ment heureuses. » Plus loin il continue : « Peut-on du jour au lendemain se délivrer d'un vice ? Oui, avec l'aide de Dieu et une résolution ferme. La tâche du père est dans ce cas fort délicate. Un voile doit toujours couvrir le mal ; pourtant si l'on se tait, le jeune homme alors peut pécher sans le savoir. Mais si un père aimant et expérimenté montre à son fils où sont les dangers, et si son fils *veut* bien l'écouter, alors il y a beaucoup de terrain de gagné. L'énergie est la vie, — un arbre sans sève et un homme sans énergie sont une cloche sans battant ; l'homme est là, mais sans volonté, lourd, maladif, triste, mécontent, morose, assiégé de cent objets trompeurs. Hésitant entre le repentir et le désir, il demeure dans un combat perpétuel, combat où il succombe, si une résolution forte, virile et durable ne l'emporte. Quand le corps est soumis au vice, l'esprit, l'intelligence et, dans tous les cas, l'âme en pâtissent. Une nature usée, souffreteuse en est inévitablement la suite, sans compter la vieillesse anticipée — et tout le temps qu'on aura perdu ! Ensuite quels liens ignobles que ceux dont l'esprit ne peut plus tard pas arriver à se débarrasser ! Je te montre, mon cher ami, le précipice, où est l'abîme ; ne t'y laisse jamais entraîner. »

A côté de ces préceptes, le père recommande d'une manière pressante un travail suivi : « Ça ne veut rien dire de s'endormir sur des lauriers, en se tenant assis sur un sofa, confit dans la lecture des poètes grecs ou latins. Avec les bruits de guerre qu'on entend à l'ho-

rizon, on sent doublement jusqu'à quel point notre bonheur terrestre ne tient vraiment qu'à un fil, et comment d'un jour à l'autre nous pouvons être appelés à déployer toute notre énergie, toute notre force de volonté. C'est pourquoi il est infiniment important de ne jamais laisser dominer son énergie par la non-chalance. »

Enfin il ne manque pas de jugements d'Aurèle Robert dans le domaine qui lui est propre et où il rencontre son fils, c'est-à-dire l'art. Paul avait manifesté le désir d'avoir l'avis de son père sur l'étude de la draperie et sur l'emploi qu'on doit faire du mannequin. « D'après l'expérience que j'ai faite, lui répond son père, je ne peux te dire que peu de chose, vu que je ne me suis servi du mannequin que pour deux petits tableaux peints à Paris en 1831 et 1832. En revanche, je te parlerai des expériences qu'a faites ton oncle Léopold, qui ne reculait jamais devant aucune tâche, laquelle pouvait être utile à ses travaux, et néanmoins qui ne voulut jamais acheter un mannequin, parce qu'il regardait le procédé du mannequin comme une chose sottise. C'était là son expression pour marquer l'énorme distance qu'il y avait, à ses yeux, entre des plis jetés naturellement et des draperies arrangées, qu'on dispose sans cesse sans arriver à la certitude qu'elles répondront vraiment à la nature. Le peintre d'histoire Schnetz, un ami de mon frère, possédait à Rome un mannequin qu'il prêtait souvent à Léopold, mais je remarquai comment il effaça le vêtement de la danseuse, dans la *Madone de l'Arc*, qu'il avait peinte avec le mannequin, pour le remplacer par une draperie infiniment meilleure, peinte en suivant la nature. Je gage, d'ailleurs, que Vautier, d'après ce que je connais de lui, ne s'est jamais servi du mannequin, vu

que ses types sont bien trop vrais et trop variés pour qu'il ait dû utiliser ce meuble. Je t'accorde, d'ailleurs, qu'un peintre d'histoire et de portraits ne peut que difficilement se passer du mannequin et qu'à la longue, pour des études académiques, il est indispensable. » Plus tard Aurèle revient encore sur ce sujet : « Je te recommande particulièrement l'étude de la draperie, que je regarde comme un des objets les plus importants dans l'art; c'est pourquoi je te répète le conseil de faire de temps en temps, d'après les maîtres, une esquisse en couleurs vivement enlevée. »

Ils sont attrayants les aphorismes sortis de la plume d'Aurèle Robert quand il parle, dans la vie de l'artiste, des rapports de l'homme avec sa vocation : « Il y a dans l'art, dit-il, deux sortes de vérités : la vérité vraie qu'on nomme le réalisme et la vérité de réminiscence. Cette dernière se fonde sur l'imagination. L'autre est un peu esclave, mais fidèle, la seconde souvent belle, mais vagabonde et trompeuse. La nature se soumet à celle-là, mais elle ne se laisse pas soumettre par l'autre et elle ne la suit pas dans ses égarements. Le but de l'art consiste à unir, autant que possible, ces deux sortes de vérités; hors de là il n'y a point de salut pour l'art. » Ou bien : « L'art ne doit et ne peut pas être exclusif, autrement il tombe dans le maniérisme, ce qui n'est pas un genre heureux, parce qu'il s'éloigne de la nature qui est toujours riche et variée. »

Néanmoins Aurèle Robert fait sa part à l'imagination : « Il est nécessaire d'avoir assez d'imagination pour que dans toutes les compositions on ne voie pas reparaître constamment la même ordonnance, ce qui conduirait à un système ennuyeux, sorti plutôt du raisonnement que de l'imagination. Sois convaincu, mon cher ami, que seule la fatigue d'avoir éternelle-

ment sous les yeux des compositions uniformes a fini par amener le romantisme et après lui le réalisme. On veut du nouveau, on veut tous les genres, mais on ne veut pas le genre ennuyeux. » C'est dans ce sens qu'Aurèle somme l'artiste de varier les sphères où il se meut : « Les exigences de l'art forcent le maître à se mouvoir un peu partout dans le monde extérieur, non pas pour y laisser son cœur, mais pour que son œil y trouve un champ plus vaste d'observations. »

« Je suis d'accord, répond-il une autre fois, que l'imagination seule ne suffit pas, elle nous donne les fleurs, nous voulons aussi les fruits. Il faut préciser ses pensées, les rendre visibles, tangibles, les modeler de telle façon qu'un autre comprenne les idées qui ont ému l'artiste. Mais à côté surgissent aussi souvent d'autres pensées, lesquelles sont intraduisibles ou bien susceptibles de toutes sortes d'interprétations; car il y a des choses qu'on sent, mais qu'on ne peut pas toujours rendre sans s'égarer dans de faux sentiers. »

« Vouloir faire montre de toutes ses qualités, dit enfin Aurèle Robert, c'est beaucoup trop, surtout si l'on sent que les unes iront au détriment des autres. Dans ce cas, efforçons-nous de développer ce qui est en nous, non pas de l'étouffer; cherchons à nous élever en comparant toujours, en observant ce qui est nouveau, en évitant ce qui est absolu; l'absolu, c'est ce qu'on observe si souvent chez des talents incomplets, dont on peut dire: Celui-là dessine et compose à merveille, mais il peint détestablement — ou l'inverse. »

Le dernier tableau d'Aurèle Robert est un portrait du colonel Schwab, amateur d'antiquités et collectionneur bien connu, à qui la ville de Bienne doit un riche musée lacustre. Un des amis de Robert, dit à ce propos M. Louis Favre, ayant, deux ans avant la mort

d'Aurèle, quitté avec celui-ci Ried, cette maison hospitalière, les deux amis se rendirent, à la suite d'une invitation, passer quelques moments avant de se séparer à la *Terrasse*, villa située un peu en dehors de Bienne, où habitaient des parents d'Aurèle. Là, quand on eut admiré des tableaux réunis par le maître de la maison, un amateur des arts, l'on se mit à parler du goût qui commençait à se répandre depuis quelques années dans la ville de Bienne même d'une façon réjouissante: « Ce goût de l'art qu'ont pris les gens de Bienne, dit l'un, est d'un bon augure pour l'avenir; d'ailleurs, ajouta-t-il, je crois ne pas me tromper en disant que le vent qui souffle de Ried y est pour une bonne part. » — « Comment ça? lui répondit Aurèle; voyons, voyons, point d'exagérations, restons dans la vérité! » — « Il a raison, répondit le maître de la maison, et pour engager l'avenir en faveur du musée que nous bâtissons, où il y aura une galerie de tableaux, oui, Messieurs, une galerie de tableaux à Bienne! Il y a dix ans, qui aurait cru ça possible? Eh bien, moi, pour ma part, je m'inscris, je livre le premier tableau, et voilà notre Aurèle Robert qui, j'en suis certain, ne fera pas moins que moi et en livrera un aussi. » — « Accepté! dit Aurèle, je donne un portrait, qui plus est, le portrait du colonel Schwab, parce que sans lui on ne serait jamais arrivé, dans notre petite ville, à prendre une résolution pareille à celle de fonder un musée. »

En dépit des attaques d'un mal qui faisait parfois gravement souffrir Aurèle Robert, le condamnant momentanément à l'inaction, il n'en resta pas moins jusqu'à sa fin fidèlement adonné à ses travaux. C'est ainsi que dans l'année 1870 il acheva un tableau de l'église Saint-Marc, de petites dimensions, mais pré-

cieux par le fini de détails infiniment délicats. Il écrivait à son sujet, le 10 septembre: « Je tâche de me recueillir de mon mieux pour avancer mon tableau pendant ces jours paisibles. C'est un travail si fin et pénible que ce sera sans doute le dernier tableau que j'exécuterai dans de si petites dimensions. Néanmoins, j'espère que l'habitude qu'on a à la Chaux-de-Fonds de faire dans *le petit volume* (ici Aurèle Robert joue sur les termes admis dans l'art de l'horlogerie, où l'on parle volontiers du *gros* et du *petit volume*) vaudra à mon *petit* tableau un accueil favorable. »

Le 27 octobre, il accompagnait son tableau des lignes suivantes à M. Oscar Nicolet qui l'avait commandé: « Le *National suisse* qui, d'ailleurs, me juge très favorablement, me reproche avec raison de faire mes intérieurs trop petits. Vous retrouverez ce défaut dans le tableau que je vous envoie; au fait, ça ne m'aurait coûté ni plus de peine, ni plus de temps, si je l'avais fait le double de grandeur, vu que les détails sont les mêmes. Au demeurant, ce sont mes yeux qui souffrent le plus de mon erreur; le propriétaire, en cas d'incendie (dont Dieu nous garde tous), pourra sauver plus facilement un petit tableau pareil; en cas de guerre, il offrira un champ plus restreint aux balles de l'ennemi. Certainement celui-ci est le dernier tableau que je peins de cette manière, vu qu'à soixante-cinq ans on ne fournit plus ce qu'on aurait fait autrefois avec facilité, et ce n'est que par le désir de vous être agréable que j'ai pu aller jusqu'au bout de ce travail pénible. »

Un événement de famille heureux pour Aurèle Robert fut le mariage de son fils aîné, qui s'établit comme pasteur dans la cure voisine de Vauffelin; ceci ranima encore une fois le vieillard. Aurèle, qui avait

conduit lui-même l'équipage des mariés, écrivait le lendemain: « Hier, je n'ai eu que des choses qui m'ont causé de la joie. » Sur quoi il dépeint le carrosse garni de tous les ustensiles de ménage et il ajoute: « L'horloge de mes parents, que jadis le père du jeune peintre Dubois a garnie d'images et qui va toujours parfaitement, paradait là comme une bonne vieille grand'mère. Elle avait l'air toute réjouie de montrer l'heure, et puis tout autour les chefs-d'œuvre du petit Léopold, répétés par les dessins du petit Aurèle; elle unissait les œuvres de ces deux garçons, qui l'ont si souvent regardée avant d'aller à l'école. Combien d'heures se sont écoulées depuis, combien d'événements divers se sont passés! Que de souvenirs me rappelle la vue de ces magnifiques gravures, qui me disent tant de choses de ce cher Léopold, toujours pleuré, qui me parlent de Rome, de Naples, de Venise! Dans ce temps j'étais encore frais, j'avais l'œil ouvert, j'étais sain comme une cloche. A présent, je vois devant moi deux enfants dont je remercie Dieu du fond de mon cœur. »

La plus grande partie de l'année 1871, en dépit de troubles momentanés causés par une maladie nerveuse, se passa pour Aurèle Robert d'une façon comparativement paisible. Il pouvait vouer encore ses soins à son art. C'est dans cette année-là que vit le jour la dernière de ses œuvres, le portrait du colonel Schwab. Il ne lui manqua pas non plus de visites qui l'égayèrent. Dans le courant de l'été, Mme Favre-Guillarmod, une parente des Robert, artiste connue par ses tableaux de nature morte, vint de Neuchâtel et passa quinze jours à Ried. Elle ne se doutait guère que ses jours étaient comptés et que sa vie trouverait son terme à peu près en même temps que celle d'Aurèle.

A côté des soins de sa maison, le peintre avait conservé l'habitude de faire, autant que ses forces le lui permettaient, des promenades tantôt longues, tantôt courtes. C'est ainsi qu'en novembre il s'était rendu à Vauffelin. Habitué à voir le père, comme on l'appelait, rentrer de bonne heure, les siens, le soir venu, se mirent à l'attendre; pendant longtemps ce fut en vain; l'inquiétude commençait d'aller croissant, on se préparait à envoyer un messenger, quand celui qu'on attendait avec tant de sollicitude soudain reparut au logis, gai, alerte; au lieu de revenir par le sentier accoutumé, il avait pris par le plus long, par la vallée.

Cette excursion, pour Aurèle Robert, fut la dernière. Le 12 décembre, il écrivait à un ami: « Je ne suis plus en état de vous envoyer rien qui vaille; seulement pour vous écrire il m'a fallu quitter mon lit, où je suis confiné depuis quatre semaines, par suite d'une attaque qui a duré d'abord 40 heures, ensuite 24, et m'a causé d'épouvantables douleurs. Combien cela durera-t-il encore? Avec le froid qui règne et dans un âge aussi avancé, un mal pareil ne se peut pas trop guérir. Hélas! oui, mon cher! on est bienheureux de se voir, de se connaître, d'être ensemble; on forge de beaux plans pour l'avenir; tout est fait pour nous réjouir, mais Dieu ne veut pas que nous nous sentions heureux sans lui, plus heureux que ceux à qui il départ tant de maux et tant de privations. Contentons-nous donc de voir la jeunesse avec tous les avantages qu'elle a, dont nous avons joui dans notre temps. Efforçons-nous de nous exercer aux privations, car nous n'emporterons rien d'ici-bas. »

Cette lettre fut la dernière écrite de la main d'Aurèle Robert. Peu de jours avant sa mort, il en dicta

encore une, nette de sens et absolument fraîche de pensées. Cependant les symptômes allaient se multipliant, annonçant que le dénouement était proche. Aurèle parlait constamment de sa mort. Un matin, on appela les nouveaux mariés de Vauffelin ; ce fut en les couvrant de ses baisers et de ses larmes qu'Aurèle Robert donna à ses enfants sa bénédiction paternelle ; de ce moment il retomba dans un sommeil d'où le tira, le 21 décembre 1871, une mort douce et paisible, séparant l'âme du corps.

Peu de jours après, la fosse se refermait sur la dépouille d'un être humain, comme artiste et comme homme l'une des plus nobles natures. Que sa mémoire vive et qu'elle conduise souvent ses amis, à l'heure paisible du soir, au lieu où ils aimaient à se réunir autour du maître !



The first part of the book is devoted to a general history of the world, from the beginning of time to the present. The author discusses the various civilizations and empires that have shaped the course of human history, and the role of religion and philosophy in the development of society.

The second part of the book is a detailed account of the history of the British Empire, from its beginnings in the 16th century to its decline in the 20th century. The author examines the political, economic, and social factors that led to the rise and fall of the empire, and the impact of its policies on the world.

The third part of the book is a study of the history of the United States, from its founding in 1776 to the present. The author explores the political and social changes that have shaped the nation, and the role of the United States in the world.

The fourth part of the book is a study of the history of the world since 1914, from the outbreak of the First World War to the present. The author discusses the political and social changes that have shaped the world, and the role of the United States and the Soviet Union in the world.

The fifth part of the book is a study of the history of the world since 1945, from the end of the Second World War to the present. The author discusses the political and social changes that have shaped the world, and the role of the United States and the Soviet Union in the world.

The sixth part of the book is a study of the history of the world since 1979, from the end of the Cold War to the present. The author discusses the political and social changes that have shaped the world, and the role of the United States and the Soviet Union in the world.

The seventh part of the book is a study of the history of the world since 1989, from the end of the Cold War to the present. The author discusses the political and social changes that have shaped the world, and the role of the United States and the Soviet Union in the world.

AUGUSTIN THIERRY.

ROBERT WILSON

AUGUSTIN THIERRY.

La France vient de perdre un de ses plus grands historiens qui, aveugle et accablé avant l'âge de maux et d'infirmités, a dit en terminant sa belle et laborieuse carrière : « Voilà ce que j'ai fait et ce que je ferais encore. Si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis; aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage qui, de ma part, ne sera point suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science. »

Augustin Thierry était à Hyères en 1831, espérant que le doux climat de la Provence rendrait quelque force à son corps, usé par de longs travaux. Sa cécité était déjà alors presque complète. Ce fut pendant son séjour à Hyères qu'Augustin Thierry composa les vers inédits qu'on va lire. Une dame de notre connaissance en obtint une copie, qu'elle a bien voulu nous communiquer. Ces vers n'étaient point destinés à voir jamais le jour ; mais les sentiments qu'ils expriment sont si nobles, si conformes à la vie entière de leur auteur, que nous ne croyons pas manquer à

la mémoire du célèbre historien en les livrant aujourd'hui à la publicité.

LA VOIX DE LA TERRE ET LA VOIX DES CIEUX.

Pour quelques pas fatigué, hors d'haleine,
Je vais m'asseoir au pied de ce coteau ;
Puis, rassurant ma démarche incertaine,
Seul, lentement, regagner le hameau.
Que l'air est pur, mais que le ciel est sombre !
Je sens les feux d'un beau jour de printemps,
Hélas ! ce jour à mes yeux n'est qu'une ombre,
Je suis aveugle et je n'ai que trente ans !

Toi que j'entends plaindre ta destinée,
Faible mortel qui te crois malheureux,
Ton âme aux sens était-elle enchaînée ?
Ne saurais-tu vivre et penser sans eux ?
Ne peux-tu pas, planant sur les ruines
D'un corps fragile à périr condamné,
Chercher la vie à ses sources divines
Et t'arracher à ce monde borné ?

Ce ne sont point les plaisirs de ce monde,
Ses vanités, ni son vil intérêt,
Ni la richesse, en dégoûts si féconde,
Qui dans mon cœur éveillent un regret ;
Mon seul désir, le rêve de ma vie
Était d'avoir, dans un simple réduit,
Une compagne, une épouse, une amie,
Et je perds tout si ce rêve me fuit.

Laisse-le fuir, ce rêve d'un autre âge,
Ou garde-le comme un vain souvenir,
Car, s'ils sont doux les nœuds du mariage,
C'est pour celui qui voit son avenir ;

Ne songe plus aux filles de la terre,
A leur faiblesse il faut un protecteur ;
Plus faible encor, que peux-tu pour leur plaire ?
Peux-tu promettre et donner le bonheur ?

Ah ! j'espérais qu'une âme douce et tendre,
Par la pitié s'attachant à mon sort,
Pourrait aimer celui qui sait attendre,
Sans se troubler, la douleur et la mort.
Près de l'enfant ou du vieillard débile
J'ai vu la femme assise nuit et jour :
Des malheureux elle cherche l'asile,
Je souffre aussi, n'aurai-je pas mon tour ?

Ton tour viendra, mais pour la bienveillance,
Non pour l'amour, il faut y renoncer
Et l'oublier, cette folle espérance,
Comme un éclair qui n'a fait que passer.
De vrais amis charment ta solitude,
Tourne vers eux ton unique désir,
Donne ton cœur et tes jours à l'étude,
Sois libre et fier jusqu'au dernier soupir.

Oui, j'abandonne une erreur trop chérie,
J'obéirai sans murmure à ta loi,
J'écouterai cette voix qui me crie :
« Ne pleure pas, homme, résigne-toi. »
Vous tous que j'aime et qui m'appelez frère,
Entourez-moi, serrez-moi dans vos bras :
Je n'ai que vous, que vous seuls sur la terre,
O mes amis, ne m'abandonnez pas.

(Journal de Genève.)

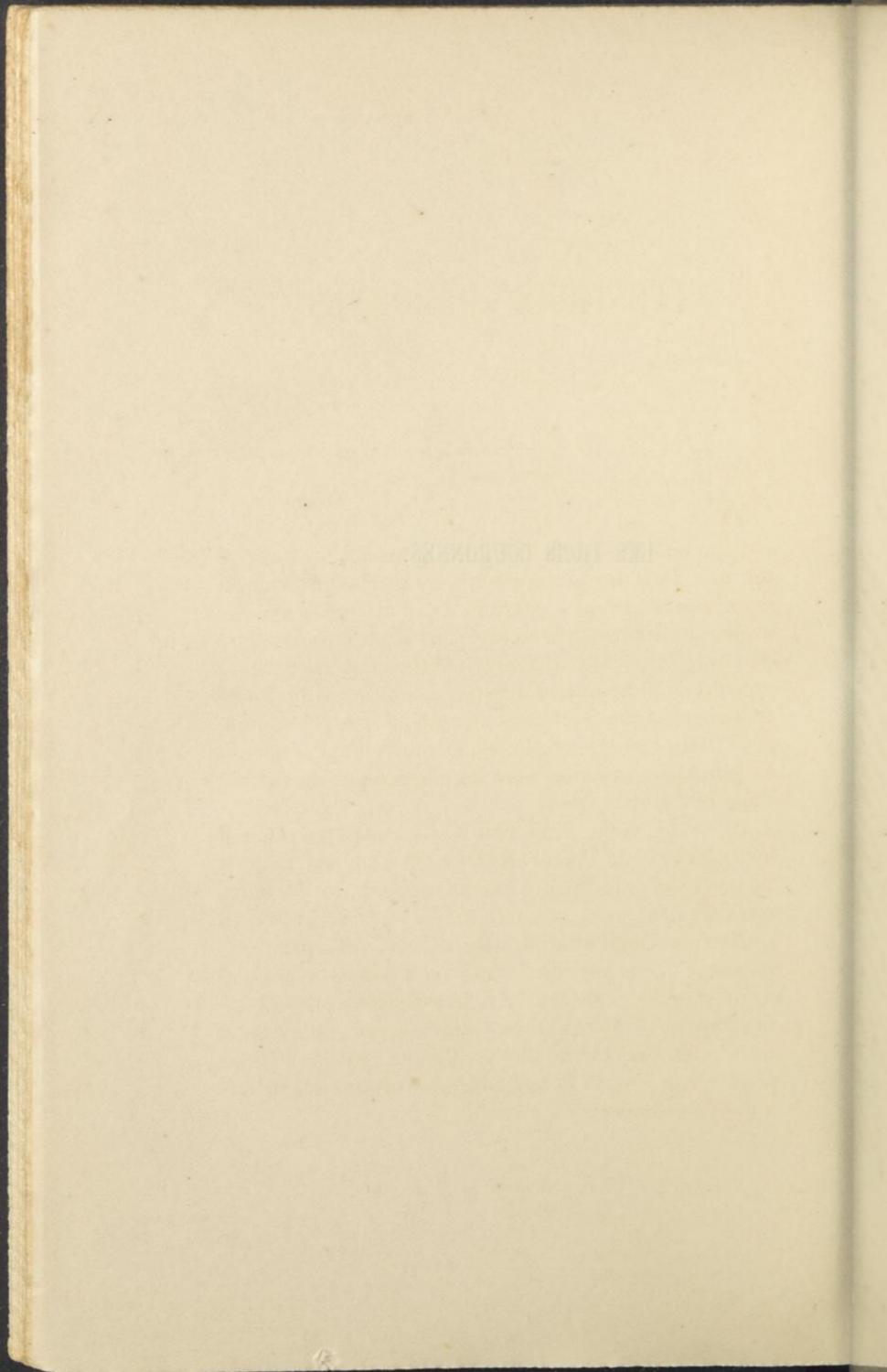


The first part of the history is a general account of the state of the world at the beginning of the world. It is divided into three parts: the first part is the history of the world from the beginning to the time of the deluge; the second part is the history of the world from the time of the deluge to the time of the birth of Christ; and the third part is the history of the world from the time of the birth of Christ to the present time.

The second part of the history is a general account of the state of the world at the beginning of the world. It is divided into three parts: the first part is the history of the world from the beginning to the time of the deluge; the second part is the history of the world from the time of the deluge to the time of the birth of Christ; and the third part is the history of the world from the time of the birth of Christ to the present time.

The third part of the history is a general account of the state of the world at the beginning of the world. It is divided into three parts: the first part is the history of the world from the beginning to the time of the deluge; the second part is the history of the world from the time of the deluge to the time of the birth of Christ; and the third part is the history of the world from the time of the birth of Christ to the present time.

LES TROIS COURONNES.



LES TROIS COURONNES.

*Sumptam de fronte coronam
Immisit cælo.*

OVIDE.

Il ne connaît guère la Suisse celui qui ne l'a visitée que dans les jours d'été, qui ne l'a pas vue en hiver quand, grâce à un froid vif, l'air prend une ténuité, une transparence extrêmes. Environ une heure avant le lever du soleil, les pointes des montagnes couvertes d'une abondance de neige, laquelle donne à leur aspect une blancheur nouvelle, se dessinent, si la température est basse, sur un ciel absolument sans nuages, avec une rigidité n'ayant pas d'exemple dans une autre saison.

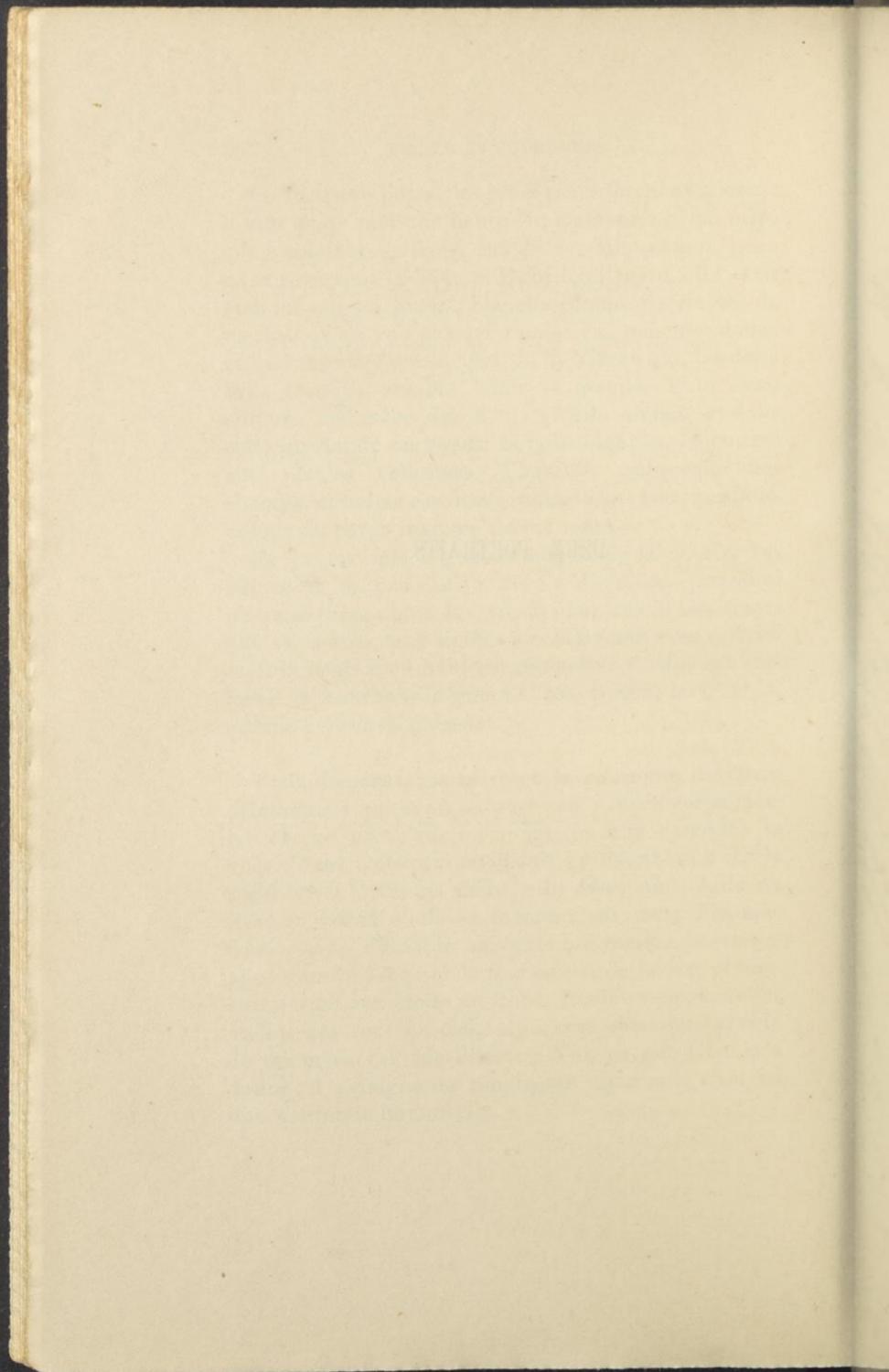
Il me souvient d'un matin, — c'était une demi-heure avant que l'astre du jour eût fait son apparition, — les montagnes commencèrent de s'éclairer par leurs sommets, réfractant sur le ciel des rayons qui, avant que d'atteindre les vallées, formèrent une immense couronne lumineuse au-dessus du Môle et des pics qui l'avoisinent, et de ses reflets elle éclaira la terre, où le jour n'avait point encore entièrement paru. « O Dieu ! » ne pus-je m'empêcher de m'écrier à cette vue, « c'est là la couronne céleste que tu envoies à tes enfants ? »

Le temps se passa, les jours succédèrent aux jours ; il vint pour moi une heure de malheur, où ma mère m'embrassant au front, me dit : « Mon enfant, nous nous reverrons là-haut. » Et le lendemain elle était étendue sur sa couche, blanche comme ces statues de marbre qu'on voit sur les tombeaux, paisible, douce et belle comme ces images de la Vierge qui, les deux bras étendus, semble bénir le monde. L'on avait entouré ma mère des fleurs qu'elle aimait, et dans cette guirlande on voyait la rose blanche, la pensée aux pétales veloutées, l'humble marguerite des champs, et toutes ces fleurs répandaient leurs parfums autour du corps inanimé de ma mère.

Et je me mis à genoux auprès de la couche funèbre, et je priai et je dis : « Ma mère, pourquoi n'ouvrez-vous plus les yeux pour revoir ces fleurs que vous avez tant aimées ? » Mais une voix qui me sembla venir d'en haut me répondit : « Elle est ailleurs, la couronne digne de ses vertus ; ce n'est ici qu'une couronne terrestre. »

Tout disparut, ma mère et la couronne de fleurs printanières qui avait entouré son pauvre corps mortel, et une nuit j'eus un songe, je crus entendre la voix de ma mère qui me disait : « Regarde ! » Et je regardai et je vis ma mère ; elle avait une étoile au front et autour d'elle se tenaient ses deux fils, mes frères, avec l'humble servante qui nous a accompagnés tout du long sur le dur sentier de la vie ; et chacun portait son étoile au front, lumineuse comme les étoiles qui sont au ciel, et je crus entendre la voix de ma mère qui me disait : « Vois ce que Dieu m'a donné ; il a daigné me rendre ma couronne, c'est ici une couronne immortelle. »

DEUX PORTRAITS.



DEUX PORTRAITS.

A MONSIEUR GUSTAVE REVILLIOD.

Son âge? La jeunesse. Et son nom? Grâce ou charme,
Innocence ou beauté, — vous cherchez en vain,
Car tout nom lui sied, pourvu qu'il soit divin,
A ce front qu'eût aimé le doux peintre de Parme.

On regarde, et les yeux se mouillent d'une larme,
Et l'âme où le mépris a mis son noir levain
S'apaise. — O portrait pur, un poète devin
Dira seul quel mystère en toi touche et désarme.

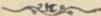
..... Serait-ce la jeunesse? Oh non, en vérité;
Car cet autre portrait qui sourit à côté,
C'est la même personne âgée et vieille dame.

Et tout en regardant comme son front est vieux,
Sa lèvre souriante et tranquilles ses yeux,
Les mêmes noms divins me reviennent à l'âme.

JEAN AICARD.

Varembé, près Genève.

28 mars 1878.



GYULA ET JULISKA.

STATE OF OHIO

GYULA ET JULISKA

OU

MAGYARE ET BOHÉMIEN

Mœurs populaires hongroises.

Nagy-Balas (Balas-le-grand) et Kis-Balas (Balas-le-petit) passent pour deux des plus riches villages du Banat hongrois ; la plupart des habitants sont ce qu'on appelle des paysans libres, des gentilshommes, ainsi qu'on les entend s'appeler entre eux ; de fait, si dans les temps anciens ils ne se distinguaient, ni par leur costume, ni par leurs habitudes, de la population corvéable des comitats du Nord, il n'en était plus de même devant les tribunaux, dans les élections et dans les assemblées, où chaque paysan était tenu d'apporter son certificat de légitimation. Grâce à cette lettre de libération, tout propriétaire devenait un homme libre, non plus taillable et corvéable à merci, trouvant dans sa dignité seule une protection suffisante.

Au milieu des relations plutôt accortes et paisibles qui unissent généralement les Magyars, c'était chose frappante de voir l'état d'hostilité des habitants de Nagy-Balas contre ceux de Kis-Balas ; et cette hostilité ouverte, ce n'était pas une haine ancienne, une de ces haines traditionnelles se transmettant comme un héritage de génération en génération, c'était une ani-

mosité toute récente, née entre les juges des deux villages, animosité dont aucun des paysans n'avait jamais bien connu le motif.

Les juges Papafi Mihál¹, de Nagy-Balas, et Papafi Pal², de Kis-Balas, étaient deux parents éloignés ; tant qu'avaient vécu leurs pères, ils s'étaient montrés amis inséparables, si bien qu'ils avaient fini par devenir beaux-frères, vu que Mihál avait pris pour femme la sœur de Pal ; mais tout à coup les deux amis se brouillèrent, et depuis quinze ans passés ils ne s'étaient pas adressé la parole. Cette animosité amena des disputes, voire même des coups, vu que les paysans des deux villages, bien que tenant les uns aux autres par toutes sortes de liens, n'avaient pas manqué d'adopter la cause de leurs juges respectifs, et ne laissaient passer aucune occasion de faire sentir leurs torts à leurs adversaires. Malgré des contestations aussi irritantes, il n'était pourtant jamais venu à l'esprit d'aucune des deux parties de porter sa plainte devant un tribunal supérieur ; tous avaient préféré, comme c'est l'usage des Magyars, régler leurs différends eux-mêmes. Il faut ajouter qu'il n'aurait guère été possible à aucun des paysans d'assigner une cause à la querelle ; tout ce qu'on savait dans les deux villages, c'est que, plusieurs années auparavant, l'on avait trouvé Papafi Mihál fort maltraité sur la route, et que Papafi Pal s'était introduit de nuit à Nagy-Balas, avait été reconnu par les paysans, qui l'auraient happé comme ils auraient fait d'un voleur et reconduit en conséquence.

Pal pas plus que Mihál n'aurait voulu consentir à faire le moindre pas en vue d'une réconciliation ; au

¹ Papafi Mihál, père Nicolas.

² Papafi Pal, père Paul.

contraire, l'acharnement que chacun mettait à en vouloir à l'autre paraissait s'accroître avec les années, et non seulement les relations de famille, mais le bonheur domestique des deux juges en avait été complètement détruit; Mihál, depuis la mort prématurée de Terscha, la sœur de Pal, n'avait pas repris femme, et Pal ne s'était jamais marié.

Pour le temps et les circonstances d'alors, Mihál le veuf avait reçu une éducation fort soignée. Après être resté plusieurs années à Temeswar à l'école, il avait parcouru la Hongrie en tous sens, et était revenu chez lui riche d'une expérience gagnée en voyageant. A ce moment Mihál, par l'ordre de son père, avait dû prendre pour femme Terscha; mais le cœur de Terscha n'était plus libre, il appartenait à Szivnela Josi, qu'elle ne pouvait oublier. En l'absence de Mihál, les sergents recruteurs étaient venus prendre Josi et en avaient fait un hussard; au bout de deux ans, quand il vint retrouver son village et ses amours, — en Hongrie, les autorités paternelle et fraternelle ont encore force de loi, — Terscha était la femme d'un autre. On raconte, il est vrai, que Josi n'en retourna pas moins depuis comme avant au cabaret, mais il n'était plus le même; les filles, qui autrefois voyaient partout Josi de bon œil, prétendaient qu'il avait oublié comme on danse. Les garçons le regardaient d'un air de compassion et ne buvaient plus à sa santé, vu que Josi ne leur rendait plus raison. Le pauvre amant devint de jour en jour plus pâle et plus malheureux, il tomba tout à fait malade, sur quoi Terscha, s'échappant de chez Mihál, se sauva à Kis-Balas voir son Josi. Elle n'y allait que de nuit, par la raison que Mihál son mari se mettait en colère; le dimanche elle prétendait aller voir son frère.

Josi recouvra la santé, mais Terscha n'en retourna pas moins à Kis-Balas; elle ne pouvait s'en empêcher. Mihál ayant découvert la chose, enferma Terscha dans sa chambre, — on dit même qu'il la lia avec des cordes, — puis se rendit chez Pal, son beau-frère, à qui il adressa les reproches les plus violents, l'accusant d'avoir eu connaissance de l'amour coupable de sa sœur et de l'avoir favorisé; sur quoi querelle, propos échangés, début de l'inimitié entre les deux beaux-frères.

Josi cependant était depuis plusieurs mois allé reprendre son service, et Terscha n'était dès lors jamais retournée à Kis-Balas.

Elle mit au monde une fille; Pal, son frère, demanda à maintes reprises à voir sa sœur et son enfant; Mihál le lui refusa toujours. Peu de mois après la naissance de Juliska, Terscha mourut. De ce moment la guerre entre les ci-devant amis ne fit qu'aller en augmentant; Pal prétendait que Terscha avait succombé aux mauvais traitements de Mihál, qui dédaignait de se défendre d'une telle accusation. L'un et l'autre, d'ailleurs, étaient trop fiers pour laisser deviner au public la cause de dissensions intestines, lesquelles auraient risqué de jeter une tache sur leurs noms.

Pauvre petite Juliska! Mihál ne la traitait pas comme son enfant; à mesure qu'elle grandissait, il semblait qu'il la regardât comme la dernière des servantes de sa maison. Avec les valets, il était sévère, mais juste; il les grondait souvent, jamais sans raison; Juliska, elle, n'entendait jamais ni blâme, ni louange sortir de la bouche de son père, des semaines se passaient sans qu'il lui adressât la parole, et quand le regard de Mihál tombait par hasard sur l'enfant, son

front soudain se couvrait de sombres nuages; Juliska alors se sentait venir le frisson.

Sa seule consolation était dans Gyula, beau garçon venu à l'âge de dix ans dans la maison de Mihal, qui un matin l'avait amené avec lui de Temeswar, sans qu'on sût autrement qui il était, ni d'où il venait. Gyula était laborieux, intelligent, adroit; Mihal l'aimait, le traitait comme un fils, et Gyula aimait Juliska, un peu plus même qu'on n'aime une sœur; elle, en retour, le chérissait de toute son âme.

Au moment où commence ce récit, on était au mois de décembre 184...; un orage des plus violents, enveloppant toutes les plaines du Banat, ébranlait sur sa route les huttes de bois et les maisons de terre des villages. Nulle part, dans le pays d'alentour, l'œil n'apercevait cette verdure tendre des champs, au sein de laquelle s'élèvent pendant l'été Nagy-Balas et Kis-Balas, mais il ne voyait qu'une couche épaisse de neige, laquelle, soulevée par des tourbillons de vent, allait s'accumulant et se tassant par places. L'hiver court et sévère venait, cette année-là, de faire son apparition avec une fureur extrême, semblable à un tyran décidé à mettre à profit son règne éphémère; l'hiver sévissait avec une rigueur particulière dans les plaines du Banat.

Il faisait nuit depuis longtemps, quand un traîneau attelé de cinq chevaux de front entra au grand galop dans le village de Nagy-Balas. A peine en les voyant aurait-on donné à ces petits chevaux assez de force pour supporter quelques instants une course pareille; pourtant ils venaient dans les six dernières heures, de parcourir au moins douze milles; puis, comme s'ils avaient senti qu'ils approchaient de chez eux, la rapidité de leur allure avait redoublé, et c'était les naseaux

ouverts, le nez touchant presque la terre, qu'ils étaient entrés en faisant voler la neige derrière leurs sabots.

Le conducteur assis sur le devant du traîneau laissait négligemment pendre ses rênes ; enveloppé dans sa fourrure, il dormait, ou plutôt sommeillait comme quelqu'un qui possède la faculté de se réveiller quand il le veut, car de temps en temps il se levait sur son séant, il se tournait vers l'intérieur du traîneau et murmurait quelques paroles auxquelles il ne s'attendait pas à ce qu'on fit grande réponse. A qui s'adressait notre homme ? la personne aurait été malaisée à distinguer, vu que, dans le traîneau, on ne distinguait aucune figure humaine en état de parler, mais on y voyait un loup sanglant et gelé étendu tout de son long, en partie couvert de paille. Il est vrai que dans le corps du monstre encore fumant, le conducteur du traîneau avait jeté un être humain pelotonné sur lui-même, et dont la tête, enveloppée comme de la peau d'un gant, sortait de la gueule béante du monstre.

L'équipage en question pouvait être à un quart d'heure de Kis-Balas ; les chevaux venaient de prendre à côté de la route un sillon de traîneau conduisant à Nagy-Balas, quand tout à coup ils s'arrêtèrent, levèrent leurs naseaux, dressèrent leurs oreilles, écoutant un son qui devait leur arriver du midi de Kis-Balas. Le conducteur, averti par l'effroi soudain des cavales, effroi dont il ne comprenait que trop bien la cause, reconnut sur-le-champ le péril qui le menaçait. Une bande de loups était proche, et si notre homme était toujours prêt à accepter le combat contre un, même contre deux de ces animaux, il savait à merveille qu'à une bande, surtout quand elle est affamée, il n'y a pas à lui résister, ni à lui échapper. Ce fut un bonheur pour l'attelage, aussi bien que pour celui qui le guidait,

qu'un vent contraire, chassant aux yeux des chevaux les flocons de neige, leur révélât en même temps la piste de ces ennemis terribles, rôdant à la recherche d'une proie qu'ils sentaient proche.

Le conducteur tourna sans retard son attelage ; il partit alors rapide comme un tourbillon sur la croûte neigeuse, tandis que derrière courait le troupeau des monstres affamés. « Si ces deux coquins ne consentent pas à oublier aujourd'hui même leur inimitié, que trois diables noirs les prennent et fassent griller leurs âmes ! » murmurait le conducteur du traîneau. Il n'avait pas eu le temps de proférer même jusqu'au bout son jurement terrible, qu'il faisait son entrée dans Kis-Balas.

Le village était depuis longtemps livré au silence de la nuit. A un coup de sifflet du conducteur, les chevaux s'arrêtèrent devant une maison dont on aurait eu de la peine à distinguer les contours, tant les ténèbres étaient profondes. Dans ce lieu néanmoins on apercevait encore de la lumière, et le bruit qu'y faisaient les paysans rassemblés ne laissait guère de doute que c'était là le cabaret du village.

Un cabaret magyare pendant une soirée d'hiver ne laisse pas que de présenter un mouvement et un spectacle assez particuliers. La plupart des habitants de Kis-Balas, rangés en deux longues files le long d'une table de chêne, avaient chacun devant soi une cruche de vin. Plus de vingt pipes avec les nuages qui en sortaient donnaient à peine à l'œil le temps de découvrir les objets dans la chambre, et ce n'était qu'avec difficulté qu'on apercevait au plafond deux lampes où brûlait un suif grossier ; seulement, à la lueur vacillante de la branche résineuse allumée sur la banque, on entrevoyait la figure endormie et les

grosses joues d'un gamin de seize ans, chargé en été de garder le bétail sur la pousta, en hiver, les dimanches et jours de fête, de remplir les cruches des buveurs à mesure qu'elles se vidaient.

Avant l'arrivée du traîneau, le cabaret de Kis-Balas n'était pas trop bruyant : une seule voix s'y faisait entendre, racontant les hauts faits de la nation magyare depuis Arpad jusqu'à Zriny, récits tout parsemés de ces inventions hardies, de ces légendes aventureuses, lesquelles appartiennent à la poésie hongroise et encore aujourd'hui font les délices de la nation.

Le discoureur devait être un homme de quarante et quelques années; sa figure portait si bien ce mélange singulier d'orgueil indomptable allié à une bonhomie presque enfantine, qu'on était tout d'abord tenté de s'approcher et de nouer sans réserve une plus ample connaissance. Ses cheveux noirs et lustrés comme ceux d'un jeune homme, peignés en arrière, tombaient sur son dos en longues mèches; sur son front élevé, d'autant plus saillant qu'il était découvert, se dessinaient des teintes bleuâtres semblables à celles qu'on voit sur les bras des athlètes; elles auraient même donné à la physionomie de ce personnage je ne sais quelle expression redoutable, si des sourcils noirs et doucement arqués, joints à de longs cils, n'étaient venus adoucir considérablement la dureté de ses traits. Ses lèvres étaient recouvertes d'une moustache épaisse, terminée en deux longues pointes richement cirées, le tout au-dessous d'un nez infiniment plus long et plus gros que la plus honnête moyenne.

Cette figure honnête et martiale, au temps jadis on l'aurait prise pour celle d'un brigand cherchant sa victime; il y a peu d'années, cet homme, tel que nous le voyons là, saisissant un jeune taureau par les

cornes, le couchait prestement à terre, ou chargeant un poulin blessé sur ses épaules, ne se faisait pas trop longtemps prier pour l'emporter au village.

Tel était Papafi Pal, aubergiste et juge à Kis-Balas.

L'entrée du conducteur du traîneau, non seulement interrompit le conteur dans son récit, mais provoqua comme un soulèvement général. « Papafi Gyula ! » crièrent d'une voix ceux qui se trouvaient le plus près de la porte au valet de ferme, en lui appliquant le surnom de son maître. L'instant d'après, le nouvel arrivé était entouré de tous les hôtes du cabaret, qui semblaient délibérer entre eux lequel porterait le premier coup à la tête du jeune homme.

Mais Gyula s'adressa à eux et leur dit : « Hommes de Kis-Balas, je ne suis point venu parmi vous pour me faire rosser et meurtrir ; que le diable donc boive vos âmes à tous comme de l'eau bourbeuse, si vous ne m'écoutez pas ! » Cet exorde, le nouvel arrivant le prononça de sa voix la plus mâle, et les convives s'étant quelque peu apaisés et remis, il continua d'un ton plus modéré : « Vous savez de reste que je suis votre homme ; je vous donne ma parole que je me mesurerai avec celui de vous qui voudra. Toutefois, pour aujourd'hui, j'ai besoin de retourner chez mon seigneur, chez celui dont je mange le pain ; il m'attend et s'il ne me voyait pas revenir, il croirait que les loups m'ont dévoré, ces loups qui hurlent là-bas dehors à l'envi de la tempête, et qui ont faim et soif autant que moi et mes pauvres chevaux. Si vous êtes de vrais Magyars, ce que je crois, vous irez prendre vos carabines et vous viendrez m'accompagner. »

Après quoi, il s'établit un moment de silence qu'interrompit Pal en appliquant un horion au valet de l'auberge qui s'était endormi : « Je vous dis qu'il ne

se réveillera pas, cria Pal ; à la dernière chasse aux chevaux n'a-t-il pas laissé étrangler ma plus belle jument ? Gyula aurait eu beau temps à s'user les poumons, avant qu'il fût venu dans l'idée de ce vaurien d'aller lui chercher une cruche de vin. » Tous les Magyars furent d'accord pour trouver que le gamin n'était qu'un paresseux et un drôle, mais puisqu'il s'agissait de boire, Gyula n'avait qu'à prendre la première cruche venue et à s'y désaltérer. Du reste, il aurait été difficile à Gyula de décider laquelle des cruches était le mieux à sa portée, car instantanément toutes se trouvèrent rangées en cercle devant lui, et nous serons simplement narrateur fidèle en certifiant que Pal ne fut pas médiocrement fier de pouvoir dire que Gyula avait comme par hasard choisi sa cruche et en buvait à longs traits. Ce fut de la part de Gyula un acte de courtoisie que de porter à sa bouche chacune des cruches, ce qu'il fit en conscience, et avant que le tour seulement fût achevé, la moitié des paysans au moins avaient disparu ; ils étaient allés chercher leurs carabines.

« Je vous laisserai ici un hôte pour la nuit, cousin Pal, si vous le permettez, dit Gyula : j'ai trouvé ce pauvre diable à moitié gelé derrière Temeswar ; vous aurez bien à faire à le rappeler à la vie, si même la chose est possible. Le drôle m'a retenu plus longtemps même que le loup dans le ventre duquel je l'ai fourré. »

Sur quoi Gyula, avec l'aide de Pal, saisit le loup dans le traîneau, et tira hors de sa peau le corps ensanglanté et sans vie d'un Bohémien, dont les membres roidis par la gelée avaient trouvé dans la bête sauvage une enveloppe plus doucement chaude qu'aucune fourrure.

« Si celui-là, dit Gyula, retouche jamais son archet, qu'il en rende grâce à la bête que j'ai tuée un moment avant que de le trouver, et à laquelle je n'aurais pas échappé, si je n'avais pas eu le bonheur de l'apercevoir à temps. Peut-être, ajouta Gyula en regardant le Bohémien, que le froid aura déjà emporté sa pauvre âme dans le ciel bleu, où il y aura bien un petit coin devant le mur du cimetière ! » Les paysans restés dans le cabaret firent cercle autour du corps roidi, s'en emparèrent, se mirent à le frotter avec des chiffons en laine, comme on fait pour combattre la congélation. Pal cependant considérait avec une curiosité inquiète les traits du gelé, dans les membres de qui la vie semblait revenir peu à peu.

Les paysans qui avaient quitté le cabaret venaient d'y rentrer armés de leurs carabines, et la troupe se montait déjà à un nombre respectable, quand un de ceux qui la composaient, s'approchant de Gyula, lui fit observer que ses chevaux, depuis un quart d'heure immobiles au froid, ne manqueraient pas de s'engourdir si on ne les mettait pas incessamment en mouvement.

Gyula alors quitta aussitôt le cabaret, en adressant à ceux qu'il y laissait un cordial « Bonsoir, amis ! » Le juge l'accompagna jusqu'à la porte, et au moment de se séparer, lui tendit la main en lui glissant à demi-voix : « Tu es un brave garçon, Gyula ! Je vois avec plaisir que tu aimes la fille de ma sœur. Salue pour moi Juliska, et si Mihal pousse les choses trop loin, l'enfant n'a qu'à se souvenir que je suis le frère de sa mère. Pour toi, je te le dis, tu as la liberté de venir dans ma maison, à toute heure, quand il te plaira ! »

Gyula venait de s'éloigner avec une partie des assistants, Pal alors congédia les paysans qui restaient

en leur faisant comprendre qu'il désirait demeurer seul à seul avec le Bohémien, ajoutant que si plus tard il avait besoin d'eux, il les ferait appeler.

Peu de minutes après, Pal était dans le cabaret, seul avec son hôte.

Pal se mit à parcourir la pièce bruyamment, à grands pas, de temps en temps s'arrêtant à regarder le fils d'Égypte, qui reposait sur une sorte de couche qu'on lui avait arrangée à côté du poêle.

Minuit avait sonné depuis longtemps. L'haleine de l'homme endormi, désormais moins sonore, reprenait un cours de plus en plus régulier ; Pal, toujours parcourant la chambre, paraissait vouloir attendre le réveil du Bohémien, quand tout à coup, transporté par une idée folle, il saisit le dormeur de son poignet de fer, l'éleva dans ses bras, et se mit à le balancer comme la nourrice balance son enfant qui pleure, tant que le dormeur, tiré violemment de son sommeil et ne se rendant pas compte de ce qui lui arrivait, se prit à appeler au secours. Pal alors déposa doucement son fardeau à terre, et apporta une cruche pleine qu'il tendit au Bohémien en lui disant : « Tiens, Juros, bois et tâche de te tenir en belle humeur, car j'ai à te parler, et à te parler longtemps. »

A la voix de Pal, le Bohémien avait tressailli, s'était levé et serait tombé à terre de frayeur, si Pal ne l'avait soutenu et porté sur un des bancs.

« Tiens, Juros, bois ! » répéta Pal en jetant à son interlocuteur un regard ardent ; « je ne voudrais pas voir ton âme noire quitter comme ça ta maigre carcasse ; c'est *moi* qui veux t'étrangler, oui c'est *moi* qui veux étouffer de mes mains jusqu'au dernier souffle dans tes poumons, que tu saches que c'est Papafi Pal qui a mis fin à tous tes tours de bandit ! » A ce moment, la

lampe jeta sa dernière lueur et s'éteignit, sur quoi ces deux hommes restèrent seuls en face l'un de l'autre dans les ténèbres. « Laisse-moi vivre ! » criait le Bohémien d'une voix dolente, en se tordant sur le plancher comme un ver de terre aux pieds de Pal. « Seigneur, laisse-moi vivre et je te dirai tout. » Pal, le juge de Kis-Balas, fit boire Juros, mais de façon à montrer que ce qu'il voulait, c'était seulement lui rendre la force et le courage de se défendre.

« Ne me tue pas ! » continuait Juros du ton le plus lamentable ; « je te le jure, oui, par l'étoile qui veille sur mon destin, je te le jure, je te rendrai ton fils ! »

— Tu le jures ! répéta Pal avec un rire strident et terrible, tu l'as déjà juré une fois et tu as menti ! Non, je ne veux plus de mon fils depuis que tu en as fait un Bohémien ! J'aurais voulu que tu m'eusses rendu l'enfant ; en grandissant, il m'aurait appelé *mon* père, et serait devenu un Magyar aussi bien qu'aucun des fils d'Arpad ; aujourd'hui il doit avoir vingt ans, et je ne veux pas de son corps si le vrai cœur du Magyar lui fait défaut. »

Ces dernières paroles, Pal les prononça avec l'accent d'une tristesse si profonde, que Juros en reprit immédiatement l'haleine et l'espérance ; il connaissait trop bien les Hongrois pour ne pas voir aussitôt un moyen de s'arracher au danger pressant qui le menaçait. La haine, la colère, la vengeance peuvent faire du Hongrois un tigre ; la douleur en fait un enfant.

Juros se leva, prit la grosse cruche qu'il avait déjà vidée à moitié, en but encore un long trait ; sur quoi, se redressant avec une sorte de fierté : « Pal, dit-il au Magyar, j'ai autant de raisons de te haïr que tu en as de ne pas m'aimer ; ma femme est morte, et nous étions nés sous une même étoile, laquelle s'est cachée

à son trépas. Je le sais, Pal, il ne me reste plus longtemps à vivre, mais je ne veux pas mourir de ta main, parce que tu n'as pas le droit de me punir! Peut-être ai-je commis bien des actions mauvaises, aucune à ton égard! Tu aurais mérité bien autre chose que ce que je t'ai fait. Jamais aucun fils de nos tribus n'a rompu un serment prêté sur son étoile; eh bien! l'enfant m'a été pris, aussi bien que je te l'avais pris, à toi qui l'as mis au monde. Quand il eut deux ans, je le vendis à Temeswar à une femme qui voulait l'élever, cette femme est de ta tribu et a traité l'enfant plus mal que ne l'aurait traité une Bohémienne. Quand je te tombai entre les mains et que je promis de te rendre l'enfant, j'allai le dérober dans la maison de cette femme et j'avais l'intention de te le ramener, mais on est venu me l'enlever à moi-même. J'ai pensé que la chose avait eu lieu à ton instigation, j'ai su que c'était ton beau-frère qui l'avait fait prendre. Suivant mon idée, je pensais qu'il était de nouveau en ton pouvoir; depuis lors, je ne m'en suis plus embarrassé. Ce n'est que longtemps après que j'appris que l'enfant n'était pas chez toi; mais il n'était plus possible d'aller le rechercher. Ton fils n'a jamais été enfant de Bohémien, et si aujourd'hui tu tiens encore à lui, va le redemander à ton beau-frère, ou dis seulement à Gyula que tu es son père, et reprends-le dans ta maison comme ton fils. »

Pal avait écouté avec une angoisse indescriptible les explications de Juros, et si ce dernier avait pu, dans les ténèbres, voir le jeu de la physionomie de son interlocuteur, nous pensons que Juros, devant le feu de cette passion contenue, se serait tu. En entendant le Bohémien prononcer le nom de Gyula, Pal se prit la tête dans ses deux mains et se tira sa che-

velure noire comme s'il avait voulu s'obliger à se convaincre qu'une nouvelle pareille n'était pas un rêve. Au bout d'un assez long intervalle de silence, il reprit: «Juros, dit-il d'une voix étouffée et très sourde, donne-moi la main ! »

Le Bohémien obéit à l'injonction.

« Tu trembles, pourquoi ? demanda Pal. Je n'ai pas l'intention de te faire aucun mal, aurais-tu peut-être perdu la raison, ou bien es-tu malade ? Je ne te gronde pas non plus, mais voyons, répète-moi encore une fois le nom de l'enfant ! » — « Il s'appelle Gyula, et sert en qualité de premier valet chez ton beau-frère, Papafi Mihál, le juge de Nagy-Balas. Mais ce n'est pas ma main qui tremble, c'est la tienne, c'est toi qui es malade, ce n'est pas moi !

— Juros, si tu n'as pas la fièvre, et si tu sais ce que tu dis, songe qu'au ciel il y a un Dieu, et un Dieu qui fait souffler le vent chaud et le vent froid, il envoie les loups dans nos pays pour y dévorer les agneaux ! Songe que tu étais gelé et étendu comme mort dans les champs, et que le loup qui aurait pu te dévorer, toi, c'est Gyula qui l'a tué ! réfléchis que ce n'est pas moi ni mes voisins qui avons dit à Gyula d'aller te sauver, mais bien que c'est Dieu qui l'a envoyé, songe à cela ; tu m'avoueras alors si, oui ou non, tu m'as dit la vérité !

— J'ai dit la vérité, répondit le Bohémien avec émotion.

— Songe, Juros, que nous voici devenus vieux, toi et moi ! J'ai voulu te tuer, parce que tu m'as privé de ma femme et de mon enfant, mais de ce jour je ne te hais plus, Juros ! Cherche dans tout ce qui m'appartient une chose qui te plaise, n'importe, prends, et répète-moi encore une fois que tu m'as bien dit la vérité, que Gyula est mon fils !

— Pal, répondit Juros, je tiens ma droite dans ta droite, et j'affirme t'avoir haï comme mon malheur ; mais de ce moment je te haïrai bien plus encore si tu refuses d'ajouter foi à mes paroles ; je mettrai le feu à ta maison, et quand tes valets me précipiteront dans les flammes, je répéterai encore que Gyula est ton fils ! »

Pal s'assit sur le banc de bois, fit asseoir Juros à son côté et lui dit : « Juros, tu es un Bohémien, moi je suis un gentilhomme magyar, et si Gyula est mon fils, tu pourras désormais rester chez moi et m'appeler ton frère !

— Gyula est ton fils, mais je ne puis ni rester chez toi, ni t'appeler mon frère, parce que tu n'es pas de ma tribu ; au point du jour je quitterai ta maison !

— Dans ce cas, prends ma fourrure, prends un de mes chevaux en signe de mon amitié, et si j'ai besoin de toi, ou si tu as besoin de moi, promets-moi de revenir.

— Je reviendrai. »

Pal serra encore une fois la main de Juros, et sans autre congé sortit de la salle commune du cabaret et rentra dans sa chambre.

De ce moment, Pal aurait sans sourciller confié sa vie à Juros le Bohémien, comme Juros aurait sans hésiter sacrifié la sienne pour Pal.

C'est ainsi que sont faits les Magyars et les Bohémiens.

Le même soir où commence ce récit, se passait dans la maison du juge Papafi Mihal, à Nagy-Balas, une scène bien différente de celle que nous venons de raconter.

Mihal, il est vrai, n'unissait pas, comme Pal, à sa qualité de juge celle de cabaretier ; néanmoins, l'heure

était déjà avancée, et à la fenêtre de la grande chambre de sa maison on apercevait encore de la lumière.

Les valets depuis longtemps étaient couchés, mais le souci que Mihal éprouvait à l'endroit de Gyula ne lui laissait goûter aucun repos. Il avait envoyé le jeune homme à Temeswar y faire des emplettes, il aurait dû être revenu depuis longtemps; la nuit avançait et l'on n'entendait rien, la nuit avançait et l'on ne voyait personne.

La pensée qu'il pouvait être arrivé un accident à Gyula abordait bien Mihal, mais ici et là, en passant, sans affecter une forme précise, vu que pour le paysan du Banat, accoutumé à ne sortir jamais sans armes, la rencontre de deux ou trois loups n'a rien de bien effrayant, et ce n'est que dans des cas très exceptionnels et fort rares que ces animaux font leur apparition par bandes nombreuses dans les plaines de la Hongrie. Mihal, néanmoins, ne parvenait pas à dormir, vu qu'il avait pris Gyula en affection; il le chérissait comme un fils.

Ajoutons que dans la maison de Mihal il y avait une autre personne que l'inquiétude tenait éveillée : cette personne, c'était Juliska.

Depuis deux ans que Juliska avait cessé d'être une enfant, elle habitait un cabinet attenant à la chambre de Mihal, le même cabinet que sa mère avait habité avant elle; il ne possédait qu'une petite fenêtre fortement grillée, donnant sur un jardin clos de haies, et n'avait d'autre entrée qu'une porte débouchant sur la chambre voisine.

C'était comme un ordre tacite que Juliska dût se coucher avant son père, qui, par suite d'une ancienne habitude, venait pousser lui-même le verrou de bois

de la porte, sans se soucier, cela se comprend, de s'assurer si Juliska dormait ou non.

Le matin, elle ne quittait sa chambre qu'à l'heure où son père descendait aux écuries y réveiller les valets.

Juliska, bien que quelque peu prisonnière, aimait pourtant sa cellule, car que de fois après que tout le monde s'était rendu au repos, Gyula ne s'était-il pas glissé en tapinois jusqu'à sa fenêtre basse, pour babiller avec la jeune fille à travers les barreaux, ces témoins muets des causeries des deux amants. Mihál n'aimait pas que Juliska se trouvât le matin la première à lui souhaiter la bienvenue, une journée commencée de la sorte menaçait toujours de devenir orageuse.

Juliska gouvernait la maison, elle veillait au ménage, elle tenait les clefs, mais le pouvoir de commander ou de rien modifier dans l'intérieur de Mihál ne lui avait jamais été dévolu ; c'était Gyula qui avait pris sous son bonnet de partager son autorité avec la jeune fille, vu que tout ce que Gyula décidait était accepté du juge, et si le moindre des valets avait manqué, il suffisait que Gyula le voulût pour que les torts fussent oubliés ; il est vrai d'ajouter que le jeune homme était honnête et intelligent plus qu'aucun autre.

Ce soir-là, si Juliska ne pouvait trouver aucun repos, c'était moins parce que son père encore habillé ne cessait d'arpenter la chambre en tous sens, que par ce motif d'inquiétude qui tourmentait Juliska peut-être plus encore que son père.

Dans la chambrette, dont la porte était restée ouverte pendant toute la journée, le froid avait pénétré, y était devenu même très sensible ; Juliska ne s'en apercevait guère, ses joues brûlaient, et c'était un

soulagement pour elle que d'appliquer son front contre les vitres. Elle écoutait, puis écoutait encore ; elle cherchait à deviner si parmi les sifflements du vent elle ne distinguerait pas le son de la clochette annonçant l'approche d'un traîneau, mais rien et toujours rien.

Elle s'approcha sur la pointe du pied (car il n'aurait pas fallu que son père se doutât qu'elle veillait encore) de la fenêtre, puis de la porte, espérant apprendre des mouvements de Mihal ce qu'elle devait craindre ou espérer.

Elle écoutait, quand voici que les pas de Mihal cessèrent de se faire entendre, et tout rentra soudain dans un silence profond. Le juge s'était-il couché ? avait-il eu de quoi se rassurer sur le sort de Gyula ? avait-il envoyé des valets à sa rencontre ? Autant de questions que se posa Juliska, dont les efforts pour s'assurer s'il y avait de la lumière dans la chambre de son père demeurèrent sans résultat ; elle regarda aux fentes de la porte, elle éteignit sa petite lampe brûlant sur un escabeau ; aucun rayon ne parut, elle ne vit rien.

De nouveau elle retourna à la fenêtre, de nouveau elle prêta l'oreille à la porte, retint son haleine, aucun bruit ne parvint jusqu'à elle.

Ici l'inquiétude, surexcitée par le sentiment de sa captivité, atteignit chez la jeune fille un degré qui tenait presque du délire et la poussa à une résolution désespérée. Elle entreprit d'ouvrir la porte pour savoir ce que faisait son père.

Qu'elle se fût trouvée dans ce moment en plein champ, en face de l'œil ardent d'un loup cherchant sa proie, il est probable qu'elle n'aurait pas éprouvé une émotion plus vive qu'en posant la main sur le

loquet de la porte pour le lever. Son haleine rapide se changea en une toux légère, et elle dut presser ses doigts sur ses lèvres pour ne pas éclater. Il se passa bien cinq minutes avant que Juliska pût se résoudre à tirer la cheville de bois hors de son anneau de fer, puis la porte s'ouvrant, elle la retint de peur qu'elle ne s'entrebaillât trop promptement.

Dans la chambre de Mihál il y avait encore de la lumière, mais le juge ne devait pas y être à dormir, la jeune fille aurait entendu le bruit de son haleine; elle poussa la porte un peu davantage, un craquement léger se fit sous son pas; ah! qu'à ce moment Mihál eût élevé la voix, dit une seule parole, Juliska serait tombée à ses pieds morte d'effroi, mais Mihál n'y était pas.

Une minute peut-être Juliska demeura immobile avant de savoir ce qu'elle devait faire; sûrement son père avait pris ses dispositions pour envoyer un de ses gens à la rencontre de Gyula. A quoi la jeune fille allait-elle se résoudre? retournerait-elle dans sa chambre? Elle se sentait d'autant plus de hâte à prendre une résolution, qu'un instinct secret la poussait dehors savoir ce qu'était devenu son ami.

Le premier péril heureusement surmonté, Juliska reprit courage et, lâchant la porte qu'elle tenait, elle fit quelques pas en avant, se préparant à traverser la chambre et à gagner la cour, quand soudain son père se trouva devant elle. Juliska l'avait entendu venir, mais elle ne put fuir. Les yeux baissés vers la terre, elle demeurait immobile à écouter les jurements amers qui s'échappaient de la bouche irritée de Mihál.

« Je pensais bien, murmurait-il, que ce jour me porterait malheur, vu que la nuit dernière j'ai rêvé à ma femme! Pauvre Gyula, je t'ai perdu! »

Juliska frissonna ; les bras pendants, la figure pâle, elle était là, devant cet homme qui ne lui avait de sa vie adressé la moindre parole d'amitié, qui évitait même d'arrêter sur elle son regard, sans que la jeune fille eût jamais pu comprendre le motif de cet éloignement barbare.

Mihal, qui ne s'était pas soucié de cet enfant, s'était cependant, depuis qu'elle avait grandi, senti responsable vis-à-vis d'elle de l'exécution de certains devoirs ; ce qui n'empêchait pas sa haine de se faire jour en toute occasion, tant que ce n'était qu'à l'influence de Gyula qu'on devait que la jeune fille, blessée dans son for intérieur le plus intime par les duretés continuelles de son père, n'eût pas dès longtemps éclaté en récriminations et en reproches.

« Que viens-tu faire ici ? » demanda Mihal de ce ton glacial mille fois plus déchirant pour le cœur de la femme que la colère la plus violente.

« Rien ! répondit Juliska à voix basse.

— Dans ce cas, va-t-en ! »

Juliska fit quelques pas vers la porte du dehors.

« Où vas-tu ?

— Je ne puis plus rester dans ma chambre, il faut que je voie ce que Gyula est devenu ! » dit Juliska avec calme et fermeté.

A ces mots, le visage de Mihal prit une expression plus sombre encore ; une main appuyée sur la table de chêne qu'il pressait entre ses doigts nerveux, la lèvre inférieure crispée sous ses dents, il fit de l'autre main à Juliska un geste pour lui montrer sa chambre.

Juliska alors releva la tête, et bravant avec un courage merveilleux ce regard fait pour la briser : « Je ne rentrerai pas dans ma chambre, il faut que je sache ce que Gyula est devenu, dit-elle d'un ton

résolu, mais sans bravade ; oui, il *faut* que je sache ce que Gyula est devenu ; il est en danger, et si tu me retiens ici de force, vois-tu, mon sang jaillira de mes veines. Je n'ai pas peur de toi, père, car j'aime Gyula !

— Qu'elle est bien l'enfant de sa mère ! murmura à part soi Mihal avec courroux ; c'est là aussi ce qu'elle me disait, mais je l'attacherai à la colonne de son lit, comme j'ai fait à cette femme qui m'a trahi....»

De nouveau Mihal montra à Juliska d'une main la porte de sa chambre, pendant que l'autre tenait la table convulsivement serrée, comme s'il avait voulu se retenir lui-même pour ne pas s'élaner sur Juliska.

La jeune fille toutefois ne s'en allait toujours point. « Père, dit-elle avec une résolution croissante, tu me hais et tu ne veux pas que Gyula m'aime ! que t'ai-je fait ?

— Si tu m'avais fait quelque chose, lui répondit Mihal, je t'aurais traitée encore d'une autre façon. A présent, va-t-en, et pas un mot de plus. »

Cependant Juliska ne s'en alla point ; au contraire, elle se mit à parler de son amour pour Gyula, et son père l'écoutait avec une expression de sombre colère. A un geste du juge, la malheureuse jeune fille ne put s'empêcher de se laisser tomber sur ses genoux, et Mihal, le poing levé, allait frapper, quand sa main puissante se sentit tout à coup retenue. Gyula était devant lui.

« Si tu veux frapper la jeune fille, seigneur, frappe-moi plutôt, dit Gyula d'un ton à la fois calme et ferme, je supporterai mieux les coups. »

Mihal n'insista pas ; Gyula n'aurait pu, du reste, que difficilement repousser son attaque, vu que Juliska, s'étant jetée à son cou, le tenait si étroitement

embrassé, qu'il aurait eu plus de peine à se débarasser de l'étreinte de la jeune fille, qu'à résister aux violences du père.

Quant à nous, il nous serait difficile de décrire le sentiment avec lequel Mihál considéra les deux amants ; toujours est-il que dans son âme une douleur violente avait dû succéder à sa haine passionnée, car s'étant appuyé contre la muraille, il eut peine à reprendre son haleine devenue bruyante comme un sanglot.

Juliska, revenue de son premier effroi, quitta Gyula pour retourner vers son père ; les mains jointes, le regard humide de larmes, elle s'arrêta un instant devant Mihál, qui se détourna sans prononcer une parole ; sur quoi Juliska rentra lentement dans son humble chambrette. Elle venait de retrouver Gyula, seule circonstance capable de lui donner la force de se montrer obéissante comme venait de le lui demander son amant.

Alors Gyula raconta à son seigneur les événements de la journée : « Tu n'aurais jamais dû accepter l'aide des gens de Kis-Balas ! dit le juge d'un air sombre ; pour moi, j'aimerais mieux périr honorablement que d'être sauvé avec honte d'un danger, et s'il ne s'agit que des chevaux, je les aurais tous donnés pour que tu n'eusses pas été à Kis-Balas. » Sur quoi, quittant ce sujet, il en revint à Juliska : « Gyula, dit-il au jeune homme, je t'aime ; oublie Juliska !

— Seigneur, je ne le puis.

— Je t'ai recueilli sur le grand chemin ; je t'ai pris dans ma maison, je veux faire de toi un gentilhomme, le juge de Nagy-Balas ; mais oublie Juliska ! Epouse la plus humble ou bien la première fille du village, j'y donnerai mon consentement, et avec elle tu auras mes champs et ma maison.

— Papafi Mihal, je le sais, je te dois tout ; mais je ne puis suivre ton conseil, parce que je le trouve mauvais. Ton bien appartient à ton enfant ; si tu veux me donner ton enfant, fais-le ; moi, pour femme, je n'en veux point d'autre qu'elle.

— Et rien ne peut te détourner de ton dessein, Gyula ? dit Mihal d'une voix sévère.

— Non, Monsieur !

— Gyula, dès cette heure, je te renvoie de mon service ; tu es libre d'aller te chercher un nouveau maître. »

C'est ainsi que parla Mihal, en tournant le dos au jeune homme, pour lui montrer qu'il n'avait qu'à s'en aller et à partir sans retard ; peut-être aussi, le juge ne voulut-il pas laisser apercevoir à son interlocuteur que des larmes s'échappant de sa paupière roulaient jusque sur sa moustache. Gyula se retira en chancelant. Avant de quitter la maison, il repassa encore une fois devant la chambre de Mihal et s'arrêta à la porte de Juliska.

Il frappa ; au deuxième coup léger, Juliska ouvrit ; Gyula la pressa sur son cœur, l'embrassa tendrement et lui ayant dit : « Dieu te bénisse ! » la repoussa soudain loin de lui. La porte de Juliska refermée, Gyula rentra encore une fois chez Mihal : « Seigneur, lui dit-il avec une émotion profonde, donne-moi ta main ! Je ne t'en veux pas, car tu ne dois pas avoir eu l'intention de me faire de la peine. » Sur quoi, Gyula sortit ; avant que le soleil fût levé, il avait quitté la maison de Papafi Mihal.

Le lendemain, au moment juste où l'horloge du village sonnait midi, Papafi Pal, le juge de Kis-Balas, se dirigeait à pas lents dans la grand'rue de Nagy-Balas, vers la maison de son ennemi le plus acharné.

Dans le maintien de Pal il y avait je ne sais quelle expression solennelle, et l'air de son visage dénotait cette tranquillité qu'éprouve un homme qui a la conscience de ses actions et se sent par là en sûreté, même au milieu de ceux qui lui en veulent.

Les habitants de Nagy-Balas, qui avaient appris la façon dont leurs ennemis s'étaient conduits la veille au soir à l'égard de Gyula, saluèrent Pal d'un cordial *Isten hozott*, Dieu t'amène.

Au moment où Pal entra dans la chambre de son ennemi, il trouva contre son attente Mihál dans un état de douleur et de colère tel, qu'oubliant les paroles qu'il avait résolu de lui adresser, involontairement il lui dit : « Qu'as-tu, Mihál ? »

Celui à qui l'on s'adressait fut infiniment moins surpris de la présence de Pal que de la question; mais se remettant aussitôt, il répondit : « Si tu viens me tendre une main de réconciliation, tu as raison, car la bonne vierge veut t'accorder la faveur de me rendre, à moi et à mon village, le plus signalé service. Mais ce n'est pas beau à toi de vouloir pour cela me confondre, moi et les miens; et si nous avons eu le bonheur de tirer un des vôtres du danger, nous ne serions pas après allés chez vous : nous serions bien restés vos ennemis comme avant.

— Je ne suis pas venu chez toi pour te confondre, dit Pal en appuyant sur chacune de ses paroles, mais bien pour t'adresser une question et te conter quelque chose. Sache que si tu veux rester mon ennemi, tu en es libre. Tes torts ne seront pas plus grands aujourd'hui qu'ils étaient hier, que dans le temps où tu as commencé à t'élever contre moi et les miens.

— Si tu n'étais pas comme ça chez moi en ami, répondit Mihál, et si je ne te devais pas de la recon-

naissance, je t'aurais prouvé d'une autre façon que ce n'est pas sans raison que j'ai tant haï un homme qui a favorisé l'infidélité de ma femme. »

A ces mots Pal garda le silence, mais les muscles de son visage, que vint soudain rougir la colère, montrèrent assez quels sentiments l'animaient; il refoula avec effort la réponse prête à échapper à ses lèvres :

« Mihal, je suis Magyar et je te jure, par la grâce de Dieu en qui j'espère, n'avoir rien su de l'amour de Terscha pour Josi ; de plus, Josi m'a juré à moi que depuis que Terscha a été ta femme, il ne s'est rien passé, entre elle et lui, capable de motiver le traitement si cruel que tu lui as infligé. Moi, je t'ai haï, non pas parce que Terscha était ma sœur, mais parce que tu n'as pas voulu comprendre que l'amour que ta femme éprouvait pour Josi ne se pouvait pas arracher de son cœur, et que si de corps elle t'appartenait, d'autre part, elle était incapable d'oublier Josi. »

Ce n'était pas la première fois que Mihal entendait des discours pareils ; comment se fit-il que ce jour-là il y crut ? L'homme a ses heures où la vérité pénètre soudain et vient illuminer son âme. Mihal accepta l'assurance qu'on lui donnait, il crut ce que lui dit son beau-frère en déclarant que jusque-là ses raisons lui avaient paru assez fortes pour pouvoir douter ; de ce moment, Mihal désarmé, sa colère tomba avec son incertitude.

« Je voulais te faire une question, dit Pal à son interlocuteur toujours en grand trouble.

— Fais ! lui dit l'autre d'une voix à peine perceptible.

— D'où te vient Gyula ?

— Je l'ai pris à un Bohémien qui l'avait volé à Temeswar, et j'ai gardé cet enfant parce qu'il me plaisait.

— Savais-tu que Gyula est mon fils ?

— Ton fils ! s'écria Mihal en se levant de l'air de la plus profonde surprise.

— Demeure, demeure seulement, Mihal, continua Pal ; je te raconterai tout ! Mais auparavant, dis-moi, me rendras-tu mon enfant quand je t'aurai dit comment la chose s'est passée ?

— Ne fussé-je pas en état de te le rendre, j'irai au bout du monde t'aider à le chercher, s'écria Mihal.

— Mihal, je suis un gentilhomme aussi bien que toi. Entreprendras-tu de me confondre, si je reconnais mon fils dont la mère n'a pas été ma femme et qui ne faisait pas partie de notre peuple.

— Si quelqu'un essayait de te confondre pour avoir reconnu ton fils, je ne le nommerais plus mon frère. Ainsi je t'ai fait tort. »

Pal se mit à raconter, et voici quelles furent ses paroles :

« Il y a de cela plus de vingt ans, au temps où ton père te renvoya et où tu devins errant dans le pays, je rencontrai une jeune Bohémienne ; elle se nommait Mira ; je la vis pour la première fois ici dans le village. Elle pouvait être de mon âge ; ah ! crois-moi, Mihal, jamais Bohémienne n'a été de cette beauté. Elle parlait le magyar comme toi et moi, était bonne comme un enfant, néanmoins forte et fière comme un homme. Elle venait ici avec un Bohémien, soi-disant son frère ; je le croyais ; mais ce cuivré de fait n'était pas son frère ; il m'a menti et l'a trompée. Ce Bohémien se nommait Juros.

« Les garçons et les filles du village dansaient en-

semble au cabaret où Juros et un autre Bohémien jouaient du violon ; moi, je ne pouvais pas danser, j'étais hors d'état de faire autre chose que de contempler Mira, et quand mon regard se détournait parfois, bien vite il revenait à elle.

« Elle sortit du cabaret, je la suivis ; je lui pris la main, je lui demandai si elle voulait devenir ma femme. Elle me regarda et se tut ; alors je la conduisis avec moi à Kis-Balas, dans ma maison. Tu sais, à cette époque, mon père était déjà mort ; je fis parcourir à Mira mes champs et mes prés, et je lui dis que tout ce qu'elle voyait lui appartiendrait. Nous causâmes longtemps et beaucoup ; toutes les fois qu'elle me regardait, il me semblait sentir un nuage qui m'enveloppait, et si elle m'appelait Mihál, c'était par tout mon corps un frisson brûlant, comme en juillet quand je travaille au champ de melons.

« Le soir venu, elle voulut retourner vers son frère, je la retins ; il me semblait qu'il y avait déjà un an qu'elle demeurait chez moi ; impossible de me séparer d'elle. Elle resta plusieurs semaines dans ma maison ; crois-moi, Mihál, je l'ai toujours aimée depuis ce temps, la Bohémienne, et son souvenir ne m'a pas quitté. Les gens du village savaient toute la chose, je ne me cachais même pas de leur dire que mon intention était de prendre la Bohémienne pour femme. Que me faisait l'opinion des garçons et des filles du village, si Mira m'aimait !

« Maintenant, si tu me demandes pourquoi, voulant prendre Mira pour femme, je n'ai pas été trouver ton père, qui, mes parents morts, aurait, en sa qualité de juge et de cousin, bientôt arrangé l'affaire, je te dirai : Mihál, tu as raison. Ah ! si je l'avais fait, les choses auraient tourné pour moi bien autrement ;

mais que veux-tu ? quand j'étais avec Mira, j'oubliais tout.

« Notre bonheur ne dura guère : un matin, le notaire vint avec son clerc et me déclara sans circonlocutions qu'il avait reçu l'ordre du juge du comitat de faire partir Mira sur-le-champ pour Temeswar ; il parla aussi du mauvais exemple, du débordement des mœurs et de beaucoup d'autres choses auxquelles je ne compris rien.

« En vain, je voulus défendre ce que je regardais comme mon droit ; ma résistance ne me servit à rien, et quand je déclarai que je chasserais le notaire de chez moi en le rossant d'importance, s'il ne me laissait en repos, on alla chercher tout le village ; je me défendis longtemps avec mes valets, mais je finis par succomber et je dus voir comment l'on enleva Mira de chez moi.

« Je tombai malade ; je me mis à maudire les habitants de mon endroit, même tous les Hongrois ; j'aurais voulu pouvoir me faire Bohémien. Je n'adressais plus la parole à personne ; pendant au moins une année, je ne rentrai pas une seule fois au cabaret et laissai mes valets libres de gouverner mon bien comme il leur plaisait. Au bout d'une année, cependant, je retrouvai un peu de calme, un peu de raison, mais me jurai à moi-même de ne prendre aucune autre jeune fille pour femme. De nouveau, j'ensemenciai mes champs et je retournai vendre ma laine à Temeswar.

« La première fois qu'il m'arriva d'y aller, à Temeswar, je rencontrai à peu de distance de la ville Juros, le frère de Mira. Je ne l'eus pas plus tôt aperçu que, sautant à bas de mon chariot, je le saisis à la gorge et avant qu'il eût eu le temps de m'opposer la

moindre résistance, il avait les mains liées derrière le dos, je l'avais bâillonné et jeté sur mon chariot ; puis, au lieu de continuer vers Temeswar, je tournai bride et ne donnai de trêve à mes chevaux qu'une fois arrivé sur la Pusta. Là, j'enlevai Juros de dessus sa paille, je débarrassai sa bouche du bâillon de laine qui la remplissait et je lui donnai à comprendre que sa dernière heure était venue, s'il ne m'avouait où était sa sœur et où je pourrais la retrouver.

« Sur quoi, Juros me confessa que Mira n'était pas sa sœur, mais sa femme ; il l'avait achetée de son père et comme elle se refusait de le suivre, il lui avait fait croire qu'il était son frère ; il avait attendu qu'elle se fût un peu accoutumée à lui pour en faire sa femme. Juros m'ayant demandé comment j'aurais été content, au cas où Mira m'eût appartenu, s'il me l'avait enlevée, je lui répondis que je l'aurais tué. A quoi Juros répliqua que, dans ce cas, il s'estimait bien meilleur que moi puisque, sans me faire l'ombre de mal, il s'était contenté de réclamer sa femme d'une façon très légitime. Je sentis que Juros avait raison ; je lui offris, s'il voulait me rendre Mira, la moitié de mon bien ; il n'accepta pas ; que me restait-il à faire ? Je repris avec Juros le chemin de Temeswar ; mais en route il me vint l'idée que le Bohémien m'avait encore une fois menti, et j'exigeai qu'il me conduisît auprès de Mira, pour apprendre de sa bouche si les choses s'étaient bien passées comme Juros me l'avait dit. Juros commença par résister et ne céda que quand je lui eus donné ma parole de Magyar que je n'avais le dessein de faire aucun mal à personne.

« En revoyant Mira, je sentis un frémissement dans tout mon être et j'eusse certainement étranglé Juros sans ma parole donnée. Mira me dit que Juros avait

raison ; dans son idée, elle se regardait comme ma femme et m'assura qu'elle détestait son mari ; sur quoi me prenant par la main, elle me conduisit à un berceau où reposait un nouveau-né : « Tiens, me dit-elle, voilà ton fils ; je te l'enverrai dès qu'il n'aura plus besoin de mes soins ; promets-moi de le reconnaître pour ton enfant légitime et de le traiter comme si j'étais devenue ta femme, suivant la coutume de ton peuple. »

« Je donnai à Mira ma main en signe de promesse, et tu vois que je suis prêt à tenir ma parole.

— Pourquoi ne t'a-t-elle pas envoyé l'enfant, ainsi qu'elle te l'avait promis ? demanda Mihal avec une visible sympathie. Comment ton fils est-il arrivé depuis à Temeswar, et qu'est-ce qui te fait croire que Gyula est ton fils ?

— J'attendis une année, puis une autre, continua Pal ; mais personne ne venant m'amener mon fils, je retournai à Temeswar, à la cabane où j'avais parlé à Mira. La cabane était brûlée et âme qui vive ne put dire ce qu'était devenu Juros. J'entrai alors dans un désespoir tel que je jurai, si je retrouvais jamais le Bohémien, qu'il ne sortirait pas vivant de mes mains, car, pensais-je, si l'enfant est mort, Mira me l'aurait fait dire. J'imputais la faute de ce qui était arrivé à Juros et allais reprendre le chemin de mon logis, quand une femme malade, tout enveloppée de haillons, vint à moi et s'arrêta soudain. Je ne l'aurais pas reconnue tant elle était changée : cette pauvre Bohémienne si misérable, c'était Mira.

« Elle me raconta ce qu'elle avait souffert, et quand je lui demandai ce qu'était devenu mon fils, elle se prit à pleurer. Elle me dit que c'était Juros qui avait mis le feu à sa cabane, où, suivant son dire, l'enfant

aurait été brûlé; mais elle avait la conviction que Juros avait vendu l'enfant; elle assura m'avoir fait communiquer cette nouvelle, qui sans doute ne m'était pas parvenue.

« Où puis-je trouver Juros? » m'écriai-je. Elle me nomma un village ruthène où je me rendis immédiatement. J'eus toutes les peines du monde à y découvrir Juros; l'ayant à la fin déniché, je fis semblant de ne rien savoir et lui demandai brusquement comment se portait mon enfant; je pus voir alors à la terreur de Juros que Mira ne s'était pas trompée. Je pris Juros, je le jetai par terre, je lui posai mon pied sur la gorge et j'obtins l'aveu que mon fils vivait et qu'il me le ramènerait.

« Hélas! il ne me l'a pas ramené et depuis je n'ai jamais entendu parler de Juros, de Mira ni de mon fils. Personne ne les connaissait ni ne les avait vus; à quoi bon être venu m'entretenir avec toi ou avec d'autres de mon chagrin!

« Dès lors, dix-huit années ont passé; toutes mes perquisitions sont restées sans résultat, jusqu'à hier au soir où Gyula est venu m'amenant un Bohémien gelé. J'ai depuis longtemps l'habitude d'arrêter tous les Bohémiens que je rencontre et de leur demander s'ils n'en connaîtraient point un du nom de Juros; celui qu'on m'a amené gelé, c'était Juros. Par le Dieu des Magyars, je te le jure, j'aurais été capable de boire son sang tout chaud! Heureusement qu'il m'a dit encore à temps que c'est Gyula qui est mon fils, et me voici venu à toi pour te le redemander.

— N'as-tu aucune raison de douter de ce que t'a dit le Bohémien?

— Je suis maintenant son ami, il ne m'a pas menti.»
A cette réponse Mihál se tut; au bout d'un mo-

ment il reprit la parole : « Je suis bien malheureux : Dieu m'a cruellement puni de mon injustice envers ma femme et mon enfant. Hier au soir, j'ai repoussé Gyula de ma maison ! Fier comme un vrai Magyar, il ne voudra jamais consentir à en repasser le seuil. O mon frère Pal, je serais capable de pleurer en pensant à ce que j'ai fait à ton enfant et au mien ! »

A quoi se résoudre en pareille occurrence, sinon à aller à la recherche de Gyula ? Il manquait partout. Le plus vieux des valets de la maison, quand il vit son maître, lui dit : « Seigneur, cherchez quelqu'un d'autre à ma place : sans le secours de Gyula, je ne peux plus faire mon ouvrage. » Une des servantes à qui Mihál demanda où était Juliska, regarda le juge d'un air de surprise et lui répondit avec un accent de tristesse qu'il n'avait qu'à la chercher lui-même ; mais, chose plus surprenante encore que la conduite des valets et des servantes, c'est que le juge la supporta sans mot dire ; la conscience de sa faute l'humiliait devant lui-même.

Juliska traversa la cour lentement derrière Mihál, jusque dans la chambre où le père et la fille demeurèrent un moment immobiles et silencieux en face l'un de l'autre. Mihál s'étonnait à part lui de trouver pour la première fois Juliska belle, et cette enfant, qu'il avait jusque-là constamment repoussée, maintenant c'est à peine s'il osait la considérer d'un air timide et l'attirer à lui. L'orgueil livrait au repentir un dernier combat dans l'âme de Mihál, qui ne pouvait s'humilier devant son enfant et qui, s'il voulait rendre justice à Juliska, devait nécessairement le faire. Ah ! si la jeune fille avait soupçonné seulement ce qui se passait dans l'âme de cet homme qu'elle n'avait jamais osé seulement nommer son père, elle

se serait jetée dans ses bras, tout le passé aurait été oublié ; mais Juliska n'avait plus d'yeux pour celui qui avait renvoyé son Gyula, brisé sa vie, et quand pour la première fois Mihál appela sa fille *ma Juliska*, elle ne l'entendait seulement pas. Dans ce moment Juliska était belle !

« Ma Juliska ! » Mihál ne put en dire davantage ; il répéta cette douce appellation d'abord très bas, puis si tendrement qu'on aurait dit Gyula qui appelait son amante ; sur quoi Juliska sentit les bras de son père qui l'entouraient, puis un baiser sur son front, et en même temps elle entendit Mihál qui lui disait : « Calme-toi, ma fille, un jour viendra, j'espère, où tu pourras appartenir à Gyula. » Ce fut seulement alors que la fille regarda son père ; elle était toujours dans ses bras et ils pleurèrent ensemble.

Les recruteurs avaient fait leur entrée dans le village de Dobany, bourgade située du côté de Temeswar, à environ huit lieues de Nagy-Balas.

Le cabaret était comble ; dans un coin, les Bohémiens se tenaient accroupis, arrachant à leurs instruments des accords sauvages, lesquels se perdaient dans le bruit des conversations et des chants, tandis qu'autour de la table on voyait une trentaine de jeunes garnements buvant et faisant tapage, ayant au milieu d'eux les hussards venus là pour racoler.

« Allons, buvons ensemble ! se mit à crier un des hussards ; voyons, enfant, ne veux-tu pas être des nôtres ? » Ces paroles s'adressaient à un nouvel arrivant, qui n'était autre que Gyula. Il avait aperçu les recruteurs la veille et venait se faire engager. L'entrée de Gyula dans le cabaret ne manqua pas d'attirer

aussitôt l'attention du vieux sergent, qui n'avait pu voir ce jeune garçon, si beau, si bien découplé, sans éprouver un désir ardent de le gagner à sa cause.

Gyula, lui, suivait les menées des recruteurs avec une indifférence profonde; ses pensées n'avaient d'autre objet que Juliska, et il était demeuré tranquillement à sa place, pendant que les autres jeunes villageois entouraient le hussard, avec qui ils buvaient à la santé de leur engagement. Gyula vit sans s'émouvoir les recrues essayer leur kalpak et se laisser costumer en hussards. Plusieurs fois déjà il avait porté la cruche à sa bouche, mais sans avoir le courage de boire; il semblait qu'au milieu du tapage qui se faisait dans le cabaret, on l'eût complètement oublié, et pourtant il y avait deux personnes qui, par des motifs bien opposés, ne cessaient de le surveiller: l'un était le sergent de hussards, l'autre était un des trois musiciens, le Bohémien Juros.

Juros avait rencontré ses frères de la Bohême sur la route allant à Temeswar et, sans autre forme de procès, il s'était joint à eux. Avec les recruteurs, il y avait habituellement quelque chose à gagner, surtout quelque chose à boire; le Bohémien entrevit, d'ailleurs, qu'il trouverait l'occasion de rendre un grand service à son nouvel ami Pal, et cette circonstance, il la considéra pour lui comme d'un bon augure; son étoile devait être contente, elle avait recommencé de briller dans le ciel.

Quand Juros vit Gyula entrer dans le cabaret, il pensa laisser tomber son archet, tant il fut saisi; puis, un seul regard jeté sur la figure bouleversée du jeune homme suffit à révéler au pénétrant Bohémien ce qui s'était passé chez Mihál, et bien qu'il ne se rendît pas tout d'abord un compte parfaitement exact des

événements, la présence seule de Gyula dans ce lieu montrait assez à Juros que, dans l'intérêt de Pal, il devait veiller sur ce garçon, d'autant qu'on ne pouvait guère croire que les recruteurs laisseraient échapper facilement une proie si belle. Quelque honorable que fût pour Gyula le métier de soldat, la pensée du désespoir de Pal fit taire dans son cœur toute autre considération.

Pendant que les jeunes paysans et les hussards tapageaient ensemble, se bousculaient l'un l'autre, Juros, prenant le sergent par le bras, lui souffla dans l'oreille : « Josi, tu vois ce garçon qui est arrivé le dernier et qui se tient là-bas assis si tristement devant sa cruche ? il ne faut pas en faire un hussard.

— Il ne faut pas en faire un hussard ? répéta le militaire assez haut pour être entendu de bien d'autres que du Bohémien ; pourquoi pas ? Mêlé-toi de passer ton archet sur ton violon, et ne t'embarrasse pas des hussards et des recrues !

— Josi ! reprit alors le Bohémien, il y a bien assez d'autres beaux garçons dans le pays ; si tu vas boire avec celui-là, si tu acceptes qu'il te frappe dans la main, tu auras sur la conscience de me voir faire quelque bêtise et de m'avoir fait accrocher à la potence ; je te le jure ici dans ce moment, Papafi Gyula n'est pas fait pour devenir un hussard ! »

Le vieux sergent frissonna comme si une balle lui avait effleuré la chair ; au bout d'un instant il reprit à voix basse : « Tu me dis qu'il s'appelle Papafi Gyula, il est de Nagy-Balas ? Je connais bien Mihál, est-ce son père ? »

Le Bohémien jeta au soldat un regard scrutateur. Evidemment Juros était dans l'embarras ; il ne savait s'il devait répondre à la question en disant

toute la vérité ou en faisant des réserves ; ce fut ce dernier parti qu'il choisit, moins parce qu'il y voyait un moyen d'arriver plus sûrement à son but, que parce que la vérité ne lui semblait dans l'occurrence pas utile à dire.

En outre, il est dans le caractère des Bohémiens, s'il y a à choisir entre deux chemins, entre un droit et un détourné, de choisir par goût toujours ce dernier. Le Bohémien ment et dérobe souvent par pur plaisir de mentir et de dérober, et souvent il abandonne au premier venu qui le lui demande un objet dérobé au péril de sa vie.

Du reste, Juros n'avait guère lieu de désirer allonger la conversation avec le sergent, d'autant plus qu'un des hussards, se détachant de ses compagnons, venait de s'approcher de Gyula et se préparait à le tirer de sa rêverie en le faisant boire avec lui. Juros, dont l'œil ne perdait pas de vue Gyula, mesura immédiatement le danger et, tout en suivant avec une angoisse fiévreuse chacun des mouvements faits par ces deux hommes, il dit avec un accent de terreur au sergent : « Ça t'est égal de savoir qui est le père de ce garçon ; mais sache-le bien, ce père sera malheureux si on lui enlève son fils ; combien demanderais-tu pour le lâcher ?

— Combien ? s'écria le sergent de hussards tout ébahi ; crois-tu donc, âme noire, que je me laisse marchander, par un homme comme toi, un enfant volé ?

— Eh bien ! le garçon n'est pas encore à toi, tu ne l'auras même jamais ; mieux vaut te parler raison, et si je te disais d'où sort Gyula, qui il est, tu chanterais bien vite sur un autre ton.

— Pas besoin de causer davantage, » murmura d'un

ton bourru le vieux sergent, qui, tout en hochant vivement la tête, se rapprocha du hussard, son subordonné, afin de le soutenir dans ses efforts de racolage.

Gyula paraissait à peine avoir conscience du lieu où il était, et ce fut quand le sergent l'aborda en l'appelant du nom de Papafi Gyula, qu'il releva la tête et répondit avec une amertume laquelle fit tressaillir le Bohémien : « Je m'appelle Gyula tout court et j'ai laissé le Papafi à Nagy-Balas.

— Voilà qui est parler ! s'écria le vieux sergent en partant d'un grand éclat de rire ; celui qui vient chez les recruteurs dépouille son vieil habit et laisse ses vieux chagrins ; à présent, Gyula, lève-nous la tête et ne fais plus comme ça la grimace ; celui qui veut être hussard doit savoir bien boire, bien rire, bien monter à cheval ; à ceux qui ne le savent pas, c'est nous qui le leur apprenons ! Allons, à ta santé et à ton bonheur, frère ! »

Gyula souleva la cruche qu'il allait porter à ses lèvres, toutefois pas une goutte n'avait encore pu les mouiller, quand voici qu'une cruche s'en vint voler contre celle que tenait le jeune homme et la brisa en éclats.

« C'est un tour du Bohémien ! » dit le sergent, et il se retourna ; mais Juros, immobile, son violon à la main, lui arrachait des sons plaintifs.

Au milieu du vacarme qui se faisait dans le cabaret, on ne put découvrir l'auteur du méfait ; Juros avait atteint son but, Gyula n'avait pas bu. « Ce sera quelque bêtise d'un de ces drôles, à qui la joie d'être hussard aura tout à coup porté à la tête, » dit le sergent en se tournant vers Gyula, à qui il essayait, par son ton câlin, de faire oublier cet épisode intempestif.

« Que tous les jours soient comme aujourd'hui, et que de ces jours-là il y en ait beaucoup dans la vie ; mon cheval pour aller à la guerre, ma maîtresse pour me divertir.

« Du cheval, passons à la danse ; de la danse, passons au vin. Du vin, du vin ! et ne faisons qu'un saut en selle, hussards ! hussards ! nous voici tous, hussards ! »

Ainsi chantaient les jeunes recrues avec un entrain et sur un rythme dont nous ne pourrions guère donner l'idée au lecteur.

« Si tu ne veux pas jouer l'air, laisse-nous tranquilles avec ta musique », dit le sergent au Bohémien d'un ton grondeur, vu que Juros continuait à ne tirer de son instrument que des accords plaintifs, lesquels n'allaient guère à ce jeune peuple de chanteurs. Le vieux hussard accompagna son injonction d'un geste menaçant, que le Bohémien comprit à merveille ; il n'en bougea pas pour cela davantage de sa place.

Ces deux hommes s'étaient sentis soudain ennemis acharnés, sans que ni l'un ni l'autre cependant osât se hasarder à attaquer ouvertement son antagoniste, le sergent, parce qu'il craignait que si Gyula s'apercevait qu'il était l'objet de la dispute, il ne quittât instantanément le cabaret ; Juros, parce qu'il redoutait que Gyula, s'il voyait qu'on voulait l'empêcher de s'engager, par amour-propre ne frappât sur-le-champ dans la main du sergent.

Celui-ci s'était levé et tourné vers un de ses subordonnés pour lui dire quelques mots ; Juros, profitant de cette façon d'intermède, prompt comme l'éclair, se glissa auprès de Gyula : « Gyula, lui dit-il à l'oreille, hier tu m'as sauvé la vie, aujourd'hui je te sauverai plus que cela. Les soldats vont se mettre à

me chercher de méchantes querelles pour me forcer à quitter le cabaret; tiens bon; surtout ne frappe pas dans la main du sergent que je ne t'aie dit quelque chose. Il y va de ton sort, de ta Juliska, de ton père!

— De mon père? s'écria Gyula avec un rire moqueur, je n'ai pas de père, je n'ai pas non plus de Juliska! » Il prononça ces paroles assez haut pour que l'attention du sergent fût de nouveau attirée sur le Bohémien, et avant que Gyula eût seulement le temps de l'empêcher, Juros était jeté hors du cabaret, où les hussards lui firent payer cher sa conduite.

Juros ne put que succomber au nombre; ses réclamations comme ses plaintes se perdirent dans le tapage de la salle commune, pendant que Gyula, moitié cédant aux suggestions des autres, moitié de son plein gré, s'était mis à boire; en proie dès lors à je ne sais quel feu ardent, il vidait cruche sur cruche.

Un quart d'heure s'était passé; Gyula, l'œil exalté, se promenait au milieu des autres recrues, quand Juros revint avec Pal et Mihal, qu'il avait trouvés dehors; grâce à leur protection, il put rentrer.

Gyula avait déjà son kalpak à la main, et rien n'aurait pu l'empêcher de devenir un hussard, si Juros ne s'était pas mis tout à coup à crier de toute la force de ses poumons: « Gyula est un Bohémien! »

Grâce à l'apparition des deux vieux paysans magyars, la scène venait de prendre une autre tournure.

Pal et Mihal gardaient Juros entre eux, et bien qu'ils le soutinssent des deux côtés, on voyait que s'il se tenait encore debout, ce n'était pas sans efforts. Les hussards, sur l'ordre de Josi, l'avaient si mal accommodé devant le cabaret, qu'à peine pouvait-on

encore reconnaître Juros. Sa figure était enflée, et du front en bas le sang lui ruisselait sur les yeux et sur les joues.

Il fallait la nature indomptable d'un Bohémien pour maintenir son dire dans des circonstances pareilles, et pour poursuivre, dans l'intérêt d'un autre, son but jusqu'au bout.

« Gyula est l'enfant de ma sœur ! murmura Juros en s'essuyant le sang qui lui couvrait la figure ; Papafi Mihal le certifiera. »

Il venait de faire un effort suprême pour prononcer ce peu de mots, après quoi il tomba anéanti.

Gyula, si peu d'instant avant le plus bruyant, le plus tapageur des hôtes du cabaret, isolé maintenant et la tête basse, promenait devant lui un regard consterné. Tous ses camarades l'avaient aussitôt abandonné ; pour eux Gyula n'était qu'un paria.

Aucun Magyar ne boit jamais la fraternité avec un Bohémien, qui, en cela semblable à tout autre sujet de la monarchie autrichienne, est soumis, lui aussi, à la conscription ; au régiment, il n'occupe qu'une place subordonnée, une place à part.

Les engagés volontaires, tant qu'ils ne sont pas soumis à la discipline, ne souffrent volontiers aucun Bohémien parmi eux. L'apparence de Gyula, ses traits, sa tournure, sa personne étaient si complètement magyars, que rien ne trahissait son ascendance maternelle.

A l'exclamation de Juros, une douzaine de voix s'élevèrent véhémentement pour protester, disant que le Bohémien en avait menti ; mais quand Mihal et Pal eurent certifié la chose, c'en fut fait de l'honneur du pauvre Gyula.

Contre le témoignage de deux gentilshommes, l'au-

torité de Josi demeurait impuissante; la circonstance même que Gyula avait bu et se trouvait par là engagé ne le faisait pas compagnon des Magyars. Il était soldat, il n'était pas hussard parmi les hussards.

Josi n'avait plus le pouvoir de l'emmener.

On remit Juros, qui n'avait pas encore repris connaissance, aux mains des autres Bohémiens; ils s'efforcèrent de le rappeler à la vie.

Sergent et recrues quittèrent le cabaret pour se préparer à partir, et pendant que Pal, qui avait tiré Gyula dans un coin, s'efforçait de lui expliquer tout bas ce qui s'était passé, dans l'espérance de lui rendre force et courage, Mihál s'étant approché de Josi lui prit la main: « Josi Bacsí, lui dit-il à l'oreille, j'ai eu de grands torts envers la pauvre Terscha; elle est morte en faisant des vœux pour toi et pour notre enfant; mais moi elle ne m'a pas béni, c'est pourquoi je suis resté malheureux comme je l'ai toujours été.

« Ecoute, mon bon Josi, continua Mihál au bout d'un moment, je pourrais à présent commencer à mener avec mon enfant une vie plus tranquille, une vie heureuse; mais si tu continues à me poursuivre de ta haine jusqu'à la fin de mes jours, Terscha, qui est dans le ciel, ne me pardonnera pas, et il me faudra me séparer de ma Juliska pour que mon malheur ne vienne pas détruire son bonheur. Pense que Juliska est aussi la fille de Terscha, et si, pour l'amour de sa mémoire, tu ne veux pas abandonner ta vieille rancune, fais-le pour la pauvre enfant. Veux-tu, Josi? »

Le vieux hussard, les yeux baissés, gardait le silence.

Mihál reprit sur un ton plus suppliant encore: « Viens dans ma maison, mon bon Josi, viens voir

comment l'enfant, malgré ma dureté, ma cruauté, est tout de même restée bonne et douce, et quand tu auras vu, Josi, comment dans mes bras elle me nomme son père... Si tu veux rester encore mon ennemi, c'est que je ne mérite pas que tu me pardonnes ; que le bon Dieu alors et que Terscha qui est au ciel me pardonnent mes péchés. Viens dans ma maison et pardonne-moi. »

A ce moment, un trompette dehors sonna le départ ; recrues et autres étaient prêts à se mettre en route. Le vieux hussard se leva et, d'un mouvement brusque, s'étant approché de Mihal, il le prit et le serra contre sa poitrine : « Dieu soit avec toi, *Isten vellet*, » lui dit-il, et il sortit précipitamment.

Mihal le suivit à pas lents ; il put voir Josi en selle, contre l'habitude des sergents recruteurs, s'éloigner au triple galop.

Le pauvre Pal, moins délié de la langue que Mihal, s'était pendant ce temps efforcé en vain de rendre du courage à Gyula ; ce ne fut que lorsque recruteurs et conscrits furent loin et le cabaret vide, qu'il put prendre sur lui d'éclairer Gyula sur sa position et qu'on vit le jeune homme commencer à sortir de sa torpeur.

Pal lui raconta l'histoire de ses amours avec Mira, et n'aborda qu'en tremblant l'aventure de l'enfant enlevé par son beau-frère au Bohémien Juros.

« Ne m'en veuille pas, enfant de mon cœur, si j'ai consenti à te faire passer devant tout le monde pour un Bohémien ; c'était pour ne pas te perdre quand je venais de te retrouver ; et puis, songe comme Juliska aurait été malheureuse si tu t'en étais allé. Si je n'étais pas trop vieux, je me serais engagé avec toi ; comme ça nous serions restés ensemble ; la chose

n'était plus possible, j'ai dû t'infliger cette honte. Mais tu ne m'en voudras pas de ce que ta mère était une Bohémienne, je l'ai tant aimée. Ne crains rien, mon Gyula, ajouta Pal, non sans effort, s'il y a quelqu'un qui te regarde de travers, je lui arracherai les yeux : je suis un gentilhomme et tu es mon fils ! »

Pal ayant enfin lâché cet aveu, respira profondément, attendant avec angoisse ce qui allait se passer, car c'était pour lui une question de vie ou de mort de savoir si Gyula, après la honte qu'il venait de lui infliger, ne le renierait point.

Le cœur tendre et chaud de Gyula n'eut pas cependant à soutenir un trop long combat contre cet orgueil de race inné dans le cœur du Magyar. Il tendit ses bras à Pal, en disant à demi-voix : « Comment ? toi, mon père ! » Sur quoi Pal tira à lui le jeune homme avec un ravissement inexprimable. Tous les muscles de son corps frémissaient, son cœur battait jusqu'à éclater ; enfin on vit ce rude fils de la nature, pour la première fois peut-être, verser des larmes.

Papafi Gyula ne tarda pas à devenir le mari de la trop heureuse Juliska ; en outre, le gentilhomme le plus riche des deux villages. Comment aurait-il pu songer encore à se faire soldat : son beau-père était maladif, son père prenait des années. Sa richesse effaça aux yeux du public l'origine de sa mère.

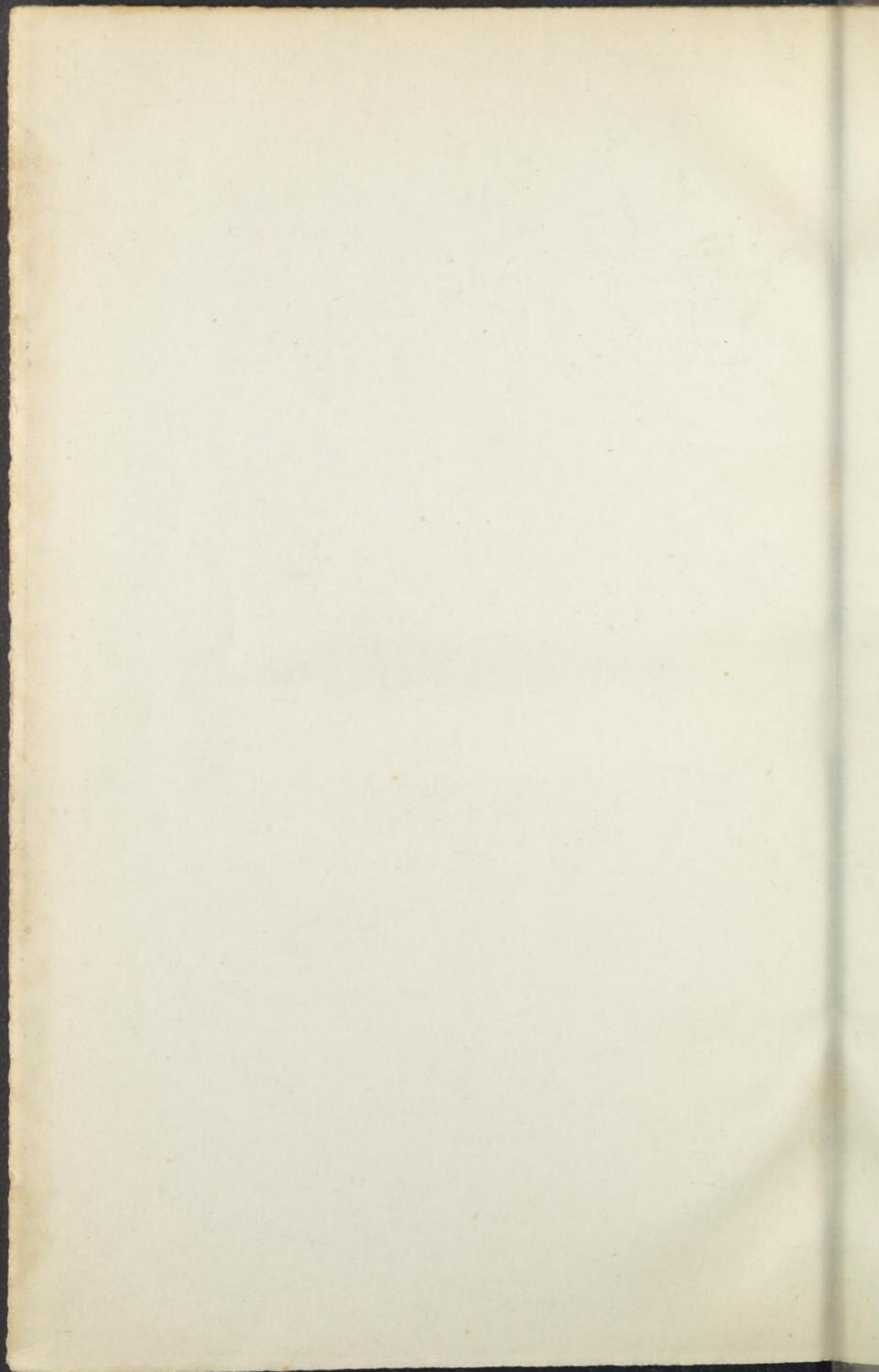
Le Bohémien Juros, en sauvant Gyula de quatorze années de service militaire, avait scellé de sa vie son pacte d'amitié avec le Magyar.

Josi, le vieux sergent, l'ancien amant de Terscha, ne revint jamais au pays. Ce fut dans le tumulte des combats qu'il apprit à oublier ce qu'il avait possédé, ce qu'il avait perdu. On raconte que, depuis ce

jour qui lui rappelait si vivement le temps passé, le vin ne lui parut plus si bon, il ne chantait plus, et quand sa moustache grise venait à se givrer au souffle de l'hiver, ce n'était pas toujours qu'elle fût humide de par le froid du brouillard seulement.

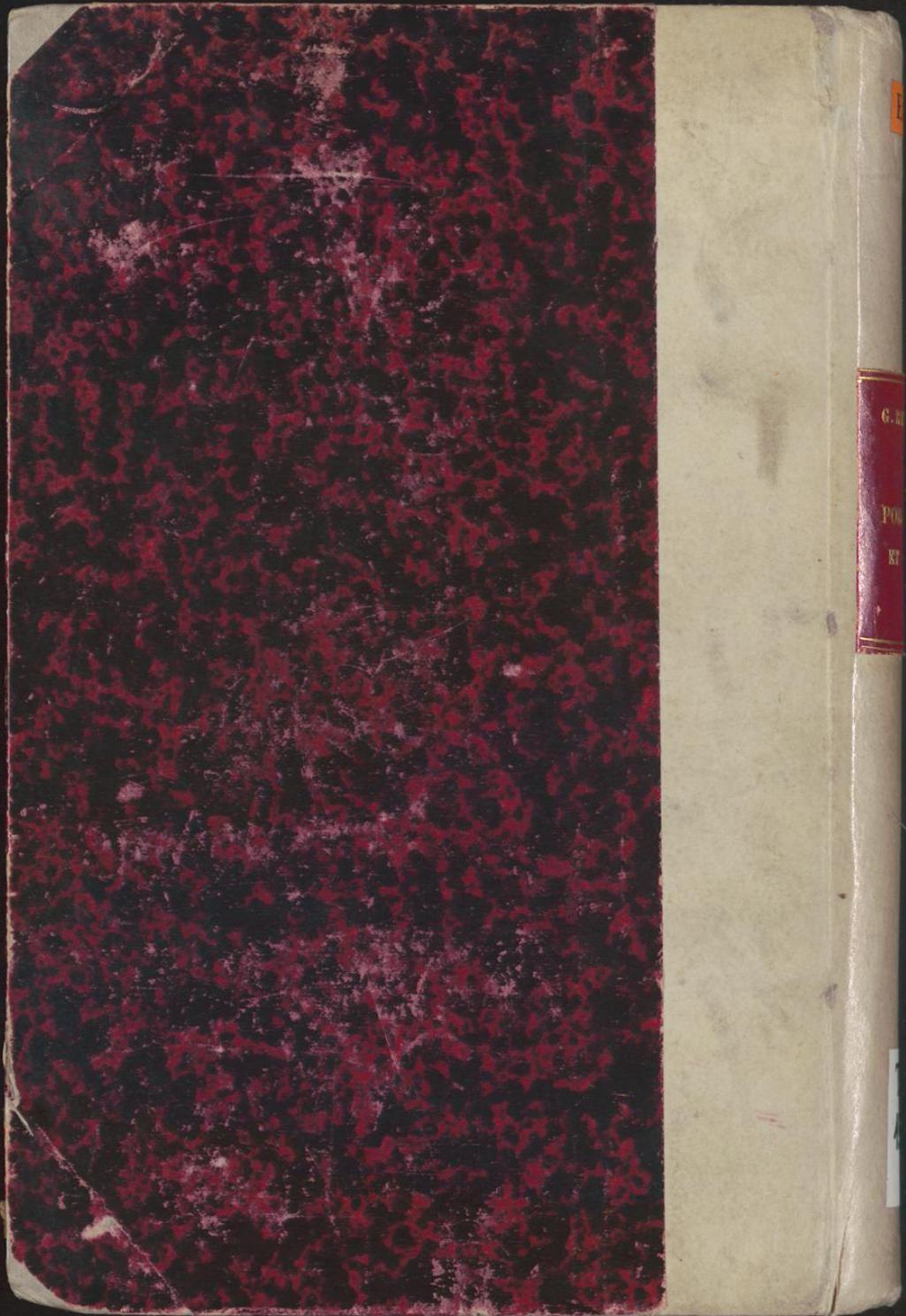
(Union libérale.)





To 1528 /2
Ex du

B de **G**
I **E**
B **N**
L **È**
I **V**
OTHÈQUE **E**



G. B.
P. 10
87

Exclu

G. REVILLIOD

—
PORTRAITS

ET CROQUIS

I

To
1528
2

